



Cromwell

Victor Hugo

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Cromwell

Le drame qu'on va lire n'a rien qui le recommande à l'attention ou à la bienveillance du public. Il n'a point, pour attirer sur lui l'intérêt des opinions politiques , l'avantage du veto de la censure administrative, ni même, pour lui concilier tout d'abord la sympathie littéraire des hommes de goût, l'honneur d'avoir été officiellement rejeté par un comité de lecture infallible.

Il s'offre donc aux regards v seul, pauvre et nu , comme l'infirme de l'Évangile , soins, pauper, nudus.

Ce n'est pas du reste sans quelque hésitation que l'auteur de ce drame s'est déterminé à le charger de notes et d'avant-propos. Ces choses sont d'ordinaire fort indifférentes aux lecteurs. Ils s'informent plutôt du talent d'un écrivain que de ses façons de voir; et qu'un ouvrage soit bon ou mauvais , peu leur importe sur quelles idées il est assis,

dans quel esprit il a germé. On ne visite guère les caves d'un édifice dont on a parcouru les salles, et quand on mange le fruit de l'arbre , on se soucie peu de la racine.

D'un autre côté, notes et préfaces sont quelquefois un moyen commode d'augmenter le poids d'un livre , et d'accroître , en apparence du moins , l'importance d'un travail ; c'est une tactique semblable à celle de ces généraux d'armée, qui, pour rendre plus imposant leur front de bataille, mettent en ligne jusqu'à leurs bagages. Puis, tandis que les critiques s'acharnent sur la préface et les érudits sur les notes , il peut arriver que l'ouvrage lui-même

leur échappe et passe intact à travers leurs feux croisés , comme une armée qui se tire d'un mauvais pas entre deux combats d'avant-postes et d'arrière-garde.

Ces motifs , si considérables qu'ils soient , ne sont pas ceux qui ont décidé l'auteur. Ce volume n'avait pas besoin d'être enflé : il n'est déjà que trop gros. Ensuite , et l'auteur ne sait comment cela se fait , ses préfaces , franches et naïves , ont toujours servi près des critiques plutôt à le compromettre qu'à le protéger. Loin de lui être de bons et fidèles boucliers , elles lui ont joué le mauvais tour de ces costumes étranges qui, signalant dans la bataille le soldat qui les porte, lui attirent tous les coups et ne sont à l'épreuve d'aucun.

Des considérations d'un autre ordre ont influé sur l'auteur. Il lui a semblé que si , en effet , on ne visite guère par plaisir les caves d'un édifice , on n'est pas fâché quelquefois d'en examiner les fon-

déments. Il se livrera donc , encore une fois , avec une préface, à la colère des feuilletons. Che sara, sara. Il n'a jamais pris grand souci de la fortune de ses ouvrages , et il s'effraye peu du « qu'en dirat-on? » littéraire. Dans cette flagrante discussion qui met aux prises les théâtres et l'école, le public et les académies, on n'entendra peut-être pas sans quelque intérêt la voix d'un solitaire apprentif de nature et de vérité, qui s'est de bonne heure retiré du monde littéraire par amour des lettres , et qui apporte de la bonne foi à défaut de bon goût, de la conviction à défaut de talent , des études à défaut de science.

Il se bornera du reste à des considérations générales sur l'art , sans en faire le moins du monde un boulevard à son propre ou-

vrage , sans prétendre écrire un réquisitoire ni un plaidoyer pour ou contre qui que ce soit. L'attaque ou la défense de son livre est pour lui moins que pour tout autre la chose importante. Et puis les luttes personnelles ne lui conviennent pas. C'est toujours un spectacle misérable que de voir ferrailer les amours-propres. Il proteste donc d'avance contre toute interprétation de ses idées , toute application de ses paroles, disant avec le fabuliste espagnol :

Quien haga aplicaeiones Con su pan se lo coma.

À la vérité, plusieurs des principaux champions des « saines doctrines littéraires » lui ont fait l'honneur de lui jeter le gant, jusque dans sa profonde

obscurité, à lui, simple et imperceptible spectateur de cette curieuse mêlée. Il n'aura pas la fatuité de le relever. Voici, dans les pages qui vont suivre, les observations qu'il pourrait leur opposer; voici sa fronde et sa pierre : mais d'autres , s'ils veulent, les jetteront à la tête des Goliath classiques.

Cela dit, passons.

Partons d'un fait : la même nature de civilisation , ou , pour employer une expression plus précise, quoique plus étendue, la même société n'a pas toujours occupé la terre. Le genre humain dans son ensemble a grandi , s'est développé, a mûri comme un de nous. Il a été enfant, il a été homme; nous assistons maintenant à son imposante vieillesse. Avant l'époque que la société moderne a nommée antique, il existe une autre ère, que les anciens appelaient fabuleuse, et qu'il serait plus exact d'appeler primitive. Voilà donc trois grands ordres de choses successifs dans la civilisation, depuis son origine jusqu'à nos jours. Or , comme la

poésie se superpose toujours à la société , nous allons essayer de démêler, d'après la forme de celle-ci , quel a dû être le caractère de l'autre , à ces trois grands âges du monde : les temps primitifs, les temps antiques, les temps modernes.

Aux temps primitifs, quand l'homme s'éveille dans un monde qui vient de naître , la poésie s'éveille avec lui. En présence des merveilles qui l'éblouissent et qui l'enivrent , sa première parole n'est qu'un hymne. Il touche encore de si près à Dieu , que toutes ses méditations sont des extases , tous ses rêves des visions. Il s'épanche, il chante

comme il respire. Sa lyre n'a que trois cordes, Dieu ; l'âme , la création , mais ce triple mystère enveloppe tout, mais cette triple idée comprend tout. La terre est encore à peu près déserte. Il y a des familles, et pas de peuples; des pères, et pas de rois» Chaque race existe à l'aise; point de propriété , point de lois , point de froissements , point de guerres. Tout est à chacun et à tous. La société est une communauté. Rien n'y gêne l'homme. Il mène cette vie pastorale et nomade par laquelle commencent toutes les civilisations , et qui est si propice aux contemplations solitaires, aux capricieuses rêveries. Il se laisse faire, il se laisse aller. Sa pensée, comme sa vie, ressemble au nuage qui change de forme et de route, selon le vent qui le pousse. Voilà le premier homme , voilà le premier poète. Il est jeune, il est lyrique. La prière est toute sa religion : l'ode est toute sa poésie.

Ce poème, cette ode des temps primitifs, c'est la Genèse.

Peu à peu cependant cette adolescence du monde s'en va. Toutes les sphères s'agrandissent; la famille devient tribu, la tribu devient nation. Chacun de ces groupes d'hommes se parque

autour d'un centre commun, et voilà les royaumes. L'instinct social succède à l'instinct nomade. Le camp fait place à la cité, la tente au palais, l'arche au temple. Les chefs de ces naissants Etats sont bien encore pasteurs , mais pasteurs de peuples ; leur bâton pastoral a déjà forme de sceptre. Tout s'arrête et se fixe. La religion prend une forme; les rites règlent la prière ; le dogme vient encadrer le

culte. Ainsi le prêtre et le roi se partagent la paternité du peuple; ainsi à la communauté patriarcale succède la société théocratique.

Cependant les nations commencent à être trop serrées sur le globe : elles se gênent et se froissent; de là les chocs d'empires, la guerre. Elles débordent les unes sur les autres; de là les migrations de peuples, les voyages. La poésie reflète ces grands événements; des idées elle passe aux choses. Elle chante les siècles, les peuples, les empires. Elle devient épique, elle enfante Homère.

Homère, en effet, domine la société antique. Dans cette société tout est simple, tout est épique. La poésie est religion, la religion est loi. À la virginité du premier âge a succédé la chasteté du second . Une sorte de gravité solennelle s'est empreinte partout, dans les mœurs domestiques comme dans les mœurs publiques. Les peuples n'ont conservé de la vie errante que le respect de l'étranger et du voyageur. La famille a une patrie ; tout l'y attache : il y a le culte du foyer, le culte du tombeau.

Nous le répétons, l'expression d'une pareille civilisation ne peut être que l'épopée. L'épopée y prendra plusieurs formes, mais ne perdra jamais son caractère. Pindare est plus sacerdotal que patriarcal, plus épique que lyrique. Si les annalistes, contem-

porains nécessaires de ce second âge du monde, se mettent à recueillir les traditions, et commencent à compter avec les siècles, ils ont beau faire, la chronologie ne peut chasser la poésie; l'histoire reste épopée. Hérodote est un Homère.

Mais c'est surtout dans la tragédie antique que l'épopée ressort de partout. Elle monte sur la scène grecque sans rien perdre en quelque sorte de ses proportions gigantesques et démesurées. Ses personnages sont encore des héros, des demi-dieux, des dieux; ses ressorts, des songes, des oracles, des fatalités; ses tableaux, des dénombrements,- des funérailles, des combats. Ce que chantaient les rapsodes, les acteurs le déclament : voilà tout.

Il y a mieux. Quand toute l'action, tout le spectacle du poème épique ont passé sur la scène, ce qui reste, le chœur le prend. Le chœur commente la tragédie, encourage les héros, fait des descriptions, appelle et chasse le jour, se réjouit, se lamente, quelquefois donne la décoration, explique le sens moral du sujet, flatte le peuple qui l'écoute. Or, qu'est-ce que le chœur, que ce bizarre personnage placé entre le spectacle et le spectateur, sinon le poète complétant son épopée?

Le théâtre des anciens est comme leur drame, grandiose, pontifical, épique. Il peut contenir trente mille spectateurs; on y joue en plein air, en plein soleil; les représentations durent tout le jour. Les acteurs grossissent leur voix, masquent leurs traits, haussent leur stature; ils se font géants, comme leurs rôles. La scène est immense. Elle peut représenter tout à la fois, l'intérieur et l'extérieur d'un temple, d'un palais, d'un camp, d'une ville. On y déroule de vastes spectacles. C'est, et nous ne citons ici que de mémoire, c'est Prométhée sur sa montagne; c'est Antigone cher-

chant du sommet d'une tour son frère Polynice dans l'armée ennemie (les Phé-

niennes); c'est Evadné se jetant du haut d'un rocher dans les flammes où brûle le corps de Capanée (les Suppliantes d'Euripide) ; c'est un vaisseau qu'on voit surgir au port, et qui débarque sur la scène cinquante princesses avec leur suite (les Suppliantes d'Eschyle). Architecture et poésie, là, tout porte un caractère monumental. L'antiquité n'a rien de plus solennel, rien de plus majestueux. Son culte et son histoire se mêlent à son théâtre. Ses premiers comédiens sont des prêtres; ses jeux scéniques sont des cérémonies religieuses, des fêtes nationales.

Une dernière observation qui achève de marquer le caractère épique de ces temps, c'est que par les sujets qu'elle traite, non moins que par les formes qu'elle adopte, la tragédie ne fait que répéter l'épopée. Tous les tragiques anciens détaillent Homère. Mêmes fables, mêmes catastrophes, mêmes héros. Tous puisent au fleuve homérique. C'est toujours l'Iliade et l'Odyssée. Comme Achille traînant Hector, la tragédie grecque tourne autour de Troie.

Cependant l'âge de l'épopée touche à sa fin. Ainsi que la société qu'elle représente, cette poésie s'use en pivotant sur elle-même. Rome calque la Grèce; Virgile copie Homère; et comme pour finir dignement, la poésie épique expire dans ce dernier enfantement.

Il était temps. Une autre ère va commencer pour le monde et pour la poésie.

Une religion spiritualiste, supplantant le paganisme matériel et extérieur, se glisse au cœur de

la société antique, la tue, et dans ce cadavre d'une civilisation décrépite, dépose le germe de la civilisation moderne. Cette religion est complète, parce qu'elle est vraie; entre son dogme et son culte, elle scelle profondément la morale. Et d'abord pour premières vérités, elle enseigne à l'homme qu'il a deux vies à vivre, l'une passagère, l'autre immortelle; l'une de la terre, l'autre du ciel. Elle lui montre qu'il est double comme sa destinée, qu'il y a en lui un animal et une intelligence, une âme et un corps; en un mot, qu'il est le point d'intersection, l'anneau commun des deux chaînes d'êtres qui embrassent la création, de la série des êtres matériels et de la série des êtres incorporels, la première, partant de la pierre pour arriver à l'homme, la seconde, partant de l'homme pour finir à Dieu.

Une partie de ces vérités avait peut-être été soupçonnée par certains sages de l'antiquité, mais c'est de l'Evangile que date leur pleine, lumineuse et large révélation. Les écoles païennes marchaient à tâtons dans la nuit, s'attachant aux mensonges comme aux vérités dans leur route de hasard. Quelques-uns de leurs philosophes jetaient parfois sur les objets de faibles lumières qui n'en éclairaient qu'un côté, et rendaient plus grande l'ombre de l'autre. De là tous ces fantômes créés par la philosophie ancienne. Il n'y avait que la sagesse divine qui pût substituer une vaste et égale clarté à toutes ces illuminations vacillantes de la sagesse humaine. Pythagore, Epicure, Socrate, Platon, sont des flambeaux; le Christ, c'est le jour.

Du reste, rien de plus matériel que la théogonie antique. Loin qu'elle ait songé, comme le christianisme, à diviser l'esprit du corps, elle donne forme et visage à tout, même aux essences, même aux intelligences. Tout chez elle est visible, palpable, char-

nel. Ses dieux ont besoin d'un nuage pour se dérober aux yeux. Ils boivent , mangent, dorment. On les blesse, et leur sang coule; on les estropie, et les voilà qui boitent éternellement. Cette religion a des dieux et des moitiés de dieux. Sa foudre se forge sur une enclume, et l'on y fait entrer, entre autres ingrédients, trois rayons de pluie tordue , très imbris torti radios. Son Jupiter suspend le monde à une chaîne d'or, son soleil monte un char à quatre chevaux; son enfer est un précipice dont la géographie marque la bouche sur le globe; son ciel est une montagne.

Aussi le paganisme, qui pétrit toutes ses créations de la même argile, rapetisse la divinité et grandit l'homme. Les héros d'Homère sont presque de même taille que ses dieux. Ajax défie Jupiter. Achille vaut Mars. Nous venons devoir comme au contraire le christianisme sépare profondément le souffle de la matière. Il met un abîme entre l'âme et le corps, un abîme entre l'homme et Dieu.

A cette époque, et pour n'omettre aucun trait de l'esquisse à laquelle nous nous sommes aventurés, nous ferons remarquer qu'avec le christianisme et par lui, s'introduisait dans l'esprit des peuples un sentiment nouveau, inconnu des anciens et singulièrement développé chez les modernes, un sentiment qui est plus que la gravité,

et moins que la tristesse : la mélancolie. Et en effet, le cœur de l'homme, jusqu'alors engourdi par des cultes purement hiérarchiques et sacerdotaux, pouvait-il ne pas s'éveiller et sentir germer en lui quelque faculté inattendue, au souffle d'une religion, humaine parce qu'elle est divine, d'une religion qui fait de la prière du pauvre la richesse du riche, d'une religion d'égalité, de liberté, de charité? Pouvait-il ne pas voir toutes choses sous un

aspect nouveau, depuis que l'Évangile lui avait montré l'âme à travers les sens, l'éternité derrière la vie?

D'ailleurs, en ce moment-là même, le monde subissait une si profonde révolution, qu'il était impossible qu'il ne s'en fit pas une dans les esprits. Jusqu'alors les catastrophes des empires avaient été rarement jusqu'au cœur des populations; c'étaient des rois qui tombaient, des majestés qui s'évanouissaient : rien de plus. La foudre n'éclatait que dans les hautes régions, et comme nous l'avons déjà indiqué, les événements semblaient se dérouler avec toute la solennité de l'épopée. Dans la société antique, l'individu était placé si bas, que, pour qu'il fût frappé, il fallait que l'adversité descendît jusque dans sa famille. Aussi ne connaissait-il guère l'infortune, hors des douleurs domestiques. Il était presque inouï que les malheurs généraux de l'Etat dérangent sa vie. Mais à l'instant où vint s'établir la société chrétienne, l'ancien continent était bouleversé. Tout était remué jusqu'à la racine. Les événements, chargés de ruiner l'ancienne Europe, et d'en rebâtir une

nouvelle, se heurtaient, se précipitaient sans relâche, et poussaient les nations pêle-mêle, celles-ci au jour, celles-là dans la nuit. Il se faisait tant de bruit sur la terre, qu'il était impossible que quelque chose de ce tumulte n'arrivât pas jusqu'au cœur des peuples. Ce fut plus qu'un écho, ce fut un contre-coup. L'homme se repliant sur lui-même, en présence de ces hautes vicissitudes, commença à prendre en pitié l'humanité, à méditer sur les amères dérisions de la vie. De ce sentiment, qui avait été pour Caton païen le désespoir, le christianisme fit la mélancolie.

En même temps , naissait l'esprit d'examen et de curiosité. Ces grandes catastrophes étaient aussi de grands spectacles, de frappantes péripéties. C'était le Nord se ruant sur le Midi , l'uni-

vers romain changeant de forme, les dernières convulsions de tout un monde à l'agonie. Dès que ce monde fut mort, voici que des nuées de rhéteurs, de grammairiens, de sophistes, viennent s'abattre, comme des moucheron, sur son immense cadavre. On les voit pulluler, on les entend bourdonner dans ce foyer de putréfaction. C'est à qui examinera, commentera, discutera. Chaque membre, chaque muscle, chaque fibre du grand corps gisant est retournée en tout sens. Certes, ce dut être une joie pour ces anatomistes de la pensée, que de pouvoir, dès leur coup d'essai, faire des expériences en grand; que d'avoir, pour premier sujet, une société morte à disséquer.

Ainsi, nous voyons poindre à la fois et comme se donnant la main, le génie de la mélancolie et de

la méditation, le démon de l'analyse et de la controverse. À l'une des extrémités de cette ère de transition est Longin , à l'autre saint Augustin. Il faut se garder de jeter un œil dédaigneux sur cette époque où était en germe tout ce qui depuis a porté fruit, sur ce temps dont les moindres écrivains, si l'on nous passe une expression triviale, mais franche, ont fait fumier pour la moisson qui devait suivre. Le moyen âge est enté sur le Bas-Empire.

Voilà donc une nouvelle religion, une société nouvelle : sur cette double base, il faut que nous voyions grandir une nouvelle poésie. Jusqu'alors, et qu'on nous pardonne d'exposer un résultat que de lui-même le lecteur a déjà dû tirer de ce qui a été dit plus haut; jusqu'alors, agissant en cela comme le polythéisme et la philosophie antique, la muse purement épique des anciens n'avait étudié la nature que sous une seule face, rejetant sans pitié de l'art presque tout ce qui, dans le monde soumis à son imi-

tation, ne se rapportait pas à un certain type du beau. Type d'abord magnifique, mais, comme il arrive toujours de ce qui est systématique, devenu, dans les derniers temps, faux, mesquin et conventionnel. Le christianisme amène la poésie à la vérité. Comme lui, la muse moderne verra les choses d'un coup d'œil plus haut et plus large. Elle sentira que tout dans la création n'est pas humainement beau, que le laid y existe à côté du beau, le difforme près du gracieux, le grotesque au revers du sublime, le mal avec le bien, l'ombre avec la lumière. Elle se demandera si la

raison étroite et relative de l'artiste doit avoir gain de cause sur la raison infinie, absolue du Créateur; si c'est à l'homme à rectifier Dieu; si une nature mutilée en sera plus belle; si l'art a le droit de dédoubler, pour ainsi dire, l'homme, la vie, la création; si chaque chose marchera mieux quand on lui aura ôté son muscle et son ressort; si enfin, c'est le moyen d'être harmonieux que d'être incomplet. C'est alors que, l'œil fixé sur des événements tout à la fois risibles et formidables, et sous l'influence de cet esprit de mélancolie chrétienne et de critique philosophique que nous observions tout à l'heure, la poésie fera un grand pas, un pas décisif, un pas qui, pareil à la secousse d'un tremblement de terre, changera toute la face du monde intellectuel. Elle se mettra à faire comme la nature, à mêler dans ses créations, sans pourtant les confondre, l'ombre à la lumière, le grotesque au sublime, en d'autres termes, le corps à l'âme, la bête à l'esprit; car le point de départ de la religion est toujours le point de départ de la poésie. Tout se tient.

Aussi voilà un principe étranger à l'antiquité, un type nouveau introduit dans la poésie; et comme une condition de plus dans l'être modifie l'être tout entier, voilà une forme nouvelle qui se

développe dans l'art. Ce type, c'est le grotesque. Cette forme, c'est la comédie.

Et ici, qu'il nous soit permis d'insister; car nous venons d'indiquer le trait caractéristique, la différence fondamentale qui sépare, à notre avis, l'art moderne de l'art antique, la forme actuelle

de la forme morte, ou pour nous servir de mots plus vagues, mais plus accrédités, la littérature romantique, de la littérature classique,

« Enfin ! vont dire ici les gens qui, depuis quelque temps, nous voient venir, nous vous tenons! vous voilà pris sur le fait ! Donc, vous faites du laid un type d'imitation, du grotesque un élément de l'art! mais les grâces... mais le bon goût... Ne savez-vous pas que l'art doit rectifier la nature? qu'il faut l'anoblir? qu'il faut choisir? Les anciens ont-ils jamais mis en œuvre le laid et le grotesque ? Ont-ils jamais mêlé la comédie à la tragédie? l'exemple des anciens, messieurs! D'ailleurs, Aristote. .. D'ailleurs, Boileau. . . D'ailleurs, la Harpe. . . » — En vérité !

Ces arguments sont solides, sans doute, et surtout d'une rare nouveauté. Mais notre rôle n'est pas d'y répondre. Nous ne bâtissons pas ici de système, parce que Dieu nous garde des systèmes. Nous constatons un fait. Nous sommes historien, et non critique. Que ce fait plaise ou déplaise, peu importe! il est. — Revenons donc, et essayons de faire voir que c'est de la féconde union du type grotesque au type sublime, que naît le génie moderne, si complexe, si varié dans ses formes, si inépuisable dans ses créations, et bien opposé en cela à l'uniforme simplicité du génie antique ; montrons que c'est de là qu'il faut partir pour établir la différence radicale et réelle des deux littératures.

Ce n'est pas qu'il fut vrai de dire que la comédie et le grotesque étaient absolument inconnus des anciens. La chose serait d'ailleurs impossible. Rien

ne vient sans racine; la seconde époque est toujours en germe dans la première. Dès Yiliade, ihersite et Vulcain donnent la comédie, l'un aux hommes, l'autre aux dieux. Il y a trop de nature et trop d'originalité dans la tragédie grecque, pour qu'il n'y ait pas quelquefois de la comédie. Ainsi, pour ne citer toujours que ce que notre mémoire nous rappelle : la scène de Ménélas avec la portière du palais (Hélène, acte I); la scène du Phrygien (Oreste, acte IV). Les Tritons, les Satyres, les Cyclopes, sont des grotesques •; les Syrènes, les Furies, les Parques, les Harpies, sont des grotesques; Polyphème est un grotesque terrible; Silène est un grotesque bouffon.

Mais on sent ici que cette partie de l'art est encore dans l'enfance. L'épopée qui, à cette époque, imprime sa forme à tout, l'épopée pèse sur elle, et l'étouffé. Le grotesque antique est timide, et cherche toujours à se cacher. On voit qu'il n'est pas sur son terrain, parce qu'il n'est pas dans sa nature. Il se dissimule le plus qu'il peut. Les Satyres, les Tritons, les Syrènes sont à peine difformes. Les Parques, les Harpies sont plutôt hideuses par leurs attributs, que par leurs traits; les Furies sont belles, et on les appelle Eumémdes, c'est-à-dire douces, bienfaisantes. Il y a un voile de grandeur ou de divinité sur d'autres grotesques. Polyphème est géant; Midas est roi; Silène est dieu.

Aussi la comédie passe-t-elle presque inaperçue dans le grand ensemble épique de l'antiquité. Acôté des chars olympiques , qu'est-ce que la charrette cleThespis?Près des colosses homériques, Eschyle,

Sophocle, Euripide, que sont Aristophane et Plaute? Homère les emporte avec lui, comme Hercule emportait les Pygmées, cachés dans sa peau de lion. Dans la pensée des modernes, au contraire, le grotesque a un rôle immense. Il y est partout; d'une part, il crée le difforme et l'horrible; de l'autre, le comique et le bouffon. Il attache autour de la religion mille superstitions originales, autour de la poésie mille imaginations pittoresques. C'est lui qui sème à pleines mains dans l'air, dans l'eau, dans la terre, dans le feu, ces myriades d'êtres intermédiaires que nous retrouvons tout vivants dans les traditions populaires du moyen âge; c'est lui qui fait tourner dans l'ombre la ronde effrayante du sabbat; lui encore qui donne à Satan les cornes, les pieds de bouc, les ailes de chauvesouris. C'est lui, toujours lui, qui tantôt jette dans l'enfer chrétien ces hideuses figures qu'évoquera l'âpre génie de Dante et de Milton, tantôt le peuple de ces formes ridicules au milieu desquelles se jouera Callot, le Michel-Ange burlesque. Si du monde idéal il passe au monde réel, il y déroule d'interminables parodies de l'humanité. Ce sont des créations de sa fantaisie que ces Scaramouches, ces Crispins, ces Arlequins, grimaçantes silhouettes de l'homme, types tout à fait inconnus à la grave antiquité, et sortis pourtant de la classique Italie. C'est lui enfin qui, colorant tour à tour le même drame de l'imagination du Midi et de l'imagination du Nord, fait gambader Sganarelle autour de don Juan, et ramper Méphistophélès autour de Faust.

Et comme il est libre et franc dans son allure! comme il fait hardiment saillir toutes ces formes bizarres que l'âge précédent avait si timidement enveloppées de langes ! La poésie antique, obligée de donner des compagnons au boiteux Vulcain, avait tâché de déguiser leur difformité en l'étendant en quelque sorte sur des proportions colossales. Le génie moderne conserve ce mythe

des forgerons surnaturels, mais il lui imprime brusquement un caractère tout opposé et qui le rend bien plus frappant : il change les géants en nains; des Cyclopes il fait les Gnomes. C'est avec la même originalité qu'à l'Hydre, un peu banale, de Lerne, il substitue tous ces dragons locaux de nos légendes, la Gargouille de Rouen, le Gra-Ouilli de Metz, la Chair-Sallée de Troyes, la Drée de Montlhéry, la Tarasque de Tarascon, monstres de formes si variées et dont les noms baroques sont un caractère de plus. Toutes ses créations puisent dans leur propre nature cet accent énergique et profond devant lequel il semble que l'antiquité ait parfois reculé. Certes, les Euménides grecques sont bien moins horribles, et par conséquent bien moins "vraies, que les sorcières de Macbeth. Pluton n'est pas le diable.

Il y aurait, à notre avis, un livre bien nouveau à faire sur l'emploi du grotesque dans les arts. On pourrait montrer quels puissants effets les modernes ont tirés de ce type fécond sur lequel une critique étroite s'acharne encore de nos jours. Nous serons peut-être tout à l'heure amené par notre sujet à signaler en passant quelques traits de ce

vaste tableau. Nous dirons seulement ici que, comme objectif auprès du sublime, comme moyen de contraste, le grotesque est, selon nous, la plus riche source que la nature puisse ouvrir à l'art. Rubens le comprenait sans doute ainsi, lorsqu'il se plaisait à mêler à des déroulements de pompes royales, à des couronnements, à d'éclatantes cérémonies, quelque hideuse figure de nain de cour. Cette beauté universelle que l'antiquité répandait solennellement sur tout n'était pas sans monotonie; la même impression, toujours répétée, peut fatiguer à la longue. Le sublime sur le sublime produit malaisément un contraste, et l'on a besoin de se re-

poser de tout, même du beau. Il semble, au contraire, que le grotesque soit un temps d'arrêt, un terme de comparaison, un point de départ d'où l'on s'élève vers le beau, avec une perception plus fraîche et plus excitée. La salamandre fait ressortir l'ondine ; le gnome embellit le sylphe.

Et il serait exact aussi de dire que le contact du difforme a donné au sublime moderne quelque chose de plus pur, de plus grand, de plus sublime enfin que le beau antique ; et cela doit être. Quand fart est conséquent avec lui-même, il mène bien» plus sûrement chaque chose à sa fin. Si l'Elysée homérique est fort loin de ce charme éthéré, de cette angélique suavité du paradis de Milton, c'est que sous l'Éden il y a un enfer bien autrement horrible que le Tartare païen. Croit-on que Françoise de Rimini et Réatrix seraient aussi ravissantes chez un poète qui ne nous enfermerait pas dans la tour de la Faim et ne nous forcerait point à parta-

9 — xxiv —

ger le repoussant repas d'Ugolin? Dante n'aurait pas tant de grâce, s'il n'avait pas tant de force. Les naïades charnues, les robustes tritons, les zéphyrz libertins ont-ils la fluidité diaphane de nos ondins et de nos sylphides? N'est-ce pas parce que l'imagination moderne sait faire rôder hideusement dans nos cimetières les vampires, les ogres, les aulnes, les psylls, les goules, les brucolaques, les aspioles, qu'elle peut donner à ses fées cette forme incorporelle, cette pureté d'essence dont approchent si peu les Nymphes païennes? La Vénus antique est belle, admirable sans doute; mais qui a répandu sur les figures de Jean Goujon cette élégance svelte, étrange, aérienne? qui leur a donné ce caractère inconnu de vie et de grandiose, sinon le voisinage des sculptures

rudés et puissantes du moyen âge? Si au milieu de ces développements nécessaires, et qui pourraient être beaucoup plus approfondis, le fil de nos idées ne s'est pas rompu dans l'esprit du lecteur, il a compris sans doute avec quelle puissance le grotesque, ce germe de la comédie, recueilli par la Muse moderne, a dû croître et grandir dès qu'il a été transporté dans un terrain plus propice que le paganisme et l'épopée. En effet, dans la poésie nouvelle, tandis que le sublime représentera l'âme telle qu'elle est, épurée par la morale chrétienne, lui jouera le rôle de la bête humaine. Le premier type, dégagé de tout alliage impur, aura en apanage tous les charmes, toutes les grâces, toutes les beautés : il faut qu'il puisse créer un jour Juliette, Desdémona, Ophélie. Le second prendra tous les ridicules, toutes les infir^

mités, toutes les laideurs. Dans ce partage de l'humanité et de la création, c'est à lui que reviendront les passions, les vices, les crimes ; c'est lui qui sera luxurieux, rampant, gourmand, avare, perfide, brouillon, hypocrite; c'est lui qui sera tour à tour Iago , Tartufe, Basile; Polonius, Harpagon, Bartholo ; Falstaff, Scapin, Figaro. Le beau n'a qu'un type; le laid en a mille. C'est que le beau, à parler humainement, n'est que la forme considérée dans son rapport le plus simple, dans sa symétrie la plus absolue, dans son harmonie la plus intime avec notre organisation. Aussi nous offre-t-il toujours un ensemble complet, mais restreint comme nous. Ce que nous appelons le laid, au contraire, est un détail d'un grand ensemble qui nous échappe, et qui s'harmonise non pas avec l'homme, mais avec la création tout entière. Voilà pourquoi il nous présente sans cesse des aspects nouveaux, mais incomplets»

C'est une étude curieuse que de suivre l'avènement et la marche du grotesque dans l'ère moderne. C'est d'abord une invasion, une irruption, un débordement; c'est un torrent qui a rompu sa digue. Il traverse en naissant la littérature latine qui se meurt, y colore Perse, Pétrone, Juvénal, et y laisse Y Ane d'or d'Apulée. De là, il se répand dans l'imagination des peuples nouveaux qui refont l'Europe. Il abonde à flots dans les conteurs, dans les chroniqueurs, dans les romanciers. On le voit s'étendre du sud au septentrion. Il se joue dans les rêves des nations tudesques, et en même temps vivifie de son souffle ces admirables romanceros

espagnols, véritable Iliade de la chevalerie. C'est lui, par exemple, qui, dans le roman de la Rose, peint ainsi une cérémonie auguste, l'élection d'un roi :

Un grand vilain lors ils élurent, Le plus ossu qu'entr'eux ils eurent.

Il imprime surtout son caractère à cette merveilleuse architecture qui, dans le moyen âge, tient la place de tous les arts. Il attache son stigmat au front des cathédrales, encadre ses enfers et ses purgatoires sous l'ogive des portails, les fait flamboyer sur les vitraux, déroule ses monstres, ses dogues, ses démons autour des chapiteaux, le long des frises, au bord des toits. Il s'étale sous d'innombrables formes sur la façade de bois des maisons, sur la façade de pierre des châteaux, sur la façade de marbre des palais. Des arts il passe dans les mœurs; et tandis qu'il fait applaudir par le peuple les graciosos de comédie, il donne aux rois les fous de cour. Plus tard, dans le siècle de l'étiquette, il nous montrera Scarron sur le bord même de la couche de Louis XIV. En attendant, c'est lui qui meuble le blason, et qui dessine sur l'écu des

chevaliers ces symboliques hiéroglyphes de la féodalité. Des mœurs, il pénètre dans les lois; mille coutumes bizarres attestent son passage dans les institutions du moyen âge. De même qu'il avait fait bondir dans son tombereau Thespis barbouillé de lie, il danse avec la bazoche sur cette fameuse table de marbre qui servait tout à la fois de théâtre aux

farces populaires et aux banquets royaux. Enfin , admis dans les arts, dans les mœurs, dans les lois, il entre jusque dans l'église. Nous le voyons ordonner, dans chaque ville de la catholicité, quelque'une de ces cérémonies singulières , de ces processions étranges où la religion marche accompagnée de toutes les superstitions, le sublime environné de tous les grotesques. Pour le peindre d'un trait, telle est, à cette aurore des lettres, sa verve, sa vigueur, sa sève de création, qu'il jette du premier coup sur le seuil de la poésie moderne, trois Homères bouffons : Àrioste, en Italie; Cervantes, en Espagne; Rabelais, en France.

Il serait surabondant de faire ressortir davantage cette influence du grotesque dans la troisième civilisation. Tout démontre, à l'époque dite romantique, son alliance intime et créatrice avec le beau. Il n'y a pas jusqu'aux plus naïves légendes populaires qui n'expliquent quelquefois avec un admirable instinct ce mystère de l'art moderne. L'antiquité- n'aurait pas fait la Belle et la Bête.

Il est vrai de dire qu'à l'époque où nous venons de nous arrêter, la prédominance du grotesque sur le sublime, dans les lettres, est vivement marquée. Mais c'est une fièvre de réaction, une ardeur de nouveauté qui passe; c'est un premier flot qui se retire peu à peu. Le type du beau reprendra bientôt son rôle et son droit, qui n'est pas d'exclure l'autre principe, mais de préva-

loir sur lui. Il est temps que le grotesque se contente d'avoir un coin du tableau dans les fresques royales de Murillo. dans les pages sacrées de Yéronèse; d'être

mêlé aux deux admirables jugements derniers dont s'enorgueilliront les arts; à cette scène de ravissement et d'horreur dont Michel-Ange enrichira le Vatican , à ces effrayantes chutes d'hommes que Rubens précipitera le long des voûtes de la cathédrale d'Anvers. Le moment est venu où l'équilibre entre les deux principes va s'établir. Un homme, un poète roi, poeta sovrano, comme Dante le dit d'Homère , va tout fixer. Les deux génies rivaux unissent leur double flamme, et de cette flamme jaillit Shakespeare.

Nous voici parvenus à la sommité poétique des temps modernes. Shakespeare, c'est le Drame; et le drame, qui fond sous un même souffle le grotesque et le sublime, le terrible et le bouffon, la tragédie et la comédie, le drame est le caractère propre de la troisième époque de poésie, de la littérature actuelle.

Ainsi, pour résumer rapidement les faits que nous avons observés jusqu'ici , la poésie a trois âges, dont chacun correspond à une époque de la société : l'ode, l'épopée, le drame. Les temps primitifs sont lyriques, les temps antiques sont épiques, les temps modernes sont dramatiques. L'ode chante l'éternité, l'épopée solennise l'histoire, le drame peint la vie. Le caractère de la première poésie est la naïveté, le caractère de la seconde est la simplicité, le caractère de la troisième, la vérité. Les rapsodes marquent la transition des poètes lyriques aux poètes épiques, comme les romanciers des poètes épiques aux poètes dramatiques. Les historiens naissent avec la seconde époque: les chro-

niqueurs et les critiques avec la troisième. Les personnages de l'ode sont des colosses : Adam , Caïn , Noë ; ceux de l'épopée sont des géants : Achille, Atrée, Oreste; ceux du drame sont des hommes : Hamlet, Macbeth , Othello. L'ode vit de l'idéal, l'épopée du grandiose, le drame du réel. Enfin, cette triple poésie découle de trois grandes sources : la Bible, Homère, Shakespeare.

Telles sont donc, et nous nous bornons en cela à relever un résultat, les diverses physionomies de la pensée aux différentes ères de l'homme et de la société. Voilà ses trois visages, de jeunesse, de virilité et de vieillesse. Qu'on examine une littérature en particulier, ou toutes les littératures en masse, on arrivera toujours au même fait; les poètes lyriques avant les poètes épiques, les poètes épiques avant les poètes dramatiques. En France, Malherbe avant Chapelain , Chapelain avant Corneille; dans l'ancienne Grèce, Orphée avant Homère, Homère avant Eschyle; dans le livre primitif, Ja Genèse avant les Rois, les Rois avant Job; ou pour reprendre cette grande échelle de toutes les poésies que nous parcourions tout à l'heure, la Bible avant l'Iliade, l'Iliade avant Shakespeare.

La société, en effet, commence par chanter ce qu'elle rêve, puis raconte ce qu'elle fait, et enfin se meta peindre ce qu'elle pense. C'est, disons-le en passant, pour cette dernière raison que le drame, unissant les qualités les plus opposées, peut être tout à la fois plein de profondeur et plein de relief, philosophique et pittoresque.

Il serait conséquent d'ajouter ici que tout dans

fa nature et dans la vie passe par ces trois phases, du lyrique, de l'épique et du dramatique, parce que tout riait, agit et meurt.

S'il n'était pas ridicule de mêler les fantasques rapprochements de l'imagination aux déductions sévères du raisonnement, un poète pourrait dire que le lever du soleil, par exemple, est un hymne, son midi une éclatante épopée, son coucher un sombre drame où luttent le jour et la nuit, la vie et la mort. Mais ce serait là de la poésie, de la folie peut-être; et qu'est-ce que cela prouve?

Tenons-nous-en aux faits rassemblés plus haut : complétons-les d'ailleurs par une observation importante. C'est que nous n'avons aucunement prétendu assigner aux trois époques de la poésie un domaine exclusif, mais seulement fixer leur caractère dominant. La Bible, ce divin monument lyrique, renferme, comme nous l'indiquions tout à l'heure, une épopée et un drame en germe, les Rois et Job. On sent dans tous les poèmes homériques un reste de poésie lyrique et un commencement de poésie dramatique. L'ode et le drame se croisent dans l'épopée. Il y a de tout dans tout; seulement il existe dans chaque chose un élément générateur auquel se subordonnent tous les autres, et qui impose à l'ensemble son caractère propre.

Le drame est la poésie complète. L'ode et l'épopée ne le contiennent qu'en germe; il les contient l'une et l'autre en développement. Il les résume et les enserme toutes deux. Certes, celui qui a dit : Les Français n'ont pas la tête épique, a dit une chose juste et fine; si même il eût dit les modernes,

le mot spirituel eût été un mot profond. Il est incontestable cependant qu'il y a surtout du génie épique dans cette prodigieuse Jffhalie, si haute et si simplement sublime que le siècle royal ne l'a pu comprendre. Il est certain encore que la série des drames-chroniques de Shakespeare présente un grand aspect d'épopée. Mais c'est surtout la poésie lyrique qui sied au drame, elle ne le

gêne jamais, se plie à tous ses caprices, se joue sous toutes ses formes, tantôt sublime dans Ariel, tantôt grotesque dans Caliban. Notre époque, dramatique avant tout, est par cela même éminemment lyrique. C'est qu'il y a plus d'un rapport entre le commencement et la fin; le coucher du soleil a quelques traits de son lever; le vieillard redevient enfant. Mais cette dernière enfance ne ressemble pas à la première; elle est aussi triste que l'autre est joyeuse. Il en est de même de la poésie lyrique. Eblouissante, rêveuse à l'aurore des peuples, elle reparaît sombre et pensive à leur déclin. La Bible s'ouvre riante avec la Genèse, et se ferme sur la menaçante Apocalypse. L'ode moderne est toujours inspirée, mais n'est plus ignorante. Elle médite plus qu'elle ne contemple; sa rêverie est mélancolie. On voit, à ses enfantements, que cette muse s'est accouplée au drame.

Pour rendre sensible par une image les idées que nous venons d'aventurer, nous comparerions la poésie lyrique primitive à un lac paisible qui reflète les nuages et les étoiles du ciel; l'épopée est le fleuve qui en découle et court, en réfléchissant ses rives, forêts, campagnes et cités, se jeter

dans l'océan du drame. Enfin, comme le lac, le drame réfléchit le ciel; comme le fleuve, il réfléchit ses rives; mais seul, il a des abîmes et des tempêtes.

C'est donc au drame que tout vient aboutir dans la poésie moderne. Le Paradis perdu est un drame avant d'être une épopée. C'est, on le sait, sous la première de ces formes qu'il s'était présenté d'abord à l'imagination du poète, et qu'il reste toujours imprimé dans la mémoire du lecteur, tant l'ancienne charpente dramatique est encore saillante sous l'édifice épique de Milton! Lorsque Dante Alighieri a terminé son redoutable Enfer, qu'il en

a refermé les portes, et qu'il ne lui reste plus qu'à nommer son œuvre, l'instinct de son génie lui fait voir que ce poème multi-forme est une émanation du drame, non de l'épopée; et sur le frontispice du gigantesque monument, il écrit de sa plume de bronze : *Divina Comedia*.

On voit donc que les deux seuls poètes des temps modernes qui soient de la taille de Shakespeare, se rallient à son unité. Ils concourent avec lui à empreindre de la teinte dramatique toute notre poésie ; ils sont comme lui mêlés de grotesque et de sublime; et loin de tirer à eux dans ce grand ensemble littéraire qui s'appuie sur Shakespeare, Dante et Milton sont en quelque sorte les deux arcs-boutants de l'édifice dont il est le pilier central, les contreforts de la voûte dont il est la clef.

Qu'on nous permette de reprendre ici quelques idées déjà énoncées, mais sur lesquelles il faut

insister. Nous y sommes arrivés, maintenant il faut que nous en repartions.

Du jour où le christianisme a dit à l'homme : «Tu es double, tu es composé de deux êtres, l'un périssable, l'autre immortel, l'un charnel, l'autre éthéré, l'un enchaîné par les appétits, les besoins et les passions, l'autre emporté sur les ailes de l'enthousiasme et de la rêverie, celui-ci enfin toujours courbé vers la terre, sa mère, celui-là sans cesse élané vers le ciel, sa patrie; » de ce jour le drame a été créé. Est-ce autre chose en effet que ce contraste de tous les jours, que cette lutte de tous les instants entre deux principes opposés qui sont toujours en présence dans la vie, et qui se disputent l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe ?

La poésie née du christianisme, la poésie de notre temps est donc le drame ; le caractère du drame est le réel; le réel résulte de la combinaison toute naturelle de deux types, le sublime et le grotesque, qui se croisent dans le drame, comme ils se croisent dans la vie et dans la création. Car la poésie vraie, la poésie complète est dans l'harmonie des contraires. Puis, il est temps de le dire hautement, et c'est ici surtout que les exceptions confirmeraient la règle, tout ce qui est dans la nature est dans l'art.

En se plaçant à ce point de vue pour juger nos petites règles conventionnelles, pour débrouiller tous ces labyrinthes scolastiques, pour résoudre tous ces problèmes mesquins que les critiques des deux derniers siècles ont laborieusement bâtis autour de l'art, on est frappé de la promptitude avec

laquelle la question de théâtre moderne se nettoie. Le drame n'a qu'à faire un pas pour briser tous ces fils d'araignée dont les milices de Lilliput ont cru l'enchaîner dans son sommeil.

Ainsi, que des pédants étourdis (l'un n'exclut pas l'autre) prétendent que le difforme, le laid, le grotesque ne doit jamais être un objet d'imitation pour l'art, on leur répond que le grotesque, c'est la comédie, et qu'apparemment la comédie fait partie de l'art. Tartufe n'est pas beau , Pourceaugnac n'est pas noble ; Pourceaugnac et Tartufe sont d'admirables jets de l'art.

Que si, chassés de ce retranchement dans leur seconde ligne de douanes, ils renouvellent leur prohibition du grotesque allié au sublime, de la comédie fondue dans la tragédie, on leur fait voir que, dans la poésie des peuples chrétiens, le premier de ces deux types représente la bête humaine, le second l'âme. Ces deux tiges de l'art, si l'on empêche leurs rameaux de se mêler, si on les

sépare systématiquement, produiront pour tous fruits, d'une part des abstractions de vices, de ridicules ; de l'autre, des abstractions de crime, d'héroïsme et de vertu. Les deux types, ainsi isolés et livrés à eux-mêmes, s'en iront chacun de leur côté, laissant entre eux le réel, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. D'où il suit qu'après ces abstractions, il restera quelque chose à représenter, l'homme; après ces tragédies et ces comédies, quelque chose à faire, le drame.

Dans le drame, tel qu'on peut, sinon l'exécuter, du moins le concevoir, tout s'enchaîne et se déduit

ainsi que dans la réalité. Le corps y joue son rôle comme l'âme; et les hommes et les événements, mis enjeu par ce double agent, passent tour à tour bouffons et terribles, quelquefois terribles et bouffons tout ensemble. Ainsi le juge dira : A la mort, et allons dîner! Ainsi le sénat romain délibérera sur le turbot de Domitien. Ainsi Socrate buvant la ciguë et conversant de l'âme immortelle et du Dieu unique, s'interrompra pour recommander qu'on sacrifie un coq à Esculape. Ainsi Elisabeth jurera et parlera latin. Ainsi Richelieu subira le capucin Joseph, et Louis XI son barbier, maître Olivier le Diable. Ainsi Cromwell dira : J'ai le parlement dans mon sac et le roi dans ma poche; ou de la main qui signe l'arrêt de mort de Charles Ier, barbouillera d'encre le visage d'un régicide qui le lui rendra en riant. Ainsi César dans le char de triomphe aura peur de verser. Car les hommes de génie, si grands qu'ils soient, ont toujours en eux leur bête qui parodie leur intelligence. C'est par là qu'ils touchent à l'humanité, c'est par là qu'ils sont dramatiques, u Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas, » disait Napoléon, quand il fut convaincu d'être homme ; et cet éclair d'une âme de feu qui s'entr'ouvre illumine à

la fois l'art et l'histoire, ce cri d'angoisse est le résumé du drame et de la vie.

Chose frappante ! Tous ces contrastes se rencontrent dans les poètes eux- mêmes, pris comme hommes. A force de méditer sur l'existence, d'en faire éclater la poignante ironie, de jeter à flots le sarcasme et la raillerie sur nos infirmités , ces hom-

mes qui nous font tant rire deviennent profondément tristes. Ces Héraclites sont aussi des Démocrites. Beaumarchais était morose , Molière était sombre, Shakespeare mélancolique.

C'est donc une des suprêmes beautés du drame que le grotesque. Il n'en est pas seulement une convenance, il en est souvent une nécessité. Quelquefois il y arrive par masses homogènes, par caractères complets : Dandin, Prusias, Trissotin, Brid'oison , la nourrice de Juliette ; quelquefois empreint de terreur, ainsi : Richard III, Bégearss, Tartufe, Méphistophélès; quelquefois même voilé de grâce et d'élégance, comme Figaro, Osrick, Mercutio , don Juan. Il s'infiltre partout; car de même que les plus vulgaires ont maintes fois leurs accès de sublime, les plus élevés payent fréquemment tribut au trivial et au ridicule. Aussi, souvent insaisissable, souvent imperceptible, est -il toujours présent sur la scène , même quand il se tait, même quand il se cache. Grâce à lui, point d'impressions monotones. Tantôt il jette du rire, tantôt de l'horreur dans la tragédie. Il fera rencontrer l'apothicaire à Roméo , les trois sorcières à Macbeth, les fossoyeurs à Hamlet. Parfois enfin il peut, sans discordance, comme dans la scène du roi Léar et de son Fou , mêler sa voix crierde aux plus sublimes, aux plus lugubres, aux plus rêveuses musiques de l'âme.

Voilà ce qu'a su faire entre tous , d'une manière qui lui est propre et qu'il serait aussi inutile qu'impossible d'imiter, Shakespeare, ce dieu du théâtre, en qui semblent réunis, comme dans une

trinité, les trois grands génies caractéristiques de notre scène : Corneille, Molière, Beaumarchais.

On voit combien l'arbitraire distinction des genres croule vite devant la raison et le goût. On ne ruinerait pas moins aisément la prétendue règle des deux unités. Nous disons deux et non trois unités, l'unité d'action ou d'ensemble, la seule vraie et fondée , étant depuis longtemps hors de cause.

Des contemporains distingués , étrangers et nationaux, ont déjà attaqué, et par la pratique et par la théorie, cette loi fondamentale du code pseudo-aristotélique. Au reste, le combat ne devait pas être long. A la première secousse elle a craqué, tant était vermoulue cette solive de la vieille mesure scolastique!

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les routiniers prétendent appuyer leur règle des deux unités sur la vraisemblance , tandis que c'est précisément le réel qui la tue. Quoi de plus invraisemblable et de plus absurde en effet que ce vestibule , ce péristyle, cette antichambre , lieu banal où nos tragédies ont la complaisance de venir se dérouler, où arrivent, on ne sait comment , les conspirateurs pour déclamer contre le tyran , le tyran pour déclamer contre les conspirateurs, chacun à leur tour, comme s'ils s'étaient dit bucoliquement :

Alternis cantemus : amant alterna Camenœ.

Où a-t-on vu vestibule ou péristyle de cette sorte? Quoi (Le plus contraire, nous ne dirons pas à la vé-

rite, les scolastiques en font bon marché, mais a la vraisemblance? Il résulte de là que tout ce qui est trop caractéristique, trop intime, trop local, pour se passer dans l'antichambre ou dans le carrefour, c'est-à-dire tout le drame , se passe dans la coulisse. Nous ne voyons en quelque sorte sur le théâtre que les coudes de l'action; ses mains sont ailleurs. Au lieu de scènes, nous avons des récits ; au lieu de tableaux, des descriptions. De graves personnages placés, comme le chœur antique, entre le drame et nous , viennent nous raconter ce qui se fait dans le temple , dans le palais, dans la place publique , de façon que, souventesfois , nous sommes tentés de leur crier : « Vraiment! mais conduisez-nous donc là-bas. On s'y doit bien amuser, cela doit être beau à voir ! » A quoi ils répondraient sans doute : « Il serait possible que cela vous amusât ou vous intéressât , mais ce n'est point là la question; nous sommes les gardiens de la dignité de la Melpomène française. » Voilà !

Mais , dira-t-on , cette règle que vous répudiez est empruntée du théâtre grec. — En quoi le théâtre et le drame grec ressemblent-ils à notre drame et à notre théâtre? D'ailleurs nous avons déjà fait voir que la prodigieuse étendue de la scène antique lui permettait d'embrasser une localité tout entière, de sorte que le poète pouvait, selon les besoins de l'action, la transporter à son gré d'un point du théâtre à un autre, ce qui équivaut bien à peu près aux changements de décorations. Bizarre contradiction ! Le théâtre grec, tout asservi qu'il était à un but national et religieux , est bien autrement

libre que le nôtre, dont le seul objet cependant est le plaisir, et, si Ton veut, renseignement du spectateur. C'est que l'un n'obéit qu'aux lois qui lui sont propres, tandis que l'autre s'applique des conditions d'être parfaitement étrangères à son essence. L'un est artiste, l'autre est artificiel.

On commence à comprendre de nos jours que la localité exacte est un des premiers éléments de la réalité. Les personnages parlants ou agissants ne sont pas les seuls qui gravent dans l'esprit du spectateur la fidèle empreinte des faits. Le lieu où telle catastrophe s'est passée en devient un témoin terrible et inséparable; et l'absence de cette sorte de personnage muet décompléterait dans le drame les plus grandes scènes de l'histoire. Le poète oserait-il assassiner Rizzio ailleurs que dans la chambre de Marie Stuart? poignarder Henri IV ailleurs que dans cette rue de la Féronnerie, tout obstruée de haquets et de voitures? Brûler Jeanne d'Arc autre part que dans le Vieux-Marché? Dépêcher le duc de Guise autre part que dans ce château de Blois où son ambition fait fermenter une assemblée populaire? Décapiter Charles Ier et Louis XVI ailleurs que dans ces places sinistres d'où l'on peut voir White-Hall et les Tuileries, comme si leur échafaud servait de pendant à leur palais?

L'unité de temps n'est pas plus solide que l'unité de lieu. L'action, encadrée de force dans les vingtquatre heures, est aussi ridicule qu'encadrée dans le vestibule. Toute action a sa durée propre comme son lieu particulier. Verser la même dose de temps à tous les événements! appliquer la même mesure

sur tout ! Ou rirait d'un cordonnier qui voudrait mettre le même soulier à tous les pieds. Croiser l'unité de temps et l'unité de lieu comme les barreaux d'une cage et y faire pédantesque-

ment entrer, de par Aristote, tous ces faits, tous ces peuples, toutes ces figures que la Providence déroule à si grandes masses dans la réalité ! C'est mutiler hommes et choses; c'est faire grimacer l'histoire. Disons mieux : tout cela mourra dans l'opération; et c'est ainsi que les mutilateurs dogmatiques arrivent à leur résultat ordinaire : ce qui était vivant dans la chronique est mort dans la tragédie. Voilà pourquoi, bien souvent, la cage des unités ne renferme qu'un squelette.

Et puis si vingt-quatre heures peuvent être comprises dans deux, il sera logique que quatre heures puissent en contenir quarante -huit. L'unité de Shakespeare ne sera donc pas l'unité de Corneille. Pitié !

Ce sont là pourtant les pauvres chicanes que depuis deux siècles la médiocrité, l'envie et la routine font au génie ! C'est ainsi qu'on a borné l'essor de nos plus grands poètes. C'est avec les ciseaux des unités qu'on leur a coupé l'aile. Et que nous a-t-on donné en échange de ces plumes d'aigle retranchées à Corneille et à Racine? Campistron.

Nous concevons qu'on pourrait dire : Il y a dans des changements trop fréquents de décorations quelque chose qui embrouille et fatigue le spectateur, et qui produit sur son attention l'effet de l'ébiouissement; il peut aussi se faire que des translations multipliées d'un lieu à un autre lieu,

d'un temps à un autre temps, exigent des contreexpositions qui le refroidissent; il faut craindre encore de laisser dans le milieu d'une action des lacunes qui empêchent les parties du drame d'adhérer étroitement entre elles , et qui en outre déconcertent le spectateur parce qu'il ne se rend pas compte de ce, qu'il peut y

avoir dans ces vides.... — Mais ce sont là précisément les difficultés de l'art. Ce sont là de ces obstacles propres à tels ou tels sujets, et sur lesquels on ne saurait statuer une fois pour toutes. C'est au génie à les résoudre; non aux poétiques à les éluder.

Il suffirait enfin, pour démontrer l'absurdité de la règle des deux unités, d'une dernière raison, prise dans les entrailles de l'art. C'est l'existence de la troisième unité, l'unité d'action, la seule admise de tous parce qu'elle résulte d'un fait : l'œil ni l'esprit humain ne sauraient saisir plus d'un ensemble à la fois. Celle-là est aussi nécessaire que les deux autres sont inutiles. C'est elle qui marque le point de vue du drame; or, par cela même, elle exclut les deux autres. Il ne peut pas plus y avoir trois unités dans le drame que trois horizons dans un tableau. Du reste gardons-nous de confondre l'unité avec la simplicité d'action. L'unité d'ensemble ne répudie en aucune façon les actions secondaires sur lesquelles doit s'appuyer l'action principale. Il faut seulement que ces parties, savamment subordonnées au tout, gravitent sans cesse vers l'action centrale et se groupent autour d'elle aux différents étages ou plutôt sur les divers plans du drame. L'unité d'ensemble est la loi de perspective du théâtre.

CPvO'.iWFLT.. 4

Mais, s'écrieront les douaniers de la pensée, de grands génies les ont pourtant subies, ces règles que vous rejetez! Eh oui, malheureusement! Qu'auraient-ils donc fait, ces admirables hommes, si on les eût laissés faire? Ils n'ont pas du moins accepté vos fers sans combat. Il faut voir comme Pierre Corneille, harcelé à son début pour sa merveille du Cid, se débat sous Mairet, Claveret, d'Àubignac et Scudéry! comme il dénonce à la postérité les violences de ces hommes qui, dit-il, se font tout blancs d'Aris-

tote! Il faut voir comme on lui dit, et nous citons des textes du temps : « Jeune hom- » me, il faut apprendre auant que d'enseigner, et » à moins que d'être vn Scaliger ou vn Heinsius, » cela n'est pas supportable ! » Là-dessus Corneille se révolte et demande si c'est donc qu'on veut le faire descendre « beaucoup au-dessovbs de Claue- » ret? » Ici Scudéry s'indigne de tant d'orgueil et rappelle à « ce trois fois grand avthevr dv Cid » ... u Les modestes paroles par où le Tasse, le plus » grand homme de son siècle, a commencé l'Apo- » logie du plus beau de ses ouurages, contre la » plus aigre et la plus iniuste Censure, qu'on fera » peut être iamais. M. Corneille, ajoute-t-il, tesj> moigne bien en ses Responses qu'il est aussi » loing de la modération que du mérite de cet » excellent autheur. » Le jeune homme si justement et si doucement censuré, ose résister; alors Scudéry revient à la charge; il appelle à son secours Y académie éminente : « Prononcez, o mes » Ivges, un arrest digne de vous, et qui face sça- » voir à toute l'Europe que le Cid n'est point le

» chef-d'œuvre du plus grand homme de Frace, » mais ouy bien la moindre judicieuse pièce de » monsieur Corneille mesme. Vous le deuez, et » pour vostre gloire en particulier, et pour celle m de nostre nation en général, qui s'y trouue in- » téressée : veu que les étrangers qui pourroient » voir ce beau chef-d'œuvre, eux qui ont eu des » Tassos et des Guarinis, croyroient que nos plus » grands maistres ne sont que des apprentifs. » Il y a dans ce peu de lignes instructives toute la tactique éternelle de la routine envieuse contre le talent naissant, celle qui se suit encore de nos jours, et qui a attaché, par exemple, une si curieuse page aux jeunes essais de lord Byron. Scudéry nous la donne en quintessence. Ainsi, les précédents ouvrages d'un homme de génie toujours préférés aux nouveaux, afin de prouver qu'il descend au

lieu de monter : Mélite et la Galerie du Palais mis au-dessus du Cid; puis les noms de ceux qui sont morts toujours jetés à la tête de ceux qui vivent : Corneille lapidé avec Tasso et Guarini (Guarini!), comme plus tard on lapidera Racine avec Corneille; Voltaire avec Racine; comme on lapide aujourd'hui tout ce qui s'élève, avec Corneille, Racine et Voltaire. La tactique, comme on voit, est usée, mais il faut qu'elle soit bonne, puisqu'elle sert toujours. Cependant le pauvre diable de grand homme soufflait encore, C'est ici qu'il faut admirer comme Scudéry , le capitaine de cette tragédie, poussé à bout, le rudoie et la malmène; comme il démasque sans pitié son artillerie classique, comme il « fait voir » à l'auteur du Cid

« quels doivent estre les épisodes, d'après Aristote » qui renseigne, aux chapitres dixiesme et seiziesme de sa Poétique; » comme il foudroie Corneille, de par ce même Aristote « au chapitre » vnziesme de son Art Poétique, dans lequel on » voit la condamnation du Cid; » de par Platon « liure dixiesme de sa République; » de par Marcelin, « au liure vingt-septiesme; on le peut voir; » de par les « tragédies de Niobé et de Jephté; » de par « l'Ajace de Sophocle ; » de par « l'exemple 5 » d'Euripide; » de par « Heinsius, au chapitre six, » Constitution de la Tragédie; et Scaliger le fils » dans ses poésies; » enfin, de par « les Canonistes » et les Jurisconsultes, au titre des nopees. » Les premiers arguments s'adressaient à l'Académie, le dernier allait au cardinal. Après les coups d'épingle, le coup de massue; il fallait un juge pour trancher la question. Chapelain décida. Corneille se vit donc condamné : le lion fut muselé, ou, pour dire comme alors, la corneille fut déplumée. Voici maintenant le côté douloureux de ce drame grotesque; c'est après avoir été ainsi rompu dès son premier jet, que ce génie, tout moderne, tout nourri du moyen âge et de l'Es-

pagne, forcé de mentir à lui-même et de se jeter dans l'antiquité, nous donna cette Rome castillane, sublime sans contredit, mais où, excepté peut-être dans le iVYcomède si moqué du dernier siècle pour sa fière et naïve couleur, on ne retrouve ni la Rome véritable, ni le vrai Corneille.

Racine éprouva les mêmes dégoûts, sans faire d'ailleurs la même résistance. Il n'avait, ni dans

le génie ni dans le caractère, l'âpreté hautaine de Corneille. Il plia en silence, et abandonna aux dédains de son temps sa ravissante élogie d'Esther, sa magnifique épopée d'Mhalie. Aussi on doit croire que, s'il n'eût pas été paralysé comme il Tétait par les préjugés de son siècle, s'il eût été moins souvent touché par la torpille classique, il n'eût point manqué de jeter Locuste dans son drame entre Narcisse et Néron, et surtout n'eût pas relégué dans la coulisse cette admirable scène du banquet où l'élève deSénèque empoisonne Britannicus dans la coupe de réconciliation. Mais peut-on exiger de l'oiseau qu'il vole sous le récipient pneumatique? — - Que de beautés pourtant nous coûtent les gens dégoût, depuis Scudéry jusqu'à la Harpe! on composerait une bien belle œuvre de tout ce que leur souffle aride a séché dans son germe. Du reste, nos grands poètes ont encore su faire jaillir leur génie à travers toutes ces gênes. C'est souvent en vain qu'on a voulu les murer dans les dogmes et dans les règles. Comme le géant hébreu, ils ont emporté avec eux sur la montagne les portes de leur prison.

On répète néanmoins, et quelque temps encore sans doute on ira répétant : — Suivez les règles ! Imitiez les modèles ! Ce sont les règles qui ont formé les modèles î — Un moment ! Il y a en ce cas deux espèces de modèles : ceux qui se sont faits d'après les règles,

et avant eux, ceux d'après lesquels on a fait les règles. Or, dans laquelle de ces deux catégories le génie doit-il se chercher une place? Quoiqu'il soit toujours dur d'être en con-

tact avec les pédants, ne vaut-il pas mille fois mieux leur donner des leçons qu'en recevoir d'eux? Et puis, imiter? Le reflet vaut-il la lumière? Le satellite qui se traîne sans cesse dans le même cercle vaut-il l'astre central et générateur? Avec toute sa poésie, Virgile n'est que la lune d'Homère.

Et voyons : qui imiter? Les anciens? Nous venons de prouver que leur théâtre n'a aucune coïncidence avec le nôtre. D'ailleurs, Voltaire, qui ne veut pas de Shakespeare, ne veut pas des Grecs non plus. Il va nous dire pourquoi : « Les Grecs ont hasardé des spectacles non moins révoltants pour nous. Hippolyte, brisé par sa chute, vient compter ses blessures et pousser des cris douloureux. Philoctète tombe dans ses accès de souffrance: un sang noir coule de sa plaie. OEdipe , couvert du sang qui dégoutte encore du reste de ses yeux qu'il vient d'arracher , se plaint des dieux et des hommes. On entend les cris de Clytemnestre que son propre fils égorge, et Electre crie sur le théâtre : <c Frappez, ne l'épargnez pas, elle n'a pas épargné notre père. » Prométhée est attaché sur un rocher avec des clous qu'on lui enfonce dans l'estomac et dans les bras. Les Furies répondent à l'ombre sanglante de Clytemnestre par des hurlements sans aucunes articulations... L'art était dans son enfance du temps d'Eschyle comme à Londres du temps de Shakespeare. » — Les modernes ! Ah! imiter des imitations! Grâce!

Ma, nous objectera -t- on encore, à la manière dont vous concevez l'art, vous paraissez n'atten-

XL VII

dre que de grands poètes, toujours compter sur le génie?— L'art ne compte pas sur la médiocrité. Il ne lui prescrit rien, il ne la connaît point, elle n'existe point pour lui; l'art donne des ailes et non des béquilles. Hélas ! d'Aubignac a suivi les règles, Campistron a imité les modèles. Que lui importe ! Il ne bâtit point son palais pour les fourmis. Il les laisse faire leur fourmilière , sans savoir si elles viendront appuyer sur sa base cette parodie de son édifice.

Les critiques de l'école scolastique placent leurs poètes dans une singulière position. D'une part, ils leur crient sans cesse : « Imitiez les modèles! » De l'autre, ils ont coutume de proclamer que : « Les modèles sont inimitables ! » Or, si leurs ouvriers, à force de labeur, parviennent à faire passer dans ce défilé quelque pâle contre-épreuve, quelque calque décoloré des maîtres, ces ingrats, à l'examen du refaccimiento nouveau, s'écrient, tantôt : « Cela ne ressemble à rien ! » tantôt : « Cela ressemble à tout! » Et, par une logique faite exprès, chacune de ces deux formules est une critique.

Disons-le donc hardiment. Le temps en est venu, et il serait étrange qu'à cette époque, la liberté, comme la lumière, pénétrât partout, excepté dans ce qu'il y a de plus nativement libre au monde , les choses de la pensée. Mettons le marteau dans les théories, les poétiques et les systèmes. Jetons bas ce vieux plâtrage qui masque la façade de l'art! 11 n'y a ni règles, ni modèles; ou plutôt il n'y a d'autres règles que les lois générales de la nature, qui planent sur l'art tout entier, et les lois spécia-

les qui, pour chaque composition, résultent des conditions d'existence propres à chaque sujet. Les unes sont éternelles, intérieures, et restent; les autres, variables, extérieures, et ne servent qu'une fois. Les premières sont la charpente qui soutient la maison; les secondes, l'échafaudage qui sert à la bâtir, et qu'on refait à chaque édifice. Celles-ci enfin sont l'ossement, celles-là le vêtement du drame. Du reste, ces règles -là ne s'écrivent pas dans les poétiques. Ilichelet ne s'en doute pas. Le génie, qui devine plutôt qu'il n'apprend, extrait, pour chaque ouvrage, les premières de l'ordre général des choses; les secondes de l'ensemble isolé du sujet qu'il traite; non pas à la façon du chimiste qui allume son fourneau, souffle son feu, chauffe son creuset, analyse et détruit; mais à la manière de l'abeille, qui vole sur ses ailes d'or, se pose sur chaque fleur, et en tire son miel, sans que le calice perde rien de son éclat, la corolle rien de son parfum.

Le poète, insistons sur ce point, ne doit donc prendre conseil que de la nature, de la vérité, et de l'inspiration, qui est aussi une vérité et une nature. Quando lie, dit Lope de Vega,

Quando he de escribir una comeclia, Encierro los preceptos con seis Uaves.

Pour enfermer les préceptes, en effet, ce n'est pas trop de six clefs. Que le poète se garde surtout de copier qui que ce soit, pas plus Shakespeare que Molière, pas plus Schiller que Corneille. Si le

vrai talent pouvait abdiquer à ce point sa propre nature, et laisser ainsi décote son originalité personnelle, pour se transformer en autrui, il perdrait tout à jouer ce rôle de Sosie. C'est le dieu qui se fait valet. Il faut puiser aux sources primitives. C'est la

même sève, répandue dans le sol, qui produit les arbres de la forêt, si divers de port, de fruits, de feuillage. C'est la même nature qui féconde et nourrit les génies les plus différents. Le poète est un arbre qui peut être battu de tous les vents et abreuvé de toutes les rosées, qui porte ses ouvrages comme ses fruits, comme le fablier portait ses fables. A quoi bon s'attacher à un maître? se greffer sur un modèle? Il vaut mieux encore être ronce ou chardon, nourri de la même terre que le cèdre et le palmier, que d'être le fungus ou le lichen de ces grands arbres. La ronce vit, le fungus végète. D'ailleurs, quelque grands qu'ils soient, ce cèdre et ce palmier, ce n'est pas avec le suc qu'on en tire qu'on peut devenir grand soi-même. Le parasite d'un géant sera tout au plus un nain. Le chêne, tout colosse qu'il est, ne peut produire et nourrir que le gui.

Qu'on ne s'y méprenne pas, si quelques-uns de nos poètes ont pu être grands, même en imitant, c'est que tout en se modelant sur la forme antique, ils ont souvent encore écouté la nature et leur génie, c'est qu'ils ont été eux-mêmes par un côté. Leurs rameaux se cramponnaient à l'arbre voisin, mais leur racine plongeait dans le sol de l'art. Us étaient le lierre, et non le gui. Puis sont venus les imitateurs en sous-ordre qui, n'ayant ni racine en

terre, ni génie dans l'âme, ont dû se borner à l'imitation. Comme dit Charles Nodier, après l'école d'Athènes, l'école d'Alexandrie. Alors la médiocrité a fait déluge; alors ont pullulé ces poétiques, si gênantes pour le talent, si commodes pour elle. On a dit que tout était fait, on a défendu à Dieu de créer d'autres Molières, d'autres Corneilles. On a mis la mémoire à la place de l'imagination. La chose même a été réglée souverainement : il y a

des aphorismes pour cela. « Imaginer, dit la Harpe 5» avec son assurance naïve, ce n'est au fond que » se ressouvenir. »

La nature donc! La nature et la vérité. — Et ici, afin de montrer que loin de démolir l'art, les idées nouvelles ne veulent que le reconstruire plus solide et mieux fondé, essayons d'indiquer quelle est la limite infranchissable qui, à notre avis, sépare la réalité, selon l'art, de la réalité, selon la nature. Il y a étourderie à les confondre, comme le font quelques partisans peu avancés du romantisme. La vérité de l'art ne saurait jamais être, ainsi que l'ont dit plusieurs, la réalité absolue. L'art ne peut donner la chose même. Supposons en effet un de ces promoteurs irréfléchis de la nature absolue, de la nature vue hors de l'art, à la représentation d'une pièce romantique, du Cid, par exemple.— Qu'est cela? dirait-il au premier mot. Le Cid parle en vers ! Il n'est pas naturel de parler en vers. — Comment voulez-vous donc qu'il parle? — En prose. — Soit. — Un instant après : — Quoi, reprendra-t-il s'il est conséquent, le Cid parle français! —Hé bien? — La nature veut qu'il

parle sa langue, il ne peut parler qu'espagnol.— Nous n'y comprendrons rien ; mais soit encore. — Vous croyez que c'est tout? Non pas, avant la dixième phrase castillane, il doit se lever, et demander si ce Cidqui parle est le véritable Cid, en chair et en os? De quel droit cet acteur qui s'appelle Pierre ou Jacques, prend-il le nom de Cid? Cela est faux. — Il n'y a aucune raison pour qu'il n'exige pas ensuite qu'on substitue le soleil à cette rampe, des arbres réels, des maisons réelles à ces menteuses coulisses. Car une fois dans cette voie, la logique vous tient au collet, on ne peut plus s'arrêter.

On doit donc reconnaître sous peine de l'absurde, que le domaine de l'art et celui de la nature sont parfaitement distincts. La nature et l'art sont deux choses, sans quoi l'une ou l'autre n'existerait pas. L'art, outre sa partie idéale, a une partie terrestre et positive. Quoi qu'il fasse, il est encadré entre la grammaire et la prosodie, entre Vaugelas et Richelet. Il a, pour ses créations les plus capricieuses, des formes, des moyens d'exécution, tout un matériel à remuer. Pour le génie, ce sont des instruments : pour la médiocrité, des outils.

D'autres, ce nous semble, l'ont déjà dit : le drame est un miroir où se réfléchit la nature. Mais si ce miroir est un miroir ordinaire, une surface plane et unie, il ne renverra des objets qu'une image terne et sans relief, fidèle, mais décolorée : on sait ce que la couleur et la lumière perdent à la réflexion simple. Il faut donc que le drame soit un miroir de concentration qui, loin de les affaiblir, ramasse et condense les rayons colorants, qui

LU

fasse d'une lueur une lumière, d'une lumière une flamme. Alors seulement le drame est avoué de Fart.

Le théâtre est un point d'optique. Tout ce qui existe dans le monde, dans l'histoire, dans la vie, dans l'homme, tout doit et peut s'y réfléchir, mais sous la baguette magique de l'art. L'art feuillette les siècles, feuillette la nature, interroge les chroniques, s'étudie à reproduire la réalité des faits, surtout celle des mœurs et des caractères, bien moins léguée au doute et à la contradiction que les faits, restaure ce que les annalistes ont tronqué, har-

monise ce qu'ils ont dépareillé, devine leurs omissions et les répare, comble leurs lacunes par des imaginations qui aient la couleur du temps, groupe ce qu'ils ont laissé épars, rétablit le jeu des fils de la Providence sous les marionnettes humaines, revêt le tout d'une forme poétique et naturelle à la fois, et lui donne cette vie de vérité et de saillie qui enfante l'illusion, ce prestige de réalité qui passionne le spectateur, et le poète le premier, car le poète est de bonne foi. Ainsi, le but de l'art est presque divin : ressusciter, s'il fait de l'histoire; créer, s'il fait de la poésie.

C'est une grande et belle chose que de voir se déployer avec cette largeur un drame où l'art développe puissamment la nature; un drame où l'action marche à la conclusion d'une allure ferme et facile, sans diffusion et sans étranglement; un drame enfin où le poète remplisse pleinement le but multiple de l'art, qui est d'ouvrir au spectateur un double horizon, d'illuminer à la fois fin-

LUI

térieur et l'extérieur des hommes; l'extérieur, par leurs discours et leurs actions; l'intérieur, par les aparté et les monologues; de croiser, en un mot, dans le même tableau, le drame de la" vie et le drame de la conscience.

On conçoit que pour une œuvre de ce genre, si le poète doit choisir dans les choses (et il le doit), ce n'est pas le beau, mais le caractéristique. INon qu'il lui convienne défaire, comme on dit aujourd'hui, de la couleur locale, c'est-à-dire d'ajouter après coup quelques touches criardes çà et là sur un ensemble du reste parfaitement faux et conventionnel. Ce n'est point à la surface du

drame que doit être la couleur locale, mais au fond, dans le cœur même de l'œuvre, d'où elle se répand au dehors, d'elle-même, naturellement, également, et, pour ainsi parler, dans tous les coins du drame, comme la sève qui monte de la racine à la dernière feuille de l'arbre. Le drame doit être radicalement imprégné de cette couleur des temps, elle doit en quelque sorte y être dans l'air, de façon qu'on ne s'aperçoive qu'en y entrant et qu'en en sortant, qu'on a changé de siècle et d'atmosphère. Il faut quelque étude, quelque labeur pour en venir là; tant mieux. Il est bon que les avenues de l'art soient obstruées de ces ronces devant lesquelles tout recule, excepté les volontés fortes. C'est d'ailleurs cette étude, soutenue d'une ardente inspiration, qui garantira le drame d'un vice qui le tue, le commun. Le commun est le défaut des poètes à courte vue et à courte haleine. 11 faut qu'à cette optique de la scène, toute figure soit ramenée à son

trait le plus saillant, le plus individuel, le plus précis. Le vulgaire et le trivial même doit avoir un accent. Rien ne doit être abandonné. Comme Dieu, le vrai poète est présent partout à la fois dans son œuvre. Le génie ressemble au balancier qui imprime l'effigie royale aux nièces de cuivre comme aux écus d'or.

Nous n'hésitons pas, et ceci prouverait encore aux hommes de bonne foi combien peu nous cherchons à déformer l'art; nous n'hésitons point à considérer le vers comme un des moyens les plus propres à préserver le drame du fléau que nous venons de signaler, comme une des digues les plus puissantes contre l'irruption du commun, qui, ainsi que la démocratie, coule toujours à pleins bords dans les esprits. Et ici, que la jeune littérature, déjà riche de tant d'hommes et de tant d'ouvrages, nous permette de lui indiquer une erreur où il nous semble qu'elle est tombée, er-

reur trop justifiée d'ailleurs par les incroyables aberrations de la vieille école. Le nouveau siècle est dans cet âge de croissance où l'on peut encore aisément se redresser.

Il s'est formé, dans les derniers temps, comme une pénultième ramification du vieux tronc classique, ou mieux comme une de ces excroissances, un de ces polypes que développe la décrépitude et qui sont bien plus un signe de décomposition qu'une preuve de vie; il s'est formé une singulière école de poésie dramatique. Cette école nous semble avoir eu pour maître et pour souche le poète qui marque la transition du dix-huitième siècle au

dix-neuvième, l'homme de la description et de la périphrase, ce Delille qui, dit-on, vers sa fin, se vantait, à la manière des dénombrements d'Homère, d'avoir fait douze chameaux, quatre chiens, trois chevaux y compris celui de Job, six tigres, deux chats, un jeu d'échecs, un trictrac, un damier, un billard, plusieurs hivers, beaucoup d'étés, force printemps, cinquante couchers de soleil, et tant d'aurores qu'il se perdait à les compter.

Or, Delille a passé dans la tragédie. Il est le père (lui, et non Racine, grand Dieu!) d'une prétendue école d'élégance et de bon goût qui a flori récemment. La tragédie n'est pas pour cette école ce qu'elle est pour le bonhomme Gilles Shakespeare, par exemple : une source d'émotions de toute nature ; mais un cadre commode à la solution d'une foule de petits problèmes descriptifs qu'elle se propose chemin faisant. Cette muse, loin de repousser, comme la véritable école classique française, les trivialités et les bassesses de la vie, les. recherche au contraire et les ramasse avidement. Le grotesque, évité comme mauvaise compagnie par la tragédie de Louis XIV, ne peut passer tranquille devant celle-ci :

Il faut qu'il soit décrit! c'est-à-dire, anobli. Une scène de corps de garde, une révolte de populace, le marché aux poissons, le bain, le cabaret, la poule au pot de Henri IV, sont une bonne fortune pour elle. Elle s'en saisit, elle débarbouille cette canaille, et coud à ces vilénies son clinquant et ses paillettes ; purpureus assuitur pannus. Son but paraît être de délivrer des lettres de noblesse à toute cette roture du drame; et eha-

LY

cune de ces lettres du grand scel est une tirade. Cette muse, on le conçoit, est d'une bégueulerie rare. Accoutumée qu'elle est aux caresses de la périphrase, le mot propre, qui la rudoierait quelquefois, lui fait horreur. Il n'est point de sa dignité de parler naturellement. Elle souligne le vieux Corneille pour ses façons de dire crûment :

.... Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes. Chimène, qui Veut cru? Rodrigue, qui Veut dit? Quand leur Flaminus marchandait Annibal. Ah! ne me brouillez pas avec la république, etc.

Elle a encore sur le cœur son : Tout beau, monsieur! Et il a fallu bien des Seigneur! et bien des Madame! pour faire pardonner à notre admirable Racine ses chiens, si monosyllabiques, et ce Claude si brutalement mis dans le lit d'Agrippine.

Cette Melpomene, comme elle s'appelle, frémirait de toucher une chronique. Elle laisse au costumier le soin de savoir à quelle époque se passent les drames qu'elle fait. L'histoire à ses yeux est

de mauvais ton et de mauvais goût. Comment, par exemple, tolérer des rois et des reines qui jurent? Il faut les élever de leur dignité royale à la dignité tragique. C'est dans une promotion de ce genre qu'elle a anobli Henri IV. C'est ainsi que le roi du peuple, nettoyé par M. Legouvé, a vu son ventresaint-gris chassé honteusement de sa bouche par deux sentences, et qu'il a été réduit, comme la jeune fille du fabliau, à ne plus laisser tomber de cette bouche royale que des perles, des rubis et des saphirs; le tout faux, à la vérité.

En somme, rien n'est plus commun que cette élégance et cette noblesse de convention. Rien de trouvé, rien d'imaginé, rien d'inventé dans ce style. Ce qu'on a vu partout : rhétorique, ampoule, lieux communs, fleurs de collège, poésie de vers latins. Des idées d'emprunt vêtues d'images de pacotille. Les poètes de cette école sont élégants à la manière des princes et princesses de théâtre, toujours sûrs de trouver dans les cases étiquetées du magasin, manteaux et couronnes de similor, qui n'ont que le malheur d'avoir servi à tout le monde. Si ces poètes ne feuilletent pas la Bible, ce n'est pas qu'ils n'aient aussi leur gros livre : le Dictionnaire de rimes. C'est là leur source de poésie, fontes aquarum.

On comprend que dans tout cela la nature et la vérité deviennent ce qu'elles peuvent. Ce serait grand hasard qu'il en surnageât quelque débris dans ce cataclysme de faux art, de faux style, de fausse poésie. Voilà ce qui a causé l'erreur de plusieurs de nos réformateurs les plus distingués. Choqués de la roideur, de l'apparat, du pomposo de cette prétendue poésie dramatique, ils ont cru que les éléments de notre langue poétique étaient incompatibles avec le naturel et le vrai. L'alexandrin les avait tant de fois ennuyés qu'ils l'ont condamné, en quelque sorte, sans

vouloir l'entendre, et ont conclu, un peu précipitamment peut-être, que le drame devait être écrit en prose.

Ils se méprenaient. Si le faux règne en effet dans le style, comme dans la conduite, de certaines tragédies françaises, ce n'était pas au vers qu'il fallait

s'en prendre, mais aux versificateurs. Il fallait condamner, non la forme employée, mais ceux qui avaient employé cette forme ; les ouvriers, et non l'outil.

Pour se convaincre du peu d'obstacles que la nature de notre poésie oppose à la libre expression de tout ce qui est vrai, ce n'est peut-être pas dans Racine qu'il faut étudier notre vers, mais souvent dans Corneille, toujours dans Molière. Racine, divin poète, est élégiaque, lyrique, épique; Molière est dramatique. Il est temps de faire justice des critiques entassées par le mauvais goût du dernier siècle sur ce style admirable, et de dire hautement que Molière occupe la sommité de notre drame, non-seulement comme poète, mais encore comme écrivain. P aimas ver e habet iste duas.

Chez lui le vers embrasse l'idée, s'y incorpore étroitement, la resserre et la développe tout à la fois, lui prête une figure plus svelte, plus stricte, plus complète, et nous la donne en quelque sorte en élixir. Le vers est la forme optique de la pensée. Voilà pourquoi il convient surtout à la perspective scénique. Fait d'une certaine façon, il communique son relief à des choses qui, sans lui, passeraient insignifiantes et vulgaires. Il rend plus solide et plus fin le tissu du style. C'est le nœud qui arrête le fil. C'est la ceinture qui soutient le vêtement et lui donne tous ses plis. Que pourraient donc perdre à entrer dans le vers la nature et le vrai?

Nous le demandons à nos prosaïstes eux-mêmes, que perdent-ils à la poésie de Molière? Le vin, qu'on nous permette une trivialité de plus,

cesse -t-il d'être du vin pour être en bouteille? Que si nous avions le droit de dire quel pourrait être, à notre gré, le style du drame, nous voudrions un vers libre, franc, loyal, osant tout dire sans prudence, tout exprimer sans recherche; passant d'une naturelle allure de la comédie à la tragédie, du sublime au grotesque; tour à tour positif et poétique, tout ensemble artiste et inspiré, profond et soudain, large et vrai; sachant briser à propos et déplacer la césure pour déguiser sa monotonie d'alexandrin; plus ami de l'enjambement qui l'allonge que de l'inversion qui l'embrouille; fidèle à la rime, cette esclave reine, cette suprême grâce de notre poésie, ce générateur de notre mètre; inépuisable dans la variété de ses tours, insaisissable dans ses secrets d'élégance et de facture; prenant, comme Protée, mille formes sans changer de type et de caractère; fuyant la tirade; se jouant dans le dialogue; se cachant toujours derrière le personnage; s'occupant avant tout d'être à sa place, et lorsqu'il lui adviendrait d'être beau, n'étant beau en quelque sorte que par hasard, malgré lui et sans le savoir; lyrique, épique, dramatique, selon le besoin; pouvant parcourir toute la gamme poétique, aller de haut en bas, des idées les plus élevées aux plus vulgaires, des plus bouffonnes aux plus graves, des plus extérieures aux plus abstraites, sans jamais sortir des limites d'une scène parlée; en un mot, tel que le ferait l'homme qu'une fée aurait doué de l'âme de Corneille et de la tête de Molière. Il nous semble que ce vers-là serait bien aussi beau que de la prose.

Il n'y aurait aucun rapport entre une poésie de ce genre, et celle dont nous faisons tout à l'heure l'autopsie cadavérique. La nuance qui les sépare sera facile à indiquer, si un homme d'esprit auquel l'auteur de ce livre doit un remerciement personnel, nous permet de lui en emprunter la piquante distinction : l'autre poésie était descriptive, celle-ci serait pittoresque.

Répétons-le surtout. Le vers au théâtre doit dépouiller tout amour-propre, toute exigence, toute coquetterie. Il n'est là qu'une forme, et une forme qui doit tout admettre, qui n'a rien à imposer au drame, et au contraire doit tout recevoir de lui pour tout transmettre au spectateur : français, latin, textes de lois, jurons royaux, locutions populaires, comédie, tragédie, rire, larmes, prose et poésie. Malheur au poète si son vers fait la petite bouche ! Mais cette forme est une forme de bronze qui encadre la pensée dans son mètre, sous laquelle le drame est indestructible, qui le grave plus avant dans l'esprit de l'acteur, avertit celui-ci de ce qu'il omet et de ce qu'il ajoute, l'empêche d'altérer son rôle, de se substituer à l'auteur, rend chaque mot sacré, et fait que ce qu'a dit le poète se retrouve longtemps après encore debout dans la mémoire de l'auditeur. L'idée, trempée dans le vers, prend soudain quelque chose de plus incisif et de plus éclatant. C'est le fer qui devient acier.

On sent que la prose, nécessairement bien plus timide, obligée de sevrer le drame de toute poésie lyrique ou épique, réduite au dialogue et au positif, est loin d'avoir ces ressources. Elle a les ailes

bien moins larges. Elle est ensuite d'un beaucoup plus facile accès; la médiocrité y est à Taise; et pour quelques ouvrages distingués comme ceux que ces derniers temps ont vus paraître, l'art

serait bien vite encombré d'avortons et d'embryons. Une autre fraction de la réforme inclinerait pour le drame écrit en vers et en prose tout à la fois, comme a fait Shakespeare, Cette manière a ses avantages. Il pourrait cependant y avoir disparate dans les transitions d'une forme à l'autre, et quand un tissu est homogène, il est bien plus solide. Au reste, que le drame soit écrit en prose, qu'il soit écrit en vers, qu'il soit écrit en vers et en prose, ce n'est là qu'une question secondaire. Le rang d'un ouvrage doit se fixer, non d'après sa forme, mais d'après sa valeur intrinsèque. Dans des questions de ce genre, il n'y a qu'une solution. Il n'y a qu'un poids qui puisse faire pencher la balance de l'art : c'est le génie.

Au demeurant, prosateur ou versificateur, le premier, l'indispensable mérite d'un écrivain dramatique, c'est la correction. Non cette correction, toute de surface, qualité ou défaut de l'école descriptive, qui fait de Lhomond et de Restaut les deux ailes de son Pégase; mais cette correction intime, profonde, raisonnée, qui s'est pénétrée du génie d'un idiome, qui en a sondé les racines, fouillé les étymologies; toujours libre, parce qu'elle est sûre de son fait, et qu'elle va toujours d'accord avec la logique de la langue. Notre-Dame la grammaire mène l'autre aux lisières; celle-ci tient en laisse la grammaire. Elle peut oser, hasarder, créer,

inventer son style : elle en a le droit. Car, bien qu'en aient dit certains hommes qui n'avaient pas songé à ce qu'ils disaient, et parmi lesquels il faut ranger notamment celui qui écrit ces lignes; la langue française n'est point fixée, et ne se fixera point. Une langue ne se fixe pas. L'esprit humain est toujours en marche, ou, si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui. Les choses

sont ainsi. Quand le corps change, comment l'habit ne changerait-il pas? Le français du dix -neuvième siècle ne peut pas plus être le français du dixhuitième, que celui-ci n'est le français du dixseptième, que le français du dix -septième n'est celui du seizième. La langue de Montaigne n'est plus celle de Rabelais, la langue de Pascal n'est plus celle de Montaigne, la langue de Montesquieu n'est plus celle de Pascal. Chacune de ces quatre langues, prise en soi, est admirable, parce qu'elle est originale. Toute époque a ses idées propres, il faut qu'elle ait aussi les mots propres à ces idées. Les langues sont comme la mer : elles oscillent sans cesse. A certains temps, elles quittent un rivage du monde de la pensée et en envahissent un autre. Tout ce que leur flot déserte ainsi, sèche et s'efface du sol. C'est de cette façon que des idées s'éteignent, que des mots s'en vont. Il en est des idiomes humains comme de tout. Chaque siècle y apporte et en emporte quelque chose. Qu'y faire? cela est fatal. C'est donc en vain que l'on voudrait pétrifier la mobile physionomie de notre idiome sous une forme donnée. C'est en vain que nos Josué littéraires crient à la langue de s'arrêter; les

langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se fixent, c'est qu'elles meurent. — Voilà pourquoi le français de certaine école contemporaine est une langue morte.

Telles sont, à peu près, et moins les développements approfondis qui en pourraient compléter l'évidence, les idées actuelles de l'auteur de ce livre sur le drame. Il est loin du reste d'avoir la prétention de donner son essai dramatique comme une émanation de ces idées, qui, bien au contraire, ne sont peut-être elles-mêmes, à parier naïvement, que des révélations de l'exécution. Il lui serait fort commode sans doute et plus adroit d'asseoir son

livre sur sa préface et de les défendre l'un par l'autre. Il aime mieux moins d'habileté et plus de franchise. Il veut donc être le premier à montrer la ténuité du nœud qui lie cet avant-propos à ce drame. Son premier projet, bien arrêté d'abord par sa paresse, était de donner l'œuvre toute seule au public; el demonio sin las cuernas, comme disait Yriarte. C'est après l'avoir dûment close et terminée, qu'à la sollicitation de quelques amis probablement bien aveuglés, il s'est déterminé à compter avec lui-même dans une préface, à tracer, pour ainsi parler, la carte du voyage poétique qu'il venait de faire, à se rendre raison des acquisitions bonnes ou mauvaises qu'il en rapportait, et des nouveaux aspects sur lesquels le domaine de l'art s'était offert à son esprit. On prendra sans doute avantage de cet aveu pour répéter le reproche qu'un critique d'Allemagne lui a déjà adressé, de faire i« une poétique pour sa poésie. » Qu'importe î

il a d'abord eu bien plutôt l'intention de défaire que de faire des poétiques. Ensuite, ne vaudrait-il pas toujours mieux faire des poétiques d'après une poésie, que de la poésie d'après une poétique? Mais non, encore une fois, il n'a ni le talent de créer, ni la prétention d'établir des systèmes. « Les systèmes, dit spirituellement Voltaire, sont comme des rats qui passent par vingt trous, et en trouvent enfin deux ou trois qui ne peuvent les admettre. » C'eût donc été prendre une peine inutile et audessus de ses forces. Ce qu'il a plaidé au contraire, c'est la liberté de l'art contre le despotisme des systèmes, des codes et des règles. Il a pour habitude de suivre à tout hasard ce qu'il prend pour son inspiration, et de changer de moule autant de fois que de composition. Le dogmatisme, dans les arts, est ce qu'il fuit avant tout. À Dieu ne plaise qu'il aspire à être de ces hommes, romantiques ou classiques, qui font des ouvrages dans leur système, qui se

condamnent à n'avoir jamais qu'une forme dans l'esprit, à toujours prouver quelque chose, à suivre d'autres lois que celles de leur organisation et de leur nature. L'œuvre artificielle de ces hommes-là, quelque talent qu'ils aient d'ailleurs, n'existe pas pour l'art. C'est une théorie, non une poésie.

Après avoir , dans tout ce qui précède , essayé d'indiquer quelle a été , selon nous , l'origine du drame, quel est son caractère, quel pourrait être son style, voici le moment de redescendre de ces sommités générales de l'art au cas particulier qui nous y a fait monter. Il nous reste à entretenir le

lecteur de notre ouvrage, de ce Cromivell: et comme ce n'est pas un sujet qui nous plaise , nous en dirons peu de chose en peu de mots.

Olivier Cromwell est du nombre de ces personnages de l'histoire qui sont tout ensemble très-célèbres et très-peu connus. La plupart de ses biographes, et dans le nombre il en est qui sont historiens, ont laissé incomplète cette grandefigure.il semble qu'ils n'aient pas osé réunir tous les traits de ce bizarre et colossal prototype de la réforme religieuse, de la révolution politique d'Angleterre. Presque tous se sont bornés à reproduire sur des dimensions plus étendues le simple et sinistre profil qu'en a tracé Bossuet, de son point de vue monarchique et catholique, de sa chaire d'évêque appuyée au trône de Louis XIV.

Comme tout le monde, l'auteur de ce livre s'en tenait là. Le nom d'Olivier Cromwell ne réveillait en lui que l'idée sommaire d'un fanatique régicide, grand capitaine. C'est en furetant la chronique, ce qu'il fait avec amour, c'est en fouillant au hasard les Mémoires anglais du dix-septième siècle, qu'il fut frappé de

voir se dérouler peu à peu devant ses yeux un Cromwell tout nouveau. Ce n'était plus seulement le Cromwell militaire, le Cromwell politique de Bossuet; c'était un être complexe, hétérogène, multiple, composé de tous les contraires, mêlé de beaucoup de mal et de beaucoup de bien, plein de génie et de petitesse; une sorte de Tibère- Dandin , tyran de l'Europe et jouet de sa famille; vieux régicide, humiliant les ambassadeurs de tous les rois, torturé par sa jeune fille royaliste; austère

et sombre dans ses mœurs et entretenant quatre fous de cour autour de lui ; faisant de méchants vers; sobre, simple, frugal et guindé sur l'étiquette; soldat grossier et politique délié; rompu aux arguties théologiques et s'y plaisant; orateur lourd, diffus, obscur, mais habile à parler le langage de tous ceux qu'il voulait séduire; hypocrite et fanatique; visionnaire dominé par des fantômes de son enfance , croyant aux astrologues et les proscrivant; défiant à l'excès, toujours menaçant, rarement sanguinaire; rigide observateur des prescriptions puritaines, perdant gravement plusieurs heures par jour à des bouffonneries; brusque et dédaigneux avec ses familiers, caressant avec les sectaires qu'il redoutait; trompant ses remords avec des subtilités, rusant avec sa conscience; intarissable en adresse, en pièges, en ressources; maîtrisant son imagination par son intelligence; grotesque et sublime; enfin, un de ces hommes carrés par la base, comme les appelait Napoléon, le type et le chef de tous ces hommes complets, dans sa langue exacte comme l'algèbre, colorée comme la poésie.

Celui qui écrivait ceci, en présence de ce rare et frappant ensemble, sentit que la silhouette passionnée de Bossuet ne lui suffisait plus. Il se mit à tourner autour de cette haute figure , et il fut pris alors d'une ardente tentation de peindre le géant sous

toutes ses faces, sous tous ses aspects. La matière était riche. A côté de l'homme de guerre et de l'homme d'Etat, il restait à crayonner le théologien, le pédant, le mauvais poète, le visionnaire, le bouffon, le père, le mari, l'homme -Protée,

en un mot le Cromwell double, homo et vir. Il y a surtout une époque dans sa vie où ce caractère singulier se développe sous toutes ses formes. Ce n'est pas, comme on le croirait au premier coup d'œil, celle du procès de Charles Ier, toute palpitante qu'elle est d'un intérêt sombre et terrible; c'est le moment où l'ambitieux essaya de cueillir le fruit de cette mort. C'est l'instant où Cromwell, arrivé à ce qui eut été pour quelque autre la sommité d'une fortune possible, maître de l'Angleterre dont les mille factions se taisaient sous ses pieds, maître de l'Ecosse dont il fait un pachalik et de l'Irlande dont il fait un bague, maître de l'Europe par ses flottes, par ses armées, par sa diplomatie, essaye enfin d'accomplir le premier rêve de son enfance, le dernier but de sa vie, de se faire faire Roi. L'histoire n'a jamais caché plus haute leçon sous un drame plus haut. Le Protecteur se fait d'abord prier; l'auguste farce commence par des adresses de communautés, des adresses de villes, des adresses de comtés; puis c'est un bill du Parlement. Cromwell, auteur anonyme de la pièce, en veut paraître mécontent; on le voit avancer une main vers le sceptre et la retirer; il s'approche à pas obliques de ce trône dont il a balayé la dynastie. Enfin il se décide brusquement : par son ordre, Westminster est pavoisé, l'estrade est dressée, la couronne est commandée à l'orfèvre, le jour de la cérémonie est fixé. Dénouement étrange ! C'est ce jour-là même, devant le peuple, la milice, les communes, dans cette salle de Westminster, sur cette estrade dont il comptait descendre roi, que, subi-

lement, comme en sursaut, il semble se réveiller à l'aspect de la couronne, demande s'il rêve, ce que veut dire cette cérémonie, et dans un discours qui dure trois heures, refuse la dignité royale. — Était-ce que ses espions l'avaient averti de deux conspirations combinées des Cavaliers et des Puritains, qui devaient, profitant de sa faute, éclater le même jour? Était-ce révolution produite en lui par le silence ou les murmures de ce peuple, déconcerté de voir son régicide aboutir au trône? Était-ce seulement sagacité du génie, instinct d'une ambition prudente quoique effrénée, qui sait combien un pas de plus change souvent la position et l'attitude d'un homme, et qui n'ose exposer son édifice plébéien au vent de l'impopularité? Était-ce tout cela à la fois? C'est ce que nul document contemporain n'éclaircit souverainement. Tant mieux : la liberté du poète en est plus entière, et le drame gagne à ces latitudes que lui laisse l'histoire. On voit qu'ici il est immense et unique; c'est bien là l'heure décisive, la grande péripétie de la vie de Cromweïl. C'est le moment où sa chimère lui échappe, où le présent lui tue l'avenir, où, pour employer une vulgarité énergique, sa destinée rate. Tout Cromweïl est en jeu dans cette comédie qui se joue entre l'Angleterre et lui.

Voilà donc l'homme, voilà l'époque qu'on a tenté d'esquisser dans ce livre.

L'auteur s'est laissé entraîner au plaisir d'enfant de faire mouvoir les touches de ce grand clavecin. Certes, de plus habiles en auraient pu tirer une haute et profonde harmonie, non de ces harmonies

qui ne flattent que l'oreille, mais de ces harmonies intimes qui remuent tout l'homme, comme si chaque corde du clavier se nouait à une libre du cœur. Il a cédé, lui, au désir de peindre

tous ces fanatismes , toutes ces superstitions . maladies des religions à certaines époques ; à l'envie de jouer de tous ces hommes, comme dit Hamlet; d'étagier audessous et autour de Cromwell, centre et pivot de cette cour, de ce peuple, de ce monde, ralliant toutà son unité et imprimant à tout son impulsion, et cette double conspiration, tramée par deux factions qui s'abhorrent, se liguent pour jeter bas l'homme qui les gêne, mais s'unissent sans se mêler; etce parti puritain, fanatique, divers, sombre, désintéressé, prenant pour chef l'homme le plus petit pour un si grand rôle, l'égoïste et pusillanime Lambert; et ce parti des Cavaliers, étourdi, joyeux, peu scrupuleux , insouciant, dévoué, dirigé par Thomme qui, hormis le dévouement, le représente le moins, le probe et sévère Ormond; et ces ambassadeurs si humbles devant le soldat de fortune; et cette cour étrange toute mêlée d'hommes de hasard et de grands seigneurs disputant de bassesse; et ces quatre bouffons que le dédaigneux oubli de l'histoire permettait d'imaginer; et cette famille dont chaque membre est une plaie de Cromwell ; et ce Turloë, YJchates du Protecteur; et ce rabbin juif, cet Israël-Ben-Manassé, espion, usurier et astrologue, vil de deux côtés, sublime par le troisième; et ce Rochester, ce bizarre Rochester, ridicule et spirituel, élégant et crapuleux, jurant sans cesse, toujours amoureux et toujours ivre, ainsi qu'il s'en

vantait à l'évêque Burnet; mauvais poète et bon gentilhomme, vicieux et naïf, jouant sa tête, et se souciant peu de gagner la partie pourvu qu'elle l'amuse:, capable de tout, en un mot, de ruse et d'étourderie, de folie et de calcul, de turpitudes et de générosité; et ce sauvage Carr, dont l'histoire ne dessine (ju'un trait, mais bien caractéristique et bien fécond; et ces fanatiques de tout ordre et de tout genre, Harrison, fanatique pillard; Barebone, marchand fanatique; Syndercomb, tueur; Augustin Garland, as-

sassin larmoyant et dévot; le brave colonel Overton, lettré un peu déclamateur; l'austère et rigide Ludlow, qui alla plus tard laisser sa cendre et son épitaphe à Lausanne; enfin « Milton et » quelques autres qui avaient de l'esprit, » comme dit un pamphlet de 1670 {Cromwell politique), qui nous rappelle le Dantem quemdam de la chronique italienne.

Nous n'indiquons pas beaucoup de personnages plus secondaires, dont chacun a cependant sa vie réelle et son individualité marquée, et qui tous contribuaient à la séduction qu'exerçait sur l'imagination de l'auteur cette vaste scène de l'histoire. De cette scène il a fait ce drame. Il Ta jeté en vers, parce que cela lui a plu ainsi. On verra du reste à le lire combien il songeait peu à son ouvrage en écrivant cette préface, avec quel désintéressement, par exemple, il combattait le dogme des unités. Son drame ne sort pas de Londres : il commence le 25 juin 1637 à trois heures du matin, et finit le 26 à midi. On voit qu'il entrerait presque dans la prescription classique, telle que les professeurs de

poésie la rédigent maintenant. Qu'ils ne lui en sachent du reste aucun gré, Ce n'est pas avec la permission d'Aristote, mais avec celle de l'histoire, que l'auteur a groupé ainsi son drame; et parce que, à intérêt égal, il aime mieux un sujet concentré qu'un sujet éparpillé.

Il est évident que ce drame, dans ses proportions actuelles, ne pourrait s'encadrer dans nos représentations scéniques. Il est trop long. On reconnaîtra peut-être cependant qu'il a été dans toutes ses parties composé pour la scène. C'est en s'approchant de son sujet pour l'étudier, que l'auteur reconnut ou crut reconnaître l'impossibilité d'en faire admettre une reproduction fidèle sur notre théâtre, dans l'état d'exception où il est placé, entre le

Charybde académique et le Scylla administratif, entre les jurys littéraires et la censure politique. Il fallait opter : ou la tragédie pateline, sournoise, fausse et jouée, ou le drame insolemment vrai et banni. La première chose ne valait pas la peine d'être faite; il a préféré tenter la seconde.. C'est pourquoi, désespérant d'être jamais mis en scène, il s'est livré libre et docile aux fantaisies de la composition , au plaisir de la dérouler à plus larges plis, aux développements que son sujet comportait, et qui, s'ils achèvent d'éloigner son eframe du théâtre, ont du moins l'avantage de le rendre presque complet sous le rapport historique. Du reste, les comités de lecture ne sont qu'un obstacle de second ordre. S'il arrivait que la censure dramatique, comprenant combien cette innocente, exacte et consciencieuse image de Crom-

well et de son temps est prise en dehors de notre époque, lui permît l'accès du théâtre, l'auteur, mais dans ce cas seulement, pourrait extraire de ce drame une pièce qui se hasarderait alors sur la scène, et serait siffiée.

Jusque-là il continuera de se tenir éloigné du théâtre, et il quittera toujours assez tôt, pour les agitations de ce monde nouveau, sa chère et chaste retraite. Fasse Dieu qu'il ne se repente jamais d'avoir exposé la vierge obscurité de son nom et de sa personne aux écueils, aux bourrasques, aux tempêtes du parterre; et surtout (car qu'importe une chute?) aux tracasseries misérables de la coulisse; d'être entré dans cette atmosphère variable, brumeuse, orageuse, où dogmatise l'ignorance, où siffle l'envie, où rampent les cabales, où la probité du talent a si souvent été méconnue, où la noble candeur du génie est quelquefois si déplacée, où la médiocrité triomphe de rabaisser à son niveau les supériorités qui l'offusquent, où l'on trouve tant de petits hommes pour un

grand, tant de nullités pour un Taima, tant de mirmidon.s pour un Achille! Cette esquisse semblera peut-être morose et peu flatée; mais n'achève-t-elle pas de marquer la différence qui sépare notre théâtre, lieu d'intrigues et de tumultes, de la solennelle sérénité du théâtre antique?

Quoi qu'il advienne, il croit devoir avertir d'avance le petit nombre de personnes qu'un pareil spectacle tenterait, qu'une pièce, extraite de Cromtvell, n'occuperait toujours pas moins de la durée d'une représentation. Il est difficile qu'un théâtre

LXXII

romantique s'établisse autrement. Certes, si Ton veut autre chose que ces tragédies dans lesquelles un ou deux personnages, types abstraits d'une idée purement métaphysique, se promènent solennellement sur un fond sans profondeur, à peine occupé par quelques têtes de confidents, pâles contre-calques des héros, chargés de remplir les vides d'une action simple, uniforme et monocorde; si l'on s'ennuie de cela, ce n'est pas trop d'une soirée entière pour dérouler un peu largement tout un homme d'élite, toute une époque de crise; l'un avec son caractère, son génie qui s'accouple à son caractère, ses croyances qui les dominent tous deux, ses passions qui viennent déranger ses croyances, son caractère et son génie, ses goûts qui déteignent sur ses passions, ses habitudes qui disciplinent ses goûts, musèlent ses passions; et ce cortège innombrable d'hommes de tout échantillon que ces divers agents font tourbillonner autour de lui; l'autre avec ses mœurs, ses lois, ses modes, son esprit, ses lumières, ses supersti-

tions, ses événements, et son peuple que toutes ces causes premières pétrissent tour à tour comme une cire molle. On conçoit qu'un pareil tableau sera gigantesque. Au lieu d'une individualité, comme celle dont le drame abstrait de la vieille école se contente, on en aura vingt, quarante, cinquante, que sais-je? de tout relief et de toute proportion. Il y aura foule dans le drame. Ne serait-il pas mesquin de lui mesurer deux heures de durée pour donner le reste de la représentation à l'opéra-comique ou à la farce? d'étriquer Shakespeare pour Bobèche ? — Et qu'on

ne pense pas. si l'action est bien gouvernée, que de la multitude des figures qu'elle met en jeu puisse résulter fatigue pour le spectateur ou papillotage dans le drame. Shakespeare, abondant en petits détails, est en même temps, et à cause de cela même, imposant par un grand ensemble. C'est le chêne qui jette une ombre immense avec des milliers de feuilles exiguës et découpées.

Espérons qu'on ne tardera pas à s'habituer en France à consacrer toute une soirée à une seule pièce. Il y a en Angleterre et en Allemagne des drames qui durent six heures. Les Grecs, dont on , nous parle tant, les Grecs, et, à la façon de Scudéry, nous invoquons ici le classique Dacier, chapitre VII de sa Poétique, les Grecs allaient parfois jusqu'à se faire représenter douze ou seize pièces par jour. Chez un peuple ami des spectacles, l'attention est plus vivace qu'on ne croit. Le Mariage de Figaro, ce nœud de la grande trilogie de Beaumarchais, remplit toute la soirée ; et qui a-t-il jamais ennuyé ou fatigué? Beaumarchais était digne de hasarder le premier pas vers ce but de l'art moderne, auquel il est impossible de faire avec deux heures germer ce profond, cet invincible intérêt qui résulte d'une action vaste, vraie et multi-

forme. Mais, dit-on, ce spectacle, composé d'une seule pièce, serait monotone et paraîtrait long. Erreur! Il perdrait au contraire sa longueur et sa monotonie actuelle. Que fait-on en effet maintenant? On divise les jouissances du spectateur en deux parts bien tranchées. On lui donne d'abord deux heures de plaisir sérieux, puis une heure déplaisir folâtre;

avec l'heure d'entr'actes que nous ne comptons pas dans le plaisir, en tout quatre heures. Que ferait le drame romantique? Il broierait et mêlerait artistement ensemble ces deux espèces de plaisir. Il ferait passer à chaque instant l'auditoire du sérieux au rire, des excitations bouffonnes aux émotions déchirantes, du grave au doux, du plaisant au sévère. Car, ainsi que nous l'avons déjà établi, le drame, c'est le grotesque avec le sublime, l'âme sous le corps, c'est une tragédie sous une comédie. Ne voit-on pas que, vous reposant ainsi d'une impression par une autre, aiguïsant tour à tour le tragique sur le comique, le gai sur le terrible, s'associant même au besoin les fascinations de l'opéra, ces représentations, tout en n'offrant qu'une pièce, en vaudraient bien d'autres? La scène romantique ferait un mets piquant, varié, savoureux, de ce qui sur le théâtre classique est une médecine divisée en deux pilules.

Voici que l'auteur de ce livre a bientôt épuisé ce qu'il avait à dire au lecteur. Il ignore comment la critique accueillera, et ce drame, et ces idées sommaires, dégarnies de leurs corollaires, appauvries de leurs ramifications, ramassées en courant et dans la hâte d'en finir. Sans doute elles paraîtront aux « disciples de la Harpe » bien effrontées et bien étranges. Mais si, par aventure, toutes nues et tout amoindries qu'elles sont, elles pouvaient contribuer à mettre sur la route du vrai ce public dont l'éducation

est si avancée, et que tant de remarquables écrits, de critique ou d'application, livres ou journaux, ont déjà mûri pour l'art, qu'il suive

cette impulsion sans s'occuper si elle lui vient d'un homme ignoré, d'une voix sans autorité, d'un ouvrage de peu de valeur. C'est une cloche de cuivre qui appelle les populations au vrai temple et au vrai Dieu.

Il y a aujourd'hui l'ancien régime littéraire comme l'ancien régime politique. Le dernier siècle pèse presque de tout point sur le nouveau. Il l'opprime notamment dans la critique. Vous trouvez, par exemple, des hommes vivants qui vous répètent cette définition du goût échappée à Voltaire : « Le goût n'est autre chose pour la poésie » que ce qu'il est pour les ajustements des femmes. » Ainsi, le goût c'est la coquetterie. Paroles remarquables qui peignent à merveille cette poésie fardée, mouchetée, poudrée, du dix-huitième siècle, cette littérature à paniers, à pompons et à falbalas. Elles offrent un admirable résumé d'une époque avec laquelle les plus hauts génies n'ont pu être en contact sans devenir petits, du moins par un côté, d'un temps où Montesquieu a pu et dû faire le Temple de Guide, Voltaire le temple du Goût, Jean-Jacques le Devin du Village !

Le goût, c'est la raison du génie. Voilà ce qu'établira bientôt une autre critique, une critique forte, franche, savante, une critique du siècle qui commence à pousser des jets vigoureux sous les vieilles branches desséchées de l'ancienne école. Cette jeune critique, aussi grave que l'autre est frivole, aussi érudite que l'autre est ignorante^ s'est déjà créé des organes écoutés, et l'on est quelquefois surpris de trouver dans les feuilles les plus légères d'ex-

LXXVI

cellents articles émanés d'elle. C'est elle qui, s'unissant à tout ce qu'il y a de supérieur et de courageux dans les lettres, -nous délivrera de deux fléaux, le classicisme caduc, et le faux romantisme, qui ose poindre aux pieds du vrai. Car le génie moderne a déjà son ombre, sa contre-épreuve, son parasite, son classique, qui se grime sur lui, se vernit de ses couleurs, prend sa livrée, ramasse ses miettes, et semblable à Yélève du sorcier, met en jeu, avec des mots retenus de mémoire, des éléments d'action dont il n'a pas le secret. Aussi fait-il des sottises que son maître a maintes fois beaucoup de peine à réparer. Mais ce qu'il faut détruire avant tout, c'est le vieux faux goût. Il faut en dérouiller la littérature actuelle. C'est en vain qu'il la ronge et la ternit. Il parle à une génération jeune, sévère, puissante, qui ne le comprend pas. La queue du dix-huitième siècle traîne encore dans le dix-neuvième; mais ce n'est pas nous, jeunes hommes qui avons vu Bonaparte, qui la lui porterons.

Nous touchons donc au moment de voir la critique nouvelle prévaloir, assise, elle aussi, sur une base large, solide et profonde. On comprendra bientôt généralement que les écrivains doivent être jugés, non d'après les règles et les genres, choses qui sont hors de la nature et hors de l'art, mais d'après les principes immuables de cet art et les lois spéciales de leur organisation personnelle. La raison de tous aura honte de cette critique qui a roué vif Pierre Corneille, bâillonné Jean Racine, et qui n'a risiblement réhabilité John Milton qu'en

CROMWELT. 7

— LXXVÏI —

vertu du code épique du P. le Bossu. On consentira, pour se rendre compte d'un ouvrage, à se placer au point de vue de l'auteur, à regarder le sujet avec ses yeux. On quittera, et c'est M. de Chateaubriand qui parle ici, la critique mesquine des défauts pour la grande et féconde critique des beautés. Il est temps que tous les bons esprits saisissent le fil qui lie fréquemment ce que, selon notre caprice particulier, nous appelons défaut à ce que nous appelons beauté. Les défauts, du moins ce que nous nommons ainsi, sont souvent la condition native, nécessaire, fatale, des qualités.

Séitgenius, natale cornes qui tempérât astrum .

Où voit-on médaille qui n'ait son revers? talent qui n'apporte son ombre avec sa lumière, sa fumée avec sa flamme? Telle tache peut n'être que la conséquence indivisible de telle beauté. Cette touche heurtée qui me choque de près, complète l'effet et donne la saillie à l'ensemble. Effacez l'une, vous effacez l'autre. L'originalité se compose de tout cela. Le génie est nécessairement inégal. Il n'est pas de hautes montagnes sans profonds précipices. Comblez la vallée avec le mont, vous n'aurez plus qu'une steppe, une lande, la plaine des Sablons au lieu des Alpes, des alouettes et non des aigles.

Il faut aussi faire la part du temps, du climat, des influences locales. La Bible, Homère, nous blessent quelquefois par leurs sublimités mêmes. Qui voudrait y retrancher un mot? Notre infirmité s'effarouche souvent des hardiesses inspirées du

génie, faute de pouvoir s'abattre sur les objets avec une aussi vaste intelligence. Et puis, encore une fois, il y a de ces fautes qui ne prennent racine que dans les chefs-d'œuvre; il n'est donné

qu'à certains génies d'avoir certains défauts. On reproche à Shakespeare l'abus de la métaphysique, l'abus de l'esprit, des scènes parasites, des obscénités, l'emploi des friperies mythologiques de mode dans son temps, de l'extravagance, de l'obscurité, du mauvais goût, de l'enflure, des aspérités de style. Le chêne, cet arbre géant que nous comparions tout à l'heure à Shakespeare et qui a plus d'une analogie avec lui, le chêne a le port bizarre, les rameaux noueux, le feuillage sombre, l'écorce âpre et rude; mais il est le chêne.

Et c'est à cause de cela qu'il est le chêne. Que si vous voulez une tige lisse, des branches droites, des feuilles de satin, adressez-vous au pâle bouleau, au sureau creux, ausaulepleureur; mais laissez en paix le grand chêne. Xe lapidez pas qui vous ombrage.

L'auteur de ce livre connaît autant que personne les nombreux et grossiers défauts de ses ouvrages. S'il lui arrive trop rarement de les corriger, c'est qu'il répugne à revenir après coup sur une chose faite. Il ignore cet art de souder une beauté à la place d'une tache, et il n'a jamais pu rappeler l'inspiration sur une œuvre refroidie. Ou'a-t-il fait d'ailleurs qui vaille cette peine? Le travail qu'il perdrait à effacer les imperfections de ses livres, il aime mieux l'employer à dépouiller son esprit de ses défauts. C'est sa méthode de ne corriger un ouvrage que dans un autre ouvrage.

Au demeurant, de quelque façon que son livre soit traité, il prend ici l'engagement de ne le défendre ni en tout, ni en partie. Si son drame est mauvais, que sert de le soutenir? S'il est bon, pourquoi le défendre? le temps fera justice du livre, ou la lui rendra. Le succès du moment n'est que l'affaire du libraire. Si donc la colère de la critique s'éveille à la publication de cet essai, il la laissera faire. Que lui répondrait-il? Il n'est pas de ceux qui

parlent, ainsi que le dit le poète castillan, par la bouche de leur blessure.

Por la boca de su herida.

Un dernier mot. On a pu remarquer que dans cette course un peu longue à travers tant de questions diverses, l'auteur s'est généralement abstenu d'étayer son opinion personnelle sur des textes, des citations, des autorités. Ce n'est pas cependant qu'elles lui eussent fait faute. — <c Si le poète éta- » blit des choses impossibles selon les règles de » son art, il commet une faute sans contredit; mais » elle cesse d'être faute, lorsque par ce moyen il >> arrive à la fin qu'il s'est proposée; car il a trouvé » ce qu'il cherchait. » — « Ils prennent pour gali- » matias tout ce que la faiblesse de leurs lumières » ne leur permet pas de comprendre. Ils traitent » surtout de ridicules ces endroits merveilleux où

> le poète, afin de mieux entrer dans la raison,

> sort, s'il faut ainsi parler, de la raison même.

> Ce précepte effectivement qui donne pour règle

de ne point garder quelquefois de règles, est un mystère de Fart qu'il n'est pas aisé de faire entendre à des hommes sans aucun goût et

qu'une espèce de bizarrerie d'esprit rend insensibles à ce qui frappe ordinairement les hommes. » — Oui dit cela? c'est Aristote. Qui dit ceci? c'est Boileau. On voit à ce seul échantillon que l'auteur de ce drame aurait pu comme un autre se cuirasser de noms propres et se réfugier derrière des réputations. Mais il a voulu laisser ce mode d'argumentation à ceux qui le croient in-

vincible, universel et souverain. Quant à lui, il préfère des raisons à des autorités; il a toujours mieux aimé des armes que des armoiries.

Octobre 1827.

SCÈNE PREMIÈRE

LORD ORMOJSD, déguisé en tête-ronde, cheveux cou pés très-courts, chapeau à haute forme et à larges bords, habit de drap noir, haut-de-chausses de serge noire, grandes bottes. LORD BROGHILL, costume de cavalier élégant et négligé, chapeau à plumes, haut-de-chausses et pourpoint de satina taillades, bottines.

LORD BROGHILL.

Il entre par la porte du fond , qui reste entr'ouverte et qui laisse apercevoir la place et les vieilles maisons éclairées par le petit jour. Il tient un billet ouvert à la main et le lit attentivement. Lord Ormond est assis à une table dans un coin obscur.

« Demain, vingt-cinq juin mil six cent cinquante-sept, » Quelqu'un, que lord Broghill autrefois chérissait, » Attend de grand matin ledit lord aux Trois-Grues, » Près de la halle au vin, à l'angle des deux rues. »

11 regarde autour de lui.

— Voilà bien la taverne ; — et c'est le même lieu Que Charte, à Worcester abandonné de Dieu, Seul disputant sa tête après son diadème,

Avait, pour fuir Cromwell, choisi dans Londres même.

Il reporte ses yeux sur la lettre.

— Mais ce billet qu'hier j'ai reçu, d'où vient-il ? L'écriture...

lord ormond, se levant.

Que Dieu conserve lord Broghill!

lord broghill, V examinant d'un air dédaigneux, de

la tête aux pieds.

Quoi! c'est donc toi, l'ami! qui me fais à cette heure Pour ce bouge enfumé désertier ma demeure ! Dis ton nQm. D'où viens-tu? pourquoi? de quelle part? Que me veux-tu ? — J'ai vu cet homme quelque part.

LORD ORMOND

Réponds donc ! Les marauds de ta sorte Sont faits pour amuser nos gens à notre porte. Et c'est là tout l'honneur, pour les traiter fort bien, Que ceux de notre rang doivent à ceux du tien. Je te trouve hardi !

LORD ORMOND

Mylord, sans vous déplaire, Sont-ce là les discours d'un seigneur populaire ? D'un ami de Cromwell ?

LORD BROGHILL.

Cromwell, vieux puritain, Si tu le réveillais par hasard si matin, Te ferait, pour changer le cours de tes idées, Pendre à quelque gibet, haut de trente coudées !

lord ormond, à part.

Plutôt que l'éveiller, j'espère l'endormir !

LORD BROGHILL.

Cromwell, qui sur le trône enfin va s'affermir, Saura bien châtier la canaille insolente...

LORD ORMOND

Son trône est un billot, et sa pourpre est sanglante. Transfuge serviteur des Stuarts, je le vois, Vous l'avez oublié !

LORD BROGHILL.

Ce regard... cette voix!

ACTE T, SCÈ\ E I

Mais qui donc êtes-vous ?

Broghill me le demande î Rappelez-vous, mylord, les guerres de l'Irlande. Tous deux ensemble alors nous y servions le roi.

IORD BROGHILL.

C'est le comte d'Ormond ! mon vieil ami, c'est toi.

Il lui prend les mains avec affection.

— Toi dans Londrei et grand Dieu ! la veille du jour même Où Cromwell triomphant s'élève au rang suprême ! Ta tête est mise à prix : si l'on vient à savoir!... Que fais-tu donc ici, malheureux?

LORD ORMOND

Mon devoir.

LORD BROGHILL.

T'ai-je pu méconnaître? Ah!... mais cet air sinistre, Mylord, — les ans, — surtout cet habit de ministre... Vous êtes si changé !

LORD ORMOND.

Je le suis moins que vous, Broghill ! devant Cromwell vous pliez les genoux. Broghill se courbe aux pieds d'un régicide infâme ! Moi; j'ai changé d'habits, mais toi, de cœur et d'âme ! Te voilà, toi qu'on vit si grand dans nos combats ! Tu ne montais si haut que pour tomber si bas !

LORD BROGHILL, Clloqilé.

Ah !.. — vaincu, je vous plains ; proscrit, je vous révère ; Mais ce langage...

LORD ORMOND

Est juste autant qu'il est sévère.

Pourtant, écoute-moi, tu peux. tout réparer : Sers-moi...

Près de Cromwell ! Oui ! je cours l'implorer, Je puis sauver ta vie : elle est proscrite...

88 CI'.OJIWELL.

LORD ORMOND

Arrête !

Demande-moi plutôt de protéger ta tête.

Ton insultant appui, ton Protecteur, ton roi, Ton Cromwell est plus près de sa perte que moi.

LORD BROGHILL.

Ou'entends-je ?

LORD ORMOND

Écoute donc : dévoré de tristesse, Las des titres mesquins de Protecteur, d'Altesse, Cromwell veut être enfin au dais royal porté, Salué par les rois du nom de Majesté.

Cromwell, dans ce butin que chacun se partage, Prend de Charles-Premier le sanglant héritage. Il l'aura tout entier ! son trône et son cercueil. Le régicide roi saura dans son orgueil Que la couronne est lourde, et bien qu'on s'en empare, Qu'elle écrase parfois les têtes qu'elle pare !

LORD BROGHILL.

Que dis-tu ?

LORD ORMOND.

Que demain, à l'heure où Westminster S'ouvrira pour ce roi, que va sacrer l'enfer, Sur les marches du trône, un instant usurpées, On le verra sanglant rouler sous nos épées !

Insensé! son cortège est l'armée, et toujours Ce mouvant mur de fer enveloppe ses jours. Sais-tu bien seulement le nombre de ses gardes ? Comment percerez-vous trois rangs de hallebardes,

Ses pesants fantassins, ses hérauts, ses massiers, Ses mousquetaires noirs, ses rouges cuirassiers ?

LORD ORMOND.

Ils sont à nous.

LORD BROGHILL.

Quel est l'espoir où tu te fondes,

ACTE I, SCÈNE I

De voir aux cavaliers s'unir les têtes-rondes !

LORD ORMOND

Tu verras de tes yeux, ici, dans un moment,

Les gens du roi mêlés à ceux du parlement.

Aux sombres puritains leur fanatisme parle :

Ils ne veulent pas plus d'Olivier que de Charles :

Si Cromwell se fait roi, Cromwell meurt sous leurs coups.

Son rival et leur chef, Lambert se joint à nous :

A remplacer Cromwell il ose bien prétendre ;

Mais nous verrons plus tard !— Lord d'Espagne et de Flan-

Nous a fait dans ces murs de nombreux affidés. [lire]

Bref, la partie est belle et nous jetons les dés !

Cromwell est bien adroit! vous jouez votre tête.

LORD OR3IOXD.

Dieu sait pour qui demain doit être un jour de fête.

Notre complot, Broghill, est d'un succès certain.

Rochester doit ici m'amener ce matin

Sedley, Jenkins, Clifford, Davenant le poète,

Qui nous porte du roi la volonté secrète.

Au même rendez- vous viendront Carr, ïïarrison,

Sir Richard Willis...

LORD EROGHILL.

Mais ceux-là sont en prison.

Ce sont des ennemis que dans la Tour de Londres, Cromwell
tient renfermés....

LORD OR3IOXD.

Un mot va te confondre.

Liés au même sort par des nœuds différents, Pour abattre Oli-
vier, nous comptons dans nos rangs Le gardien de la Tour, Barks-
thead le régicide Que l'espoir du pardon à nous servir décide. Tu
vois avec quel art le complot est formé. Dans un vaste réseau
Cromwell est enfermé : Il n'échappera pas ! les partis unanimes
Sous le trône qu'il dresse ont creusé des abîmes.

Voilà pour quel dessein je viens du continent. Je voudrais te sauver, Broghill ; et maintenant, Je t'interpelle au nom de Charles-Deux, mon maître, Veux- tu vivre fidèle, ou veux- tu mourir traître ?

Ah ! que dis-tu ?

LORD ORJIOÏN'D.

Reviens sous le drapeau royal.

LORD BROGHILL.

Hélas ! je fus aussi sujet digne et loyal,

Ormond ; pour notre roi, dans les guerres civiles,

J'ai pris des châteaux forts, j'ai défendu des villes.

Et je suis devenu, par un destin cruel,

De soldat des Stuarts, courtisan de Oomwell!

Laisse à son triste sort un malheureux transfuge,

Cher Ormond ; à ton tour, écoute, et sois mon juge.

— C'était durant la guerre avec le parlement. J'étais venu dans Londres armer un régiment ; Et caché comme toi, ma tête était proscrite. Un jour, — d'un inconnu je reçois la visite; C'était Cromwell : — ma vie était en son pouvoir; Il me sauva ! Pour lui, j'oubliai mon devoir ;

Il s'empara de moi ; bientôt, que te dirai-je ? Je devins comme lui rebelle et sacrilège, A ses républicains mon bras servit d'appui, Et levé pour mon roi, combattit contre lui.

— Depuis, Cromwell m'a fait membre de sa pairie, Lieutenant général de son artillerie,

Lord de sa haute cour et du conseil privé. Ainsi, par ses fa-
veurs dans sa cour élevé, S'il tombe, auprès de lui je dois tomber
victime; Et je ne puis, rebelle à mon roi légitime, Quelque amour
qui me lie à sa noble maison, Dans la fidélité rentrer sans
trahison.

LORD ORMOND

Triste et commun effet des troubles domestiques î

ACIE I, SCÈNE

A quoi tiennent, mon Dieu, les vertus politiques? Combien
doivent leur faute à leur sort rigoureux î Et combien semblent
purs, qui ne furent qu'heureux!— Broghill ! brise avec nous le
joug qui nous opprime ; Prouve ton repentir !

LORD EROGHILL.

Quoi ! par un nouveau crime ?

Non. Je puis être, ami, pour ton fatal secret, Sinon complice,
au moins un confident discret. Mais c'est là tout. Je dois, neutre
clans cette lutte, Subir votre triomphe, adoucir votre chute, Quel
que soit le vainqueur, toujours fidèle à tous, Périr avec Cromwell,
ou le fléchir pour vous.

LORD ORMOVD.

Te taire sans agir ! ainsi donc tu vas être

Perfide envers Cromwell, sans servir ton vrai maître.

Sois donc ami sincère ou sincère ennemi ;

Et ne reste pas traître et fidèle à demi !

Dénonce-moi plutôt î

lord broghill. fièrement.

Cette parole, comte, Si vous n'étiez proscrit, vous m'en rendriez compte !

lord or>io>"d. lui tendant la main.

Pardonne, cher Broghill ! je suis un vieux soldat, Vingt ans, fidèle au roi. j'ai rempli mon mandat. Presque tous mes combats, presque tous mes services Sont écrits sur mon corps en larges cicatrices ; J'ai reçu les leçons de plus d'un chef expert, Du marquis de Monlrose et du prince Rupert ; J'ai commandé sans morgue, obéi sans murmure ; J'ai blanchi sous le casque et vieilli sous l'armure ; J'ai vu mourir Staff ord ; j'ai vu périr Derby ; J'ai vu Dunbar, Tredagh, Worcesler, Naseby, Ces luttes des seuls bras qui pouvaient sur la terre Abattre ou soutenir le trône d'Angleterre ; J'ai vu tomber ce trône, ébranlé dans les camps ;

Fait la guerre aux rangers, aux saints, aux prédicants, Et ma main, aux combats sans relâche occupée, Sait ce qu'il faut de coups pour émousser l'épée ! Eh bien ! je touche enfin au but de mes travaux, Cromwell va succomber ! voici des jours nouveaux ! Mais pour ternir ma joie, empoisonner ma gloire, Faut-il qu'un vieil ami meure de ma victoire î Compagnon, souviens-toi, que nous avons tous deux Baigné du même sang nos glaives hasar-

deux, Et des mêmes combats respiré la poussière ! Pour la deuxième fois, Broghill, — pour la dernière, Je t'interpelle, au nom du bon plaisir royal, Veux-tu vivre fidèle ou mourir déloyal ? Réfléchis. Pour répondre Ormond te laisse une heure.

Il écrit quelques mots sur un papier et le présente à Broghill.

Voici mon nom d'emprunt, ma secrète demeure...

lord broghill, repoussant le papier.

Ah ! ne me le dis point ! Non. J'en sais trop déjà. Longtemps la même tente, ami, nous protégea, Je le sais; mais il faut que mon sort s'accomplisse. Adieu. Je ne serai délateur ni complice. J'oublierai tout ceci. Mais écoute un conseil : Es-tu sûr du succès dans un complot pareil ? Rien n'échappe à Cromwell. Il surveille l'Europe. Son œil partout l'épie, et sa main l'enveloppe. Et lorsque ton bras cherche où tu le frapperas, Peut-être il tient le fil qui fait mouvoir ton bras. Tremble, Ormond î...

LORD ORMOND, blessé.

Lord Broghill! laissez-moi, je vous prie. Ormond baise les mains de Votre Seigneurie.

Lord Broghill sort, et la porte du fond se referme sur lui.

SCÈNE IL LORD ORMOND, seul

Vy pensons plus !...

i s'assied, et paraît méditer profondément. Pendant qu'il rêve, on entend une voix, qui s'approche par degrés, chanter sur un air

gai les couplets

suivants :

Un soldat au dur visage, Une nuit, arrête un page, Un page à l'œil de lutin.

— Beau pnge! beau page! alerte!

Où courez-vous si matin, Lorsque la rue est déserte,

En justaucorps de satin?

— Bon soldat, sous ma simarre, Je porte épée et guitare;

Et je vais au rendez-vous.

Je fléchis mainte rebelle , Et je nargue maint jaloux:

Ma guitare est pour la belle, Ma rapière est pour l'ég^oux.

: voix, s'interrompt. On frappe à la porte du fond, puis la voix reprend:

Mais la noire sentinelle , Roulant sa sombre prunelle, Répond du haut de la tour :

— Beau page, on ne te croit guère.

Qui t'éveille avant le jour?

C'est un rendez-vous de guerre Plus qu'un rendez-vous d'amour.

On frappe plus fort.

lord ormond, se levant pour ouvrir.

Qui chante ainsi ? c'est quelque fou, Ou Roehester.

Il ouvre et regarde dans la rue.

Lui-même!... Allons! sur son genou, Le voilà griffonnant !

Lord Roehester entre gaiement, un crayon et un papier à la main.

SCÈNE IIL

LORD ORMOND, LORD ROCHESTER, costume de cavalier très-élégant et chargé de bijoux et de rubans, sous un manteau puritain de gros drap gris; chapeau de tête-ronde à grande forme. Sa calotte noire cache mal des cheveux blonds dont une boucle sort derrière ses oreilles, suivant la mode des jeunes cavaliers d'alors.

lord rochester, avec une légère salutation. Pardonnez, mylord comte, J'écrivais ma chanson... — Il faut que je vous conte...

Il se met à écrire sur son genou.

Dieu garde Votre Grâce !... — A peine y voit-on clair.... Vous attendez nos gens?... —Comment trouvez-vous l'air?

Il chante.

Un soldat au dur visage, Une nuit arrête un page....

Pour notre instruction l'exil a bien son prix ! C'est un vieil air français qu'on m'apprit à Paris,

lord ormond, hochant la tête.

Je crains que le soldat n'arrête le beau page Tout de bon.

ACTE I, SCÈNE III

lord rochester, regardant sa chanson.

Ah ! le reste est au bas de la page.

Il tend la main à lord Ormond.

— Bien, toujours le premier au poste !.. Et nos amis?..— Aeriez-vous mieux aimé, mylord, que j'eusse mis :

Un soldat au dur visage Arrête sur son passage Un page à l'œil de lutin...

Au lieu de :

Un soldat au dur visage, Une nuit, arrête un page, Un page.... etcœtera!

La répétition, un page , a de la grâce ; N'est-ce pas? les Français...

LORD ORMOND

Mylord, faites-moi grâce.

Je n'ai pas l'esprit fait à juger ce talent.

LORD ROCHESTER

Vous, mylord ? je vous tiens pour un juge excellent. Et -pour vous le prouver, à Votre Seigneurie Je vais lire un quatrain nou-

veau :

Il se drape et prend un accent emphatique.

« Belle Égérie!...* »

Il s'interrompt.

Devinez, je vous prie, à qui c'est adressé ?

LORD ORMOND

Mylord, l'instant de rire, il me semble, est passé.

A part.

Charle est fou comme lui, corps-Dieu ! de me l'adjoindre!

LORD ROCHESTER

Mais c'est fort sérieux, et ce n'est pas le moindre De mes quatrains. D'ailleurs l'objet est si charmant ! C'est pour Francis Cromwell.

LORD ORMOND

Francis Croniwell î

LORD ROCHESTER

Vraiment !

J'en suis fort amoureux.

LORD ORMOND.

De la plus jeune fille De Cromwell,!

LORD ROCHESTER

De Cromwell! elle est, d'honneur, gentille. Que dis-je ? c'est un ange enfin !

De par le ciel !

Lord Rochester épris de...

LORD ROCHESTER

De Francis Cromwell.

A votre étonnement sans peine je devine Que vous n'avez pas vu cette beauté divine. Dix-sept ans, cheveux noirs, grand air, blancheur des lis. Et de si belles mains ! et des yeux si jolis ! My-lord ! une sylphide ! une nymphe ! une fée ! C'est hier que je l'ai vue. Elle était mal coiffée ; N'importe ! tout est bien, tout lui sied, tout lui va ! On dit que l'autre mois dans Londres elle arriva, Et que, loin de Cromwell, par sa tante élevée, Elle porte en son cœur la loyauté gravée, Qu'elle aime fort le roi.

LORD OR3IOND.

Pur conte, Rochester !

Mais où Pavez-vous vue ?

LORD ROCHESTER

Hier même, à Westminster, A ce banquet royal que la cité de Londres Donnait au vieux Cromwell (Dieu veuille le confondre !). J'étais fort curieux de voir le Protecteur. Mais quand, de son estrade atteignant la hauteur,

ACTE I, SCÈNE III

J'eus aperçu Francis, si belle et si modeste, Immobile et charmé, je n'ai plus vu le reste. Ivre, en vain en tous sens par la foule poussé, Mon œil au même objet restait toujours fixé; Et je n'aurais pu dire, en sortant de la fête, Si Cromwell en parlant penche ou lève la tête, S'il a le front trop bas ou bien le nez trop long, Psi s'il est triste ou gai, laid ou beau, noir ou blond. Je n'ai dans tout cela rien vu, rien, qu'une femme, Et depuis cette vue, oui, my-lord, sur mon âme, Je suis fou !

LORD ORMUND.

Je vous crois.

LORD ROCHESTER

Voici mon madrigal.

C'est dans le goût nouveau...

LORD ORMOND

Cela m'est fort égal.

LORD ROCHESTER

Égal! non pas vraiment. Tous savez bien qu'en somme Shakespeare est un barbare et Vitriers un grand homme. Lit-on dans Henri-Huit un seul rondeau galant? Le goût anglais fait place au français; le talent...

lord ormond. à part.

Peste du goût anglais ! du goût français ! du diable ! Du quatrain ! sa folie est irrémédiable !

Haut.

Excusez-moi, mylord. A parler nettement,

Vous devriez plutôt, dans un pareil moment,

Me donner quelque avis, me dire où nous en sommes,

Combien au rendez- vous viendront de gentilshommes.

Si l'on peut dans Lambert voir un appui réel.

Que chanter des quatrains aux filles de Cromwell?

LORD ROCHESTER

Mylord est vif!.. Je puis sans trahison, j'espère. Être épris d'une fille.

o8 CROJiWELL.

LORD ORMOND

Et Pêtes-vous du père ?

LORD ROCHESTER

Vous vous fâchez? vraiment, je ne vois pas pourquoi. Mon histoire, à coup sûr, amuserait le roi. Dans sa fille à Cromwell je fais encor la guerre. Et d'ailleurs avec lui je ne me gêne guère. Sans nous être jamais rencontrés, que je crois, Nous avons eu tous deux pour maîtresse à la fois Cette lady Dysert, qui, cessant le scandale, Va, dit-on, épouser ce bon lord Lauderdale.

LORD ORMOND.

Je n'aurais jamais cru qu'on pût calomnier Cromwell; mais il est chaste, et pourquoi le nier? D'un vrai réformateur il a les mœurs austères.

lord rochester, riant.

Lui ! cette austérité cache bien des mystères ! Et le vieil hypocrite a, par plus d'un côté, Prouvé qu'un puritain touche à l'humanité. Revenons, s'il vous plaît, au quatrain.

lord ormond, à part.

Par Saint-George !

Il me poursuit encor, le quatrain sur la gorge î

Haut et avec solennité.

Écoutez, lord Wilmot, comte de Rochester,

Vous êtes jeune, et moi, je vieillis, mon très-cher.

J'ai les traditions de la chevalerie.

C'est pourquoi j'ose dire à Votre Seigneurie

Que tous ces madrigaux, sonnets, quatrains, rondeaux,

Chansons, dont à Paris s'amuse les badauds,

Sont bons, comme une chose entre nous dédaignée,

Pour les bourgeois, et gens de petite lignée.

Des avocats en font, mylord ! mais vos égaux

Rougiraient d'aligner quatrains et madrigaux.

Mylord, vous êtes noble, et de noblesse ancienne.

Votre écusson supporte, autant qu'il m'en souviene,

ACTE I, SCÈNE IV

La couronne de comte et le manteau de pair,

Avec cette légende : — Aut nu n quant aut semper. —

Je sais mal le latin, s'il faut que je le dise;

Mais en anglais, voici le sens de la devise :

— Soyez l'appui du roi, de vos droits féodaux,

Et ne composez pas de vers et de rondeaux :

C'est le lot du bas peuple ! — Ainsi, lord d'Angleterre.

Ne faites plus, soigneux du rang héréditaire,

Ce que dédaignerait le moindre baronnet

Ou hobereau, portant gambiè e et bassinet !

Plus de vers !

LORD ROCHESTER

De par Dieu ! c'est un arrêt en forme Que cela ! je conviens
que ma faute est énorme. Mais entr'autres rimeurs, tous gens du
plus bas lieu, J'ai pour complice Armand Duplessis Richelieu, Le

cardinal-poète; et moi, — pourquoi le taire? La licorne du roi, le lion d'Angleterre Seraient les lambrequins de mes deux écussons, Que je ferais encor des vers et des chansons !

A part.

Le bon vieux gentilhomme est d'une humeur de dogue.

Il regarde à la porte et s'écrie :

Ha ! venez varier un peu le dialogue, Davenant !

Entre Davenant. Simple costume noir, grand manteau et grand chapeau.

LORD OBMOND, LORD ROCHESTER, DAVENANT

lord rochester, courant à Davenant, Cher poète, on vous attend ici Pour vous lire un quatrain !

100 CLiOMWELL.

devenant, saluant les deux lords.

C'est un autre souci Qui m'amène. Que Dieu, mylords, vous accompagne !

LORD ORMOND

Vous apportez, monsieur, des ordres d'Allemagne?

D A VENANT

Oui, je viens de Cologne.

LORD ORMOND

Avez-vous vu le roi?

D A VENANT

Non. Mais Sa Majesté m'a parlé.

LORD ORMOND

Sur ma foi, Je ne vous comprends pas.

D A VENANT

Voici tout le mystère : , Avant d'autoriser mon départ d'Angleterre, Cromwell me fit venir ; il exigea de moi Ma parole d'honneur de ne pas voir le roi : Je le promis. A peine arrivé dans Cologne, Je me souvins des tours qu'on m'apprit en Gascogne ; Et j'écrivis au roi de souffrir que la nuit Je fusse, sans lumière, en sa chambre introduit,

LORD ROCHESTER, riant.

Vraiment !

d avenant, à lord Ormond.

Sa Majesté, qui daigna le permettre, M'entretint, m'honora d'un ordre à vous remettre. C'est ainsi que fidèle à mon double devoir, J'ai su parler au roi, sans toutefois le voir.

lord rochester, riant plus fort.

Ah ! Davenant ! la ruse est bien des mieux ourdies. Ce n'est pas la moins drôle entre vos comédies.

LORD ORMOND, Cl part.

Drôle! je n'entends pas chicaner sur ce point : Au serment d'un poète on ne regarde point;

ACTE I, SCÈ.NE IV

Mais ces subtilités, que d'autres noms je nomme, Ne satisferaient pas l'honneur d'un gentilhomme.

A Davenant.

Et l'ordre écrit du roi ?

DAVEHANT.

Je le porte toujours Au fond de mon chapeau, dans un sac de velours. Là, du moins, je suis sûr que nul ne l'ira prendre.

Il tire de son chapeau un sac de velours cramoisi , en extrait un parchemin scellé, et le remet à lord Ormond , qui le reçoit à genoux et l'ouvre aprèa l'avoir baise avec respect.

lord rochester, bas à Davenant.

Pendant qu'il lit cela, je veux vous faire entendre Des vers...

lord ormond, lisant, moitié haut, moitié bas. o Jacques Butler, notre digne et féal y> Comte et marquis d'Ormond... Il faut qu'à

\White-Hall » Jusqu'auprès de Cromwell Rochester s'introduise...
»

lord rochester.

A merveille ! le roi veut-il que je séduise Sa fille?...

A Davenant.

Mon quatrain célèbre ses appas.

lord OR^io>TD, continuant de lire.

« Qu'on mêle un narcotique au vin de ses repas... » ... Endormi, dans son lit il faut qu'on l'investisse... « Nous l'amener vivant... Nous nous ferons justice. » D'ailleurs en Davenant ayez toujours crédit. » C'est notre bon plaisir. Vous le tiendrez pour dit. » Charles, roi, »

Il remet avec le même ce're'monial la lettre royale à Davenant, qui la baise, la replace dans le sac de velours , et cache le tout dans son chapeau.

— Mais la chose est plus facile à dire Qu'à faire en vérité. Comment diable introduire Rochester chez Cromwell ? Il faudrait être adroit !.,.

DAVENANT

Je connais chez Cromwell un vieux docteur en droit, Un certain John Milton, secrétaire-interprète, Aveugle, assez bon clerc, mais fort méchant poète.

LORD ROCHESTER

Oui? ce Milton, l'ami des assassins du roi, Qui fit Y Iconoclaste
, et je ne sais plus quoi ! L'antagoniste obscur du célèbre Sau-
maise ï

D A VENANT

D'être de ses amis aujourd'hui je suis aise.

11 manque au Protecteur un chapelain, je croi...

Montrant Rocbrster.

Milton peut à mylord faire obtenir l'emploi.

lord ormond, riant, Rochester chapelain ! la mascarade est
drôle !

lord rochester.

Et pourquoi non, mylord ? je sais jouer un rôle Dans une co-
médie ; et j'ai fait le larron, — Vous savez, Davenant ? — dans le
Roi bûcheron. D'un docteur puritain je prends le personnage. Il
suffit de prêcher jusqu'à se mettre en nage, Et de toujours parler
du Dragon, du Veau d'Or, Des flûtes de Jezer et des antres d'En-
dor. Pour entrer chez Cromwell, d'ailleurs, la voie est sûre.

DAVENANT

Il s'assied à table et écrit un billet.

Avec ce mot de moi, mylord, je vous assure Qu'au vieux diable
Milton vous recommandera, Et que pour chapelain le diable vous
prendra.

LORD ROCHESTER

Je verrai Francis !

Il avance la main avec empressement pour prendre la lettre de Davenant. DAVENANT.

Mais souffrez que je la plie.

LORD ROCHESTER

Francis !

ACTE I, SCÈNE IV

lord ormond, à lord Rochester.

Pour la petite, au moins, pas de folie.

IORD ROCHESTER.

Non, non î

A part.

Si je pouvais lui glisser mon quatrain ! Un quatrain quelque-fois met les choses en train.

Haut à Davenant.

Çà ! dans la place admis, que me faudra-t-il faire ?

davenant, lui remettant une fiole.

Voici dans cette fiole un puissant somnifère. On sert toujours le soir au futur souverain De l'hypocras, où trempe un brin de ro-

marin. Mêlez-y cette poudre, et séduisez la garde De la porte du parc.

S'adressait à Ormoncl.

Le reste nous regarde.

LORD OR3IOND.

Mais pourquoi donc le roi veut-il qu'un coup de main Enlève cette nuit Cromwell, qui meurt demain ? Sa mort par les siens même est jurée...

DAVENANT

.Au contraire.

Aux coups des puritains le roi veut le soustraire. Il veut se passer d'eux. D'ailleurs, il est souvent Bon d'avoir pour otage un ennemi vivant.

LORD ROCHESTER

Et de l'argent ?

DAVENANT

Un brick, mouillé dans la Tamise, Porte une somme en or qui nous sera transmise }* Et pour tout cas urgent, Manassé, juif maudit, Nous ouvre au denier douze un généreux crédit.

LORD OR3IOND.

Fort bien.

DAVENANT

Gardons toujours l'appui des têtes-rondes.

Nous ébranlons un chêne aux racines profondes ! Que leur concours nous reste, et que le vieux renard, S'il trompe nos filets, tombe sous leur poignard !

LORD ROCHESTER

Bien dit, cher Davenant ! voilà des mots sonores ! C'est bien en vrai poète user des métaphores ! Cromwell à la fois chêne et renard ! c'est très-beau. Un regard poignardé ! — Vous êtes le flambeau Du Pinde anglais ! aussi je réclame, mon maître, Votre avis...

lord ormond, à pari.

Le quatrain sur l'eau va reparaître.

LORD ROCHESTER

Sur des vers qu'hier soir...

LORD ORMOND

Mylord, est-ce l'endroit?...

LORD ROCHESTER, à part.

Que tous ces grands seigneurs sont d'un génie étroit ! Qu'un lord ait par hasard de l'esprit, il déroge !

davenant, à Rochester.

Mylord, quand Charles-Deux sera dans Windsor-Loge, Vous nous direz vos vers, et sur ces mêmes bancs Nous convîrons Vi-

thers, Waller et Saint-Albans. — Vous plairait-il, mylord, qu'à présent je m'abstinsse?...

LORD ORMOND

Oui, conspirons en paix !

A Davenant.

— C'est parler comme un prince, Monsieur ! —

A part.

Wilmot devrait mourir de honte, oui, Davenant, le poète ! est bien moins fou que lui.

lobd rochester, à Davenant, Vous ne voulez donc pas écouter?...

Mais je pense Que mylord Rochester lui-même m'en dispense.

ACTE I, feCÈSE IV

Nous avons plusieurs points à discuter touchant Notre complot...

LORD ROCHESTER

Monsieur croit mon quatrain méchant !

Parce qu'on n'a pas fait des tragi-comédies!... Des mascarades!... — Soit, monsieur ! —

A part.

Des rapsodies !

C'est jalousie, au moins, s'il se refuse !

DAVENANT

Eh quoi?

Mylord se fâcherait?...

LORD ROCHESTER

Au diable ! laissez-moi.

DAYENANT.

Ah ! je ne pensais pas vous blesse?, sur ma vie!

LORD OR3EOND.

Veuillez, mylord!...

lord rochester, se détournant.

L'orgueil !

©AVENANT

Mylord, daignez...

lord rochester, le repoussant.

L'envie !

lord ormond, vivement.

Saint-George ! à la douceur je ne suis pas enclin. Pour une goutte d'eau déborde un vase plein. — Mylord! — Le pire fat qui dans Paris s'étale, Le dernier dameret de la Place-Royale, Avec tous ses plumets sur son chapeau tombants, Son rabat de den-

telle et ses nœuds de rubans, Sa perruque à tuyaux, ses bottes évasées, A l'esprit, moins que vous, plein de billevesées !

LORD ROCHESTER, furieux .

Mylord, vous n'êtes point mon père !... A vos discours Vos cheveux gris pourraient porter un vain secours. Votre parole est jeune, et nous fait du même âge.

Vous me rendrez, pardieu, raison de cet outrage !

LORD ORMOND

De grand cœur ! — Votre épée au vent, beau damoiseau !

Ils tirent tous deux leurs épées.

D'honneur ! je m'en soucie autant que d'un roseau !

Ils croisent leurs épées.

davenant, se jetant entre eux.

Mylords, y pensez-vous ? — La paix ! la paix sur l'heure !

1 LORD ROCHESTER, /ferra?7/«tt£.

L'ami ! la paix est bonne, et la guerre est meilleure. davenant, s'efforçant toujours de les séparer. Si le crieur de nuit vous entendait?...

On frappe à la porte.

Je croi Qu'on frappe...

On frappe plus fort.

Au nom de Dieu, mylords !

Les combattants continuent.

Au nom du roi !

Les deux adversaires s'arrêtent et baissent leurs épées. On frappe.

Tout est perdu! — La garde est peut-être appelée. Paix !

Les deux lords remettent leurs épées dans le fourreau, leurs grands chapeaux sur leur tête, et s'enveloppent de leurs capes. On frappe encore. Davenant va ouvrir.

ACTE I, SCÈNE V

— C'est ainsi que se nomment entr'eux Ces damnés puritains.—

Haut à Carr.

Soyez le bien heureux, Le bien venu, mon frère, en ce conventicule.

Carr s'approche lentement.

lord orgiond, bas à lord Rochester.

Notre accès belliqueux était fort ridicule, Mylord. Restons-en là. J'avais le premier tort» Soyons amis.

lord rochester, sHnclinant.

Je suis à vos ordres, mylord.

lord ormond.

Comte, ne pensons plus qu'au roi, dont le service A besoin que
ma main à la vôtre s'unisse.

LORD ROCHESTER

Marquis, c'est un bonheur pour moi, comme un devoir.

Us se serrent la main.

Eh ! n'est-ce pas assez, juste Dieu, que d'avoir Sur le corps, par
l'effet de nos guerres fatales, Exil, proscriptions, sentences capi-
tales, Sa tête mise à prix, vendue, et coëtera,

Il désigne du geste son déguisement.

Et ce chapeau de feutre, et ce manteau de drap ?

CARR

Il fait lentement quelques pas, joint les mains sur sa poitrine,
lève ses yeux au ciel, puis les promène tour à tour sur les trois
cavaliers.

Frères, continuez ! — Quand au prêche j'arrive, Je suis du
saint banquet le moins digne convive. Que nul pour le vieux Carr
ne se lève !... Je vois Que ce bruit, qu'au dehors m'ont apporté
vos voix, Était un doux combat d'armes spirituelles.

Peste î

carr, poursuivant.

Ces luttes-là me sont habituelles ; Reprenez ces combats qui
nourrissent l'esprit.

108 CRO3IWELL.

lord rochester, bas à Davenant.

Ou le font rendre.

d avenant, de même.

Paix, mylordî carr, continuant.

Il est écrit :

« Allez tous par le monde, et prêchez ma parole ! »

lord rochester, bas à Davenant.

Je vais de chapelain étudier mon rôle.

carr, après une pause.

J'ai du long parlement mérité le courroux. Depuis sept ans la Tour me tient sous les verroux, Pleurant nos libertés sous Cromwell disparues. Ce matin, mon geôlier m'ouvre et dit: « Aux T rois-Grues, » On t'attend. Israël convoque ses tribus; » On va détruire enfin Cromwell et les abus. » Va ! » Je vais, et j'arrive à votre porte amie, Comme autrefois Jacob en Mésopotamie.

Salut ! mon âme attend vos paroles de miel, Comme la terre sèche attend les eaux du ciel. La malédiction me souille et m'enveloppe. Donc, purifiez-moi, frères, avec l'hysope ; Car si vos yeux vers moi ne tournent leur flambeau, Je serai comme un mort qui descend au tombeau !

lord rochester, bas à Davenant.

Quel terrible jargon !

davenant, bas à lord Rochester.

C'est de l'apocalypse.

Mon âme veut le jour!

LORD ROCHESTER, à part.

Fais donc cesser l'éclipsé !

lord ormond, bas à Davenant.

Je démêle, au milieu de ses donc, de ses car, Qu'il nous vient de la Tour et qu'il s'appelle Carr. C'est un des conjurés que Barkshead nous envoie.

ACTE I, SCÈNE V

Ce Carr est un sectaire, un vieil oiseau de proie.

Dans la rébellion, assisté de Strachan,

Du camp parlementaire il sépara son camp.

Le parlement le fit mettre à la Tour de Londres.

Mais, monsieur Davenant, ce qui va vous confondre,

C'est qu'il maudit Cromwell d'avoir par trahison

Dissous le parlement, qui le mit en prison.

DAVENANT, bas.

Est-il indépendant de l'espèce ordinaire ? Ranter ? socinien ?

LORD ORMOND, bas.

Non, il est millénaire.

Il croit que pour mille ans les saints vont être admis A gouverner tout seuls. — Les saints sont les amis ! carr, qui a paru absorbé dans une sombre extase. Frères, j'ai bien souffert î — On m'oubliait dans l'ombre, Comme des morts d'un siècle en leur sépulcre sombre. Le parlement, qu'hélas ! j'ai moi-même offensé, Par Olivier Cromwell avait été chassé ; Et captif, je pleurais sur la vieille Angleterre, Semblable au pélican, près du lac solitaire ; Et je pleurais sur moi ! par le feu du péché, Blon front était flétri, mon bras était séché ; Je ressemblais, maudit du Dieu que je proclame, A du bois, à demi consumé par la flamme. Hélas ! j'ai tant pleuré, membres du saint troupeau, Que mes os sont brûlés et tiennent à ma peau. Mais enfin le Seigneur me plaint et me relève. Sur la pierre du temple il aiguise mon glaive. Il va frapper Cromwell, et chasser de Sion La désolation de la perdition î

lord rochester, bas à Davenant.

Sur mon nom ! la harangue est fort originale.

CARR

Je reprends parmi vous ma robe virginale.

ILU CROUWELr..

LORD ROCHESTER, à part,

Tudieu !

CARR

Guidez mes pas dans le chemin étroit ; Et glorifiez-vous, vous dont le cœur est droit ! Les mille ans sont venus. Les saints que

Dieu seconde. De Gog jusqu'à Magog vont gouverner le monde.
Vous êtes saints !

LORD ROCHESTER, £>o//wen£.

Monsieur, vous nous faites honneur...

carr, avec enthousiasme.

Les pierres de Sion sont chères au Seigneur.

lord rochester.

Voilà parler !

A moins que mon Dieu ne me touche, Je suis comme un muet
qui n'ouvre point la bouche. C'est vous que mon oreille écoutera
toujours, Car la manne céleste abonde en vos discours !

Montrant Ormond.

Dites-moi, vous étiez d'opinions diverses ?

Sur quel texte roulaient vos saintes controverses ?

lord rochester.

Tout à l'heure, monsieur? — C'était sur un verset...

A part.

Pardieu ! si mon quatrain par hasard lui plaisait? 11 m'écoute
déjà d'une ardeur sans pareille ! Quel poète d'ailleurs pourrait
voir une oreille S'ouvrir si largement, sans y jeter des vers ? Ris-
quons le madrigal, à tort comme à travers ! D'abord faisons-le
boire. On sait qu'au bruit des verres Se dérident parfois nos puri-
tains sévères. —

Haut.

Monsieur doit avoir soif ?

CARR

Jamais î ni soif, ni faim \ Car je mange la cendre, ami, comme du pain.

ACTE I, SCÈNE V

LORD ROCHESTER, à part.

11 peut bien manger seul, si c'est ainsi qu'il dîne. N'importe !

Haut.

Hôte ! garçon !

Un garçon de taverne paraît.

Un broc de muscadine, Du vin, de l'hypocras !

Le garçon garnit une table de brocs et y pose deux gobelets d'étain. Carr et Rochester y prennent place. Carr se verse à boire le premier et en offre au cavalier qui continue :

Vous demandiez, — Merci ! — Quel texte tout à l'heure on discutait ici ? Monsieur, c'est un quatrain...

CARR

Un quatrain ?

LORD ROCHESTER

Oui, sans doute.

CARR

Quatrain ! qu'est cela ?

LORD ROCHESTER

C'est... comme un psaume.

CARR

Ah ! j'écoute.

LORD ROCHESTER

Vous me direz, monsieur, ce que vous en pensez.

« — Belle Égérie !... » Ah!... celle à qui sont adressés

Ces vers, a nom Francis ; mais ce nom trop vulgaire

Au bout d'un vers galant ne résonnerait guère.

Il fallait le changer; j'ai longtemps balancé

Entre Grisélidis et Parthénolycé.

Puis enfin j'ai choisi le doux nom d'Égérie

Qui du sage Numa fut la nymphe chérie.

Il fut législateur, je suis du parlement;

Cela convenait mieux. Ai-je fait sagement?

Jugez-en; mais voici l'amoureuse épigramme :

Il prend un air galant et langoureux.

— « Belle Égérie ! hélas ! vous embrasez mon Ame.

112 CROJWELL.

» Vos yeux, où Cupidon allume un feu vainqueur,

» Sont deux miroirs ardents qui concentrent la flamme

» Dont les rayons brûlent mon cœur ! » — Qu'en dites-vous ?

Carr, qui a écouté d'abord avec attention, puis avec un sombre mécontentement, se lève et renverse la table.

CARR

Démons ! damnation ! injure !

Me pardonnent le ciel et les saints, si je jure ! Mais comment de sang-froid entendre à mes côtés Déborder le torrent des impudicités ?

Fuis ! va-t'en, bethsamite ! impur madianiteï Amalécite !

LORD ROCHESTER, riant.

Ah Dieu ! que de rimes en ite ! — Un autre original, plus amusant qu'Ormond !

carr, indigné.

Tu m'as, comme Satan, conduit au haut du mont, Et ta langue m'a dit : — « Tu sors d'un jeûne austère : » As-tu soif ? à tes pieds je mets toute la terre. »

LORD ROCHESTER

Je vous ai seulement offert un coup de vin.

CARR

Et moi qui t'écoutais comme un esprit divin ! Moi, dont l'âme s'ouvrait à sa bouche rusée, Comme un lis de Saron aux gouttes de rosée ! Au lieu des purs trésors d'un cœur chaste et serein, Il me montre une plaie !

LORD ROCHESTER

Une plaie ! un quatrain ?

carr, s9 animant de plus en plus.

Une plaie effroyable où l'on voit le papisme, L'amour, Tépiscopat, la volupté, le schisme ! Un incurable ulcère où Moloch-Cupidon Verse avec Astarté ses souillures!...

ACTE I, SCÈNE V

LORD ROCHESTER

Pardon ! Ce n'est pas Astarté, monsieur, c'est Égérie.

CARR

Ta bouche est un venin dont mon âme est flétrie. Retirez-vous de moi, vous tous qui commettez Les fornications et les iniquités !

vous desséchez mes os jusque dans leur moelle ! Mais les saints prévaudront ! — Votre engeance cruelle Ne les courbera

point ainsi que des roseaux; Et quand déborderont enfin les grandes eaux, Elles n'atteindront pas à leurs pieds î

LORD ROCHESTER

Tu radotes ! A quoi vous serviraient alors vos grandes bottes ? S'il ne pleut point sur vous, pourquoi ces grands chacarr, avec amertume. [peaux?

D'un fils de Zerviah c'est bien là le propos î

En ce moment le manteau de Rochester s'entr'ouvre et laisse apercevoir son riche costume chargé de nœuds, de lacs d'amour et de pierreries. Carr y jette un coup d'ceil scandalise', et poursuit :

Biais oui î — Oui , c'est un mage ! un sphinx à face Vêtu, paré, selon la mode de Sodome ! [d'homme,

Satan ne porte pas autrement son pourpoint. Il se pavane aussi, des manchettes au poing, Couvre son pied fourchu, de peur qu'on ne le voie, De souliers à rosette et de chausses de soie, Et met sa jarretière au-dessus du genou ! Ces bijoux, ces anneaux, consacrés à \Vishnou, De l'idole Nabo sont autant d'amulettes; Et pour que l'enfer rie à toutes ces toilettes, Derrière son oreille il étale au grand jour L'abomination de la tresse d'Amour!

lord ormowd.

Fous î

carr, an comble de V indignation.

Non, ce ne sont pas des saints !

lord rochester, riant.

Tu t'en désistes ?

CARR

C'est un club de démons, un sabbat de papistes ! Ce sont des cavaliers ! sortons !

LORD ROCHESTER

Adieu, mon cher.

carr, se dirigeant vers la porte. Mes pieds marchent ici sur vies charbons d'enfer!

AUTRES PURITAINS

Ils entrent comme processionnellement, enveloppe's de manteaux. Chapeaux rabattus, grandes bottes, longues épées qui soulèvent le bord postérieur de leurs manteaux.

le colonel joyce, arrêtant Carr.

Hé bien ! que fais-tu donc ? tu pars quand on arrive ?

CARR

Joyce, on t'a trompé! n'entre pas dans Ninive! Sors de ce lieu maudit ! — Barebone, Harrison ! — Ce sont des cavaliers, non des saints. — Trahison! —

le colonel joyce, bas ci Carr.

Mais ces cavaliers-là, mon vieux Carr, sont des nôtres. Il faut bien employer leurs bras, à défaut d'autres. Ce sont nos alliés !

CARR

Mort au parti royal !

ACTE I. SCÈNE VI. Ilp

Point d'alliance avec les fils de Bélial î

LE COLOVEL JOVCE, Cl OcertOH.

H est encor bien simple !

A Carr.

Allons, reste ici ! reste î carr, se résignant d'un air sombre.

Oui- pour vous préserver de leur contact funeste.

Les trois cavaliers se sont assis à une table à droite du théâtre. Les puritains groupés à gauche paraissent s'entretenir à voix basse, et lancent de temps en temps des regards de haine sur les cavaliers. — On doit supposer durant toutes les scènes qui suivent qu'il y a assez d'espace entre les deux groupes de conjurés, pour que ce qui se dit dans l'un ne soit pas nécessairement entendu par l'autre. Carr seul paraît observer constamment les cavaliers; mais il se tient un peu à l'écart des autres têtes-rondes.

lord okmqnd, bas à Damnant.

Ce poltron de Lambert tarde à venir!... Il faut Qu'eu rêve cette nuit il ait vu Téchafaud.

LORD ROCHESIER, bas CLUX tUliX CllltreS.

Nos bons amis les saints ont la mine bien sombre ! Nous ne sommes que trois, et, par saint Paul! leur Devient inquiétant !... — [nombre

Il regarde à la porte.

Mais voici du renfort, Sédley, — Roseberry. — lord Drogheda, — Clifford... —

LORD OR3IOVD- S€ levant.

Et l'illustre Jenkins. que le tyran écoule, Tout en persécutant sa vertu qu'il redoute !

1 IQ CRoMWELL.

SCENE VII

Les mêmes; SEDLEY, LORD DROGHEDA, LORD ROSE- BERRY, SIR PETERS DOWNIE, LORD CLIFFORD, cavaliers couverts de manteaux et de chapeaux à la puritaine; le docteur JENKINS, vieillard vêtu de noir y et autres royalistes.

Les cavaliers entrent pêle-mêle et en tumulte; le docteur Jenkins a seul une démarche grave et sévère.

lord roseeerry, gaiement.

Rochester ! lord Ôrmond ! Davenant ! qu'il fait chaud !

carr, dans un coin du théâtre et à part. Rochester ! lord Ormond !

lord ormond, bas et avec un coup d'œil mécontent, à lord Roseberry.

Dites nos noms moins haut !

lord roseberry, bas et regardant de côté les lêtes-rondes.

Ah ! je ne voyais pas ces corbeaux !

lord ormond, bas à Roseberry.

D'aventure, Prenez garde, mylord, d'être un jour leur pâture !

Les cavaliers s'approchent de la table où étaient assis Ormond, Rochester et Davenant. Ils remarquent la table et les pots d'étain que Carr a renversés.

lord clifford, gaiement.

Ouoi ! les tables déjà par terre, que je crois ? On a donc commencé ? — Mais deux verres pour trois ? Oui jeûne d'entre vous ? — Réparons ce désordre,

Il relève la table, et appelle un garçon de taverne qui la couvre de nouveaux brocs de bière et de vin. Les jeunes cavaliers s'empres-
sent de s'y

asseoir.

J'ai faim et soif.

SCENE VIII

Les mêmes; SIR RICHARD WILLIS, costume des vieux cavaliers, barbe blanche, air souffrant.

LORD OR3IOND.

Sir Richard Willis î

Tous les cavaliers se lèvent et vont à sa rencontre. Il paraît marcher avec peine. Roseberry et Rocliester lui offrent le bras et l'aident.

sir richard willis, aux cavaliers qui l'entourent.

Libre un instant de sa chaîne, Chers amis, jusqu'à vous le vieux Richard se traîne. Hélas ! vous me voyez faible et souffrant toujours Des persécutions qui pèsent sur mes jours. Mes yeux de la lumière ont perdu l'habitude; Tant de me tourmenter Cromwell fait son étude î

LORD OR3IOND.

Mon pauvre et vieil ami !

SIR RICHARD WILLIS

Mais ne me plaignez pas, Si, presque dans la tombe amené pas à pas, Mon bras meurtri de fers, qu'un saint zèle ranime, Concourt à relever le trône légitime; Ou si le ciel permet que, confessant ma foi, Mon reste de vieux sang coule encor pour mon roi !

LORD OR3IOXD.

Sublime loyauté !

LORD ROCHESTER

Dévoûment vénérable !

SIR RICHARD WILLIS

Ah î je suis d'entre vous le moins considérable.

Je n'ai d'autre bonheur, — oui, — que d'avoir été Des serveurs du roi le plus persécuté !

LE DOCTEUR JEXKINS.

Qu'en exemples d'honneur vos vertus sont fécondes ! sir richard willis, après un geste de modestie. Mais qu'attendons-nous donc ? — Voici nos têtes-rondes ?

LORD ORMOXD.

Lambert nous manque encor. — Les lâches sont tardifs. lord rochester, buvant, aux lords Roseberry et Clifford.

Qu'avec leurs feutres noirs coupés en forme d'ifs Nos saints sont précieux !

SIR RICHARD WILLIS, Cl OrmOtd.

Oui sont tous ces sectaires ?

LORD ORMOND

Là-bas, c'est Plinlimmon, Ludlow, parlementaires; Carr, qui nous suit d'un œil de haine et de frayeur; Le damné Barebone, inspiré corroyeur...

SIR RICHARD WILLIS

Quel est ce Barebone ?

davenant, bas à sir Richard.

Ah ! c'est un homme unique.

Barebone, ennemi du pouvoir tyrannique, Corroyeur de nos saints, tapissier de Cromwell, Comme à deux râteliers mange à ce double autel. 11 prépare à la fois le massacre et la fête. De Cromwell couronné sa voix proscrit la tête, Et le couronnement se marchande avec lui. Le brave homme, à deux fins se vouant aujourd'hui, Travaille, en louant Dieu, pour les pompes du diable. Marchand officieux et saint impitoyable, Son fanatisme à îsoll, qu'il sert de son crédit, Vend le plus cher qu'il peut ce trône qu'il maudit.

SIR RICHARD WILLIS

Son frère fut-il pas orateur de la Chambre?

ACTE I, SCÈNE IX

D AVENANT

Oui, du feu parlement dont lui-même fut membre.

sir richard willis, à lord Ormond.

Les autres ?

LORD OR3IOND.

Harrison, régicide; Overton, Régicide; Garland, régicide...

LORD CLIFTORDE.

Dit-on.

Qui des trois est Satan ? —

LORD ORMOND

Paix, mylord ! — Là, déclame Le ravisseur du roi, Joyce ?...

LORD ROSEBERRY.

Race infâme !

Que j'aurais de plaisir à chamailler un peu Ces têtes-rondes-là qui vont outrageant Dieu ! Que je voudrais, pour prix de leurs pieuses veilles. Les arrondir encore, en coupant leurs oreilles ! Et quel doux passe-temps je me serais promis D'attaquer ces coquins, — s'ils n'étaient nos amis !

SCÈNE IX

Les mêmes ; le lieutenant général LAMBERT, simple costume des autres têtes- rondes, longue épée à large garde de cuivre.

A l'arrivée de Lambert, les têtes-rondes s'inclinent avec déférence. LORD ORMOND.

Enfin, voici Lambert!

carr, à part.

Quel bizarre mystère !

LE GÉNÉRAL LA3IBERT

Salut aux vieux amis de la vieille Angleterre.

lord ormond, à ses adhérents.

Le moment va sonner de risquer le grand coup. Concluons l'alliance et déterminons tout !

Il s'avance vers Lambert , qui vient à sa rencontre.

Jésus crucifié ! —

LE GÉNÉRAL LAMBERT

Pour le salut des hommes ! — Nous sommes prêts.

Sous moi j'ai trois cents gentilshommes, Dont voici les chefs.
— Quand frappons-nous le maudit ?

LE GÉNÉRAL LAMBERT

Quand est-il roi?

LORD ORMOND

Demain.

LE GÉNÉRAL LAMBERT

Frappons demain.

LORD ORMOND

C'est dit !

LE GÉNÉRAL LAMBERT

C'est dit .

LORD ORMOND

L'heure ?

LE GÉNÉRAL LAMBERT

Midi.

LORD ORMOND

Le lieu ?

LE GÉNÉRAL LAMBERT

Westminster même.

LORD ORMOND

Alliance ?

LE GÉNÉRAL LAMBERT

Amitié !

Ils se serrent un moment la main.

A part.

— J'aurai le diadème !

Quand tu m'auras servi, comme j'aurai voulu,

ACTE I, SCÈNE IX. 1 2 1

L'échafaud de Capell n'est pas si vermoulu Qu'il ne supporte encore un billot pour ta tête !

lord ormond, à part.

Il croit marcher au trône, et son gibet s'apprête !

Une pause.

LE GÉNÉRAL LAMBERT, à part.

Allons ! c'en est donc fait... me voilà compromis ! Ils m'ont choisi pour chef ! — Pourquoi l'ai-je permis ? . . . Ah ! n'importe ! avançons. — Ma crainte est ridicule; Et sait-on où l'on va, d'ailleurs, quand on recule? Parlons,—

Il croise les bras sur sa poitrine et lève les yeux au ciel. Les puritains prennent leur attitude d'extase et de prières. Les cavaliers sont assis à table; les jeunes boivent joyeusement. Ormond , Willis, Davenant et Jenkins paraissent seuls écouter la harangue de Lambert.

Pieux amis ! il nous est parvenu, Que, nonobstant ce peuple et son droit méconnu, Un homme, qui se dit protecteur d'Angleterre, Veut s'arroger des rois le titre héréditaire. C'est pourquoi nous venons à vous, vous demandant S'il convient de punir cet orgueil impudent ; Et si vous entendez, vengeant par votre épée Notre antique franchise abolie, usurpée, Porter l'arrêt de mort, sans merci ni pardon, Contre Olivier Cromwell, du comté d'Huntingdon, Écuyer ?

tous, excepté Carr et Harrison.

Oui, qu'il meure !

LE COLONEL OVERTON

Point de roi !

LE GÉNÉRAL LAMBERT

Point de maître!

122 CROMWELL.

LE MAJOR GÉNÉRAL HARRISON

Permettez que j'expose un scrupule, humblement.

Notre oppresseur du ciel me semble un instrument ;

Quoique tyran, il est indépendant dans l'âme ;

Et peut-être est-ce lui que Daniel proclame,

Quand dans sa prophétie il dit : «Les saints prendront

r> Le royaume du monde, et le posséderont.»

LE LIEUTENANT GÉNÉRAL LÜDLOW

Oui, le texte est formel. Mais le même prophète Rassure, général, votre âme satisfaite.

Car Daniel, ailleurs, dit : « Au peuple des saints » Le royaume sera donné pour mes desseins. » Donc, nul ne doit le prendre avant qu'on ne le donne.

LE COLONEL JOYCE

Puis, le peuple des saints, c'est nous !

LE MAJOR GÉNÉRAL HARRISON

Je m'abandonne A vos sagesses. — Mais, — en m'avouant vaincu, Ludlow, je ne suis point pleinement convaincu Que les textes cités aient le sens que vous dites ; Et, sur ces questions, au profane interdites, Je voudrais avec vous quelque jour conférer. Nous nous adjoindrions, pour en délibérer, Plusieurs amis pieux, qui, touchant ces matières, Pussent de leurs clartés seconder nos lumières.

LE GÉNÉRAL LUDLOW

De grand cœur. Ce sera, s'il vous plaît, vendredi?

Harrison s'incline en signe d'adhésion.

le général lambert, à part et comme absorbé dans ses réflexions.

Ce que je leur disais, vraiment, est très-hardi ! le colonel joyce, montrant à Lambert un groupe de

têtes-rondes qui est jusqu'alors resté isolé au fond

du théâtre.

Trois nouveaux conjurés sont là. — Leur bras si indigne De venir un peu tard travailler à la vigne ;

EN TROISIÈME

Fis-pO Hr-ressusciter-JiB,Q'ZQ\x-tf~E?ii.?x.

lord rochester, bas à lord Roseberry.

Que disent-ils ?

lord roseberry. bas à lord Rochester.

Ils ont l'habitude risible D'entortiller leur nom d'un verset de la Bible.

le général lajibert, tenant une Bible ouverte. Vous jurez?...

LOEEZ-DIEC-PDIPIETOX.

Nous, jurer!

XORT-AE-PÉCHÉ-PALMER

Loin de nous tout serment !

VIS-POER-RESSCSCITER-JÉRÛEO-OI-D'ÉUER.

L'enfer seul les écoute, et le ciel les dément.

LOUEZ-DIEU-PDIPLETOX.

Des blasphèmes païens que la foi nous délivre !

LE GÉNÉRAL LAMEERT.

Hé bien ! vous promettez, — la main sur le saint livre.—

Il hésite.

D'immoler Cromwell.

Tors trois, la, main sur la Bible.

Oui!

LE GÉNÉRAL LAMBERT, (VUfie VOix plUS forte.

De nous prêter appui, De vous taire et d'agir !

TOUS TROIS

Nous le promettons, oui !

LE GÉNÉRAL LA₃IBERT

Soyez les bien venus !

Les trois conjurés prennent place parmi les puritains.

le colonel overton, bas à Lambert.

Tout est en bonne route ; Courage ! tout va bien.

LE GÉNÉRAL LAMBERT, Cl part.

, Demain, j'aurai sans doute, La couronne de plus, ou la tête de moins !

overton, lui montrant les conjurés.

Regardez : — que d'amis, myiord !

le général lambert, à part.

Que de témoins !

syndercomb, dans le groupe des conjurés. Meure Olivier Cromwell !

carr, aux têtes-rondes.

Frères, quand votre glaive Aura frappé Cromwell, réveillé dans son rêve, Ce Baal renversé, qu'on adore à genoux, Que ferez-vous après ?

LE LIEUTENANT GÉNÉRAL LUDLOW, pensif.

Au fait, que ferons-nous?

lord ormond, à part.

Je le sais !

lambert, embarrassé.

Nous créerons un conseil, qui s'arrête A dix membres au plus...

A part.

— Et qui n'ait qu'une tête !

harrison, vivement.

Dix membres ! Général Lambert ! — Mais c'est trop-peu î

ACTE I, SCÈNE IX

Soixante-dix, ainsi qu'au sanhédrin hébreu ! C'est le nombre sacré !

CARR

Le pouvoir légitime, C'est le Long Parlement, dispersé par un crime !

LE COLONEL JOYCE

Un conseil d'officiers !

harrison, s'échauffant.

Croyez ce que je dis :

11 faut pour gouverner être soixante-dix!

LE CORROYEUR BAREBONE.

Pour l'Angleterre, amis, point de salut possible, Tant qu'on ne voudra pas, réglant tout sur la Bible, Imposer aux marchands, pour leurs gains épurés, Le poids du sanctuaire et les nombres sacrés, Et quittant pour Sion l'Egypte et la Chaldée, Changer le pied en palme et la brasse en coudée.

LE DÉPUTÉ GARLAND

C'est parler sensément.

LE COLONEL JOYCE

Barebone est-il fou ?

Taupe, qui ne voit rien au dehors de son trou! Prendrait-il par hasard son comptoir pour un trône ! Son bonnet pour tiare, et pour sceptre son aune? le député plinlimmon, à Joyce en lut montrant Barebone.

Ne raillez pas. — L'esprit souvent l'inspire.

A Barebone.

Ami, Je t'approuve.

barebone, se rengorgeant.

Il faut, pour ne rien faire à demi, Prendre en chaque comté les premiers de leur ville...

le colonel joyce, avec un rire dédaigneux. Des corroyeurs !

126 CROUWELL.

barebone, amèrement à Joyce.

Merci ! la remarque est civile ?

Mais vous-même, avant d'être officier et railleur, Joyce-le-Cornet, étiez-vous pas tailleur ?

Joyce fait un geste de colère, Barebone poursuit.

Moi que la Cité compte au rang de ses notables...

Joyce veut se jeter sur lui en le menaçant du poing.

, overton, se plaçant entre eux.

Allons ! allons !

LORD ROSEEEERRY atlx pUîtainS.

Il se lève, roule dévotement les yeux, prend un air de composition et pousse un grand soupir.

Messieurs, la loi des Douze Tables...

Les Tables de la loi... —

Les puritains s'interrompent attentifs.

CARR

Que veut-il dire enfin ?

lord roseberry, continuant.

Ne veulent pas qu'on meure et de soif et de faim. Je vote un bon repas; nos estomacs sont vides.

Les têtes-rondes se détournent avec indignation. Les servants de taverne garnissent la table des cavaliers.

carr, en contemplation devant les cavaliers qui mangent.

Que de chair et de vin ces satans sont avides !

BAREBONE.

Païens !

carr , aux puritains.

Avant d'aller plus loin , écoutez-moi; Est-on sûr que Cromwell songe à se faire roi ?

ACTE I, SCÈNE IX

Ce qui pousse Cromwell à risquer ce grand pas. Il faut qu'il soit bien fou de désirer le trône ! Il ne reste plus rien des biens de la couronne. Hampton-Court est vendue au profit du trésor; On a détruit Woodstock, et démeublé Windsor !

LE GÉNÉRAL LAMBERT, bas à OiertOU.

Imbécile pillard î qui dans le rang suprême, Ne voit que les rubis scellés au diadème, Et dans le trône, objet des travaux d'Olivier, Des aunes de velours, à revendre au fripier! Dévoré d'une soif de l'or que rien ne sevré, Harrison n'apprécie un sceptre qu'en orfèvre, Et si quelque couronne à ses désirs s'offrait, 3Ne l'usurperait pas, mais il la volerait. earebone, en extase.

Àh ! pourquoi Dieu fait-il, dans ces jours de misère, Du lion de Jacob un vil bouc émissaire ! Olivier, revêtu d'une robe d'honneur, Semblait toujours marcher à droite du Seigneur; Il était dans nos champs comme une gerbe mûre; Il portait de Juda l'invulnérable armure; Et quand il paraissait à leur œil ébloui, Les Philistins fuyaient, en s'écriant : « C'est lui! » Il était, Israël, l'oreiller de ta couche ! Mais ce miel en poison se change dans ta bouche; Il s'est fait Tyrien; et les enfants d'Édom Ont, avec des clameurs, ri de ton abandon ! Tous les Amorrhéens ont tressailli de joie, En voyant qu'un démon le poussait dans leur voie; Il veut

être, échauffé par l'impure Abisag, Roi comme fut David; — qu'il le soit comme Agag !

LE SOLDAT SYNDERCOMB

Qu'il meure !

LE GÉNÉRAL LAMBERT

Il a comblé sa mesure de crimes.

128 CROMWELL.

LORD DROGHEDA

Drogheda fume encor du sang de ses victimes.

VIS-POUR-RESSLSCITERJÉROBOAM -D'ÉMER.

Sa cour s'ouvre aux enfants de Gomorrhe et de Tyr.

LORD ORMOND

Il a trempé ses mains au sang du Roi martyr î

LE MAJOR GÉNÉRAL HARRISON

Sans respect pour nos droits, acquis par tant de guerres, Il fait aux cavaliers restituer leurs terres î

MORT-AU-PÉCHÉ-PALMER

Hier, à l'impur banquet, qu'au nom de la Cité, Lui donnait le lord-maire, on l'a complimenté ! Il a reçu l'épée, et puis il l'a rendue !

LAMBERT

Ce sont des airs de roi !

LE COLONEL JOYCE

L'Angleterre est perdue î

LE DOCTEUR JENKINS

Il juge, taxe, absout, condamne, sans appel!

SIR RICHARD WILLIS

Il lit assassiner Hamilton, lord Capell,

Lord Holland; — de ce tigre ils ont été la proie.

LE CORROYELR BAREBONE.

Il porte effrontément des justaucorps de soie ï

LE COLONEL OYERTON.

Il nous refuse à tous ce qui nous serait dû. Bradshaw est exilé.

LORD ROCHESTER

Bradshaw n'est pas pendu !

LOUEZ-DIEU-PIMPLETON.

Il tolère, au mépris de la sainte Écriture, Les rites du papisme
et de la prélature.

D A VENANT

il a de Westminster profané les tombeaux.

JOYCE

Amis! non, point de grâce!

sthydercomb, tirant son poignard.

Qu'il meure !

tocs, agitant leurs 'poignards.

Exterminons le tyran et sa race !

En ce moment on frappe violemment à la porte de la taverne.
Les conjurés s'arrêtent : silence de terreur et de surprise. On
frappa de nouveau.

lord or3iond? s* approchant de la porte. Oui va là?

lambert, à part.

Diable !

une voix, au dehors.

Ami !

LORD ORMOSB.

Que veux-tu ?

SCÈNE X

Les Mêmes; RICHARD CROMWELL.

A l'entrée de Richard, tous les puritains s'enveloppent de leurs manteaux et rabattent leurs chapeaux.

Mais, sur mon âme !

Vit-on jamais repaire ainsi barricadé?

Non, jamais château fort ne fut si bien gardé ! Roseberry, Clifford, sans vos voix charitables, Oui dominaient le bruit des flacons et des tables, Votre pauvre Richard se serait rebuté.

Il salue les conjurés autour de lui.

Bonjour, messieurs !... — De qui portiez-vous la santé? Aux vœux que vous formiez souffrez que je m'unisse.

lord clifford, embarrassé.

Cher Richard... nous disions...

LORD ROCHESTER, riant.

Que le ciel vous bénisse !

Quoi ! vous parliez de moi ? mais vous êtes trop bons î

BAREEONE, à part.

Que l'enfer dans ta gorge éteigne ses charbons !

RICHARD CROMWELL.

Je ne vous gêne pas ?

lord roseberry, balbutiant.

Gomment ! vous ?... au contraire !...

Trop heureux ! — Venez-vous nous voir pour quelque chose
cromwell. [faire?]

Hé ! le même motif que vous m'amène ici.

ACTE I, SCÈNE X. loi

carr, à part.

Serait-il du complot ?

SIR RICHARD WILLIS, à part .

Richard Cromwell aussi?

richard cromwell, élevant la voix.

Ali çà ! — Messieurs Sedley, Roseberry, Downie, Clifford, je
vous accuse ici de félonie !

lord roseberry, effrayé.

Que dit-il?

lord clifford, troublé.

Cher Richard....

A part.

Dieu me damne ! il sait tout.

sedley, avec angoisse.

Je vous jure...

richard cro^hyell.

Veillez m'entendre jusqu'au bout.

Vous vous justifierez après, s'il est possible.

lord roseberry, bas aux autres.

Nous sommes découverts !

DOWNIE

Oui, la chose est visible !

richard cromwell, aux mêmes.

Voilà bientôt dix ans que nous sommes amis. Bals, chasses, jeux, plaisirs permis et non permis, . Tout nous était commun jusqu'ici : nos détresses, Nos bonheurs, notre bourse, et jusqu'à nos maîtresses!

chiens étaient à moi ; vous aviez mes faucons ; Et nous passions les nuits sous les mêmes balcons. Quoique mon nom m'enrôle en un parti contraire, Toujours avec vous tous j'ai vécu comme un frère. Et pourtant vous avez, malgré ce bon accord, Un secret pour Richard !... Et quel secret encor î

LORD ROSEBERRY.

Tout est perdu. Que dire?

Interrogez voire âme !

Devais-je enfin m'attendre à cela? ... C'est infâme!

SEDLEY

Croyez, mon cher Richard....

RICHARD CRICWELL.

Oui, cherchez des raisons!

Vous ai-jeLpas toujours servis de cent façons? , Qui fut votre recours, dans vos terreurs profondes, Contre les usuriers, pis que les têtes-rondes? Pour qui, répons, Clifford ! ai-je hier remboursé Quatre cents nobles d'or au rabbin Manassé ?

CLIFFORD, CONfUS,

Je ne saurais nier... le maudit juif...

Downie !

Quoiqu'un biil ait frappé ta famille bannie, Qui, lorsqu'on t'ar-rêta, se lit ta caution? downie, avec embarras.

C'est toi...

Roseberry ! quelle protection Fit garder en prison, comme auteur d'un libelle, Pendant certaine nuit, le mari de ta belle ?

lord rochester, bas à Davenant.

11 a l'air d'un bon diable.

bareeone, bas à Carr.

Ah! rHérodééhonté!

Qui prête l'arbitraire à la lubricité !

lord rochester, à Davenant.

J'admire son moyen d'improviser des veuves !

lord roseberry, à Richard Cromwell.

Oui, de votre amitié j'eus de touchantes preuves... Mais...

richard crosiwell, croisant les bras sur sa poitrine. Et cette amitié, chez moi hors de saison !

ACTE I, SCÈNE X

Vous y répondez tous, — par une trahison !

LORD ROSEBERRY, à part.

Ciel !

lambert, à part.

Où fuir?

LORD CLIFFORD

Trahison?...

SEDLEY

Dieu !

carr, étonné.

Que veulent-ils dire ?

richard croïwell, vivement.

Oui, vous venez sans moi boire ici !

LORD ROSEBERRY.

Je respire !

Bas aux autres cavaliers. .

Le but du rendez-vous échappe à ses regards. Il a vu les flacons, et non pas les poignards.

A Richard Cromwell.

Mon cher Richard, croyez...

RICHARD CROÏWELL.

Haute trahison, dis-je !

Vraiment de votre part ce procédé m'afflige. Quoi! vous vous enivrez, et ne m'en dites rien ! Qu'ai-je fait? suis-je pas, comme vous, un vaurien? Boire sans moi ! c'est mal. D'ailleurs, je sais me taire. Qu'aux puritains surnois vous en fassiez mystère; Que vous vous déguisiez sous ces larges chapeaux, Sous ces manteaux grossiers, je le trouve à propos. Mais vous cacher de moi, qui dans ce sanctuaire Rirais tout le premier de la loi somptuaire, Et des sobres Solons dont les bills absolus Fixent l'écot par tête à trois schellings au plus ! Est-ce là; je vous prie, agir en camarades ? Reculé-je jamais devant vos algarades?

M'a-t-on moins vu, malgré les règlements nouveaux,

Dans les combats de coqs, les courses de chevaux? Enfin, suivant partout votre audace étourdie, N'ai-je pas avec vous — joué la comédie ?

barebone, indigné, à part.

Saducéen !

RICHARD CROMWELL.

Duels, gais festins, mauvais coups, Me trouvent toujours prêt :
— que me reprochez-vous ?

LORD CLIFFORD.

Vos bonnes qualités, dont le mérite éclate, Nous sont chères.

RICHARD CROMWELL.

Mais non. Peut-être je me flatte.

Souvent de nos défauts notre œil est écarté ; Et nous ne nous voyons que du meilleur côté. Ai-je des torts?

SEDLEY

Non pas...

RICHARD CROMWELL.

J'aime qu'on m'avertisse,

LORD ROSEBERRY.

Richard!...

Vous me rendez sans doute la justice De croire que je hais ces puritains maudits, Comme vous ?

EAREBGINE.

Comme nous !

C'est ce que je vous dis.

Eh ! comment supporter ces stupides sectaires, Souillant les livres saints de sanglants commentaires, Qui, toujours dans le meurtre, et toujours louant Dieu » Font des sermons sans fin, et puis, trichent au jeu !

carr, entre ses dents.

Les saints jouer ! tu ments, enfant d'Hérodiade !

ACTE I, SCÈNE X

J'allais faire comme eux une jérémiade.

Laissons cela ! — Tenez, pour vous prouver, amis, Combien je crains peu d'être avec vous compromis, A quel point tous mes vœux aux vôtres se confondent, Combien j'aime la cause où vos souhaits se fondent,—

Il remplit un verre et le porte à ses lèvres.

Je bois à la santé du roi Charles !

tois les conjurés, surpris.

Du roi !

RICHARD CROMWELL, étonné.

Nous sommes seuls ici. Pourquoi cet air d'effroi?

carr, à part.

J'avais bien deviné qu'Israël était dupe. Au fond, c'est des Stuarts qu'en cet antre on s'occupe. Nous verrons !

SIR RICHARD WILLIS, à part.

C'est le fils de Cromwell, cependant!

Mais s'il est du complot, il est bien imprudent !

En ce moment, on entend le bruit de la trompe au dehors. Nouveau silence d'étonnement et d'inquiétude. Le son de la trompe s'interrompt, et une voix forte crie du dehors :

Au nom du parlement, qu'on ouvre la taverne!

Mouvement de terreur parmi les conjurés.

lord rochester, à D avenant.

Pour le coup, nous voilà pris dans notre caverne, Comme Cacus!

LA3IBERT, basa JofCe.

Cromwell nous envoie arrêter!

joyce, bas.

Il sait tout! cette fois on ne peut en douter.

overto^, bas.

Hé bien ! il faut s'ouvrir passage à coups d'épée !

LAMBERT, bas.

Que ferions-nous ! La place est sans doute occupée Par ses gardes.

On entend le bruit de la trompe.

richard cromwell, le verre à la main.

Au diable ! en un pareil moment Venir nous déranger !

LA VOIX DU DEHORS

Au nom du parlement, • Ou'on ouvre la taverne !

BAREEONE.

Obéissons î

il va ouvrir.

lambert, à part.

Ma tête Sur mes épaules tourne, à tomber déjà prête !

Barehone ouvre la porte de la taverne; les autres conjurés enlèvent les volets; et la toile du fond paraît percée de larges fenêtres grillées, à travers lesquelles on aperçoit le marché au vin couvert de peuple. Au milieu du théâtre est le crieur public à cheval, entouré de quatre valets de ville en livrée, armés de piques, et d'une escorte d'archers et de halleshardiers. Le crieur tient une trompe d'une main et un parchemin déployé de l'autre.

ACTE T, SCÈNE XI

LE CRIELR.

Cu'afin que du Seigneur le vœu soit bien connu, Touchant la motion qu'un honorable membre, L'alderman chevalier Pack, a faite à la Chambre, Savoir : de nommer roi mondit lord Protecteur;...

ludlow, bas à Overton.

Bien ! à front découvert marche l'usurpateur !

LE CRIELR.

Et surtout, pour sauver ce peuple instruit et sage Des maux que la dernière éclipse lui présage; Afin que pour chacun Dieu se fasse clément; •

Les Communes, séant à Londre en parlement, Sur Tavis des docteurs que le peuple vénère, Votent pour aujourd'hui jeûne extraordinaire; Enjoignant aux bourgeois de faire l'examen De leurs crimes, erreurs, péchés. — C'est dit!

LE CHEF DES ARCHERS

Sur ce, vu la teneur du bill parlementaire, Mandons aux vivandiers, buvetiers, taverniers, Sôus peine d'une amende au moins de vingt deniers, De clore à l'instant même et taverne et boutiques, Lieux impurs, où du jeûne on romprait les pratiques.

lambert, à part.

Bon ! j'en suis pour la peur quitte encor cette fois !

Bas aux conjurés puritains.

A demain! — Il est temps de nous quitter, je crois.

GARLAXD, bas.

Où nous reverrons-nous ?

BAREBOXE, bas.

Hé ! dans la grande salle De Westminster. Demain, avant l'heure fatale* ♦ Près de son trône impur par mes soins préparé,

Moi, tapissier de Noll, je vous introduirai.

Les conjurés, groupés autour de Barebone, lui serrent la main en signe d'adhésion.

OVERTON

Fort bien. Séparons-nous sans bruit, mais sans mystère.

LE CRIECR ET LES VALETS DE VILLE

Dieu bénisse à jamais le peuple d'Angleterre !

LES CONJURÉS PURITAINS, bas.

Meure Olivier Cromwell !

Ils sortent.

B richard cromwell, aux cavaliers qui se disposent à partir.

Mais c'est fort ennuyeux D'être ainsi pourchassé dans un festin joyeux ! On voit bien que mylord mon père n'est plus jeune. Je ne voudrais pas, moi, d'un trône au prix d'un jeûne !

Il sort avec les cavaliers*

LA SALLE DES BANQUETS, A WHITE-HALL

Au fond on voit la croisée par laquelle sortit Charles Ier pour aller à Pécha faud. — A droite un grand fauteuil gothique près d'une table à tapis de velours où l'on distingue encore le chiffre C. R. (Carolus Rex). Le même chiffre, doré sur un fond bleu , couvre encore les murs, quoiqu'à demi effacé. — Au moment où la toile se lève, le théâtre est occupé par des groupes nombreux de courtisans en habits de palais, qui semblent s'entretenir à voix basse; les ambassadeurs d'Espagne et de France, avec leur suite, sont sur le devant. — L'ambassadeur d'Espagne, à gauche, entouré de pages, d'écuyers, d'alcades de cour, d'alguazils , au milieu desquels un héraut du conseil de Castille porte sur un coussin de velours noir l'ordre delà Toison d'or. — L'ambassadeur de France, à droite, environné de ses pages et gentilshommes; près de lui Mancini; derrière lui deux gentilshommes portant, sur des coussins de velours bleu, l'un une magnifique épée à poignée d'or ciselé, l'autre une lettre à laquelle pend un grand sceau de cire rouge; quatre pages du cardinal Mazarin soutenant un grand rouleau revêtu de taffetas gommé. — L'ambassadeur d'Espagne porte le costume de chevalier de la Toison d'or; toute sa suite est en noir, satin et velours. — L'ambassadeur de France en costume

de chevalier du Saint-Esprit. Sa suite étale un grand bariolage de costumes, d'uniformes et de livrées. — Derrière ces deux groupes principaux, un groupe d'envoyés suédois, un autre d'envoyés piémontais, un autre d'envoyés hollandais, tous remarquables par leurs divers costumes. — Au fond, un dernier groupe de seigneurs anglais, parmi lesquels on remarque, à son habit de brocard d'or et aux deux pages qui le suivent, Hannibal Sesthead, jeune seigneur danois. — Deux sentinelles puritaines, le mousquet et la hallebarde sur l'épaule, se promènent de long en large devant une grande porte gothique au fond de la salle.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC DE CRÉQUY, ambassadeur de France, MAN- CINI, neveu du cardinal Mazarin, et leur suite. DON LUIS DE CARDE- NAS, ambassadeur d'Espagne, et sa suite. PHILIPPI, envoyé de Christine, et sa

SUite. TROIS BOURGEOIS DU CARTON DE VAUD, SIX EN- VOYÉS DE LA RÉPUBLIQUE HOLLANDAISE. HANNIBAL

SESTHEAD, cousin du roi de Danemarck, et deux pages, seigneurs et gentilshommes anglais, deux

LE PAGE

Très-excellent seigneur, tandis qu'en attendant

Le seigneur don Cromwell, Votre Merci déroge, On dit qu'il tient conseil pour...

don luis de cardenas, sévèrement et avec un coup d'œil oblique sur Créquy.

Qui vous interroge?

mancini, bas au duc de Créquy.

C'est gai, qu'un Espagnol, tremblant dans ce palais, Mendie çn s'indignant un regard d'un Anglais! La honte avec l'orgueil lutte sur son visage.

DON LUIS DE CARDENAS, à part.

Comment le Protecteur prendra-t-il mon message?

LE DUC DE CRÉQUY, à MaUClfii.

Mancini, quel est donc ce lieu ?

MANCINI

C'est, monseigneur, La salle des banquets, qui sert de cour d'honneur. De Charle assassiné le chiffre oublié reste Sur ces murs... — et voici la fenêtre funeste Par où sortit ce roi, pour marcher au trépas. Hors du palais natal il n'eut qu'à faire un pas ! Et c'est un régicide, un impie, un sectaire !...

La grande porte s'ouvre à deux battants, et un huissier crie d'une voix éclatante :

Son Altesse mylord Protecteur d'Angleterre !

Tous les assistants se découvrent et s'inclinent avec respect.
Entre Cromwell, le chapeau sur la tête.

SCÈNE IL

Les mêmes; CROMWELL, habit militaire fort simple, justaucorps de buffle, grand baudrier brodé à ses armes , auquel pend une longue épée. WHITE- LOCKE, lord commissaire du sceau, longue robe de salin noir bordée d'hermine, grande perruque . LE COMTE DE CARLISLE, capitaine des gardes du Protecteur, vêtu de son uniforme particulier. STOUPE, secrétaire d'État pour les affaires étrangères.

Pendant toute la scène, le comte de Carlisle se tient debout derrière le fauteuil du Protecteur, l'épée hors du fourreau ; Whitelocke debout à droite; Stoupe debout à gauche, avec un livre ouvert dans la main. — Au moment où Cromwell entre, les assistants se rangent sur deux haies, et restent profondément inclinés jusqu'à ce que le Protecteur soit arrivé à son siège.

cromwell, debout devant son fauteuil.

Paix et salut aux cœurs de bonne volonté ! Puisque chacun de vous est vers nous député, Au nom du peuple anglais, on vous donne audience.

Il s'assied, ôte et remet son chapeau.

Duc de Créquy, parlez !

Le duc de Créquy, suivi de Mancini et de son ambassade, s'approche avec les mêmes révérences que pour un roi. Tous les assistants se retirent au (ml de la salle, hors delà portée de la voix.

LE DUC DE CRÉQUY

Monseigneur î — l'alliance Oui du roi Très-Chrétien vous assure l'appui, Par des liens nouveaux se resserre aujourd'hui. Monsieur de-Maucini va vous lire la lettre Que son oncle éminent par lui vous fait remettre.

Maneini s'approche du Protecteur, fléchit un genou, et lui présente sur le coussin la lettre du cardinal. Cromwell en rompt le cachet et la rend a

cromwell, à Mancini.

Elle est du cardinal Mazarini ? — Lisez.

mancini déploie la lettre et lit:

A Son Altesse Monseigneur le Protecteur de la République d'Angleterre.

« Monseigneur !

» La part glorieuse que les troupes de Votre Altesse ont » prise à la guerre actuelle de la France contre l'Espagne, » l'utile secours qu'elles prêtent aux armes du roi mon maî- » tre dans la campagne de Flandre, redoublent la reconnais- » sance de Sa Majesté pour un allié aussi considérable que >» vous l'êtes, et qui l'aide si efficacement à réprimer la su- » perbe de la maison d'Autriche.

C'est pourquoi le roi a trouvé » bon d'envoyer comme sou ambassadeur extraordinaire près » votre cour, M. le duc de Créquy, chargé par Sa Majesté de » faire savoir à Votre Altesse que la ville forte de Mardyke, » récemment prise par nos gens, a été remise à la disposition » des généraux de la république d'Angleterre, en attendant » que Dunkerque, qui tient encore, puisse leur être livrée con- » formément aux traités. M. le duc de Créquy a en outre la » commission de faire agréer à Votre Altesse une épée d'or, » que le roi de France vous envoie en témoignage de son es- » time et de son amitié. M. de Mancini, mon neveu, vous fera » part du contenu de cette lettre, 'et déposera aux pieds de » Votre Altesse un petit présent que j'ose joindre en mon nom » à celui du roi; c'est une tapisserie de la nouvelle manufac- » ture royale, dite des Gobelins. Je désire que cette marque de » mon dévouement soit agréable à Votre Altesse. Si je n'étais » malade à Calais, je serais passé moi-même en Angleterre, » afin de rendre mes respects à l'un des plus grands hommes » qui aient jamais existé, à celui que j'eusse le plus ambitionné » de servir après mon roi. Privé de cet honneur, j'envoie la per- » sonne qui me touche le plus près par les liens du sang, pour » exprimer à Votre Altesse toute la vénération que j'ai pour

ACTE II, SCÈNE II

» sa personne, et combien je suis résolu d'entretenir, entre elle » et le roi mon maître, une éternelle amitié. » J'ai la témérité de me dire avec passion,

» de Votre Altesse, »> le très-obéissant et très-respectueux serviteur, » Mazarini,

» cardinal de la sainte Eglise romaine. »

Mancini, après une profonde révérence, remet la lettre à Cromwell qui la passe à Stoupe. — Sur un signe du duc de Créquy, les pages en livrée royale déposent sur la table de Cromwell le coussin qui porte l'épée d'or; et sur l'ordre de Mancini, les pages à livrée de Mazarin déroulent sous le* pieds du protecteur un riche tapis des Gobelins.

cromwell, au duc de Mancini.

De ces riches présents, qui nous sont adressés, Veuillez remercier, messieurs, Son Éminence. L'Angleterre toujours sera sœur de la France.

Bas à Whiteïocke.

Ce prêtre, qui me flatte en pliant le genou, [fou!

Me dit tout haut : Grand homme, et tout bas : heureux

Il se retourne brusquement vers les envoyés piémontais.

Et vous, que voulez-vous ?

Les Piémontais s'avancent avec respect.

l'un des envoyés.

Le cœur plein de tristesse, Nous venons demander secours à Votre Altesse.

Et qui donc êtes-vous ?

l'envoyé.

Nous sommes des bourgeois Du canton de Vaud.

cromwell, d'un ton de bienveillance.

Ah!...

l'envoyé.

De tyranniques lois Font peser sur nos jours des entraves bien tristes.

Noire prince est romain, nous sommes calvinistes; Et la flamme et le fer dans nos villes ont lui Afin de nous contraindre à prier comme lui. Notre pays en deuil à vos pieds nous envoie.

cromwell, avec indignation.

Qui vous ose opprimer? qui?

l'envoyé.

Le duc de Savoie.

cromwell, au duc de Créquy .

Monsieur l'ambassadeur de France ! entendez-vous ? Dites au cardinal, que, pour l'amour de nous, Il intervienne aux maux dont ce peuple est victime. La France a sous la main ce duc sérénissime ; Qu'il cède ! — Il est contraire au précepte divin D'opprimer pour la foi ; — d'ailleurs, j'aime Calvin.

Le duc s'incline.

mancinï, bas au duc.

Pour mieux tracer ces mots : Tolérance publique, îi a trempé ses mains dans le sang catholique.

cromwell, à l'envoyé suédois.

Votre nom ? —

Se tournant vers les bourgeois de Vaud qui se retirent au fond de la salle.

En tout temps comptez sur nous, Vaudoisf l'envoyé de suède, s' inclinant.

Phiïppi. Mon pays, Terracine; et je dois Mettre aux pieds d'un héros ce don que lui destine L'auguste Majesté de ma reine Christine.

Il dépose devant Cromwell un petit coffret à cercles d'acier poli, et lui

remet une lettre que le Protecteur passe à Stoupe.

Bas à Cromwell.

Sa lettre vous dira par quel ordre et pour qui Fut dans Fontainebleau tué Monaldeschi.

De cet ancien amant elle s'est donc vengée? l'envoyé, toujours à voix basse.

Mazarin a permis que ma reine outragée

ACTE II, SCÈ.VE II. x

Jusqu'au sein de la France enfin l'exterminât.

croïwell, bas à Whitelocke.

De l'hospitalité pour un assassinat!

l'envoyé, poursuivant.

Ma reine, qui du trône elle-même s'exile, Près du grand Protecteur sollicite un asile.

crqmyvell, surpris et mécontent.

Près de moi?... — Je ne puis répondre sans délais... Pour une reine ici l'on n'a point de palais.

DOX LUIS DE CARDEXAS, à part,

On en aura bientôt pour un roi.

cromwell, après un moment de silence, à Philippî,

Qu'elle reste [neste.

En France... — Aux rois déchus l'air de Londres est fu-

Bas à Whilelocke.

Sa reine courtisane ! une femme sans mœurs ! Oui s'exposerait nue aux publiques rumeurs !

En se retournant, il voit l'envoyé toujours près de lui dans l'attitude d'un homme qui attend. Il l'apostrophe avec surprise :

Hé bien !

philippî, s- inclinant et lui montrant le coffret. Ma mission est encore incomplète.

Plaît-il à Votre Altesse ouvrir cette cassette ?

CROMYVELL.

Qu'enferme-t-elle ?

philippî, toujours incliné.

Ouvrez, seigneur.

CRO3IWELL.

Vous îrfétonnez.

Quel mystère?...

philippî, lui présentant une clefVor.

Seigneur, voici la clef.

CRO3IYVELL.

Donnez.

11 prend la clef; Philippi pose la cassette sur la table, et Cromwell sa prépare à l'ouvrir. Whitelocke l'arrête,

WHiTELOCKE, bas à Cromwell.

Prenez garde, mylord! on a vu plus d'un traître, Pour abattre un grand homme, envoyé par son maître, Lui porter, comme à vous, dans un coffre de fer, Des poisons d'alchimie ou des foudres d'enfer. Le piège en éclatant dévorait sa victime. — On vous en veut. — Cet homme a le regard du crime; Craignez-le. Ce

coffret, que vous alliez ouvrir, Contient peut-être un piège à vous faire mourir.

cromwell , bas à Whitelocke.

Vous croyez?— Il se peut. Eh bien,— ouvrez vous-même, Whitelocke.

whitelocke, effrayé et balbutiant.

Pour vous mon dévoûment extrême..,

Ah Dieu !

cromwell, avec un sourire.

Je le connais, et m'en sers.

A part.

Jugeons-en.

!1 lui remet la clef.

WHITELOCKE, Cl part.

Que de courage il faut pour être courtisan ! Quelle perplexité ! la mort ou la disgrâce. — Ah ! c'est une autre mort !

Il s'approche de la cassette, et met la clef en tremblant dans la serrure.

Mourons de bonne grâce.

Il ouvre la cassette avec la précaution d'un homme qui s'attend à une explosion subite, puis y jette un regard timide, et s'écrie:

Une couronne !

L'envoyé de Suède prend un air radieux.

cromwell, étonné, Quoi !

whitelocke, tirant du coffre et posant sur la table une couronne royale, à part.

C'est bien un piège encor î

PHILIPPI

Ah! Sire, en doutez-vous?

croïvtell. à Whitelocke, haut.

Bon î — Qu'on le fasse fondre !

Je donne ce métal aux hôpitaux de Londres.

A Philippi stupéfait.

Je ne puis mieux» je pense, employer ces joyaux, Ces parures de femme et ces hochets royaux. Je ne saurais qu'en faire.

DOX LEIS DE CARDERAS, à part.

Est-ce donc qu'il s'obstine A rester Protecteur ?

HANCEfi, bas au duc de Créquy.

Il pourrait à Christine Envoyer eu échange une tête de roi.

le duc de créquy, bas à Mancini.

Oui, ce digne présent unirait mieux, je croi, Le vassal régicide
à la reine assassine. crohwell, congédiant Philippi d'un geste mé-
content. Adieu, seigneur suédois, natif de Terracine!

Bas à Whitelocke.

Philippi! Mancini! toujours d'étroits liens Ont marié l'intrigue
à des Italiens.

Ces bâtards des Romains, sans lois, sans caractère. Héritiers
dégradés des maîtres de la terre Qui levèrent si haut le sceptre
des combats, Gouvernent bien encor le monde, mais d'en bas. La
Rome dont l'Europe aujourd'hui suit la règle. Porte un regard de
lynx où planait l'œil de l'aigle. A la chaîne, imposée à vingt
peuples lointains,

CROSTWELI . * °

150 CRO3TWELI.

Succède un fil caché qui meut de vils pantins ! o nains fils des
géants î renards nés de la louve ! Avec vos mots mielleux partout
on vous retrouve, Philippi, Mancini , Torti, Mazarini !

Satan pour intriguer doit prendre un nom en il

Aux envoyés flamands , après une pause.

Flamands, qu'attendez-vous ? les trêves sont finies.

LE CHEF DES ENVOYÉS HOLLANDAIS

Les états généraux des Provinces-Unies , Libres ainsi que vous, comme vous protestants, Vous demandent la paix.

cromwell, rudement.

Messieurs, il n'est plus temps.

D'ailleurs le parlement de cette république, Vous trouve trop mondains dans votre politique, Et ne veut pas sceller des traités fraternels Avec des alliés si vains et si charnels!

Il fait un geste et les Flamands se retirent. Alors il paraît apercevoir pour la première fois don Luis de Cardenas, qui jusque-là s'est épuisé en vains efforts pour être remarqué.

Hé, bonjour donc, monsieur l'ambassadeur d'Espagne ! Nous ne vous voyions pas !

don luis de cardenas, cachant son dépit sous une profonde révérence.

Que Dieu vous accompagne, Altesse ! nous venons, pour un haut intérêt, Réclamer la faveur d'un entretien secret. Nous sommes divisés par la guerre de Flandre : Mais le roi catholique avec vous peut s'entendre ; Et pour montrer l'état qu'il fait de vous encor, Mon maître à Votre Altesse offre la Toison d'or.

Les pages porteurs de la Toison d'or s'approchent.

cromwell, se levant indigné.

Pour qui me prenez-vous ? Qui, moi ? le chef austère Des vieux républicains de la vieille Angleterre, J'irais, des vanités dé-

testable soutien,

DON LUIS DE CARDENAS

A part. Haut.

L'hérétique î — C'est vous que le roi catholique, Le premier, reconnu chef de la république î...

cromwell, l'interrompant.

Croit-il changer, traitant Cromwell en affranchi, Une tour de Sion en sépulcre blanchi ? A moi la Toison d'or ! je laisse aux idolâtres Leurs prêtres histrions et leurs temples-théâtres. Ils cherchent dans l'enfer leurs dieux et leur trésor ; Et l'on a la Toison, comme on eut le Yeau d'or !

Il s'arrête un moment, promène des regards hautains sur toute l'ambassade espagnole, puis continue avec vivacité :

Mais moi ! — m'outrage-t-on en vain ? A ma colère L'envoyé portugais a-t-il soustrait son frère ? Don Luis ! votre maître aurait-il l'impudeur De m'insulter en face, et par ambassadeur ? Ce serait une injure un peu trop solennelle ! Mais partez !

DON LUIS DE CARDENAS, furieux.

Adieu donc. Guerre, et guerre éternelle !

Il sort avec toute sa suite.

mancini, bas au duc de Crêquy.

Le Castillan l'a pris par son mauvais côté. le duc de créquy, à part et regardant la Toison d'or

que les pages emportent.

Cet affront-là, pourtant, je l'ai sollicité ! cromwell, bas à Stoupe.

Il importait de rompre, en cette conférence, Avec l'Espagne, aux yeux des envoyés de France. Mais suivez Cardenas, tâchez de l'apaiser,

Et sachez, s'il se peut, ce qu'il vient proposer.

Stoupe sort.

En ce moment la grande porte se rouvre à deux battants, et un huissier

annonce :

Mylady Protectrice !

cromwell, à part.

Ah ! mon Dieu ! c'est ma femme !

Il fait un geste pour congédier les assistants.

Adieu, monsieur le duc... messieurs...

Tous sortent par une porte de côté en renouvelant leurs profondes révérences. Le comte de Carlisle et Whitelocke reconduisent en cérémonie l'ambassadeur de France. Pendant leur sortie entrent Elisabeth Bouchier, femme de Cromvell ; mistress Fletwood, lady Falconbridge, lady Cleypôle, lady Francis, ses filles. Elles font une révérence à leur père.

SCÈNE III

CROMWELL, ELISABETH BOURCHIER , MISTRESS FLETWOOD, toutes deux en noir, la dernière surtout affecte la simplicité puritaine; LADY FALCON- BRIDGE, vêtue avec beaucoup de richesse et d'été- . ciance; LADY CLEYPOLLE, enveloppée comme une personne malade, l'air languissant ■ ; LADY FRAN- CIS, toute jeune fille, en blanc avec un voile.

cromwell, à la Protectrice.

Bonjour, madame.

Vous avez l'air souffrante. Auriez- vous mal dormi ?

ELISABETH BOURCHIER

Oui, je n'ai jusqu'au jour fermé l'œil qu'à demi.

Décidément, monsieur, je n'aime pas le faste !

La chambre de la reine, où je couche, est trop vaste.

Ce lit armorié des Stuart, des Tudor,

Ce dais de drap d'argent, ces quatre piliers d'or,

Ces panaches altiers, la haute balustrade

Qui m'enferme, captive en ma royale estrade,

Ces meubles de velours, ces vases de vermeil,

ACTE II, SCÈNE

C'est comme un rêve enfin qui m'ôte le sommeil !

Et puis, de ce palais il faut faire une étude.

De ses mille détours je n'ai pas l'habitude.

Oui, vraiment, je me perds dans ce grand White-Hall ;

Et je suis mal assise en un fauteuil royal !

CRO3IWELL.

Ainsi vous ne pouvez porter votre fortune ! Tous les jours
votre plainte...

ELISABETH BOURCHIER

Elle vous importune, Je le sens; mais enfin je préférerais, moi,
Notre hôtel de Cock-Pit à ce palais de roi,

A mistress Fletwood.

Et mille fois, surtout, n'est-il pas vrai, ma fille? Le manoir
d'Huntingdon, la maison de famille !

A Cromwell.

Heureux temps ! Quel plaisir, dès le lever du jour, D'aller voir
le verger, le parc, la basse-cour, De laisser les enfants jouer dans
la prairie, Et puis de visiter, tous deux, la brasserie!...

CRO3IWELL.

Mylady!

ELISABETH BOLRCHIER.

Jours heureux, où Cromwell n'était rien, Où j'étais si tranquille, où je dormais si bien !

CRO3IWELL.

Quittez ces goûts bourgeois.

ELISABETH PO^RCHIER.

Hé pourquoi? j'y suis née.

Aux grandeurs dès l'enfance étais-je condamnée ? Ma vie aux airs de cour ne s'accoutume pas ; Et vos robes à queue embarrassent mes pas ! Au banquet du lord-maire, hier, j'étais hypocondre ! Beau plaisir de dîner tête à tête avec Londres ! Ah ! — Vous-même aviez l'air de vous bien ennuyer. Nous soupions si gaîment, jadis, près du foyer !

Mon rang nouveau...

ELISABETH BOURCHIER

Songez à votre pauvre mère.

Hélas ! votre grandeur, incertaine, éphémère, A troublé ses vieux jours; mille soucis cuisants L'ont poussée au tombeau plus vite que les ans. Calculant les périls où vous êtes en butte, Son œil, quand vous montiez, mesurait votre chute. Chaque fois qu'abattant tour à tour vos rivaux, Londres solennisait vos triomphes nouveaux, Si jusqu'à son oreille engourdie et glacée, Arrivait le bruit sourd de la ville empressée, Les canons, les beffrois, le pas des légions, Et le peuple, éclatant en acclamations, Réveillée en sursaut et relevant sa tête, Cherchant dans ses ter-

reurs un prétexte à la fête, Tremblante, elle criait : «Grand Dieu! mon fils est mort!»

Dans le caveau des rois maintenant elle dort.

ELISABETH BOURCHIER

Beau plaisir ! dort-on là plus à l'aise ? et sait-elle Si vous y rejoindrez sa dépouille mortelle? Dieu veuille que ce soit bien tard !

lad y cleypole, d'une voix languissante.

C'est moi d'abord.

Qui vous précéderai dans ce séjour de mort, Mon père.

Eh quoi ! toujours ces lugubres pensées ! Toujours malade !

LADY CLEYPOL.

Ah oui ! mes forces" affaissées S'en vont; il me fallait l'air des champs, le soleil. Pour moi, ce palais sombre au sépulcre est pareil. Dans ces longs corridors et dans ces vastes salles

ACTE II, SCÈNE III

Règnent les noirs frissons et les nuits glaciales. J'y serai bientôt morte !

cromwell, la baisant au front.

Allons, ma fille, allons !

Nous irons quelque jour revoir nos beaux vallons. Encore un peu de temps, ici, m'est nécessaire.

mistress fletwood, aigrement.

Pour vous y faire un trône enfin ? soyez sincère, Mon père, n'est-ce pas? vous voulez être roi? Mais Fletwood, mon mari, l'empêchera bien!...

Quoi!

Mon gendre !

MISTRESS FLETWOOD.

Il ne veut point suivre une ligne oblique Il ne faut pas de roi dans une république. Avec lui contre vous je m'unis sur ce point.

Et ma fille!

lady falconbridge, à mistress Fletwood.

Vraiment, je ne vous comprends point, Ma sœur! mon père est libre; et son trône est le nôtre, Pourquoi ne serait-il pas roi, tout comme un autre? Pourquoi nous refuser ce plaisir ravissant, D'être altesse royale et princesse du sang ?

MISTRESS FLETWOOD.

Ma sœur, des vanités je suis fort peu touchée : A l'œuvre du salut mon âme est attachée.

LADY FALCO^BRIDGE

Moi, j'aime fort la cour, et ne vois point pourquoi, Quand mon époux est lord, mon père n'est pas roi.

MISTRESS FLETWOOD.

L'orgueil d'Eve, ma sœur, perdit le premier homme! lady fal-copïbridge, se détournant avec dédain. On voit qu'elle n'est pas femme d'un gentilhomme !

cromwell, impatienté.

Taisez-vous toutes deux! — De votre jeune sœur

Imitez le maintien, le calme et la douceur.

A Francis qui rêve l'œil fixé sur la croisée de Charles Ier.

— A quoi pensez-vous donc, Francis ?

LADY FRANCIS

Hélas ! mon père, De ces lieux vénérés l'aspect me désespère.
Votre sœur, près de qui j'ai passé tous mes jours, M'apprit à révérer ceux qu'on bannit toujours. Et depuis peu de temps conduite en ces murs sombres, Je crois sans cesse y voir errer de tristes ombres.

Qui?

Nos Stuarts.

Jusqu'à moi !

LADY FRANCIS

cromwell, à part.

Ce nom vient toujours retentir

LADY FRANCIS

C'est ici que mourut le martyr !

Ma fille !

lady francis, montrant la croisée du fond. Est-ce pas là, mon père, la fenêtre Par où Charles-Premier, qu'on osait méconnaître, Pour la dernière fois sortit de White-Hall ?

cromwell, à part.

innocente Francis, que tu me fais de mai !

Entre Thurioë.

Ah! voici Thurioë.

ACTE II, SCÈNE V

Myiord.

cromwell, à sa femme.

Excusez-moi, mylady... Votre Altesse...

Je voudrais être seul.

ELISABETH BOURCHIER

A qui parlez-vous donc ?

A Votre Altesse.

ELISABETH BOURCHIER

A moi, monsieur Cromwell ! pardon !

Dans toutes mes grandeurs moi-même je m'oublie. Je m'y perds ! mon esprit jamais ne concilie Mes titres empruntés avec mon nom réel, Mylady Protectrice et madame Cromwell.

Elle sort avec ses filles.

Cromwell fait signe aux deux mousquetaires en faction de se retirer de

même.

SCÈNE V

CROMWELL, THURLOE.

Pendant que Thurloë e'tale ses papiers sur la table, Cromwell paraît profondément absorbé dans une triste rêverie. Enfin il rompt le silence avec effort.

Je ne suis pas heureux, Thurloë !

THURLOE.

Mais ces dames Adorent Votre Altesse...

Ah! cinq femmes! cinq femmes!

J'aimerais mieux régir, par décrets absolus, Cinq villes, cinq comtés, cinq royaumes de plus !

THURLOE.

Quoi! vous qui gouvernez l'Europe et l'Angleterre !...

Marie une bourgeoise au maître de la terre ! Je suis esclave, ami!

THURLOE.

Mylord, vous auriez pu...

Non. De tout mon destin l'équilibre est rompu, L'Europe est d'un côté, mais ma femme est de l'autre !

THURLOE.

Si je pouvais changer ma place avec la vôtre, Une femme...

Monsieur, vous êtes bien hardi De supposer cela !

thurloe, intimidé, Mylord... ce que j'en di..*

C'est fort bien! brisons-là!— Qu'avez-vous à m'apprendre?

Il s'assied dans le grand fauteuil.

thurloe, prend un de ses papiers.

Ecosse. — Le marquis grand prévôt veut se rendre. Tout le Nord se soumet au Protecteur.

Après ?

THURLOE.

Flandre. — A capituler les Espagnols sont prêts. Dunkerque au Protecteur sera bientôt remise.

Après ?

THURLOE.

Londres. — 11 vient d'entrer dans la Tamise, Douze grands bateaux-plats, chargés des millions Que Blake aux Portugais prit sur trois galions.

ACTE II, SCÈNE V

Après?

THURLOE.

Le duc d'Holstein ait Protecteur envoie Huit chevaux gris frisons.

Après ?

THURLOE.

Afin qu'on voie Que s'il reçut Robert, il en est désolé; Le grand-duc de Toscane, à qui Blake a parlé, Vous donne en sequins d'or la charge de vingt mules.

Après ?

thurloe, passant à un autre parchemin auquel pend un sceau attaché à une tresse de soie verte. Les clercs d'Oxford, qui furent vos émules, Vous nomment chancelier de l'Université.

Présentant le parchemin au Protecteur.

C'est le diplôme.

Après ?

thurloe, cherchant dans les papiers, Ah!... Sa Sérénité Le czar de Moscovie implore par supplique De votre bienveillance une marque publique.

Après ?

thurloe, tenant un billet, et avec un accent d'inquiétude.

Mylord ! mylord ! on m'avertit sous main Qu'on doit assassiner Votre Altesse demain.

Après ?

THURLOE.

Tout est tramé par les chefs militaires Unis aux cavaliers...

cromwell, V interrompant avec impatience.

Après ?

THURLOE.

Sur ces mystères Ne voulez-vous donc pas, mylord, plus de détail ?

C'est quelque fable encor ! — Terminons ce travail. — Après?

thurloe, continuant.

Le maréchal des diètes de Pologne...

cromwell, l'interrompant de nouveau.

N'est-il donc pas venu des lettres de Cologne ?

thurloe, cherchant dans les dépêches.

Si vraiment! mais rien qu'une.

Et de qui?

THURLOE.

De Manning, Votre agent près de Charle.

Hé, donne!

il prend la lettre et rompt précipitamment le cachet.

Elle est du cinq !

Que tous ces messagers sont lents ! vingt jours de date !

Il lit la lettre, et s'écrie en lisant:

Ah ! monsieur Davenant ! — la ruse est délicate!... —

La nuit ! . .—on éteignit tous les flambeaux ! . .—Comment

Capitulerait-on mieux avec un serment ?

Il faut être papiste ! Ha ! le loyal message

Caché dans son chapeau !... — Précaution fort sage !

Mais je suis curieux. — Thurloe, fais savoir

A monsieur Davenant que je voudrais le voir.

Il loge à la Syrène, auprès du pont de Londre. —

Thurloe sort pour exécuter cet ordre.

Voyons qui de nous deux sa ruse va confondre. Malveillants!
mais dans l'ombre où se cachent vos pas,

ACTE II, SCÈNE V. ÎG

J'ai toujours un flambeau, traîtres, qu'on n'éteint pas î

Rentre Tburloë.

A Thurloë.

Continuons. A-t-on vu l'envoyé d'Espagne ?

THURLOE.

Il vous offre Calais si, dans cette campagne, Vous voulez se-
courir Dunkerque sans délais.

cromwell, réfléchissant.

La France offre Dunkerque et l'Espagne Calais. Mais, ce qui
gâte un peu leur commune assurance, Dunkerque est à l'Espagne
et Calais à la France. Chacun de ces deux rois me présente à des-
sein Des villes à choisir, dans celles du voisin ; Et, pour qu'en ce
débat ma faveur le préfère, Me donne en hypothèque une
conquête à faire. — Avec le roi de France il faut rester d'accord :
A quoi bon le trahir ? L'autre offre moins encoi\

thurloe, continuant son rapport.

Ainsi que les Vaudois, les protestants de Nîme Réclament, opprimés, votre appui magnanime,

CRo3T\YELL.

Au cardinal-ministre on écrira pour eux. Mais quand donc sera-t-il tolérant ?

thurloe, poursuivant.

Devereux Vient d'emporter d'assaut Armagh-la-Catholique, En Irlande, et voici la lettre évangélique Du chapelain Peters sur cet événement : — « Aux armes d'Israël Dieu s'est montré clément. » Armagh est prise enfin ! par le fer, dans les flammes, » Nous avons massacré vieillards, enfants et femmes • » Deux mille au moins sont morts; le sang coule en tout » Et je viens de Téglise y rendre grâce à Dieu ! » [lieu :

CRo^nvELL, avec enthousiasme.

Peters est un grand saint !

THURLOE.

Faut-il de cette race Épargner ce qui reste ?

Et pourquoi ? Point de grâce Aux papistes! soyons dans ce peuple troublé, Comme une torche ardente au sein d'un champ de blé î

thurloe, s'inclinant.

C'est dit.

Dans cette Armagh une chaire est vacante. Nous y nommons Peters ; sa lettre est éloquente.

Thurloë s'incline de nouveau.

thlrloe, reprenant son rapport.

L'Empereur veut savoir pourquoi vous tenez prêts Des armements nouveaux, équipés à grands frais.

cromwell, vivement.

Qu'il nous laisse la guerre et qu'il garde les fêtes ! Avec sa chambre aulique et son aigle à deux têtes, Que me veut l'Empereur ?— M'effrayez-vous ? — Bon Germain ! Parce que, les grands jours, il porte dans sa main Un globe de bois peint qu'il appelle le monde ! Bah!..— Foudre qui jamais ne frappe, et toujours gronde!

Il fait signe à Thurloë de continuer.

THURLOE. .

Le colonel Titus, pour libelle arrêté...

Un drôle! que veut-il?

THURLOE.

Mylord, sa liberté.

Voilà neuf mois qu'il gît dans un cachot horrible», Sur la paille, oublié..

Neuf mois ! c'est impossible,

THURLOE.

On l'y mit en octobre, et nous sommes en juin.

ACTE II, SCÈNE V

Comptez, my lord.

cromwell, comptant sur ses doigts, C'est juste.

THURLOE.

Et mourant de besoin, Le pauvre homme est resté, durant ce long espace, Seul, nu, glacé...

Neuf mois ! Dieu ! comme le temps passe !

Une pause.

— Et maintenant, que fait le secret comité Du parlement, touchant le projet présenté ?

THURLOE.

Contre vous ont parlé Purefoy, Goffe, Pride, Nicholas, et surtout Garland.

cromwell, avec colère.

Le régicide î

THURLOE.

Mais ils auront en vain lutté contre le vent : La majorité vote avec nous; et suivant Lord Pembroke, ancien pair qui dans tous temps sur- La couronne est à vous de droit. [nage, cromwell, avec mépris.

Plat personnage !

THURLOE.

Seul, quoiqu'il penche aussi pour la majorité, Par quelque vain scrupule, à la Bible emprunté, Le colonel John Birch tient la chambre indécise.

On lui doit quelque chose au bureau de l'excise. Pour lever son scrupule un prompt paiement suffit, — Pourvu que le caissier se trompe à son profit. Quant à vous, Thurloe, veuillez, s'il est possible, Avec plus de respect nommer la Sainte-Bible.

thurloe, après s'être humblement incliné. Par votre ambition Fagg se dit excité

Contre vous.

Je le fais sergent de la Cité.

THURLOE.

Trenchard aussi paraît mécontent et morose.

Une dime à Trenchard sur les biens des Montrose !

THURLOE.

Sir Gilbert Pickering, ce juge qui reçoit De toutes mains, devient récalcitrant.

Qu'il soit Baron de l'Échiquier !

THURLOE.

Le reste est mon affaire.

Que mylord seulement daigne se laisser faire. Vous serez aujourd'hui prié très-humblement D'accepter la couronne, au nom du parlement!

Ah ! je le tiens enfin, ce sceptre insaisissable !

Blés pieds ont donc atteint le haut du mont de sable !

THURLOE.

Mais dès longtemps, mylord, vous réglez ?

Non, non, non ■ J'ai bien l'autorité, mais je n'ai pas le nom ! Tu souris, Thurloë. Tu ne sais pas ^uel vide Creuse au fond de nos cœurs l'ambition avide ! Comme elle fait braver douleur, travail, péril, Tout enfin, pour un but qui semble puéril ! Qu'il est dur de porter s^ fortune incomplète ! Puis, je ne sais queljusre, où le ciel se reflète, Environne les rois, depuis les temps anciens. Ces noms, Hoi, Majesté, sont des magiciens ! D'ailleurs, sans être roi, du monde être^i'arbitre ! La chose sans le mot S le pouvoir sans le titre !

ACTE II, SCÈNE V

Pauvretés! va, l'empire et le rang ne font qu'un. Tu ne sais pas, ami, comme il est importun, Quand on sort de la foule et qu'on touche le faite, De sentir quelque chose au-dessus de sa tête ! Ne serait-ce qu'un mot, ce mot alors est tout.

Ici Cromwell, qui s'est abandonné jusqu'à poser familièrement son coude sur l'épaule de Thurloë , se détourne comme réveillé en sursaut, et regarde s'ouvrir lentement une porte basse masquée sous une tapisserie. Israël- Ben-Manassé paraît et s'arrête sur le seuil , en jetant autour de lui un coup d'osil scrutateur suivi d'un profond salut.

SCÈNE VI

deux rabbin. juif, robe grise, en haillons, dos voûté, œil perçant sous de gros sourcils blancs, grand front chauve et ridé, barbe forte.

matasse, uicliné.

Que Dieu, mon doux seigneur, vous guide jusqu'au bout !

C'est le juif Manassé. —

A Thurloë.

Terminez vos dépêches, Thurloë.—

Thurloë s'assied à la grande table. Cromwell s'approche du rabbin. A voix basse :

Que veux-tu?

manassé. bas.

J'ai des nouvelles fraîches.

Un bâtiment suédois, chargé de carolus Qu'il apporte aux amis des anciens rois exclus, Seigneur, est à présent mouillé dans la Tamise.

CROM^VELL.

Le pavillon est neutre î... —Ah ! par ton entremise, Si je puis confisquer le touï adroitement, La moitié du butin t'appartiendra.

MANASSÉ

Vraiment ?

Le navire est à vous, seigneur ! —Faites en sorte Seulement, qu'au besoin Ton me prête main-forte. cromwell écrit quelques mots sur un papier qu'il lui remet.

Voici, mon vieux sorcier, un talisman parfait. Cours, et reviens bientôt m'en apprendre l'effet.

Encore un mot, seigneur !

Hé bien!

MANASSÉ

Je dois vous dire Qu'avec les cavaliers votre Richard conspire.

Comment ?

MANASSÉ

Il m'a payé les dettes de Clifford. /

C'est tout dire.

cromwell, riant.

Tu vois tout dans ton coffre-fort.

Mon fils n'est que léger ; ses liaisons sont folles ; Mais rien de plus.

MANASSÉ

Payer sans compter les pistoles !

C'est quelque chose !

cromwell, haussant les épaules.

Allons, va !

MANASSÉ

De grâce, seigneur, Puisque de vous servir parfois j'ai le bonheur, Pour me récompenser rouvrez nos synagogues, Et révoquez la loi contre les astrologues.

cromwell, le congédiant du geste.

On verra.

ACTE II, SCÈNE VII

manassé, s'inclinant jusqu'à terre.

Nous baisons vos pieds.

A part.

Ces vils chrétiens!

Vis en paix !

A part.

Juif immonde, à pendre entre deux chiens !

Manassé sort par la petite porte, qui se referme sur lui.

THURLOE.

Mylord! — Et maintenant, daignerez-vous m'entendre? Ce navire étranger, l'argent qu'il vient répandre Parmi les malveillants, l'avis du juif maudit, Tout n'est-il pas d'accord avec ce que j'ai dit? Ouvrez les yeux !

CRO3IWELL.

Sur quoi ?

THURLOE.

Sur ces complots infâmes Dont un fidèle avis me dénonce les trames. Du peu que nous savons déjà je frémis.

CRO3TSVELL.

Bah!

Chaque fois qu'en mes mains un tel rapport tomba, Si j'avais à le croire occupé ma pensée, Et mon temps à chercher la trame dénoncée, Mes jours, mes nuits, ma vie aurait-elle suffi!

TRTRLOE.

Le cas présent, mylord, me semble alarmant.

Fi' Thurloe! rougis donc de cette peur panique.

Je sais que pour plusieurs mon joug est tyrannique,

Que certains généraux ne voudraient pas, mon cher,

Voir leur roi de demain dans leur égal d'hier.

Mais l'armée est pour moi. — Quant à l'argent dont parle

Ce juif, c'est un cadeau que me fait le bon Charle,

Et qui vient à propos, surtout dans ce moment,
Pour acquitter les frais de mon couronnement.
Va ! sois tranquille, ami!— Songe aux fausses nouvelles
Dont on à tant de fois tourmenté nos cervelles.
Ces complots sont un jeu des malveillants jaloux
Réduits, par impuissance, à s'amuser de nous !
On entend un bruit de pas ; Cromwell regarde dans une gale-
rie latérale.
Voici des courtisans avec leurs airs de fête.
Je vais prendre un peu l'air, Thurloë. Tiens-leur tête.
Il sort par la petite porte.

SCÈNE VIII

THURLOE, WHITELOCKE, W ALLER, poète du temps; le ser-
gent MÀYNARD, en robe; le colonel-JEPHSON, en uni forme ; le
colonel GRACE, en uniforme; sir WILLIAM MURRAY, en ancien
habit de cour; M. WILLIAM LENTHALL , précédemment orateur
du Parlement; lord BROGHILL, en habit de cou*, CARR.

Carr arrive le dernier, et s'arrête au fond du théâtre, sur lequel
il jette un regard scandalisé, tandis que les autres parlent sans
l'apercevoir.

wkitelocke, à Thurloë.

Son Altesse est absente ?

THURLOE.

Oui, mylord.

M. WILLIAM LENTHALL, à ThUlloë,

Je voulais Lui rappeler mes droits... .

ACTE II, SCÈNE VIII

LE SERGENT 3IAYNARD , à TllUrloë.

Je venais au palais Pour une chose urgente...

LE COLONEL JEPHSON, à Tklivloë.

Une importante affaire M'amenait...

SIR WILLIAM 3ILRRAY, à Thlllioë.

Ce pïacet qu'à mylord je défère, Dans sa future cour sollicite
un emploi...

w aller, à Thurloë, Ne point importuner Son Altesse, est ma
loi: Cependant...

Ils parlent avec une volubilité extrême et presque tous ensemble. Thurloë paraît faire des efforts inutiles pour se faire entendre et se délivrer de leur importunité.

CARR,cr^ne voix éclatante et les yeux fixés à la voûte. Voilà donc la nouvelle Sodome !

Tous se retournent avec surprise, en attachant leurs regards sur Carr qui

demeure immobile, les bras croisés sur sa poitrine.

SIR WILLIAM MURRAY

Mais quel est cet étrange animal?

carr, avec gravité.

C'est un homme.

Je conçois qu'il apporte un visage inconnu Dans cet antre, où Baal montre sa face à nu, Où l'on ne voit que loups, histrions, faux prophètes, Ivrognes, éperviers, dragons à mille têtes, Serpents ailés, vautours, jureurs du nom de Dieu, Et basilics, portant pour queue un dard de feu !

w aller , riant.

Si ce sont nos portraits, grand merci, monsieur l'homme!

carr, s7 animant.

Convives de Satan ! la cendre est dans la pomme . Mangez! — Le peuple est mort, vampires d'Israël; Mangez sa chair, la chair des saints élus du ciel, La chair des forts, la chair des officiers de guerre, La chair des chevaux!...

w aller, riant plus fort.

Bon î le mets n'est pas vulgaire, Ainsi nous avons tous cet honneur sans rival D'être des basilics qui mangent du cheval !

Rire général parmi les courtisans.

carr, furieux.

Riez, bouches d'enfer!

w aller, ironiquement.

J'aime la politesse.

TOUS

Mettons-le hors !

M. WILLIAM LENTHALL.

Il s'approche de Carr, et cherche à le faire sortir.

Bonhomme, allons, si Son Altesse Entrait...

Ils veulent l'entraîner; Carr leur résiste. CARR.

Ce n'est pas moi qui sortirais, c'est vous,

WHITELOCKE.

C'est un saint.

WALLER

C'est un fou.

CARR

Vous êtes ivres tous !

Ivres d'orgueil, d'erreur, de vin troublé de lie : Et c'est vous qui nommez ma sagesse folie !

LORD BROGHILL.

Mais Son Altesse, ami, va venir...

Je l'attend.

LORD BROGHILL.

Pourquoi, de grâce ?

CARR

Il faut que ma bouche à l'instant Parle à cet Ichabod que vous nommez Altesse.

LORD BROGHILL.

Monsieur, confiez-moi ce qui vous intéresse,

ACTE II, SCÈNE IX

Je le dirai pour vous, et le crédit que j'ai... — Je suis lord Broghill.

carr, amèrement.

Ah ! qu'Olivier est changé !

Un vieux républicain fait tache en son cortège ! Broghill,— un cavalier,— chez Cromwell me protège î thurloe, qui jusqu'alors a paru considérer Carr

avec attention, à part.

Cet homme m'est connu!... Ce qu'il dit n'est pas clair; Mais, quelque fou qu'il soit, le drôle m'a bien l'air De manquer à Bedlam, moins qu'à la Tour de Londres. Allons chercher mylord.

II sort.

SCÈNE IX

Les mêmes, excepté THURLOE.

lord broghill, d'un air de protection, à Carr. Oui, l'on pourrait répondre Pour vous, l'ami! mais...

carr, avec un sourire triste.

Bien ! c'est ainsi qu'à Sion Le diable au fils de l'homme offrit sa caution.

WH1TELOCKE.

Intraitable !

WALLER

Incurable !

TOUS

Hé, qu'à cela ne tienne !

Chassons-le !

Ils s'avancent de nouveau vers Carr qui les regarde fixement.
CARR.

Arrière tous! il faut que j'entretienne Cet homme qui devint,
aux yeux de nos soldats, De Judas Machabée Ischariot Judas !

LORD EROGEILL.

Fou!

W ALLER

Pour dire Cromwell drôle est la périphrase !

CARR

Avant qu'au feu du ciel Sodome ne s'embrase, Je suis Tange
envoyé pour avertir Loth... w aller, riant.

Quoi!

Les anges du Seigneur sont tondus comme toi !

LE COLONEL JEPHSON, riant.

Je vois avec plaisir que tu montes en grade : Tu t'es transformé d'homme en ange.

sir William murray, à Carr en le poussant.

Camarade !

Allez-vous ennuyer mylord de visions ?

Aux autres.

C'est qu'il le distrairait de nos pétitions !

Rudement à Carr.

Dehors !

LE COLONEL JEPHSON

Dehors !

LE SERGENT MAYNARD

Dehors !

TOUS

Allons, vite ! qu'il sorte !

carr, gravement.

Cessez, je vous le dis, de parler de la sorte.

LE SERGENT MAYNARD

Mylord, s'il te voyait, t'enverrait à la Tour.

Carr le regarde en haussant les épaules.

sir william murray, désignant la toilette puritaine
de Carr.

D'ailleurs, est-ce un costume à paraître à la cour?

M. WILLIAM LENTHALL.

Il faudrait que mylord ne se respectât guère Pour te parler.

ACTE 11? SCÈ>*E X

tôt s.

Dehors !

Ils se jettent sur Carr et veulent l'entraîner.

carr, se débattant, avec une voix lamentable . Dieu des hommes de guerre !

o Sabaoth! sur moi jette un coup d'œil!... tôt s, le repoussant.

Va-t'en.

ckK&. poursuivant son invocation, et levant les yeux

au ciel.

Je lutte pour ta cause avec Léviathan !

Entre Cromwell accompagné de Thurloe. Tous s'arrêtent, se découvrent et s'inclinent jusqu'à terre. Carr remet sur sa tête son chapeau qui était tombé dans la bagarre, et reprend son attitude austère et extatique.

cromwell, considérant Carr avec surprise. C'est Carr l'indépendant !

Aux autres avec un geste dédaigneux.

Sortez î

A part.

Mystère étrange î

Tous, frappés d'étonnement, sortent avec une révérence profonde. Carr

demeure impassible.

w aller, bas à M. William Lenthall, et en lui montrant Carr.

Il neus l'avait prédit. — Laissons Loth avec l'ange.

SCÈNE X

CARR, CROMWELLI.

Cromwell, resté seul avec Carr, le regarde quelque temps en silence d'un air sévère et presque menaçant. Carr, grave et calme, les bras croisés sur la poitrine, fixe ses yeux sur les yeux du Protecteur, sans les baisser un seul moment. Enfin Cromwell prend la parole avec hauteur. CROMWELL.

Carr ! le long parlement vous fit mettre en prison : Qui donc vous en a fait sortir ?

carr, tranquillement.

La trahison !

cromwell, étonné et alarmé.

Que dites-vous ?

A part.

A-t-il la cervelle troublée ?

càrr, rêveur.

Oui, j'offensai des saints la suprême assemblée. Nous sommes tous proscrits maintenant sous ta loi, Moi coupable, par eux ; eux innocents, par toi !

Puisque vous approuvez l'arrêt qui vous afflige, Qui donc brise vos fers ? #

carr, haussant les épaules.

La trahison, te dis-je !

Car, vers un nouveau crime, aveugle, on m'entraînait ;v J'ai vu le piège à temps.

Quoi donc ?

CARR

Baal renaît !

CROxMWELL.

Expliquez-vous !

CARR

Il s'assied dans le grand fauteuil.

Écoute ! un noir complot s'apprête...

A Cromwell qui est resté debout et découvert, en lui montrant la sellette de Thurloë.

Assieds-toi, Cromwell ! mets ton chapeau sur ta tête !

Cromwell hésite un instant avec dépit, puis se couvre et s'assied sur l'escabelle.

Surtout n'interromps pas !

cromwell, à part.

Tous ces airs-là, mon cher, Dans tout autre moment, tu me les paîrais cher !

carr, avec une douceur grave.

Quoiqu'Olivier Cromwell ne compte point ses crimes ;

A' TE II, SCÈNE X

Qu'il n'ait pas un remords, certes, par cent victimes; Que sans cesse il enchaîne, en ses jours pleins d'horreurs. L'hypocrisie au schisme, et la ruse aux fureurs...

cromwell, se levant indigné.

Monsieur!....

Tu m'interromps ! —

Cromweil se rassied d'un air de résignation forcée. Carr poursuit.

Quoiqu'Olivier habite Dans la terre d'Egypte avec le Moabite,
Le Babylonien, le païen, l'arien.

Qu'il fasse pour soi tout, et pour Israël rien; Qu'il repousse les saints, se livrant sans limite Au peuple amalécite, ammonite, édomite; Qu'il adore Dagon, Astaroth, Élimi, Et que l'ancien serpent soit son meilleur ami; Ouoiq'enfin, du Seigneur méritant la colère, Il ait brisé du pied le vieux droit populaire, Chassé le parlement que Sion convoqua, Et qu'aux frères du Christ sa bouche ait dit : Racal Malgré tant de forfaits, pourtant je ne puis croire Qu'il ait le cœur si dur, qu'il ait l'âme si noire, Non ! qu'à ce point tu sois abandonné du ciel ! De ne pas confesser en face d'Israël, Que pour ce peuple anglais, sanglant, plein de misères Sur le fumier de Job étalant ses ulcères, Entre tous les bienfaits qu'il peut

devoir au sort, Le plus grand des bonheurs, Cromweil, serait ta mort î

cromwell, reculant sur son tabouret.

Ma mort, dis-tu?...

carr, avec mansuétude.

Cromwell, tu m'interromps sans cesse, Là. sois de bonne foi ! l'encens de la bassesse T'enivre ; cesse un peu d'être ton partisan. Parlons sans nous fâcher! oui, ta mort, conviens -en, Serait un grand bonheur ! ah ! bien grand !

cromwell, dont la colère augmente.

Téméraire !

carr , toujours imperturbable.

Pour moi, j'en suis vraiment si convaincu, mon frère, Oui, que dans ce seul but, toujours, sous mon manteau, En attendant ton jour, je garde ce couteau.

Il tire de son sein un long poignard et le présente au Protecteur. CROMWELL.

Il fait un saut d'épouvante en arrière.

Un poignard î l'assassin ! — Holà, quelqu'un ! —

A Carr.

De grâce, Mon cher Carr!...

A part.

Par bonheur je porte une cuirasse î carr, remettant son poignard dans sa poitrine. Ne tremble pas ! Cromwell ! n'appelle pas ! cromwell, effrayé.

Enfer !

carr.

Quand on tue un tyran, lui fait-on voir le fer ? Sois tranquille : ton heure encor n'est pas sonnée ! — Je viens même ravir ta tête condamnée Aux coups d'un fer vengeur, moins pur que celui-ci.

Il désigne le poignard caché dans sa poitrine.

cromwell, à part.

Où veut-il en venir ?

carr.

Viens te rasseoir ici !

Ta vie en ce moment est pour moi plus sacrée Que la chair du pourceau pour la biche altérée, Ou les os de Jonas pour le poisson géant Qui le sauva des flots dans son gosier béant.

Cromwell revient s'asseoir, et jette sur Carr un regard curieux et déliant.

cromwell , à part.

Il faut patiemment le laisser dire.

ACTE II, SCÈNE X

CARR

Écoute.

Un complot te menace, et tu comprends sans doute Que s'il ne menaçait que toi, je n'irais pas Perdre à t'en informer mes discours et mes pas ! Tu me rends bien plutôt la justice de croire Que de s'y joindre aux saints Carr se serait fait gloire! Mais il s'agit ici de sauver Israël.

Je te sauve en passant : tant pis !

Est-il réel, Ce complot? Savez-vous où la bande s'assemble?...

CARR

J'en sors.

Vraiment ! qui donc vous ouvrit la Tour ?

CARR

Tremble !

— Barksthead !

Il me trahit ! il a pourtant signé L'arrêt du roi.

CARR

L'ospoir uu pardeTî l'a g^gné.

C'est donc pour rétablir fuart ?

Écoute encore.

Lorsqu'à ce rendez-vous j'arrivai dès l'aurore, J'espérais bonnement qu'il s'agissait d'abord De délivrer le peuple en te donnant la mort...

Merci!...

CARR

Puis, qu'on rendrait au parlement unique Son pouvoir, que brisa ton despotisme inique.

Mais à peine introduit, je vis un Philistin En pourpoint de velours tailladé de satin. Ils étaient trois. Le chef des conciliabules Vint me chanter des brefs, des quatrains et des bulles.,

Des quatrains?...

CARR

C'est le nom de leurs psaumes païens.

Bientôt vinrent des saints, de pieux citoyens, Mais leurs yeux fascinés par des charmes étranges Souriaient aux démons qui se mêlaient aux anges ; Les démons criaient : « Mort à Cromwell ! » Et tout bas, Ils disaient : « Profitons de leurs sanglants débats. » Nous ferons succéder Babylone à Gomorrhe, » Les toits de bois de cèdre aux toits de sycomore, » La pierre aux briques, Dor à Tyr, le joug au frein, » Et le sceptre de fer à la verge d'airain ! »

Charles-Deux à Cromwell , n'est-ce pas?

CARR

C'est leur rêve.

Mais Jacob ne veut pas qu'avec son propre glaive, On immole son bœuf sans lui donner sa part; Qu'on abatte Cromwell au profit de Stuart ! Car entre deux malheurs il faut craindre le pire. Si méchant que tu sois, j'aime mieux ton empire Qu'un Stuart, un Hérode, un royal débauché, Gui parasite, enfin du vieux chêne arraché ! — Confonds donc ces complots que ma voix te révèle !

cromwell, lui frappant sur l'épaule.

Je suis reconnaissant, ami, de la nouvelle.

A part.

Coup du ciel ! Thurloe" n'avait pas tort, vraiment !

A Carr, d'un air caressant.

Donc les partis rivaux du roi, du parlement, Sont ligués contre moi ? — Du côté royaliste

ACTE II, SCÈNE X

Quels sont les chefs ?

CARR

Crois-tu qu'on m'en ait fait la liste ? Je me soucie, ami, de ces maudits satans Autant que de la paille où j'ai dormi sept ans ! Pourtant, s'il m'en souvient, ils nommaient à voix haute Rochester... lord Ormond...

ckokwell, saisissant un papier et une plume avec

précipitation.

En es-tu sûr, mon hôte?

Eux à Londres !

Il écrit leurs noms sur le papier qu'il tient. A Carr.

Voyons : fais encore un effort.

Il se place en face de Carr, et l'interroge du geste et du regard.

carr, lentement et recueillant ses souvenirs, Sedley...—

CROMWELL, écrivant.

Bon!

CARR

Drogheda,— Roseberry,— Clifford...— cromwell, continuant d'écrire .

Libertins ! —

Il s'approche de Carr avec un redoublement de douceur et de séduction.

Et les chefs populaires ?

carr, reculant indigné.

Arrête !

Moi. te livrer nos saints, les yeux de notre tête ! Non, quand tu m'offrirais dix mille sicles d'or, Comme le roi Saïl à la femme d'Endor. Non, quand tu donnerais cet ordre à quelque eunuque D'essayer le tranchant d'un sabre sur ma nuque. Non. quand tu

m'enverrais, pour mes rébellions, Ainsi que Daniel, dans la fosse aux lions. Non, quand tu ferais luire un brasier de bitume, Horrible, et sept fois plus ardent que de coutume; Quand je verrais, jeté dans ce brûlant séjour.

La flamme autour de moi grandir comme une tour, Et dorant les maisons d'un vil peuple inondées, Dépasser le bûcher de trente-neuf coudées !

Calme-toi!

CARR

Non, jamais! quand tu me donnerais Les champs qui sont dans Thèbe et ceux qui sont auprès, Le Tigre et le Liban, Tyr aux portes dorées, Ecbatanes, bâtie en pierres bien carrées, Mille bœufs, le limon du Nil égyptien, Quelque trône, et tout Part de ce magicien Oui faisait en chantant sortir le feu de l'onde, Et d'un coup de sifflet, venir des bouts du monde, A travers les grands cieux et leurs plaines d'azur, La mouche de l'Egypte et l'abeille d'Assur ! Non ! quand tu me ferais colonel dans l'armée !

CROMWELL , à part.

On ouvre mal de force une bouche fermée. Ne l'essayons pas !

A Carr, en lui tendant la main.

Carr! nous sommes vieux amis.

Comme deux bornes, Dieu dans son champ nous amis...

CARR

Cromwell pour une borne a fait du chemin !

Frère, A d'imminents dangers tu viens de me soustraire. Je ne l'oublierai point. Le sauveur de Cromwell...

carr, brusquement.

Ah ! pas d'injures ! — Carr n'a sauvé qu'Israël.

cromwell , à part.

Ha! sectaire arrogant, qu'il faut que je ménage ! Caresser qui me blesse ! à mon rang, à mon âge ! .

A Carr humblement.

Que suis-je? un ver de terre.

ACTE II, SCÈNE X

CARR

Oui, d'accord sur cela !

Tu n'es pour l'Éternel qu'un ver, comme Attila, Mais pour nous, un serpent!— Veux-tu pas la couronne?

cromwell, les larmes aux yeux.

Que tu me connais mal ! La pourpre m'environne, Mais j'ai l'ulcère au cœur. Plains-moi!

carr, avec un rire amer.

Dieu de Jacob!

Entends-tu ce Nemrod qui prend des airs de Job ?

cromwell, d'un accent lamentable.

Je le sens, j'ai des saints mérité les reproches.

carr.

Va, va, le Seigneur Dieu te punit par tes proches !

cromwell, surpris.

Comment ! que veux-tu dire ?

carr, avec triomphe.

Il est encore un nom Que tu peux ajouter à ta liste... — Mais non, Pourquoi parler ? le crime est puni par le vice.

Cromwell, dont cette réticence éveille les soupçons, s'approche vivement de

Carr.

Quel nom ? Dis-moi ce nom ! pour un pareil service Tu peux tout demander, tout exiger...

carr, comme frappé d'une idée subite.

Vraiment!

Tiendras-tu ta promesse ?

Elle vaut un serinent.

CARR

Je puis à certain prix te dévoiler ta plaie. cromwell, avec une satisfaction dédaigneuse, à part. Qu'ils soient à qui les flatte ou

bien à qui les paye, Tous ces républicains sont les mêmes au fond
; Et leur vertu de cire à mon soleil se fond.

Haut.

Ou'exiges-tu, mon frère? Est-ce un litre héraldique? Un grade?
un domaine?...

CARR

Hein?

CRO3IWELL.

Que veux-tu? parle.

CARR

Abdique.

cromwell, à part.

ïï est incorrigible î —

Haut, après un moment de réflexion.

Ami, pour abdiquer, Suis-je roi ?

CARR

Subterfuge ! hé quoi, déjà manquer A ta promesse ?

cromwell , interdit.

Hé non î

CARR

Je le vois, tu balances,

cromwell, soupirant.

Hélas ! je me suis fait cent fois des violences Pour garder le pouvoir. Le pouvoir est ma croix.

carr, hochant la tête.

Tu ne t'amendes point, Cromwell? Il est, je crois, Plus aisé qu'un chameau passe au trou d'une aiguille. Ou le Léviathan au gosier de l'anguille, Qu'un riche et qu'un puissant par la porte des cieux !

cromwell, à part.

Fanatique !

carr, à part.

Hypocrite ! —

A Cromwell.

En discours captieux Tu t'épuises en vain...

ACTE II, SCÈNE X

cromwell, d'un air contrit.

Daigne m'entendre, frère.

J'en conviens, ma puissance est injuste, arbitraire; Mais il n'est dans Juda, dans Gad, dans Issachar, Personne qu'elle ac-

cable autant que moi, cher Carr. Je hais ces vanités, à fuir aux catacombes, Mots, rendant un son creux comme le mur des tombes, Trône, sceptre, honneurs vains que Charles nous légua. Faux dieux, qui ne sont point l'alpha ni l'oméga ! Pourtant je ne dois pas sur ce peuple que j'aime Rejeter brusquement l'autorité suprême, Avant l'heure où viendront régner dans nos hameaux Les vingt-quatre vieillards et les quatre animaux. Ta donc trouver Saint-John, Selden, jurisconsultes, Juges en fait de lois, docteurs en fait de cultes : Dis-leur de faire un plan pour le gouvernement, Oui me permette enfin d'en sortir promptement. — Es-tu content?

carr, hochant la tête.

Pas trop. Ces docteurs qu'on invoque Ne rendent bien souvent qu'un oracle équivoque. Mais je ne veux pas, moi, te laisser à demi Satisfait...

cromwell, avec aridité.

Dis-moi donc quel est l'autre ennemi.

Quel est son nom?

CARR

Richard Cromwell.

cromwell, douloureusement.

Mon fils !

carr, imperturbable .

Lui-même.

'— Es-tu content, Cromwell ?

cromwell, absorbé dans une stupeur profonde. Le vice et le blasphème L'ont jusqu'au parricide amené lentement.

Le juif avait raison ! — Céleste châtimement! J'assassinai mon roi; mon fils tuera son père !

CARR

Que veux-tu? la vipère engendre la vipère.

Il est dur, j'en conviens, de voir son fils félon,

Et, sans être un David, d'avoir un Absalon.

Quant à la mort de Charle, où tu crois voir ton crime,

C'est le seul acte saint, vertueux, légitime,

Par qui de tes forfaits le poids soit racheté,

Et de ta vie encor c'est le meilleur côté.

cromwell, sans V entendre.

Richard, que je croyais insouciant, frivole, Léger, comme l'oiseau qui chante et qui s'envole, Vouloir ma mort ! —

Avec instance, à Carr, en lui prenant la main.

Mais dis, frère, es-tu bien certain ?

Mon fils?...

CARR

Au rendez-vous il était ce matin.

Où donc, ce rendez-vous ?

CARR

Taverne des Trois-Grues.

Que disait-il ?

CARR

Beaucoup de choses incongrues.

Il riait.

Il riait !

Puis, il chantait très-fort, Jurait avoir payé les dettes de Clifford...

cromwell, à part.

Le juif me l'a bien dit!

carr.

Mais, voudras-tu me croire?

ACTE II, SCÈNE X

A la santé d'Hérode enfin je l'ai vu boire !

D'Hérode ! Quel Hérode ?

CARR

Hé oui, de Balthasar !

Comment ?

CARR

De Pharaon !

Voudrais-tu par hasard Parler?...

CARR

De l'Antéchrist ! qu'on nommait roi d'Ecosse, Ou Charles-Deux !

cromwell, pensif.

Mon fils ! libertinage atroce ! Boire à cette santé, c'était boire à ma mort ! Des rires, un festin, des chants, — pas un remord ! Par-ricide folâtre ! un jour, sur ton front pâle, Écrira-t-on : Cala, ou bien Sardanapale ?

CARR

L'un et l'autre.

Entre Thurloë. Il s'approche avec un air de mystère de Cromwell

therloe, bas à Cromwell.

Mylord, Richard Villis est là.

Au moment où il aperçoit Thurloë, Cromwell reprend une apparence

sérénité.

Richard Willis ! —

A part.

Il va m'éclaircir tout cela.

A Thurloë.

J'y vais.

thurloë, lui désignant la grande porte par laquelle sont sortis les courtisans.

Ces gentlemen, groupés à votre porte

Peuvent-ils rentrer ?

Oui, puisqu'il faut que je sorte.

Remettons-nous : il sied d'être toujours serein.

Si mon cœur est de chair, que mon front soit d'airain*

Rentrent les courtisans conduits par Thurloe. Ils saluent Cromwell, qui leur fait signe de la main et s'adresse à Carr.

cromwell, prenant la main de Carr.

Merci, mais sans adieu, frère ! soyez des nôtres. Cromwell mettra toujours Carr avant tous les autres. Mon pouvoir pour vos vœux ne sera pas borné.

Il sort avec Thurloë. Tous s'inclinent, excepté Carr.

- carr, resté seul sur le devant du théâtre. C'est ainsi qu'il abdique ! usurpateur damné !

SCÈNE XL

CARR, WHITELOCKE, WALLER, le sergent MAY- NARD, le colonel JEPHSON, le colonel GRACE, sir WILLIAM MURRAY, M. WILLIAM LENTHALL, lord BROGHILL.

Tous les courtisans regardent sortir Cromwell d'un œil de'sapointé, et considèrent Carr avec surprise et envie,

sir william murray, aux autres courtisans dans le
fond.

Voyez comme à cet homme a parlé Son Altesse. Pour lui, que de bonté !

carr, toujours seul sur le devant du théâtre. Que de scélératesse !

M. WILLIAM LENTHALL.

Il daignait lui sourire !

carr.

Il ose m'outrage rî

ACTE II, SCÈNE XI

LE COLONEL JEPHSON

Quel honneur!

CARR

Quel affront! et comment me venger?

WALLER

C'est quelque favori ! *

CARR

Je suis donc sa victime !

Il n'est pas jusqu'à moi que le tyran n'opprime !

SIR WILLIAM MIJRRAY.

Tout est pour lui l

CARR

Cromwell me prendrait mon trésor, Ma vertu ! moi servir Nabuchodonosor !

Moi, dans sa cour ! j'irais, quand Sion me contemple, Comme un lin jadis blanc que les vendeurs du temple Ont souillé de safran, de pourpre ou d'indigo, Changer mon nom de Carr au nom d'Abdenago! sir William murray, examinant Carr.

Certain air de noblesse en son maintien me frappe. Nous l'avions mal jugé d'abord.

CARR

Suis-je un satrape?

Pour qui me prend Cromwell ?

M. William lenthall , à sir William Murray.

C'est un homme en crédit.

sir William murray, à M. William Lenthall Quelqu'un de qualité, monsieur, sans contredit. Son costume n'est pas rigoureusement...

carr, toujours dans son coin.

Traître !

M, WILLIAM LENTHALL, à part.

L'amitié que pour lui mylord a fait paraître Doit être utile à ceux dont, par occasion, Il daigne apostiller quelque pétition.

S'il voulait me servir?... du maître il a l'oreille.

Il s'approche de Carr avec force révérences.

Mylord, — daigneriez-vous, par grâce sans pareille. Dire à qui vous savez, pour moi, bon citoyen, Mylord, un de ces mots que vous dites si bien ! J'ai droit d'être fait lord : je suis maître des rôles, Et...

, carr, ouvrant des yeux étonnés.

J'ai pendu ma harpe à la branche des saules, Et je ne chante pas les chants de mon pays Aux Babyloniens, qui nous ont envahis !

En voyant la démarche de Lenthall, tous s'approchent précipitamment et environnent Carr.

LE SERGENT MAYNARD, à Carr.

A nos pétitions...

m. William lenthall, découragé, à Maynard. Il nous garde rancune !

sir William murray , perçant le groupe. Hé ! Sa Grâce ne veut en apostiller qu'une. Protégez-moi, mylord ! — Puisqu'on va faire un roi, Je puis à Son Altesse être utile, je croi. Je suis noble écos-sais. De faveurs sans égales J'ai joui, tout enfant, près du prince de Galles ! Chaque fois que cédant à quelque esprit mauvais, Son Altesse Royale avait failli, j'avais Le privilège unique et qui n'était pas mince, De recevoir le fouet que méritait le prince.

carr, avec une indignation concentrée.

Plat Sycophante ! ainsi^ doublement criminel, il fut vil chez Stuart, il est vil chez Cromwelî Comme Miphiboseth, il boite des deux jambes.

waller, à Carr, en lui présentant tin papier. Mylord, je suis Waller! j'ai fait des dithyrambes Sur les galions pris au marquis espagnol!..,

carr, entre ses dents.

L'or t inspire et te paye, adorateur de Noll !

ACTE II, SCÈNE XI

LE COLONEL JEPHSON, à Carr.

Monsieur, dites mon nom, de grâce, à Son Altesse. Le colonel Jephson! — Ma mère était comtesse. Je voudrais être admis à la Chambre des pairs.

LE SERGENT MAYNARD, à Carr.

Dites au Protecteur ce que pour lui je perds. Georges Cony, frappé d'une taxe illégale, M'a pris pour avocat. Ma table est bien frugale. J'ai pourtant refusé !...

carr, à part.

Je vois dans leur jargon Le venin de l'aspic et le fiel du dragon.

sir wtlliam murray, à Carr.

De grâce, une apostille au bas de mon mémoire?

carr, rudement.

Va dire à Belzébuth de signer ton grimoire ! '

Mylord se fâche !

Aux autres.

— Aussi vous l'étourdissez tous ï w aller, à Carr.

Je demande une place...

CARR

A l'hôpital des fous ?

le colonel grâce, riant.

C'est bon pour un poète !

A Carr.

— Appuyez ma démarche...

CARR

Non, Noe' n'avait pas plus d'animaux dans l'arche

LE COLONEL JEPHSON

Monsieur, j'ai le premier offert au Parlement De faire Olivier roi...

SIR WILLIAM MURRAY

Quatre mots seulement, Mylord ! . . .

carr, furieux.

Mylord ! monsieur ! confusion des langues ! Le bruit des fers est doux auprès de ces harangues. Je préfère un geôlier à ces prêtres de Bel, Certe, et la tour de Londre à la tour de Babel ! Rentrons en prison ? — Puisse Israël les confondre !

Il se fait jour à travers les courtisans et sort.

SCÈNE XII

Les mêmes, excepté CARR ; ensuite THURLOE.

SIR WILLIAM MURRAY

Que parle-t-il de tours de Babel et de Londre?

LE SERGENT MAYNARD

Cet ami de mylord dit qu'il rentre en prison !

WALLER

Ce n'est décidément qu'un fou !

M. WILLIAM LENTHALL.

Quelle raison Rend Son Altesse affable à cet énergumène ?

Entre Thurloë.

thurloe, saluant.

De mylord Protecteur l'ordre exprès me ramène. Son Altesse ne peut recevoir aujourd'hui.

le colonel jephson, avec humeur.

Cromwell reçoit ce drôle et ne reçoit que lui !

Ils sortent d'un air mécontent. — Au moment où tous quittent la salle, on voit s'ouvrir la porte masquée. Elle donne passage à Cromwell qui regarde avec précaution autour de lui.

SCÈNE XIII

CROMWELL, sir RICHARD WILLIS.

cromwell, se retournant vers la porte entr 'ouverte . Ils sont partis. — Venez, et comme il vous importe De ne pas être vu, sortez par cette porte.

Sir Richard Willis paraît. 11 est enveloppé d'un manteau et couvert d'un chapeau qui cache ses traits : il n'y a plus rien de souffrant ni de cassé dans sa démarche et dans sa voix. Cromweli

et lui font quelques pas pour traverser le théâtre. Cromwell s'arrête brusquement. Joignant les mains.

Je n'en puis donc douter! mon fils aîné ! Richard.,.

SIR RICHARD WILLIS

A porté la santé du roi Charles Stuart; Et tous les conjurés, dont il se disait frère, Vos ennemis mortels, l'ont trouvé téméraire!

Fils ingrat ! quand j'élève au trône ses destins !

— Répétez-moi, Willis, les noms des puritains.

SIR RICHARD WILLIS

Lambert d'abord.

cromwell, avec un rire dédaigneux.

Lambert ! c'est là ce qui me fâche - Qu'un si hardi complot se donne un chef si lâche ! L'empire est au génie encor moins qu'au hasard. Que de Vitellius, grand Dieu, pour un César ! La foule met toujours, de ses mains dégradées, Quelque chose de vil sur les grandes idées. Rome eut pour étendard une botte de foin,

A Willis.

— Suivons.

SIR RICHARD WILLIS

Ludlow,,.

Bonhomme ! et qui n'ira pas loin.

Brûle, et non pas Brulus.

SIR RICHARD WILLIS

Syndercomb, — Barebone...

A mesure que Willis parle, Cromwell le suit sur une liste qu'il tient

déployée.

Mon propre tapissier, si ma mémoire est bonne. — Niais !

SIR RICHARD WILLIS

— Joyce...

Rustre !

SIR RICHARD WILLIS

— Overton...

Bel esprit !

Harrison.

SIR RICHARD WILLIS

Voleur !

SIR RICHARD WILLIS

Puis Wildman.

Fou ! qu'on surprit Dictant à son valet des phrases arrondies
Contre moi... — Mais ce sont vraiment des comédies !

SIR RICHARD WILLIS

— Un certain Carr.

Je sais.

SIR RICHARD WILLIS

— Garland, — Plinlimmon.

Quoi!

Plinlimmon ?

ACTE II, SCÈNE XIII

SIR RICHARD WILLIS

Et Barksthead, un des bourreaux du roi ! cromwell, comme réveillé en sursaut, A qui parlez-vous ?

sir richard willis, s' inclinant avec confusion. Ah ! sire, pardon ! de grâce !

Vieille habitude, acquise en servant l'autre race ! Ce mot ne peut atteindre à Votre Majesté.

Sa flatterie ajoute au coup qu'il m'a porté. Maladroit !

Haut.

—Il suffit.

Montrant la liste.

— Sont-ce toutes les têtes Des puritains ?

sir richard willis.

Oui, sire.

cromwell, à part.

Ordonnons les enquêtes.

A Willis.

— Les chefs des cavaliers ?...

SIR RICHARD WILLIS

Vos bontés m'ont permis De vous taire leurs noms. Ce sont d'anciens amis, Que j'aurais peine à perdre; et puis je les surveille; Ils n'échapperont point en tout cas.

A merveille !

A part.

Tout lâche a son scrupule !

Haut.

— Oui, de vos compagnons Respectez le secret.

A part.

— D'ailleurs, je sais leurs noms.— Quels hommes différents m'ont dicté ces deux listes,

Willis les puritains, et Carr les royalistes !

SIR RICHARD WILLIS

Sire, vous leur ferez grâce aussi de la mort ! — Sans cela, sur l'honneur, j'aurais trop de remord.

cromwell, à part.

Sur l'honneur !...

SIR RICHARD WILLIS

Je leur rends, certe, un service immense; D'avance ainsi pour eux j'éveille la clémence. J'évente leur complot : c'est qu'il me fait pitié; Et si je les trahis, c'est bien — pure amitié !

Je porte votre paye, Willis, à deux cents livres.

Entre ses dents.

C'est là le prix du sang des tiens que tu me livres ! — Chat-tigre ! qui déchire après avoir flatté, Et sait vendre une tête avec humanité ! sir richard willis, qui n'entend que le dernier mot. Ah î oui, l'humanité !...

cromwell, ouvrant son portefeuille et lui remettant un papier qu'il en tire.

Tenez, voici la traite.

sir richard willis , sInclinant pour la recevoir. Toujours payable, sire, à la caisse secrète?

cromwell, après un signe aff innatif.

A propos! — N'avez-vous pas vu ce Davenant, Lauréat sous Stuart? — Il vient du continent..,

SIR RICHARD willis. Davenant? — Non, mon prince.

11 apporte une lettre — De quelqu'un, — pour Ormond.

SIR RICHARD WILLIS

Je n'ai rien vu remettre Au marquis; et pourtant j'étais bien à l'affût.

SCÈNE XIV

CROxWELL, sir RICHARD WILLIS, lord ROCHESTER.

lord rochester, au fond de la salle.

M'y voici ! — Répétons bien mon thème, Il faut d'un puritain prendre deux fois le ton, Quand on parle à Cromwell de la part de Milton. Davenant m'a servi! — Grâce à Milton, qu'il leurre, Je serai chapelain de Noll avant une heure. Si le diable aujourd'hui m'emporte, — par le ciel ! Il ne m'emportera qu'aumônier de Cromwell. — Ça, commence, Wilmot, la tragi-comédie ! — Dans la gueule du loup mets ta tête hardie, Et porte pour ton roi, sans plainte, ce chapeau Et ces chausses de drap qui t'écorchent la peau. Tu vas revoir Francis !

Il aperçoit Cromwell et Willis qui, pendant qu'il parle, paraissent absorbés dans un entretien secret.

Mais qui sont ces deux hommes ?

sir Richard willis, à Cromwell.

C'est par un brick suédois qu'on fait passer les sommes; Et le chancelier Hyde en sa lettre me dit Qu'un juif pour l'entreprise

offre aussi son crédit.

lord rochester, au fond du théâtre.

Quoi donc ? avec lord Hyde ils disent correspondre ? Serait-ce?...

cromwêll , à Richard Willis.

Retournez vite à la Tour de Londre, De peur des soupçons...

lord rochester, toujours au fond de la salle. Mais tout cela me confond !

sir richard willis, à Cromivell.

Sa Majesté connaît mon dévoûment profond !

lord rochester, toujours sans être vu.

Majesté! — dévoûment! — Mais ce sont des fidèles, Des cavaliers !

cromwêll, à Richard Willis en se dirigeant vers la porte.

Prenons bien garde aux sentinelles !

Si quelqu'un nous voyait, tout serait compromis.

Ils sortent.

lord rochester, seul.

Il s'avance sur le devant du théâtre.

Je le crois ! — Le roi Charle a d'imprudents amis ! Venir se dire ici nos affaires ! Que diable ! Conspirer chez Cromwêll! l'au-

dace est incroyable. — Si quelque autre que moi les avait vus pourtant !

Regardant dans la galerie.

Quoi! l'un des deux revient! Mais il est important De l'effrayer : qu'il sente à quel point il s'expose. Cachons-nous.

Il va se cacher derrière un des piliers de la salle. — Entre Cromwêll.

ACTE II, SCÈNE XV

Mais courage ! affrontons la dernière tempête. Frappons un dernier coup qui les glace d'effroi. Brisons ce qui résiste ! il faut au peuple un roi. lord rochester, derrière le pilier.

Voilà, sur ma parole, un ardent royaliste !

Couvrons-les d'un filet; suivons-les à la piste; D'une chaîne invisible environnons leurs pas. Aveuglons-les : veillons; — ils n'échapperont pas !

LORD ROCHESTER

Il proscriit à la fois Cromwell et sa famille.

Qu'ils meurent tous !

LORD ROCHESTER

Quoi ! tous ? Ah ! grâce pour sa fille ! cromwell, dans une sombre rêverie.

Que veux-tu donc, Cromwell? Dis ? un trône ! — A quoi Te nommes-tu Stuart? Plantagenet? Bourbon? [bon? Es-tu de ces mortels qui, grâce à leurs ancêtres, Tout enfants, pour la terre ont eu des yeux de maîtres ? Quel sceptre, heureux soldat, sous ton poids ne se rompt? Quelle couronne est faite à l'ampleur de ton front? Toi, roi, fils du hasard ! chez les races futures Ton règne compterait parmi tes aventures ! — Ta maison, — dynastie ! —

LORD ROCHESTER

Il est décidément Pour le droit des Stuarts !

cromwell, poursuivant.

Un roi de Parlement !

Pour degrés sous tes pas les corps de tes victimes ! Est-ce ainsi que l'on monte aux trônes légitimes ? — Quoi ! n'es-tu donc point las pour avoir tant marché, Cromwell ? le sceptre a-t-il quelque charme caché ? Vois. — L'univers entier sous ton pouvoir repose; Tu le tiens dans ta main, et c'est bien peu de chose.

Le char de ta fortune, où tu fondes tes droits , Roule, et d'un sang royal éclabousse les rois ! Quoi! puissant dans la paix, triomphant dans la guerre, Tout n'est rien sans le trône ! — Ambition vulgaire !

LORD ROCHESTER

Comme il traite Cromwell !

Hé bien, quand tu l'aurais.

Ce trône d'Angleterre, et dix autres î... — Après? — Qu'en ferais-tu ? — Sur quoi tombera ton envie ? Ne faut-il pas un but à l'homme dans la vie ? Coupable fou !

Cromwell ! ah ! si tu l'entendais !...

Qu'est-ce, un trône, d'ailleurs? un tréteau sous un dais. Quelques planches, où l'œil de la foule s'attache, Changeant de nom, selon l'étoffe qui les cache. Du velours, c'est le trône; un drap noir, — l'échafaud î

LORD ROCHESTER

Un savant !

Est-ce là, Cromwell, ce qu'il te faut ? L'échafaud! —Oui, d'horreur ce seul mot me pénètre. J'ai la tête brûlante. — Ouvrons celte fenêtre.

Il s'approche de la croisée de Charles Ier.

L'air libre, le soleil chasseront mon ennui.

LORD ROCHESTER

Il ne se gêne pas ! on le dirait chez lui.

Cromwell cherche à ouvrir la croisée; elle résiste.

Cromwell, redoublant d'efforts.

On l'ouvre rarement.— La serrure est rouillée...

Reculant tout à coup d'un air d'horreur.

C'est du sang de Stuart la fenêtre souillée !

Oui, c'est de là qu'il prit son essor vers les cieux! —

Il revient pensif sur le devant du théâtre.

Si j'étais roi, peut-être elle s'ouvrirait mieux !

ACTE II, SCÈNE XV

Pas dégoûté !

S'il faut que tout crime s'expie.

Tremble, Cromwell ! — Ce fut un attentat impie. Jamais plus noble front n'orna le dais royal; Charles Premier fut juste et bon.

LORD ROCHESTER

Sujet loyal!

Pouvais-je empêcher, moi, ces fureurs meurtrières ? Mortifications, veilles, jeûnes, prières, Pour sauver la victime ai-je rien épargné? Mais son arrêt de mort au ciel était signé !

LORD ROCHESTER

Et par Cromwell aussi, qui, faussant la balance. Pendant que tu priais, agissait en silence; Homme candide et pur !

Cromwell, dans un profond accablement.

Que de fois ce palais M'a vu pleurer le sort du meilleur des Anglais ! lord rochester, essuyant une larme.

Brave homme ! il m'attendrit !

Que cette tête auguste M'a causé de remords î

LORD ROCHESTER

Ah ! ne sois pas injuste Pour toi ! des regrets, oui : mais pourquoi des remords?

cromwell, les yeux fixés à terre.

Que pensent-ils de nous, les hommes qui sont morts?

LORD ROCHESTER

Pauvre ami ! sa douleur lui trouble la cervelle !

Que de maux inconnus un crime nous révèle î

Pour te rendre la vie, ô Charles, que de fois J'aurais donné mon sang !

LORD ROCHESTER

Il lève trop la voix.

Il se ferait surprendre, et ce serait dommage î A ses bons sentiments je rends tout bas hommage. Mais pour les exprimer l'endroit est mal choisi. Faisons:lui peur. —

11 sort de sa cachette et s'avance brusquement vers Cromwell.

L'ami ! que faites-vous ici ?

cromwell, étonné, le toisant de bas en haut. A qui parle ce drôle ?

LORD ROCHESTER

A vous !

A part.

Que dit-il ? drôle ? [mon rôle.

J'ai donc bien l'air d'un saint! — Tant mieux! — Jouons

Haut et d'un air capable.

Savez-vous bien, bonhomme, où vous êtes?

Et toi, Sais-tu, maraud, à qui tu parles ?

LORD ROCHESTER

Sur ma foi!...

A part.

Mortdieu ! ne jurons point !

Haut.

Je sais à qui je parle!

cromwell, à part.

Serait-ce un assassin aux gages du roi Charle ?

Il tire de sa poitrine un pistolet qu'il présente à Rochester.
Haut.

Coquin, n'approche pas!

LORD ROCHESTER, Cl part.

Diable ! soyons prudents.

Tous ces conspirateurs sont armés jusqu'aux dents !

CTE II, SCÈNE XV

N'allons pas pour Cromwell me battre avec un frère.

Haut.

Monsieur, je ne veux point vous perdre.

cromwell, surpris, dédaigneusement .

Hein?

LORD ROCHESTER

Au contraire, Je venais vous donner un conseil. — Dans ces lieux, Vous teniez des discours par trop séditieux!

Moi?

LORD ROCHESTER

Vous.— Sortez, monsieur, ou j'appelle main-forte. cromwell, à part.

C'est un fou.

Haut.

Qu'es-tu donc pour parler de la sorte ?

LORD ROCHESTER

Vous êtes, songez-y, chez mylord Protecteur.

Qui donc es-tu ?

LORD ROCHESTER

Je suis son moindre serviteur, Son chapelain.

cromwell, vivement.

Tu mens d'une impudence étrange!

Toi, mon chapelain!

lord rochester, effrayé.

Dieu! Dieu! c'est Cromwell! qu'entends-je ? C'est Cromwell !

A part.

Nous avons un traître parmi nous!

Tu devrais devant moi te traîner à genoux ! Imposteur éhonté!

LORD ROCHESTER

My lord, faites-moi grâce,....

Altesse!...

A part.

Lui dit-on Altesse ou Votre Grâce ?

Haut.

Excusez-moi. L'erreur où je me suis commis Vient d'un zèle trop chaud contre vos ennemis. Des mots malentendus...

Mais pourquoi ce mensonge ?

LORD ROCHESTER

Mon dévouement pour vous réalisait un songe. J'ose en votre maison solliciter l'emploi De chapelain.

Es-tu docteur de bon aloi ?

Quel est ton nom?

LORD ROCHESTER, à part.

Mortdieu ! ma maudite mémoire !

Quel est mon nom de saint, déjà ?...

Haut.

Je suis sans gloire...

Ton nom? — La source peut jaillir du fond du puits.

Rochester embarrassé semble se rappeler tout à coup quelque chose d'important. Il fouille précipitamment dans sa poche, en tire une lettre, et la présente à Cromwell avec un profond salut.

LORD ROCHESTER

Cette lettre, mylord, vous dira qui je suis.

cromwell, prenant la lettre.

De qui?

LORD ROCHESTER

De monsieur John Milton.

cromwell, ouvrant la lettre.

Un très-digne homme !

A[^]TE II, SCÈNE XV

Aveugle, et c'est dommage.

Il lit quelques lignes.

Ainsi donc on te nomme Obededom ?

LORD ROCHESTER, s'ùlclÛiant.

A part.

Tudieu, quel nom !

Haut.

Mylord Ta dit.

A part.

Obed... Obededom ! — Ah ! Da venant maudit, De me donner un nom à faire fuir le diable ! Qu'on ne peut prononcer sans grimace effroyable !

cromwell, repliant la lettre.

Vous portez un beau nom ! Obededom de Geth Reçut dans sa maison l'arche qui voyageait. Rendez-vous digne, ami, de ce nom mémorable.

LORD ROCHESTER, à part.

Va pour Obededom !

Un saint considérable, Milton, clerc du conseil, se fait votre garant.

A part.

Au fait, son dévouement pour moi me paraît grand; Son emportement même en était une preuve.

Haut.

Mais je dois et je veux vous soumettre à l'épreuve, Vous faire sur la foi subir un examen. Avant de vous nommer mon chapelain.

lord rochester, s7 inclinant.

Amen !

A part.

C'est le moment critique !

Écoutez. Par exemple, Dans quel mois Salomon commença-t-il son temple ?

c204 CROMWELL.

Dans le mois de zio, second de Pan sacré.

Et quand Tacheva-t-il?

LORD ROCHESTER

Au mois de bul.

Tharé N'eut-il pas trois enfants? Où?

LORD ROCHESTER

Dans Ur, en Chaldée.

Qui viendra rajeunir la terre dégradée ?

LORD ROCHESTER

Les saints, qui régneront les mille ans accomplis.

Par qui les saints devoirs sont-ils le mieux remplis ?

LORD ROCHESTER

Tout croyant porte en lui la grâce suffisante. Il suffit pour prêcher qu'en chaire il se présente, Et qu'il sache, abreuvé des sources du Carmel, Au lieu d'A, B, C, dire : Aleph, Beth et Ghimel!

Bien dit. Continuez. Voguez à pleine voile !

lord rochester, avec enthousiasme .

Le Seigneur à chacun en esprit se dévoile. On peut sans être prêtre, ou ministre, ou docteur, Avoir reçu d'en-haut le rayon créateur!... —

A part.

Quelque coup de soleil. —

Haut.

Sans la foi l'homme rampe, Mais veillez, éclairez votre âme avec la lampe. L'âme est un sanctuaire, et tout homme est un clerc» Dans le foyer commun apportez votre éclair; Les prophètes prêchaient sur les places publiques !

ACTE II. SCWÎE XV

Et le saint temple avait des fenêtres obliques !

A part.

Je consens qu'on te pende, Obededom Wilmot, Si dans ce que je dis je comprends un seul mot !

cromwell. à part.

C'est un anabaptiste. — Il est fort en logique : Mais sa doctrine au fond est très-démagogique.

lord rochester. cont inucuit avec chaleur . Le don des langues vient à qui parle souvent. Et beaucoup...

A part.

J'en suis bien une preuve !

Haut,

En rêvant.

En priant, en veillant, on devient un lévite. On peut atteindre alors, bien qu'il marche très-vite. Satan, qui dans un jour, non-obstant son pied-bot, Va de Betb-Lebaoth jusqu'à Beth-Marcha-both !

Corps dieu! cela va bien. Poussons jusqu'à l'extase!

cromwell. l'arrétant.

Il suffit. — Vous fondez sur une fausse base Votre édifice. Mais nous en reparlerons. — Quels sont les animaux impurs?

^ LORD ROCHESTER

Tous les hérons !

L'autruche, le larus. l'ibis exclu de l'arche. Le butor...

A part.

Le Cromwell... —

Haut.

Tout ce qui vole et marche!

croxwell.

Quels sont ceux dont on peut manger3

LORD ROCHESTER

C'est l'attacus , Mylord, et le bruchus, et l'ophiomachus !

Vous oubliez, ami, la sauterelle.

LORD ROCHESTER, à part.

Ah ! diantre !

Mais qui s'irait loger ces bêtes dans le ventre?

Et vous ne dites pas ce qu'il sied de savoir : [soir! » <? Qui touche à des corps morts reste impur jusqu'au

A part.

N'importe ! il est très-docte ! on peut sur ces matières N'avoir point comme moi des notions entières.

Haut.

Un dernier mot. — Est-il conforme aux saints discours De porter les cheveux courts ou longs ?

lord rochester, avec assurance.

Courts, très-courts !

A part.

Tête-ronde, jouis !

Qui vous porte à conclure?...

lord rochester, vivement.

C'est une vanité que notre chevelure !

Par ses beaux cheveux longs Absalon fut pendu !

Oui, mais Samson fut mort, quand Samson fut to/idu.

lord rochester, à part et se mordant les lèvres. Diable !

Pour éclaircir autant qu'il est possible Un si grave sujet, je vais chercher ma bible,

H sort.

SCÈNE XVI

Lord ROCHESTER, seul.

Allons ! je n'ai point mal soutenu cet assaut.

Tout puritain qu'il est, le drôle n'est pas sot !

Je crains même...— Saint-Paul ! quel est donc ce perfide,

Confident de Cromwell et du chancelier Hyde ? —

Traître ! — Mais j'ai pourtant dupé le vieux démon.

Comme il vous interroge en phrases de sermon !

Avec son œil caffard comme il vous examine !

Se regardant de la tête aux pieds.

Heureusement pour moi, j'ai bien mauvaise mine ! J'ai l'air d'un franc coquin, d'un vrai tueur de rois ! Il m'avait pris d'abord pour un larron, je crois.

Il rit.

— Ce prédicant soldat, ce brigand patriarche, Pour n'être jamais pris en défaut, toujours marche Armé jusques aux dents, en son propre palais, De dilemmes pieux et de bons pistolets. Toujours de deux façons il peut vous faire face.

Entre Richard Cromwell.

SCÈNE XVII

Lord ROCHESTER, RICHARD CROMWELL.

lord rochester, apercevant Richard qui vient à lui. Mais quoi ! Richard Cromwell !... il faut que je m'efface ! S'il me reconnaît, gare ou la corde ou le feu ! Le docte Obededom y perdrait son hébreu !

richard cromwell, examinant Rochester.

Il me semble avoir vu quelque part ce visage.

208 CRO3IWELL.

lord rochester, à part et contrefaisant la gravité
puritaine.

L'ours flaire le faux mort.

C'est sûr !

LORD ROCHESTER, à part.

Mauvais présage !

richard cromwell, examinant toujours Rochester. Cet homme n'est rien moins qu'un docteur puritain. Parmi nos cavaliers il buvait ce matin. Je devine qui c'est. Ah ! le félon !

LORD ROCHESTER, à part.

Malpeste !

Non, je n'ai jamais eu rencontre plus funeste, Depuis le tête-à-tête où je parlai d'amour Aux cinquante printemps de mylady Seymour !

RICHARD CROMWELL, à part.

Comment, quand on s'assied pour boire au même verre, Se défier d'un homme ?

LORD ROCHESTER, à part.

Ah ! quel regard sévère !

RICHARD CROMWELL, à part.

De mon père à coup sûr c'est quelque surveillant, Oui va contre moi faire un rapport malveillant. Il dira que j'ai bu dans la même taverne Avec des ennemis du pouvoir qui gouverne. C'est pour mon père un crime à punir de prison, C'est lèse-majesté ! c'est haute trahison ; Tâchons de le gagner. Prévenons la tempête.

Il fouille dans la poche de sa veste.

J'ai quelques nobles d'or dans ma bourse....

lord rochester, remarquant son geste, à part.

Il s'apprête A m'attaquer. — A-t-il aussi des pistolets ?

Il recule avec inquiétude.

ACTE II, SCÈNE XVII

RICHARD CROMWELL, à part.

Pourvu qu'ils soient payés, qu'importe à ces valets !

Il s'approche de Roehester d'un air riant et dégagé.

Bonjour, monsieur.

LORD ROCHESTER, troilblé.

Mylord, le ciel vous tienne en joie !

A part.

Quel sourire infernal il attache à sa proie !

Haut.

Je suis un membre obscur du clergé militant, Je prêterai Dieu pour vous.

Je vous ai vu pourtant Ailleurs, non prier, mais jurer à pleine gorge.

lord rochester , vivement.

Vous vous trompez, mylord! moi jurer! par Saint-George à Dieu me damne!...

RICHARD CROMWELL, riant.

Oui! jurez que vous ne juriez point.

Mais, révérend, parlons franchement sur ce point.

LORD ROCHESTER, à part.

Diable !

Vous n'êtes pas ce que vous semblez être. Sous-le masque d'un saint vous cachez l'œil d'un traître.

lord rochester, consterné, à part.

Je suis perdu.

Haut.

Mylord!...

Est-ce vrai ?

LORD ROCHESTER, Cl part.

Mauvais pas!

Je sais tout! —Mais tenez, ne me dénoncez pas.

lord rochester, surpris, à part.

Comment! — J'allais lui faire une même prière.

Que dit-il ?

Je suis né d'humeur aventurière. J'ai des amis partout ; et j'ai bu ce matin Avec des cavaliers, comme vous, puritain! A quoi vous servira d'aller dire à mon père Que son fils avec eux trinquaît dans ce repaire, Et pour un peu de vin, que même j'ai mat bu, Me faire comme un bouc chasser de la tribu?

LORD ROCHESTER, à part.

Je suis sauvé !

Je sais, l'ami, qu'en toute affaire Mon père aime à savoir ce qu'on peut dire et faire. Mais est-ce de complots que nous nous occupons ? — Car vous êtes, mon cher, un de ses espions ! Ah! je devine tout!

LORD ROCHESTER, à part.

Oui vraiment ! il devine !

Qu'en ce rôle de saint mon adresse est divine ! On me prend, tant j'en ai bien saisi la couleur, L'un, pour un espion ; l'autre, pour un voleur !

Haut à Richard en s'inclinant.

Mylord, c'est trop d'honneur que me fait Votre Grâce!...

De mon père quinteux sauvez-moi la disgrâce. Promettez-moi,
— je suis de nobles d'or pourvu,— De taire au Protecteur ce que
vous avez vu Ce matin.

LORD ROCHESTER

De grand cœur.

richard cromwell, lui présentant une grande bourse brodée à
ses armes.

Tenez, voici ma bourse.

Je ne suis point ingrat.

ACTE II, SCÈNE XVIII

lord rochester, la prenant après un moment cV hésitation.

A part.

Bah ! c'est une ressource !

Quand on conspire, il faut être riche, vraiment. L'avarice est
d'ailleurs dans mon déguisement.

Haut.

Mylord est généreux...

Bon, bon, prends et va boire !

LORD ROCHESTER, à part.

Ceci, d'honneur ! finit mieux que je n'osais croire.

L'ami ! combien peux-tu gagner dans ton métier, — Sans compter la potence?

LORD ROCHESTER

Un docteur de quartier...

Comme espion !

LORD ROCHESTER

D'un nom mylord me gratifie!...

Il faut dans ton état de la philosophie. Pourquoi rougir?

LORD ROCHESTER

Mylord!...

SCÈNE XIX

Cromwell s'approche de son fils , croise les bras et le regarde fixement.

richard cromwell, s'inclinant profondément . Mon père... — Mais d'où vient ce trouble inattendu ? Quel est sur votre front ce nuage épandu, Mylord ? où doit tomber la foudre qu'il recèle, Et dont l'éclair sinistre en vos yeux étincelle ? — Qu'avez-vous? Ou'a-t-on fait? Parlez : que craignez-vous? Qui peut vous assister dans le bonheur de tous? Demain, des anciens rois rejoignant les fantômes, La république meurt, vous léguant trois royaumes; De-

main votre grandeur sur le trône s'accroît; Demain, dans Westminster proclamant votre droit, Jetant à vos rivaux son gant héréditaire, Le champion armé de la vieille Angleterre, Aux salves des canons, au branle du beffroi, Doit défier le monde au nom d'Olivier roi. Qui vous manque? L'Europe, et l'Angleterre, et Londres, Votre famille, tout semble à vos vœux répondre. Si j'osais me nommer, mon père et mon seigneur, Je n'ai, moi, de souci que pour votre bonheur, Vos jours, votre santé...

cromwell, q%U n'a pas cessé de le regarder fixement .

Mon fils, comment se porte Le roi Charles Stuart ?

ACTE II, SCÈNE XIX

richard cromwell, atterré.

Mylord !....

Faites en sorte Une autre fois, de mieux choisir vos commensaux, Monsieur !

Mylord, dût-on me couper en morceaux, Je veux être plus vil que le pavé des rues, Si...

cromwell, l'interrompant.

Boit-on de bon vin, taverne des Trois-Grues ? richard cromwell, à part.

Ah ! l'espion damné d'avance avait tout dit!

Haut.

Je vous jure, mylord...

Vous semblez interdit.

Est-ce un mal qu'assembler, étant d'humeur badine, Quelques amis autour d'un broc de muscadine ! Vous le buviez, mon fils, sans doute à ma santé ?

richard cromwell, à part.- C'est cela! toast maudit qu'à Charles j'ai porté!

Haut.

Mylord, ce rendez-vous, sur mon nom, sur mon âme. Était fort innocent...

cromwell, d'une voix de tonnerre.

Vous êtes un infâme !

Avec des cavaliers mon fils a ce matin Bu sa part de mon sang dans un hideux festin !

richard cromwell.

Mon père!...

Boire avec des païens que j'abhorre !

A la santé de Charte!... — Un jour de jeûne, encore !

Je vous jure, mylord, que je n'en savais rien.

Garde tes jurements pour ton roi tyrien !

Ne viens pas étaler, traître, sous mes yeux mêmes.

Ton parricide, encore aggravé de blasphèmes !

Va, c'est un vin fatal qui troubla ta raison ;
A la santé du roi tu buvais du poison !
Ma vengeance veillait, muette, sur ton crime.
Quoique tu sois mon fils, tu seras ma victime :
L'arbre s'embrasera pour dévorer son fruit !
Il sort.

SCÈNE XX

RICHARD CROMWELL, seul.

Pour un verre de vin voilà beaucoup de bruit.
Mais boire un jour de jeûne ! — on devient sacrilège,
Traître, blasphémateur, parricide, que sais-je?
Il vaut mieux, sur ma foi, bien qu'un banquet soit doux,
Jeûner avec des saints que boire avec des fous î
C'est une vérité qu'avant cette journée
Ma pénétration n'aurait pas soupçonnée.
Mon père est hors de lui !
Entre lord Rochester.

ACTE II, SCÈNE XXI

Comme un renard d'Ecosse, il faut que je le traque !

Il s'avance vers Rochester d'un air menaçant.

Je te retrouve, traître !

LORD ROCHESTER, à part.

Allons ! nouvelle attaque !

Nous avons fait pourtant la paix.

Haut.

Qu'ai-je donc fait A mylord ?

RICHARD CROGTWELL.

Mais je crois qu'il me raille en effet ! Penses-tu me cacher encore ta perfidie ?

J'ai vu mon père, drôle ! il sait tout !

Voyant que Rochester reste interdit et immobile.

Etudie Ce que tu vas répondre.

LORD ROCHESTER, à part.

Ah ! peste ! il est réel, Oui, — qu'un des nôtres sert d'espion à Cromwell. Saurait-on qui je suis ?

Je crois qu'il rit sous cape !

LORD ROCHESTER

Ah! mylord!...

Crois-tu donc que deux fois on m'échappe ? Toute la trahison est enfin mise à nu. Mon père est furieux.

LORD ROCHESTER, à part.

Oui, je suis reconnu, Décidément. Allons, faisons tête à l'orage!

Lâche !

LORD ROCHESTER, à part.

Quittons la ruse et prenons le courage.

Haut.

Puisqu'enfin vous savez, monsieur Richard Cromwell, Qui je suis, — vous pouvez m'honorer d'un duel. Nous avons tous les deux des raisons à nous faire. Fixez l'heure, le lieu, Parme; à vous j'en défère. Je suis pour vous, je pense, un digne champion.

Richard Cromwell se battre avec un espion !

LORD ROCHESTER, à part.

Il en est encor là ! l'affront me tranquillise.

Sous ta peau de serpent, sous ta robe d'église, Tu parles de duel ! Te crois-tu donc moins vil Qu'un juif? Rends-toi justice, infâme !

LORD ROCHESTER , à part.

Il est civil !

Moi qui t'avais payé, me trahir en cachette ! Recevoir des deux mains, et vendre qui t'achète !

LORD ROCHESTER, à part.

Que veut-il dire ?

Au moins rends l'argent !

LORD ROCHESTER, à part.

Ah ! démon ! J'ai déjà dépêché la bourse à lord Ormond !

Hé bien ! me rendras-tu mon argent, misérable ?

LORD ROCHESTER, à part.

Comment faire ?

Haut.

La somme est peu considérable. . .

Vraiment ? C'était trop peu ! — Sur tes os, sur ta chair, Va, cette somme-là, tu me la païras cher !

Il tire son épée.

LE COMTE DE CARLISLE

Mylord Richard Cromwell, Au nom du Protecteur, rendez-moi votre épée. richard cromwell , remettant son épée au comte. A châtier un traître elle était occupée. Vous venez un instant trop tôt.

lord rochester, d'une voix éclatante et d'un air inspiré.

Heureux hasard !

Des mains d'Antiochus Dieu sauve Éléazar !

le comte de carlisle, à Richard Cromwell. Qu'en son appartement Votre Honneur se transporte. J'ai l'ordre de placer deux archers à la porte.

richard cromwell, à lord Rochester.

C'est toi qui me conduit là par ta trahison !

lord rochester, à part.

Je m'y perds ! Quoi, c'est moi qui fais mettre en prison Le fils du Protecteur ! et, menacé du glaive, Au courroux de son fils c'est Cromwell qui m'enlève ! Pourtant, je nuis au père et n'ai rien fait au fils !

Viendras-tu m'insulter encor de tes défis, Lâche ?

A lord Carlisle.

Méfiez-vous : cet homme a deux visages. Je ne m'en plaindrais pas si de ses vils messages J'avais pu le payer comme je le voulais. Pour une double face il faut quatre soufflets.

Richard Cromwell sort entouré des hallebardiers.

Ce que c'est que porter masque de tête-ronde !

SCÈNE XXIII

Le comte de CARLISLE, lord ROCHESTER, THURLOE.

thurloe, à lord Rochester.

Mylord, appréciant votre docte faconde, Vous nomme chapelain, monsieur, dans sa maison. Du matin et du soir vous direz l'oraison ; Vous prêcherez un texte aux gardes de sa porte ; Vous bénirez les mets qu'à sa table on apporte, Et Thypocras que boit son Altesse le soir.

lord rochester, s'inclinant, à part.

Bon ! c'est là notre but.

THURLOE.

Voilà votre devoir.

LORD ROCHESTER, à part.

Rochester pour Cromwell priant ! c'est impayable ! Un jeune diabolin bénissant un vieux diable ! thurloe, à lord Carlisle, en lui remettant un parchemin.

Comte, un complot demain éclate à Westminster.

Ils ne savent pas tout ! —

ACTE II, SCÈIVE XXIV

thurloe, toujours à Carlisle.

Arrêtez Rochester...

LORD ROCHESTER, à part.

Cherchez !

therloe , continuant.

Ormoncl...

LORD ROCHESTER, à part.

Par moi prévenu tout à l'heure, Ormond a dû changer de nom et de demeure.

THURLOE.

Quant aux autres, il faut les surveiller de près. D'eux-mêmes ils viendront se jeter dans nos rets.

Ils sortent.

SCÈNE XXIV

Lord ROCHESTER, seul.

Leur plan sera trompé par notre stratagème. Cromwell sera par nous surpris cette nuit même. Tout va bien. Poursuivons, quoiqu'à moitié trahis, Bravons pour nos Stuarts et pour notre pays Dans ce rôle, à la fois périlleux et risible, Pistolets, coups d'épée, et débats sur la Bible, De la peau du renard chez les loups revêtu, Soyons saint de hasard, chapelain impromptu, Prêt à tout

examen comme à toute escarmouche, Tantôt Ézéchiél et tantôt Scaramouche !

11 sort.

SCÈNE PREMIÈRE

[RICK, premier fou, vêtu d'un bariolage jaune et noir, bonnet pareil? pointu, à sonnettes d'or, les armes du Protecteur brodées en or sur la poitrine. GIRAFF, second fou, bariolage jaune et rouge, calotte pareille, bordée de grelots d'argent, les armes du Protecteur en argent sur la poitrine. GRAMADOCH. troisième fouet porte-queue des. a., bariolage rouge et noir, bonnet carré pareil, à grelots d'or, les armes du Protecteur en or sur Ici poitrine. ELES-PURU (on prononce Elespourou). quatrième fou, costume absolument noir, chapeau à trois cornes noir, avec une sonnette d'argent à chaque corne, les armes du Protecteur en argent. Tous quatre portent de coté une petite épée à grande poignée et à lame de bois. Trick a en outre une marotte à la main.

Ils arrivent en gambadant sur le devant de la scène

ELESPURU.

Il chante.

Oyez ceci, bonnes âmes!

J'ai voyagé dans l'enfer.

Moloch, Sadoch, Lucifer Allaient me jeter aux flammes .Avec leurs fourches de fer!

Déjà prenait feu mon linge; Mon pourpoint était roussi; Mais
par bonheur, Dieu merci!

Satan me prit pour un singe, Et me lâcha : — Me voici !

Il fredonne.

Satan me prit pour un singe, etc.

giraff, gravement.

Tu crois qu'il t'a lâché! Pour qui prends-tu Cromwelî, Notre
roi temporel et chef spirituel ?

gramadoch, à Giraff.

Est-ce, pour être diable, assez d'avoir des cornes ? A ce
compte, Giraff, l'enfer serait sans bornes.

ELESPURU.

Sur dame Elisabeth Cromwell, un tel soupçon !

GRAMADOCH.

Écoutez : les Français ont fait cette chanson :

Il chante.

Par deux portes , on peut m'en croire, Les songes viennent à
Paris, Aux amants par celle d'ivoire , Par celle de corne aux
maris.

Cromwell me fait porter sa queue : eh bien ! sa femme Lui fait
porter, à lui, ses cornes,

TRICK

C'est infâme, Messires ! vos propos méritent le gibet. Je suis le chevalier de dame Elisabeth. Pour l'honneur de Cromwell et pour le sien je plaide. Je m'en fais le garant sans crainte ; elle est si laide !

GRAMADOCH.

C'est juste. Je mentais, je ne puis le celer.

acte nr. scè:ie i

Quand on n'a rien à dire, on parle pour parier. Pour moi, je crains l'ennui qui me rendrait malade, Et je vais à l'écho chanter une ballade.

Il chante.

Pourquoi fais-tu tant de vacarme,

Carme ?

Rose t'aurait-elle trahi?

Hi!

Pourquoi fais-tu tant de tapage ,

Page?

Es-tu l'amant de Rose aussi ?

Si!

Qui te donne cet air morose,

Rose ?

L'époux, dont nul ne se souvient,

Vient.

Du lit où l'amour t'a tenue

Nue, Tu le vois qui revient, hélas!

Las.

Ton oreille qui le redoute,

Doute , Et de sa mule entend le trot ,

Trop.

Il va punir ta vie infâme ,

Femme!

Ah! tremble ! c'est lui ; le voilà,

Là!

En vain le page et le lévite ,

Vite, Cherchent à s'enfuir du manoir,

Noir.

Il les saisit sous la muraille, Raille,

226 CROJiWELL.

Et les remet à ses varlets , Laid.

Sa voix, comme un éclair d'automne,

Tonne :

« Exposez-les tous aux vautours ,

»> Tours !

1 » Que des tours leur corps dans la tombe, « Tombe!

» Qu'ils ne soient que pour les corbeaux , » Beaux! »>

Entr'ouvre-toi sous l'adultère,

Terre !

Démon ennemi des maris ,

Ris!

Quand il s'^loigna bien fidèle,

• D'elle, Invoquant en son triste adieu Dieu;

Nul amant, nul de ces Clitandres,

Tendres, Qui font avec leur air trompeur,

Peur,

N'osait parler à la rebelle

Belle.

Elle eu avait, quand il revint,

Vingt.

trick, à Gramadoch.

Écoute ma légende à ton tour. —

Il chante.

Siècle bizarre!

Job et Lazare D'or sont cousus.

Lacédémone

ACTE III. SCÈNE I

Y fait l'aumône Au roi Crésus.

Époque étrange!

Rare mélange !

Le diable et Fange; Le noir , le blanc ; Des damoiselles Qui sont pucelles, Ou font semblant ; Beautés faciles, Maris dociles , Sots mannequins, Dont leurs Lucrèces, Fort peu tigresses, Font des Vulcains.

Des Démocrites Bien hypocrites, Des rois plaisants; Ces Héra-côtes Hétéroclites, Des fous pensant*; Des pertuisanes Pour arguments; Tendres amants Prenant tisanes; Des loups, des ânes, Des vers luisants; Des courtisanes, Des courtisans.

Femmes aimées, Bourreaux bénins, Douces nonnains Mal enfermées; Chefs sans armées, Clercs mécréants; Titans pvgmées!

Et nains géants!

Voilà mon âge.

Rien ne surnage Dans ce chaos Que les fléaux.

De mal en pire Va notre empire.

* Nos grands Césars Sont des lézards; Nos bons cyclopes Sont tous myopes; Nos fiers Brutus Sont des Plutus; Tous nos Orphées Sont des Morphées; Notre Jupin Est un Scapin.

Temps ridicules , Risibles jours, Dont les Hercules Filent toujours!

Ici l'un grimpe, L'autre s'abat, Et notre Olympe N'est qu'un sabbat î

GRÂMADOCH.

Ta chanson Est mauvaise, et la rime y gêne la raison.

ELESPURTJ.

A moi!

Il chante.

Vous à qui l'enfer en masse Fait chaque nuit la grimace, Sorciers d'Angus et d'Errol ; Vous qui savez le grimoire, Et n'avez dans l'ombre noire

ACTE III. SCÈNE I

Qu'an hibou pour rossignol :

Ondins qui , sous vos cascades ,

Vous passez de parasol ;

Sylphes dont les cavalcades,
Bravant monts et barricades,
En deux sauts vont des Orcades
A la flèche de Saint-Paul;
Chasseurs damnés du Tyrol,
Dont la meute aventurière
Bat sans cesse la clairière;
Clercs d'Argant ; archers de Roll:
Pendus sèches au licol,
Qui ranimez vos poussières
Sous les baisers des sorcières;
Caliban, Macduff, Pistol ;
Zingaris, troupe effroyable
Que suit le meurtre et le vol:
Dites : — Quel est le plus diable,
Du vieux ZSick ou du vieux Noll? —
Sait-on qui Satan préfère
Des serpents dont il est père? — -
C'est l'aspic a la vipère,
Le basilic a l'aspic,

Le vieux >~ick au basilic.

Et le vieux Noll au vieux !S"ick,

Le vieux ZN'ick est son œil gauche.

Le vieux Noll est son œil droit ;

Le vieux Nick est bien adroit,

Maïs le vieux Zs'oll n'est pas gauche ;

Et Belzébuth dans son vol

Va du vieux Hick au vieux >~oll.

Quand le noir couple chevauche,

A leur suite la Mort fauche;

L'enfer fournit le relai ;

Et chacun d'eux sans délai

A sa monture s'attache,

>~ick sur un manche a balai,

230 CROMWELL r

Noll sur le bois d'une hache.

Pour finir ce virelai, Avant qu'il se fasse ermite, Puissé-jepour
son mérite, Voir emporter en public Le vieux Noll par le vieux
Nick!

Ou voir entrer au plus vite, Pour lui tordre enfin le col, Le
vieux Nick chez le vieux Noll!

Les bouffons applaudissent avec des éclats de rire, et répètent en chœur : Puissions-nous voir entrer vite, Pour lui bien tordre le col, Le vieux Nick chez le vieux Noll !

TRICK

Çà, pour fournir des textes à nos gloses, Savez-vous qu'il se passe ici d'étranges choses?

GIRAFF.

Oui. Cromwell se fait roi. Satan veut être Dieu.

GRAMADOCH.

On dit que deux complots ont embrouillé son jeu.

ELESPURE.

L'armée est mécontente et le peuple murmure.

TRICK

Pour la robe de roi s'il quitte son armure,

Malheur à l'apostat ! son cœur décuirassé

Ouvre aux poignards vengeurs un chemin plus aisé,

GIRAFF.

Quant à moi, je joue au milieu du désordre.

J'exciterai les chiens et les loups à se mordre.

Je voudrais voir Satan, sur un gril élargi,

Mettre aux mains de Cromwell un sceptre au feu rougi,

Faire des cavaliers ses montures immondes,

Et jouer à la boule avec les têtes-rondes î

TRICK

Frères, que dites- vous du nouveau chapelain Qui vient de
nous bénir d'un regard si malin?

ACTE III, SCÈNE I

ELESPURU.

Hum!

GIRAFF.

Peste!

GRAMADOCH,

Diable !

TRICK

Oui!— Je vois que sur son compte Nous pensons tous de
même.

GRAMADOCH.

Amis, que je vous conte !

Tous font groupe autour de Gramadoch.

Ce cher Obededom ! tout en tirant de Tare,

Je l'ai vu qui rôdait près la porte du parc,
Où parlait aux soldats de garde, sous prétexte
De les édifier en leur prêchant un texte.
Puis il les a fait boire, et puis leur a donné
De l'argent, puis enfin, de tous environné,
Il a dit: — «A ce soir! pour entrer dans la place,
« — Cologne et White-Hall— sera le mot de passe. »
giraff, battant des mains avec joie.
C'est quelque agent de Charle !

ELESPURU.

Où plutôt de Cromwell!

Si j'en juge aux propos qu'en son dépit cruel Vomissait contre
lui le fils de notre maître, Richard, emprisonné sur des rapports
du traître.

giraff, riant.

C'est vrai ! Richard, qu'on va condamner à présent, Voulait
tuer son père !... Ah ! c'est très-amusant !

TRICK

Et moi, j'ai quelque chose encor de plus risible Que tout cela.

GRAMADOCH.

Vraiment?

GIRAFE

Sire Trick, pas possible !

trick, montrant un rouleau de parchemin noué
d'un ruban rose.

Voyez ceci.

ELESPURU.

Cela ! qu'est-ce ?

TRICK

Ce parchemin Des poches du docteur est tombé dans ma main.

GRAMADOCH.

Bon ! c'est quelque sermon, bien noir, bien effroyable, Commençant par enfer et finissant par diable. Donne ! — instrwsons-nous vite. Il faut que tout bouffon Du jargon puritain fasse une étude à fond.

Dénouant le rouleau que lui a rerai Trick.

Est-il moins fou que nous, ce chapelain morose ? Il attache son foudre avec un ruban rose !

Il jette un coup d'œil sur le parchemin déployé, et part d'un grand éclat de rire; Giraff prend le parchemin et rit plus fort ; Elspuru , auquel il le passe, se met à rire également ; et Trick les regarde tous trois rire, en riant plus qu'eux.

elspuru, riant.

Par un diable joli ce sermon fut dicté !

trick, riant.

Qu'en dites-vous?

elspuru, lisant.

« Quatrain à ma divinité.

» Belle Égérie, hélas! vous embrasez mon âme...

giraff, lui arrachant le parchemin et lisant. » Vos yeux, où Cupidon allume un feu vainqueur...

gramadoch, enlevant à son tour le parchemin. « Sont deux miroirs ardents...

trick, le reprenant à Gramadoch.

Oui concentrent la flamme » Dont les rayons brûlent mon cœur ! »

Tous redoublent leurs éclats de rire.

ACTE 111, SCÈNE I. 200

ELESPTJRU.

Quoi ! ces vers sont tombés de poche puritaine !

GIRAFF.

Le luron !

gramadoch, comme frappé d'une idée.

C'est cela ! — Oui, — la chose est certaine ! —

Appelant les autres bouffons.

Frères, vous connaissez tous dame Guggligoy, La duègne de lady Francis ?

TRICK

Certe ! Hé bien? quoi?

GRAMADOCH.

J'ai vu le chapelain lui parler à l'oreille, Lui remettre une bourse !

TRICK

Et que disait la vieille ?

GRAMADOCH.

Elle disait : «Ce soir, vous serez, beau garçon, » Seul avec elle... » Et moi, j'ai chanté la chanson :

Il chante.

La sorcière dit au pirate:

« — Bon capitaine, en vérité, » Non, je ne serai pas ingrate, »
Et vous aurez votre beauté!

» Mais d'abord, dans votre équipage, » Choisissez-moi
quelque beau page, » Qui me tienne, malgré mon âge, » Parfois
des propos obligeants.

» Je veux en outre , pour ma peine, » Quatre moutons avec
leur laine, *> Une mâchoire de baleine, » Deux caméléons bien
changeants, » Quelque idole ou quelque amulette, » Six aspics,
trois peaux de belette, >> Et le plus maigre de vos gens »» Pour
que je m'en fasse un squelette! »

Certe, à meilleur marché la Guggligoy se vend.

Elle a dans elle-même un squelette vivant,

D'ailleurs; mais je conclus, moi, qu'à telles enseignes,

Ce suborneur tondu de soldats et de duègnes,

Est ici, non pour Charle ou Nolî, mais pour Francis.

ELESPURU.

Ma foi! plus que jamais j'ai- l'esprit indécis. Qu'est-pe que tout
cela ?

GIRAFF.

Je ne sais ; mais c'est drôle !

GRAMADOCH.

Le Cromwell, qui croit tout soumettre à son contrôle, Ferait bien d'emprunter l'œil de ses quatre fous. Si nous l'avertissions ?

GIRAFF.

Quoi donc ! l'avertir ? nous ?

Es-tu fou, Gramadoch ? Est-ce là notre affaire ! Que sommes-nous pour Noll? Restons dans notre sphère. Il nous prend, et pourrait même nous mieux payer, Non pour garder ses jours, mais pour les égayer. Qu'on enlève sa fille et qu'on force sa porte, Qu'on le tonde ou l'étrangle, au fait, que nous importe?

GRAMADOCH.

Il a raison.

ELSSPURU.

Sans doute.

TRICK

Hé, chacun nos métiers.

Il règne : nous rions. — Qu'on le coupe en quartiers, Qu'on le brûle ou l'écorche, il n'a rien à nous dire Pourvu que nous ayons toujours le mot pour rire.

ELESPURU.

Comme nos ris vengeurs puniront ses dédains ! Comme du roi manqué riront les baladins !

GRAMADOCH.

Puis, ce faux chapelain dans le fond nous ressemble.

ACTE III, SCÈNE I

Les fous, les amoureux vont toujours bien ensemble. San nom d'Obededom semble être fait ad hoc Pour Trick, Elespuru, Giraff et Gramadoch !

TRICK

iMais s'il conspire, ami ! c'est nous qu'il faut défendre : Si le Stuart rentrait, il nous ferait tous pendre.

ELESPURU.

Pendre de pauvres fous pour quelque quolibet I

TRICK

Ne fût-ce que pour voir leur grimace au gibet \

Tu sais ? nous aurions beau crier : — Miséricorde \ —

On veut voir des pantins pendre au bout d'une corde.

GIRAFF.

Nous pendus ! innocents ! — Soyez tranquilles tous, Que Charles-Deux revienne : il lui faudra des fous. Nous sommes là. — Peut-il trouver fous dans le monde Ayant fait de leur art étude plus profonde ? Tels sont fous par instinct, nous par principes î — Va, Toujours de tout désastre un bouffon se sauva. Pour vieillir sur la terre, où tout est de passage, Il faut se faire fou : c'est encor le plus sage.

TRICK

Au fait, Cromwell m'ennuie! On dit Charles plus gai.

ELESPURU.

L'œil d'aigle du tyran est-il donc fatigué ? Quoi ! c'est nous qui savons ce que lui-même ignore, Et nous tenons le fil qu'il ne voit pas encore ! Nous, les fous de Cromwell!

GRA3IADOCH.

Mal dit, Elespuru :

Nous sommes ses bouffons ; mais il est notre fou. 11 nous croit ses jouets; pauvre homme ! il est le nôtre. Nous dupe-t-il jamais par quelque patenôtre? Nous épouvante-t-il par ces éclats de voix, Ou ces clins d'yeux dévots, qui font trembler des rois ? Quand il vient de prier, de prêcher, de proscrire,

L'hypocrite peut-il nous regarder sans rire ? Sa sourde politique et ses desseins profonds Trompent le monde entier, hormis quatre bouffons. Son règne, si funeste aux peuples qu'il secoue, Est, vu de notre place, un sot drame qu'il joue. Regardons. Nous allons voir passer sous nos yeux Vingt acteurs, tour à tour calmes, tristes, joyeux; Nous, dans l'ombre, muets, spectateurs philosophes, Applaudissons les coups, rions aux catastrophes, Laissons Charle et Cromwell combattre aveuglément, Et s'entre-déchirer pour notre amusement ! Seuls nous avons la clef de cette énigme étrange. N'en disons rien au maître.

ELESPURU.

Oui, ma foi, qu'il s'arrange!

GIRAFF.

Taisons-nous, et rions!

TRtCK.

Partout nous triomphons.

Satan fait des tyrans au plaisir des bouffons. Pendant que l'univers tremble sous le despote, Du sceptre de Cromwell faisons notre marotte !

SCÈNE IL

Les mêmes ; CROMWELL, JOHN MILTON, habit noir, cheveux blancs assez longs, calotte noire, la chaîne de secrétaire du conseil au cou ; soutenu par un jeune page en livrée du Protecteur. WHITELOCKE, PIERPOINT, THURLOE, lord ROCHESTER, HANNI- BAL SESTHEAD.

A l'arrivée de Cromwell, les bouffons se prosternent en silence. CROMWELL.

Voici mes quatre fous. — Ma foi, c'est le moment De nous distraire un peu.

Entre Thurloë.

ACTE III, SCÈNE II

thurloe, à Cromwell.

Mylord, le Parlement Dans la salle du trône attend...

cromwell , avec impatience.

Hé ! qu'il attende !

thurloe, bas, au Protecteur.

Il porte Thumble adresse où le peuple demande Que le Protec-
teur daigne être roi.

cromwell, rayonnant.

C'est donc fait !

A part.

Qu'ils sont plats !

A Thurloe.

Je pourrai les entendre en effet.

Mais après mon conseil ; puis il faut que je voie Les chevaux
gris frisons que le Holstein m'envoie. Amuse-les, mon cher, nour-
ris leur zèle ardent; Dis-leur de discuter un texte en m'attendant:
Dans le livre des rois, par exemple.

Thurloe sort.

LORD ROCHESTER, Cl part.

Qu'entends-je ?

o Charle ! o roi-martyr ! comme Olivier te venge ! Quel fouet
honteux succède à ton sceptre éclatant î cromwell, montrant ses

bouffons à lord Rochester. Puisque nous voilà seuls, je veux rire un instant. Docteur, ce sont mes fous, et je vous les présente.

Lord Rochester et les bouffonss'inclinent.

Quand nous sommes en joie, ils sont d'humeur plaisante. Nous faisons tous des vers, — il n'est pas même ici

Il montre Milton.

Jusqu'à mon vieux Milton qui ne s'en mêle aussi.

milton, avec dépit.

Vieux Milton, dites-vous ! mylord, ne vous déplaie, J'ai bien neuf ans de moins que vous-même.

A votre aise î

MILTON

Oui : vous êtes, niylord, de quatre-vingt-dix-neuf; Moi, de seize cent huit.

Le souvenir est neuf!

milton, avec vivacité.

Vous pourriez me traiter de façon plus civile ! Je suis.fils d'un notaire, alderman de sa ville.

Là, ne vous fâchez pas. Je sais aussi fort bien Que vous êtes, Milton, grand théologien, Et même, mais le ciel compte ce qu'il nous donne, Bon poète, — au-dessous de Vithers et de Donne ! milton, comme se parlant à lui-même.

Au-dessous î Que ce mot est dur î — Mais attendons .. On verra si le ciel m'a refusé ses dons! L'avenir est mon juge. — Il comprendra mon Eve. Dans la nuit de l'enfer tombant comme un doux rêve, Adam coupable et bon, et l'Archange indompté, Fier de régner aussi sur une éternité, Grand dans son désespoir, profond dans sa démente, Sortant du lac de feu que bat son aile immense ! — Car un génie ardent travaille dans mon sein. Je médite en silence un étrange dessein ! J'habite en ma pensée, et Milton s'y console. — Oui, je veux à mon tour créer par ma parole, Du Créateur suprême émule audacieux, Un monde, entre l'enfer, et la terre, et les cieux !

LORD ROCHESTER, à part.

Que diable dit-il là ?

HANNIBAL SESTHEAB, ttUX bouffons.

Risible enthousiaste !

Ii regarde Milton en haussant les épaules.

C'est un fort bon écrit que votre Iconoclaste.

ACTE III, SCÈNE II

Quant à votre grand diable, autre Léviathan,—

Il rit.

Très-mauvais !

milton, indigné, entre ses dents.

C'est Cromwell qui rit de mon Satan î lord rochester, s7 approchant de Milton.

Monsieur Milton !

milton, sans l'entendre y et tourné vers Cromwell. Il parle ainsi par jalousie!

lord rochester, à Milton qui récite d'un air distrait.

Vous ne comprenez pas,* d'honneur, la poésie. Vous avez de l'esprit, il vous manque du goût. Écoutez : — les Français sont nos maîtres en tout. Étudiez Racan! Lisez ses Bergeries; Qu'Aminte avec Tircis erre dans vos prairies, Qu'elle y mène un mouton au bout d'un ruban bleu. Mais Eve î mais Adam ! l'enfer ! un lac de feu î . C'est hideux ! Satan nud et ses ailes roussies !... — Passe au moins s'il cachait ses formes adoucies Sous quelque habit galant, et s'il portait encor Sur une ample perruque un casque à pointes d'or, Une jaquette aurore, un manteau de Florence, Ainsi qu'il me souvient, dans l'Opéra de France, Dont naguère à Paris la cour nous régala, Avoir vu le soleil, en habit de gala ! miltont, étonné.

Qu'est-ce que ce jargon de faconde mondaine Dans la bouche d'un saint ?

lord rochester, à part et se mordant les lèvres. Encore une fredaine !

Il a mal écouté, par bonheur ; mais toujours Au grave Obedom Rochester fait des tours.

Haut à Milton.

Monsieur, je plaisantais ! ...

MILTON

Sotte est la raillerie !

A part et toujours tourné vers Cromwell.

Comme Olivier me traite ! — Hé ! qu'est-ce, je vous prie, Que gouverner l'Europe, au fait ? — Jeux enfantins ! Je voudrais bien le voir faire des vers latins Comme moi !

Pendant ce c'ollogue, Cromwell s'entretient avec "Whitelocke et Pierpoint ; Hannibal Sesthead avec les bouffons.

cromwell, brusquement,

Çà, messieurs. Voyons ! il faut qu'on rie. Bouffons! trouvez-moi donc quelque plaisanterie. — Sir Hannibal Sesthead !...

HANNIBAL SESTHEAD, (TUTl dît piqué.

Seigneur, excusez-moi. Je ne suis point bouffon, je suis cousin d'un roi, D'un roi de race antique, et qui, sans vous déplaire, Régit le Danemarck par un droit séculaire !

cromwell, se mordant les lèvres , à part. Je comprends! Il m'outrage! Ah! pourquoi mon courroux Ne saurait-il l'atteindre ?

Rudement, aux bouffons.

Allons ! riez donc, vous !

les bouffons, riant.

Ha! ha! ha!

cromwell, à part.

Mais leur rire est, je crois, sardonique.

Haut, avec colère, aux bouffons.

Taisez-vous !

Les bouffons se taisent. Cromwell poursuit avec humeur.

C'est Milton, ce chantre satanique, Qui nous trouble la tête
avec ses visions !

Milton se retourne fièrement vers Cromwell, qui reprend : A
part.

Contenons-nous !

Haut.

Hé bien, qu'est-ce que nous disions ?

ACTE III, SCÈNE II

Trick, fais-nous apporter de la bière, une pipe \

TRICK

Ah ! mylord veut fumer !

Il sort et rentre un moment après, suivi de deux valets en livrée protectorat

portant une table chargée de pipes et de brocs.

J'entends qu'on me dissipe, Je veux être un peu gai ! —

A part.

Quoi ! trahi par mon fils !

Une pause. — Cromwell paraît livré à de douloureuses pensées. Les assistants se tiennent en silence, les yeux baissés. Rochester et les fous semblent seuls observer le visage sinistre du Protecteur. Tout à coup Cromwell, comme s'il s'apercevait du maintien embarrassé de ses familiers, sort de sa rêverie et s'adresse aux bouffons.

A-t-on fait quelques vers depuis ceux que je fis En réponse au sonnet du colonel Lilburne ?

TRICK

L'Hippocrène est pour nous avare de son urne. Voici pourtant...

Il présente au Protecteur le parchemin roulé. CROMWELL.

Lis!

trick, déployant le parchemin.

Hum ! — « Quatrain... » — Ces vers sont plats ! « A nia divinité . — Belle Égérie, hélas î... »

LORD ROCHESTER, à part.

Dieu, mon quatrain !...

11 se précipite sur Trick, et lui arrache le parchemin.

Démons ! damnation, injure !

Me pardonnent le ciel....

11 s'incline vers Cromwell.

Et mylord, si je jure!

Mais comment de sang-froid entendre à mes côtés Déborder
le torrent des impudicités ?

A Trick qui rit de toutes ses forces.

Fuis, va-t'en, Édomîte, impur Madianite !

A part.

Je ne me souviens plus de l'autre rime en itel

Mon quatrain ! ces démons dans ma poche Pont pris !

cromwell, à lord Rochester.

Je conçois que ces vers soulèvent vos mépris....

LORD ROCHESTER, à part.

Non pas !

Mais on n'est point ici dans une' église ; Et je veux lire, ami, ce
qui vous scandalise. Donnez.

LORD ROCHESTER

Quoi ! des chansons d'enfer!...

cromwell, avec impatience.

Donne ; *ou je vais...

LORD ROCHESTER

Mais, mylord...

cromwell, impérieusement. Obéis.

Lord Rochester s'incline, et remet le parchemin à Cromwell qui y jette les yeux, et dit en le lui rendant:

Ces vers sont bien mauvais !

LORD ROCHESTER, à part.

Mes vers mauvais! tu mens. Voyez ce régicide ! — Il ne respecte rien !

Ce quatrain est stupide.

LORD ROCHESTER. jette un coup d'œil sur le parchemin.
Mylord, de tels écrits les auteurs sont damnés ; Mais les vers en eux-même ont l'air fort bien tournés.

trick, bas, aux autres fous.

Il est l'auteur, c'est sûr !

Haut.

Moi, qui croisai ces rimes, Je conviens qu'Apollon m'en ferah-
V quatre crimes, Tant ces vers sont méchants f

ACTE III, SCÈNE II

lord iiochester, regardant de travers les bouffons, à part.

Raillez à votre tour, Singes du léopard, perroquets du vautour
!

Çà, docte Obededom, ce n'est point votre affaire
De juger ce quatrain, galamment somnifère.
lord rochester, mettant le quatrain dans sa ' poche,
à pari.

Francis le trouvera meilleur assurément!
trick, saluant ironiquement Rochester.
Oui, messire est trop bon pour moi!...

LORD ROCHESTER

Pour toi, comment?

Je voudrais, te fouettant pendant que Dieu te damne, Te promener dans Londres à rebours sur un âne !

TRICK

Vous puniriez ainsi l'auteur du quatrain ? lord rochester, troublé.

Non....

Je ne dis pas...

trick.

Suis-je homme à vous cacher son nom ?

lord rochester, dont V anxiété redouble.

C'est bon!...

TRICK

Je n'entends point solliciter sa grâce, ïi mérite le fouet !

LORD ROCHESTER, à part.

Drôle !

trick, riant, bas, aux autres fous.

Je l'embarrasse.

Entre le comte de Carlisle.

Au diable lord Carlisle ! il vient nous déranger.

lord rochester, respirant.

Ah!...

Cromwell entraîne précipitamment lord Carlisle dans un coin du théât] Tous s'éloignent, mais sans quitter Cromwell et Carlisle des yeux.

CRO3IWELL, bas , à lord Carlisle qui s'incline. Lord Ormond?

LORD CARLISLE

Mylord, il vient de déloger.

Rochester?

Richard ?

LORD CARLISLE

On n'a pu le trouver. Il se cache.

LORD CARLISLE

A tout nier sans pudeur il s'attache.

La question pourrait obtenir quelque aveu...

cromwell, sévèrement.

Votre tête répond de son dernier cheveu ! Carlisle, vous savez mon horreur des supplices. La torture à mon fils ! c'est bon pour ses complices. — Lambert ?

LORD CARLISLE

Il se retranche à sa maison des champs, Bien gardé, s'occupant de ses fleurs.

cromwell, avec amertume.

Soins touchants!

Tout m'échappe. Du moins je tiens bien la couronne!

LORD CARLISLE

Autour de Westminster que la foule environne, Le peuple et les soldats maudissent hautement Le nom de roi, voté pour vous en Parlement !

Pesez vos mots, mylord !

LORD CARLISLE

Votre Altesse m'excuse !...

ACTE III, SCÈNE II

cromwell , à part.

Tout va mal.

Haut, avec humeur.

Ài-je pas , messieurs , dit qu'on s'amuse ? A quoi songez-vous donc ?

A part.

Ils m1 écoutent; valets !

Bas, à Carlisle.

Mylord, doublez la garde autour de ce palais.

Carlisle sort.

Haut.

Hé bien! et ce quatrain?...

A part.

J'étouffe de colère !

Rentre Thurloë.

thurloë, à Cromwell. La secte des Ranters, que l'Esprit saint éclaire, Veut consulter mylord touchant un point de foi. Ils sont là.

Fais entrer !

Thurloë sort.

A part.

Ah î si j'étais né roi, Je chasserais cela ! — Mais un chef populaire Doit pour mener la foule, hélas! savoir lui plaire.

Thurloë rentre conduisant les Ranters, vêtus de noir, avec des bas bleus, de larges souliers gris, et de grands chapeaux gris sur lesquels on distingue une petite croix blanche, et qu'ils gardent sur leur tête»

le chef de la DÉPUTATiON , avec solennité. Olivier, capitaine et juge dans Sion!

Les saints, siégeant à Londre en congrégation, Sachant que ta science est un vase à répandre, Te demandent par nous s'il faut brûler ou pendre Ceux qui ne parlent point comme saint Jean parlait, Et disent Siboleth au lieu de Schiboleth ?

CR03IWELL, méditant.

La question est grave et veut être mûrie.

Prononcer Siboleth, c'est une idolâtrie.

Crime digne de mort, dont sourit Belzébuth. Mais tout supplice doit avoir un double but, Que pour le patient l'humanité réclame.

En châtier son corps, il faut sauver son âme. Or, quel est le meilleur de la corde ou du feu Pour réconcilier un pécheur avec Dieu ? Le feu lç purifie...

lord rochester, dans un coin du théâtre. Et la corde l'étrangle.

cromwell, sans l'entendre.

Daniel s'épura dans le brûlant triangle. Mais la potence a bien son avantage aussi • La croix fut un gibet !

LORD TIOCHESTER, à part.

J'admire en tout ceci De quelle allure aimable, ainsi qu'en son domaine, De supplice en supplice Olivier se promène, Quitte l'un, reprend l'autre, et va sans trébucher Du fagot au licol, du gibet au bûcher ! Comme il en fait jaillir mille grâces cachées ! CROMWELL, toujours réfléchissant.

Que les vérités sont à grand'peine cherchées ! La matière est ardue, et je range ce cas Entre les plus subtils et les plus délicats.

Après un moment de silence, il s'adresse brusquement à Rochester,

Clerc! prononcez pour nous.

LORD ROCHESTER, à part.

Il fait comme Pilate !

cromwell, montrant Rochester aux Ranters. C'est un autre Cromwell !

lord rochester, s' inclinant.

Votre Altesse me flatte !

le chef des ranters, à Rochester.

Dans ces énormités, donc, si quelqu'un tombait , Encourrait-il la corde ou le feu?

VITE III. SCÈNE II

LORD ROCHESTER. O.teC autorité.

L»r gibet.

El meurent avec lui. sous une même haine. Son père amor-
rhéen . sa mère ceihéenne !

le chel des ratters. gravement.

Pourquoi le gi]

lord rochester. embarrassé.

Ah'... le gibet?... C'est cela... — On y monte au moyen d'une
échelle... Voilà! Et... Dieu fit voir en rêve à son berger fidèle
Qu'on monte au ciel de même au moyen d*une échelle

A part.

J'ai peine à n^ pas rire au nez de ces lurons. croxavell. regar-
dant Rochester arec satisfaction. Il est docte vraiment :

le crei DESRAWTEfcs, remerciant Rochester de la main Fort
bien, nous les pendrons.

Es =:.-: t.:.

LORD ROCHESTER, à part.

Voilà de pauvres gens bien jugés, sur ma tête v

croîtweel. a Rochester, .Te suis content de vous.

LORD ROCHESTER. avec Wi :,iCt.

My lord est trop bons gérât, aux antres bouffons.

Frères, aucun i : aurait mieux prononce.

Rentre Thurloê.

TÏÏURLOE. à Ci

Le conseil privé'

CBOKWELL.

Bon.

THERLOE.

L'est pour l'objet...

ckoxwell, invente

Je sai !

Ouil entre :

trick, bas, aux bouffons.

Baladins ! cédon la place aux mages.

A un geste de Cromwell sortent les bouffons, lord Rochester, Hannibal Sesthead, et deux valets emportent la table chargée de brocs de bière et de pipes. Thurloë introduit le conseil privé qui s'avance sur deux files, et dont chaque membre se place debout devant un des tabourets en fer à cheval, tandis que Cromwell monte à son grand fauteuil, et que Millon, toujours conduit par son page, s'approche du pliant et de la table. Whitelocke, Stoupe et lord Carlisle prennent leurs places respectives, autour du Protecteur, sur les marches de son estrade.

SCENE II

CROMWELL, le comte de WARWICK, le lieutenant général FLETWOOD, gendre de Cromwell; le comte de CARLISLE , lord BROGHILL , le major général DESBOROUGH, beau- frère de Cromwell; WHITELOCKE, sir CHARLES WOLSELEY, M. WILLIAM LENTHALL, PIERPOINT, THURLOE, STOUPE, MILTON. Chacun de ces personnages revêtu du costume particulier de sa charge ou de sa commission*

Cromwell s'assied , se couvre. Tous s'asseyent, mais restent découverts.

cromwell , à part.

Ah !... de tous ces oiseaux subissons les ramages.

Messieurs les conseillers de mon gouvernement y Prenez séance tous, et prions un moment.

Il s'agenouille : tous les conseillers en font autant. Après quelques instants de méditation , le Protecteur se relève et s'assied : tous suivent son exemple. Il continue avec un profond soupir.

Messieurs, — pour gouverner j'ai bien peu de mérite ! Mais le Seigneur, qu'enfin ma résistance irrite, Inspire au Parlement d'agrandir mon devoir, En m'accablant encor d'un surcroît de pouvoir. C'est pourquoi j'ai donné l'ordre qu'on vous assemble Afin de conférer et de parler ensemble.

ACTE III- SCÈNE III

Sied-il d'élire un roi, d'abord ? — Dois-je être élu? —

Donnez sur ces deux points votre avis absolu.

Que chacun , à son rang, expose son système.

Je parle franchement, expliquez-vous de même.

Le comte de Warwick est le plus éminent

D'entre vous. Qu'il commence. — Écoutez maintenant,

Monsieur Mil ton.

le comte de WARWiCK, se levant,

Mylord, rien n'égale sur terre Votre foi, votre esprit, votre haut caractère, Et pour accroître encor votre état personnel, Vous tenez des Warwick du côté maternel. Votre noble écusson porte le même heaume, Or, comme il faut toujours un roi dans un royaume. Votre Altesse vaut mieux qu'un maître de hasard. Certes, un Rich peut régner aussi bien qu'un Stuart.

Il se rassied.

Il n'est que d'être heureux pour grossir sa famille î Cromwell obscur n'est rien :— que sur le trône il brille, Les Rich sont ses aïeux, ses cousins, ses parents. Oui, — ce sont mes aïeux, — depuis bientôt quatre ans.

Haut.

A votre tour, Fletwood.

LE LIEUTENANT GÉNÉRAL FLETWOOD, Se levant.

Mylord, la république !

Mon beau-père, avec vous nettement je m'explique : Pour elle de Stuart on dressa l'échafaud, Nous avons combattu pour elle ; — il nous la faut. Laissons Dieu seul porter le seul vrai diadème. Pas d'Olivier-Premier, ni de Charle-Deuxième ! Jamais de roi !

Il se rassied.

CROJWELL.

Fletwood, vous êtes un enfant !

— Vous , Carlisle !

le comte de carlisle, se levant.

Mylord, voire front triomphant Est fait pour la couronne.

Il se rassied.

A Broghill!

lord broghill, se levant.

Mylord, j'ose Réclamer le secret pour ce que je propose.

De ce complot d'Ormond je suis tout étourdi. Oue mon rôle est timide en ce drame hardi ! Conseiller de Cromwell et confident de Charle ! Traître si je me tais et traître si je parle !

Pour quel motif?...

lord broghill, sy inclinant.

Mylord, une raison d'État...

Cromwell lui fait signe d'approcher. Stoupe, Thurloë, White-locke eî Carlisle s'éloignent du Protecteur.

lord broghill, bas, à Cromwell.

Ne se pourrait-il point qu'avec Charle on traitât? Si vous lui proposiez la main de votre fille ?

cromwell, étonné.

Au... jeune homme?

LORD BROGHILL.

Oui, lady Francis.

Et sa famille ?

LORD BROGHILL.

Vous vous faites sacrer sous le nom d'Olivier. Vous êtes rois tous deux.

Et le trente janvier?

LORD BROGHILL.

Vous lui donnez un père.

ACTE III, SCÈNE III

On peut donner, mais rendre !

LORD BROGHILL.

Il oublierait.,

cromwell, avec un rire de dédain.

Mon crime ! il ne le peut comprendre.

Son œil ne saurait voir le but que j'ai cherché, Et pour me pardonner, il est trop débauché ! C'est fou, Broghill !

Lord Broghill retourne à sa place. Les grands officiers reprennent les leurs,

Parlez, Desborough!

LE MAJOR GÉNÉRAL DESBOROUGH, Se levant.

Mon beau-frère, Vous méditez dans l'ombre un dessein téméraire. Nous, de la royauté subir encor l'affront ! Point de roi, quel qu'il soit ! les soldats salûront Cromwell de cris d'amour, Olivier d'anathèmes ! Meurent les courtisans , les docteurs, les systèmes !

Desborough, vous luttez contre un mot, contre un nom. Si ce peuple innocent veut un roi, pourquoi non ? — Ce nom de roi, proscrit par votre orgueil fantasque, Qu'est-ce pour un soldat ? — Un panache à son casque.

Il fait signe à Whitelocke de parler. Whitelocke se lève , et Desborough se rassied.

whitelocke, à part, regardant Desborough. Ce valet de charrue avant moi se lever !

Mylord, — je serai vrai, quoi qu'il puisse arriver. Point de peuple sans loi, point de loi sans monarque. — Écoutez : l'argument vaut bien qu'on le remarque

A part.

Avant moi! Desborough! homuncio! butor!

Haut.

Le roi fut de tout temps nommé legislator. Lator, porteur, legis, de loi ; d'où je relève Qu'un prince est à la loi ce qu'Adam est pour Eve,

252 CROMWELL.

Donc, si le roi des lois est le père et le chef,

Point de peuple sans roi, je le dis derechef;

Voyez, pour confirmer ma doctrine certaine,

Moïse, Aaron, Saint-John, Glynn, Cicéron, Fontaine,

Et Selden, livre trois, chapitre des Abus :

Quidde lus censetur modo codicibus. —

Mylord, il faut régner ! — Dixi.

Il se rassied.

cromwell, félicitant JWhitelocke du geste et du regard.

Comme il raisonne ! Qu'un discours à propos de latin s'assaisonne ! — Écoutons Wolseley.

sir Charles wolseley, se levant.

Mylord, sans nul détour, J'oserai détromper Votre Altesse à mon tour. Le chef d'un peuple libre est, suivant le prophète , Tanquam in medio jiositus, non au faite. Ce chef, sur quelque siège

enfin qu'il soit assis, Est major singulis, — minor universis ! Donc le titre de roi rompt notre privilège, Rex violât legem.

Il se rassied.

Arguments de collègue !

Avec vos mots latins je suis peu familier. Mauvaises raisons !

A Pierpoint.

Vous !

pierpoint, se levant.

Mylord, puissant pilier D'Israël, qui par vous domine sur la terre, Voici ce que je dis : — Ce peuple d'Angleterre, Dont le haut Parlement se nomme impérial, A le droit glorieux, saint, immémorial, ,

A[^]iE III- 5CÈ>"E III. 253

D'avoir pour chef un roi ; sa dignité l'exige. Que Votre Altesse accepte un titre qui l'afflige. Vous le devez au peuple î oui. mylord. c'est, je croi. Lui manquer, que régner sur lui sans être roi.

Il se rassied.

Monsieur Lenthall?

K. WILLIAM LENTHALL. Se leVG/tlt.

Mylord. — le Parlement préside La nation, en qui la royauté réside.

Il commande aux petits comme aux plus élevés. Si donc le Parlement vous fait roi. vous devez. Selon le Droit romain, sui-

vant le Décalogue. Obéir et régner î

Courtisan démagogue î

M. WILLIAM LEVTEALL. Ci part.

il se laissera faire, et j'espère qu'alors

Il ne m'oubliera point pour la chambre des lords '

thlpvLoe. bas. a Cromwell.

Mylord. le Parlement attend toujours...

cromwell. bas, avec impatience.

Silence!

thurloe. toujours de même.

Mais...

cromwell. bas, à Thurloë.

Avant d'accepter il sied que je balance î fletwood. se levant.

Ah ! mylord. refusez !— Pour vous, pour votre honneur.
J'ose...

cromwell. les congédiant tous de la main. Allez tous prier et
chercher le Seigneur!

Tous sortent lentement et comme en procession. Miltm, qui
marche le dernier, s'arrête sur le seuil de la porte, les laisse par-
tir, et ramène son guin> vers Cromwell qui, descendu de s s'est
plac<- sur le devant lu

théâtre.

SCÈNE IV

milton, à part.

Kon ! je n'y puis tenir. — Il faut ouvrir mon âme.

Il marche droit à Cromwell.

Regarde-moi, Cromwell !

Il croise les bras. Cromwell se retourne, et fixe sur lui un regard* surpris et / ??<&■• hautain.

, : :t- Déjà ton œil s'enflamme

Sans dōy^, et tu diras de quel front j'ose ici Te parler, sans avoir obtenu ta merci? — Car ma place est étrange en ton conseil de sages ! Si quelqu'un me cherchait parmi tous ces visages : « Voyez ces orateurs choisis, — lui dirait-on, — » C'est Warwick, c'est Pierpoint . Ce muet,— c'est Milton .* On a Milton : qu'en faire ? Un muet ! c'est son rôle, — Ainsi, moi, dont le monde entendra la parole, Au conseil de Cromwell, seul, je n'ai pas de voix! — Mais, aveugle et muet, c'est trop pour cette fois. On te perd à l'appât d'un fatal diadème, Frère ! et je viens plaider pour toi, contre toi-même. Tu veux donc être roi, Cromwell? et dans ton cœsr, Tu t'es dit : « C'est pour moi que le peuple est vainqueur. » Le but de ses combats, le but de ses prières, » De ses pieux travaux, de ses veilles guerrières, » De son sang répandu, de tant de pleurs versés, » De tous ses maux, c'est moi ! — Je règne, c'est assez. » Il doit se croire heureux, puisqu'après tant de peines, » Il a changé de roi, — renouvelé ses chaînes !...» — Rien qu'à ce seul penser mon front chauve rougit. — Écoute-moi, Cromwell ! c'est

de toi qu'il s'agit. — Donc, tous les grands moteurs de nos guerres civiles,

ACTE III, SCÈNE IV

Varie, Pym, qui d'un mot faisaient marcher des villes. Ton gendre Ireton, oui, ce martyr de nos droits Que ton orgueil exile au sépulcre des rois, Sydney, Hollis, Martyn, Bradshaw, ce juge austère Oui lut l'arrêt de mort à Charles d'Angleterre, Et ce Hampden, si jeune au tombeau descendu, Travaillaient pour Cromwell, dans leur foule perdu ! C'est toi qui des deux camps règles les funérailles, Et dépouilles les morts sur le champ de batailles ! Ainsi, depuis quinze ans, pour toi seul révolté, Le peuple, à ton profit, joue à la liberté ! Dans ses grands intérêts tu n'as vu qu'une affaire, Et dans la mort du roi, qu'un héritage à faire ! — Ce n'est pas que je veuille ici te rabaisser ; Non. — Nul autre que toi n'aurait pu t'éclipser. Puissant par la pensée et puissant par le glaive, Tu fus si grand, qu'en toi je crus trouver mon rêve, Mon héros!... Je t'aimais entre tout Israël, . Et nul ne te plaçait plus avant dans le ciel ! — Et pour un titre, un mot vide autant que sonore, L'apôtre, le héros, le saint se déshonore ! Dans ses desseins profonds voilà ce qu'il cherchait : La pourpre, haillon vil ! le sceptre, vain hochet ! Au sommet de l'État, jeté par la tempête, Ivre de ton destin, tu veux parer ta tête De cet éclat des rois, pour nous évanoui ? Tremble : on est aveuglé, quand on est ébloui. Olivier, de Cromwell je te demande compte, Et de ta gloire enfin, qui devient notre honte ! — o vieillard, qu'as-tu fait de ta jeune vertu ? Tu te dis : « Il est doux, quand on a combattu, » De s'endormir au trône, environné d'hommages, » D'être roi, de peupler cent lieux

de ses images. » On a son grand lever ; on va, dans un beau char»
» Trôner à Westminster, prier à Temple-Bar ; » On traverse en
cortège une foule servirez

» On se fait haranguer par des greffiers de ville ;

» On porte des fleurons autour de son cimier... — »

Est-ce là tout, Cromwell? Songe à Charles-Premier.

Oses-tu, dans son sang ramassant la couronne,

Avec son échafaud te rebâtir un trône?

Quoi ! tu veux être roi, Cromwell? — Y penses-tu ?

Ne crains-tu pas qu'un jour, d'un crêpe revêtu,

Ce même White-Hall, où ta grandeur s'étale,

N'ouvre encore une fois sa fenêtre fatale ? —

Tu ris ! mais dans ton astre as-tu donc tant de foi ?

Songe à Charles Stuart ! Souviens-toi ! souviens-toi !

Quand ce roi dut mourir, quand la hache fut prête,

C'est un bourreau voilé qui fit tomber sa tête.

Roi, devant tout son peuple il périt sans secours,

Sans savoir seulement qui dénouait ses jours.

Par le même chemin tu marches à ta perte,

Cromwell; d'un voile aussi ta fortune est couverte.

Crains qu'elle ne ressemble à ce spectre masqué

Qui, sur un échafaud, paraît au jour marqué î
Des rêves de l'orgueil dénoûment formidable ! —
Cromwell ! d'un seul côté le trône est abordable,
On y monte; et de l'autre on descend au tombeau.
Crains de voir, si tu prencis cette pourpre en lambeau,
S'assembler quelque jour, dans cette même chambre,
Une cour, dont alors tu ne serais plus membre !
Car il se peut, crois-moi, qu'à la fin alarmé,
Contre un sceptre nouveau de ton vieux glaive armé,
Ce peuple, que toujours ton exemple décide,
Pense à ta royauté moins qu'à ton régicide ! —
Ne recules-tu pas !... Ah! jette loin de toi
Ce sceptre d'histrion et ce masque de roi !
Reste Cromwell. Maintiens le monde en équilibre ;
Fais sur les nations régner un peuple libre :
Ne règne pas sur lui. Sauve sa liberté.
o ! combien a rougi ce peuple en sa fierté,
Quand dans ce Parlement il a vu ton génie

ACTE III, SCÈNE VI

Mendier à prix d'or un peu de tyrannie !

Démens tes vils flatteurs : montre-toi noble et grand .

Juge, législateur, apôtre, conquérant,

Sois plus que roi. Remonte à ta hauteur première.

Il n'a fallu qu'un mot pour créer la lumière :

Toi, redeviens Cromwell à la voix de MiKon !

Il se jette aux pieds de Cromwell.

cromwell, le relevant avec un geste dédaigneux. Le bonhomme le prend sur un singulier ton ! Ça, maître John Milton, secrétaire interprète Près le conseil d'État, vous êtes trop poète. Vous avez, dans l'ardeur d'un lyrique transport, Oublié qu'on me dit Votre Altesse et Mylord. Mon humilité souffre à ce titre frivole; Mais le peuple qui règne, et pour qui je m'immole, A mon bien grand regret veut qu'il en soit ainsi. Je me suis résigné : — résignez-vous aussi !

Milton se lève fièrement et sort.

SCÈNE VI

CROMWELL, lady FRANCIS.

cromwell, apercevant lady Francis qui entre. Ah! Francis! — On dirait qu'à mes maux attentive,

Rayonnante, elle vient charmer mes noirs ennuis, Comme un jeune astre , éclos dans les profondes nuits! Tiens, ma fille ! — Toujours, ange à figure humaine, Près de moi quand je souffre un instinct te ramène. Je suis toujours heureux lorsque je te revois. Ton œil vif et brillant, ta pure et douce voix Ont un charme pour moi, qui me rend ma jeunesse. Viens, enfant ! que ton père à tes côtés renaisse ! Toi seule ici, du monde ignores les noirceurs. Embrasse-moi. — Je t'aime avant toutes tes sœurs. lady francis, l'embrassant d'un air de joie. De grâce, dites-moi. Serait-il vrai, mon père ? Vous relevez le trône ?

On le dit.

LADY FRANCIS

Jour prospère !

L'Angleterre, mylord, vous devra son bonheur.

Ce fut toujours mon but.

LADY FRANCIS

Ah ! mon père et seigneur, Que votre bonne sœur, mylord, sera contente Nous allons donc revoir, après huit ans d'attente, Notre Charles Stuart !

cromwell, étonné.

Quoi?

LADY FRANCIS

Que vous êtes bon !

. , i MB*

Ce n'est pas un Stuart.

lady fR\x\ncis, surprise .

Quoi donc ? Est-ce un Bourbon ?

Mais ils n'ont pas de droits au trône d'Angleterre.

ACTE III, SCÈNE VI

Je le pense de même.

LADY FRANCIS

Au sceptre héréditaire Qui donc ose toucher ?

cromwell, à part.

Que répondre en effet ?

Mon nom me pèse à dire, et me semble un forfait.

Ma Francis, d'autres temps veulent une autre race. N'auriez-vous pu penser, pour remplir cette place ?...

LADY FRANCIS

A qui donc ?

cromwell, avec douceur.

Par exemple, — à ton père ? à Cromwell ? lady francis, vivement.

Si je Pavais pensé, me punisse le ciel! cromwell , à part.

Hélas î

LADY FRANCIS

Mon père! moi, vous faire cette injure! Vous croire usurpateur, sacrilège, parjure !

Ma fille !... Vous jugez trop bien de ma vertu.

LADY FRANCIS

D'un pouvoir passager vous êtes revêtu;

C'est un malheur des temps , dont vous souffrez vous-

Blais vous du roi-martyr prendre le diadème ! [même.

Vous joindre à ses bourreaux! régner par son trépas !

Ah!...—

Sais-tu qui causa sa mort ?

LADY FRANCIS

Je ne sais pas.

Toute jeune, élevée en une solitude, J'ai souffert de nos maux, sans en faire une étude.

On ne te lut jamais, dans le procès du roi, La liste de la cour, . . , des juges, de ceux ? . . .

LADY FRANCIS

Quoi ?

Des régicides ?

Oui, Francis,... des régicides!

LADY FRANCIS

Personne ne m'a dit quels étaient ces perfides. Je maudissais leur crime et j'ignorais leurs noms. On ne parlait point d'eux aux lieux d'où nous venons,

Ma sœur ne vous parlait jamais de moi?

LADY FRANCIS

Mon père !

Qui dit cela ? J'appris à vous aimer.,.

J'espère...

Oui. — Mais tu hais donc bien ces sujets si hardis Qui condamnèrent Gharle?...

LADY FRANCIS

Ah ! qu'ils soient tous maudits !

Tous?

LADY FRANCIS

Oui, tous î

cromwell, à pari.

Quoi, frappé dans ma propre famille! Trahi par mon fils même, et maudit par ma fille !

LADY FRANCIS

Que chacun d'eux ressemble à Caïn, le banni !

cromwell, à part.

Implacable innocence ! — On me croit impuni ! Ma fille la plus chère et la dernière née , Semble une conscience à mes pas acharnée.

ACTE III, SCÈNE VII

La candeur d'un enfant, son œil naïf, sa voix, Font trembler ce Cromwell, l'épouvante des rois ! Devant sa pureté toute ma force expire. Bois-je persévérer? — Dois-je saisir l'empire ? Prosterné sous le trône où je serais assis, Le monde se tairait : — mais que dirait Francis ? Que dirait son regard, doux comme sa parole, Et qui m'enchanté encore alors qu'il me désolé ? Chère enfant ! que son cœur saurait avec effroi Que je suis régicide, et que j'ose être roi ! Dans sa province obscure il faut qu'on la renvoie. Au but de mon destin sacrifions ma joie, Privons mes derniers ans de ses soins que j'aimais. N'attristons pas surtout, ne détrompons jamais Le seul être qui m'aime encor sans ma puissance, Et dans le monde entier croie à mon innocence ! Ange heureux ! que mon sort ne touche pas au sien Il le faut : soyons roi, sans qu'elle en sache rien.

Haut, à Francis.

Conserve ce cœur pur! je t'aime ainsi, ma fille !

Il sort.

lady Francis, le suivant du regard.

Ou'a-t-il ? C'est dans ses yeux une larme qui brille ! Bon' père !
il m'aime tant î

Entrent clame Guggligoy et lord Rochester.

SCÈNE VIL

Lady;FRANCIS,lord ROCHESTER, dame GUGGLIGOY.

dame guggligoy, à Rochester au fond du théâtre. Elle est seule,
venez !

lord rochester, à part.

Que d'attributs le diable aux doublons a donnés ! J'ai, grâce à
leur pouvoir, su rendre moins austères

Une duègne damnée et de saints mousquetaires. La duègne a
cédé vite, et je croyais d'abord Moins tendres ces soldats, piliers
du Mont-Thabor; Bah î dès qu'un peu d'or touche à ces dragons-
apôtres, Ces têtes-rondes-là tournent mieux que les autres ! — Ils
sont las de Cromwell qui les tient asservis. — J'ai déjà vers Or-
mond dépêché cet avis, Que la porte du parc ce soir sera livrée.
Maintenant, — à Francis ! j'en ai l'âme enivrée. Mais j'ai pour
réussir des secrets souverains, Je puis semer à flots doublons d'or
et quatrains ! Tentons l'occasion !

Il s'avance vers lady Francis, qui ne le voit pas et semble
concentrée dans une profonde rêverie.

dame guggligoy, regardant une bourse qu'elle cache dans sa
main.

Assez ronde est la somme !

A part, regardant Rochester.

Il est vraiment joli, ce jeune gentilhomme !

Se déguiser ainsi, tout braver, par amour !

A cet âge ils sont fous. Hélas ! chacun son tour !

Oui, c'est ainsi qu'eût fait sir Amadis de Gaule.

— Pourtant, dois-je permettre?.. Est-ce bien là mon rôle?

Et puis, ce chevalier n'a pas un mot pour moi;

De l'argent, voilà tout. —

Elle arrête Rochester qui semble sur le point d'aborder Francis.

Bas.

Monsieur, un instant!

lord rochester, se détournant.

Quoi?

dame guggligoy, F entraînant à l'autre coin du théâtre.

Un instant i

lord rochester.

Quoi?

DAME GUGGLIGOY, lui SOUHant.

N'a-t-on rien de plus à me dire ?

ACTE III, SCÈNE VII

LORD ROCHESTER, à part.

Eh ! la bourse était lourde et doit pourtant suffire.

dame guggligoy, à part.

Pourvu qu'il n'aille pas m'humilier encor Avec ses doublons....

lord rochester, mettant la main sur ses poches vides, Diable!
— Allons, je irai plus d'or, Plus le sou! — Prenons-la par le faible
des vieilles, Et de quelques douceurs chatouillons ses oreilles.

Haut.

Hé ! qui pourrait tarir à parler avec vous ? Ah ! sans le soin
pressant qui m'amène.... dame guggligoy, reculant.

Tout doux !

Vous me flattez...

LORD ROCHESTER

Non pas. Mais, hélas! le temps pressé.

Il fait un pas vers Francis : elle le retient. DAME
GUGGLIGOY.

Je le vois, vous n'avez d'yeux que pour ma maîtresse!

LORD ROCHESTER

Ah ! vous êtes charmante, et s'il fallait choisir...

A part.

Va-t-elle à ses côtés me faire ici moisir ?

DAME GUGGLIGOY , à part.

Il a bon goût. Je vaux d'être encor regardée

Quand je me suis un peu d'avance accommodée.

Au fait, je ne suis pas si digne de dédain,

Quand j'ai ma jupe rose et mon vertugadin,

Mes lacs d'amour^ mes bras garnis de belles manches,

Et mes deux tonnelets ajustés sur les hanches !

Vous trouvez ?

lord rochester, se tournant vers Francis. Mais souffrez...

204 CRO3ÎWELL.

dame guggltgoy, le retenant.

Monsieur J'ai du remord.

Ma charge est de garder la fille de mylord.

LORD ROCHESTER

Vos yeux auraient rendu, madame, en leur bel âge, Galaor infidèle, Esplandian volage.

dame gcggligoy, le retenant toujours.

Je suis coupable. On peut vous surprendre d'ailleurs.

LORD ROCHESTER

Sir Pandarus de Troie eût porté vos couleurs.

DAME GUGGLIGOY, à part.

Il parle dans le grand !

LORD ROCHESTER, à part.

Sommes-nous ridicules Tous les deux !

DAME GUGGLIGOY.

Je vous jure, il me vient des scrupules, Et j'ai mille frissons
dont je me sens glacer.

Elle prend les mains de Rochester.

Vos mains sont un velours.

A part.

Ah! faut-il dépenser Pour cette vieille folle, aux griffes desséchées,
Tout ce qu'ont les amours de choses recherchées ! Que me restera-t-il pour Francis ?

DAME GUGGLIGOY.

Laissez-moi.

LORD ROCHESTER

Mars eût quitté Vénus, s'il eût vu Guggligoy.

DAME GUGGLIGOY, à part.

C'est suffoquant. Vraiment, dirait-on pas qu'il m'aime ?

Haut.

Je ne veux qu'un mari qui me parle de même.

LORD ROCHESTER, à part.

Elle veut un mari : je plaindrai celui-là !

ACTE III, SCÈNE VII

Mais pour être flattée elle va rester là. O la vieille têtue, et qui n'aurait d'émulés Qu'en Espagne, pays des duègnes et des mules!

DAME GUGGLIGOY.

Monsieur, s*ous qui semblez être un homme de goût, Dites-moi franchement...

LORD ROCHESTER, à part.

Encor ! le sang me bout.

dame guggligoy, lui montrant Francis. Qu'ont donc pour vous charmer ces jeunes éventées ?

LORD ROCHESTER

Mais...

DAME GUGGLIGOY.

En quoi vos ardeurs en sont-elles tentées ? Quel attrait voyez-vous à l'air de ces minois?

LORD ROCHESTER, à part.

Vraiment ! avec son teint de mandarin chinois !

DAME GUGGLIGOY.

Elles ont la jeunesse, oui : c'est n'avoir au reste Que la beauté du diable.

LORD ROCHESTER, Ci part.

Et toi sa laideur. — Peste !

Quel moyen prendre, ô ciel, pour m'en débarrasser ?

Haut.

Laissez-moi deux instants avec Francis causer. Après cet entretien, mon cher Bouton-de-Rose, Ma foi de chevalier vous promet quelque chose, Oui, quelque chose... dont vous ne vous doutez pas,

A part.

Une entrée à Eedlam.

DAME GUGGLIGOY.

Soit. Je reste à deux pas.

lord rochester, respirant.

Enfin!...

DAME GUGGLIGOY.

Soyez discret. — Surtout, quoi qu'il arrive, Ne me nommez jamais : on me brûlerait vive.

LORD ROCHESTER

Soyez tranquille. — Allez vous promener un peu,

A part, et la regardant sortir.

Certe, elle a les os secs à faire un très-bon feu î

SCÈNE VIII

Lady FRANCIS, lord ROCHESTER.

LORD ROCHESTER, à part.

M'en voilà délivré. — Hasardons l'aventure !

L'œil fixé sur Francis. toujours immobile et pensive.

Que de grâce et d'attraits ! divine créature ! D'abord tournons la place, avant de l'attaquer. Une fille est un fort, j'ai pu le remarquer. Les clins d'yeux qu'on lui fait, la mise recherchée, Les petits soins, les mots galants, sont la tranchée Qui s'avance en zigzag; la déclaration , C'est l'assaut; le quatrain, —capitulation! Je ne puis suivre ici les règles ordinaires. Ainsi brusquons un peu tous les préliminaires.

Il s'avance vers Francis.

Haut, en s'inclinant.

Miss... Mylady!...—

lady Francis, se retournant d'un air étonné. Monsieur ?

LORD ROCHESTER, à part.

Son regard m'interdit.

lady francis, avec un sourire.

Ah! c'est le chapelain!...

Accoutrement maudit !

ACTE III, SCÈNE VIII

J'ai beau prendre les airs les plus coquets du monde, Elle ne voit
en moi qu'un pédant tête-ronde î

LADY FRANCIS

Saint homme, donnez-moi la bénédiction.

Quel texte m'allez-vous prêcher ?

IORD ROCHESTER.

La passion.

LADY FRANCIS

J'ai le cœur bien touché du zèle qui vous presse. Vous voyez
devant vous une humble pécheresse, Mon père.

IORD ROCHESTER, à part.

Son père ! ah ! n'ai-je rien de suspect?

Haut.

Ma fille !... écoutez-moi.

LADY FRANCIS

J'écoute avec respect.

LORD ROCHESTER, à part.

Suis-je assez malheureux d'avoir l'air respectable ?

Haut.

Ma fille î... écoutez-moi. — Ce n'est pas charitable D'épandre
autour de vous des ravages affreux !

lady Francis, étonnée.

Moi?

lord rochester, poursuivant.

L'un de vos regards, seul, fait cent malheureux.

LADY FRANCIS

Vous vous trompez !

LORD ROCHESTER

Oh, non !

LADY FRANCIS

Mais quels sont donc mes crimes ?

LORD ROCHESTER

Vous avez sous les yeux une de vos victimes.

268 CROtfWELL.

LADY FRANCIS

Vous ? que vous ai-je fait? Si j'ai vers vous des torts, Je cours
prier mon père!...

lord rochester, l'arrêtant.

Ah ! soyez sans remords.

Des maux que vous causez vous êtes innocente.

LADY FRANCIS

Je ne vous comprends pas.

LORD ROCHESTER

m Candeur intéressante !

LADY FRANCIS

Mais si je vous ai fait du mal sans le savoir? Je veux le
réparer...

lord rochester, mettant la main sur son cœur. Ah.!...

LADY FRANCIS

C'est même un devoir.

LORD ROCHESTER

Ou'entends-je ? A mes désirs seriez-vous exorable? Vous me
comblez de joie, ô princesse adorable !

Il cherche à presser la main de Francis qui recule. LADY FRANCIS.

Je ne suis point princesse... On n'adore que Dieu... — Vous m'effrayez!...

Elle veut se retirer.

lord rochester, la retenant par sa robe. Francis, ne me dis pas adieu !

LADY FRANCIS

Il me tutoie !

S'approchant de Rochester d'un air de compassion.

A-t-il la tête un peu malade ?

LORD ROCHESTER

Non, mais le cœur.

LADY FRANCIS

Pauvre homme !

ACTE III, SCÈNE VIII

Essayons l'escalade, Elle a Pair de me plaindre, et l'amour n'est pas loin.

Haut.

Ha ! rendez-moi la vie !

LADY FRANCIS

Oui, vous auriez besoin D'un médecin. Vraiment, il a la fièvre chaude !

LORD ROCHESTER

Voilà quatre ans bien qu'autour de vous je rôde...

A part.

Mentons, cela fait bien !

LADY FRANCIS

Que voulez-vous ?

LORD ROCHESTER

Mourir !

Vos yeux qui m'ont blessé me pourraient seuls guérir.

lady francis, reculant toujours.

Il me fait vraiment peur !

LORD ROCHESTER, à part.

C'est flatteur !

Haut et joignant les mains d'un air suppliant.

o ma reine !

Mon tout ! ma déité ! ma nymphe, ma sirène !

lady francis, effrayée.

Qu'est-ce que tous ces noms? Je m'appelle Francis.

LORD ROCHESTER

Ah î princesse! pour vous je brûle et je transis ! Sous ce déguisement l'amour vers vous me guide ; Je suis un chevalier, et non pas un druide. Que n'ai-je à vous offrir le sceptre des Indous î Serez-vous donc plus dure, avec des yeux si doux, Pour un amour si tendre et qui de douze ans date, Que la prêtresse Ophis le fut pour Tiridate ? J'eusse franchi l'Asie au bruit de vos appas. Cruelle ! vous fuyez, vous ne répondez pas.

270 CROJftWELL.

Je vais aller mourir de l'amour qui m'opprime. Mais non ; dites un mot, ma charmante tigresse, Un mot, et vous serez, pour votre heureux sujet, Du plus constant amour le plus céleste objet !

lady francis, ouvrant des yeux étonnés.

Que dit-il donc ?

LORD ROCHESTER, à pari.

Fort bien. Elle reste en extase.

Je le crois! ma harangue est presque phrase à phrase Prise dans Ibrahim ou V Illustre Bassa, Comme le Turc Ly sandre à Zulmis l'adressa. C'est du Scudéry pur î — Continuons.

Haut.

Ingrate !

Retenant Francis qui paraît encore vouloir se retirer.

Ah! restez, ou je vais me noyer dans l'Euphrate !

lady francis , riant. Dans l'Euphrate?...

LORD ROCHESTER

Ou plutôt, suivez votre dessein.

Oui, prenez cette épée, et percez-m'en le sein!...

Il porte la main à son coté comme pour y chercher son épée. A part.

Point d'épée!... Ah!... comment faire, avec ce costume, Semblant de se tuer, comme c'est la coutume ? Le moyen de poursuivre un entretien galant? — Mais à défaut du fer, le quatrain?... excellent ! Si je ne la fléchis, je veux que Dieu me damne ! —

Haut.

Écoutez votre esclave, ô divine Mandane,

Lui présentant un parchemin roulé, noué d'un ruban rose.

Ce papier de mon cœur vous fera le tableau. Il eût été détruit par la flamme ou par l'eau, Si mon feu n'eût séché mes pleurs, et si, madame,

ACTE II, SCÈNE IX

Mes larmes à leur tour n'eussent éteint ma flamme ! Prenez, lisez, jugez de mon amour ardent î

Il se précipite aux genoux de lady Francis.

lady Francis, jetant à terre le parchemin et reculant avec dignité.

Je vous comprends, monsieur. Vous êtes impudent! Vous osez chez mon père ainsi vous introduire !

LORD ROCHESTER, à part.

La petite n'est pas très-facile à séduire.

EADY FRANCIS

Levez-vous, ou j'appelle !

LORD ROCHESTER, toujours clignant les yeux.

Ah ! je reste à vos pieds ! . . .,—

LADY FRANCIS

Vos insolents propos seraient trop expiés, Si...

SCÈNE IX

Les mêmes; CROMWELL.

Cromwell, apercevant Rochester aux genoux de Francis.

Par quel hasard, maître, aux genoux de ma fille? lord rochester, atterré et sans changer de posture,

à part.

Dieu ! Cromwell î Je suis mort î Pour une peccadille C'est dur
d'être pendu ! Pris en délit flagrant î Il n'aura pas pour moi de
châtiment trop grand î

Fort lûen, mon chapelain!...

LADY FRANCIS, à part.

Il faut de l'indulgence.

C'est un fou !

cromwell, à Rochester consterné,

Vous avez compté sans ma vengeance î

LAD Y FRANCIS, à part.

Mon père lé tûrait, le pauvre malheureux î

CRO3IWELL.

Ce drôle î de ma fille il ose être amoureux! Et mon Eve écou-
tait sa langue de vipère ! Quoi ! Francis î vous souffrez ? . . .

lady Francis, avec embarras.

Pardonnez-moi, mon père, Mylord; ce n'est pas moi dont
monsieur me parlait.

De qui vous parlait-il à genoux, s'il vousi plaît?

LADY FRANCIS

Monsieur, qui m'implorait de couronner ses flammes, Me de-
mandait la main de l'une de mes femmes.

lord rochester, à part, se relevant étonné. Que dit-elle ?

Et de qui ?

LADY FRANCIS, SOURiant.

De dame Guggligoy.

LORD ROCHESTER, à part.

Ah ! la traîtresse !

cromwell, radouci.

Alors c'est autre chose.

lord rochester, à part.

Quoi !

La duègne ou la potence î en cette crise extrême, Que ne me laissait-elle au moins choisir moi-même !

cromwell, à Rochester.

Pourquoi ne point parler tout de suite, mon cher? Puisqu'il vous reste encor des penchants pour la chair.. .

Chair ! une peau collée à des os faits en duègne ?

ACTE III, SCÈSE X

On vous satisfera. Je hais que l'on me craigne. Je suis content de vous : je pourrai vous donner Votre belle.

LORD ROCHESTER, à part.

Ma belle ! un vieux spectre à damner ! Un corps à rebuter les
bêtes carnassières ! Une figure à faire^avorter des sorcières !

cromwell, à part.

Je lui croyais d'abord meilleur goût.

Haut»

Oui, je veux Vous marier. •

lord rochester, s' inclinant.

Mylord est trop bon !...

Tous vos vœux

Seront comblés.

Entre dame Guggligoy.

SCÈNE X

Les mêmes; dame GUGGLIGOY.

dame guggligoy, effrayée, à part.

Le père et nos amants ensemble î Tout est perdu !

cromwell, apercevant dame Guggligoy.

C'est vous, bonne dame !

DAME GUGGLIGOY, à part.

Je tremble !

On vous réclame ici.

dame guggligoy, interdite.

Moi, mylord? . . .

CROÏttWELL.

Vous saviez L'amour du chapelain ?

DAME GUGGLIGOY, à part.

Grand Dieu !

Vous l'approuviez?

DAME GUGGLIGOY.

Je savais? . . . , J'approuvais? . . . moi, mylord? Je vous jure. . .

A part.

Mais il m'a donc trahie î... Ah ! le petit parjure ! Il est aisé de voir, à son air consterné, Qu'un malheur...

Je sais tout.

DAME GUGGLIGOY, à part,

Je l'avais deviné.

Une pause. Dame Guggligoy paraît pétrifié'e. Francis considère en souriant

Rochester qui promène des yeux désappointés de la jeune fille à la duègne.

LORD ROCHESTER, à part.

Ah ! la transition est imprévue et rude ! dame guggligoy, se jetant aux pieds de Cromwell. Grâce pour moi, mylord ! grâce!...

cromwell , se détournant.

Elle fait la prude i

Il lui fait signe de se relever.

— Ça, maître Obededom est de nos bons amis, Et n'a rien dans le cœur qui ne soit très-permis,

DAME GUGGLIGOY.

Peut-il donc aspirer à la beauté qu'il aime ?

Qu'aime-t-il de si haut déjà ? Vous ?

DAME GUGGLIGOY.

Moi!

ACTE III, SCÈNE X

Vous-même,

Demandez-lui plutôt.

À Rochester.

N'est-il pas vrai ? Parlez.

lord rochester, embarrassé.

Je conviens...

DAME GUGGLIGOY.

C'est pour moi, vraiment, que vous brûlez?

LORD ROCHESTER, à part.

Oui, si j'étais l'enfer ! —

Haut.

Madame...

Allons, mon maître!

Laissez dans tout son feu votre amour apparaître. Je le permets. ConteZ à dame Guggligoy Qu'à ma fille à genoux vous la demandiez ?...

DAME GUGGLIGOY.

Moi!

A Rochester ébahi.

C'est donc pour cela?... Mais c'est chose abominable! Sans mon aveu ! . . .

lord rochester, jetant un coup d'œil de reproche sur Francis qui rit.

Je suis sans doute impardonnable!

A dame Guggligoy.

Madame!...

DAME GUGGLIGOY.

Audacieux! redoutez mon courroux!

LORD ROCHESTER, à part.

Avec ses cheveux gris qui jadis étaient roux !

DAME GUGGLIGOY, à part.

Mais c'est qu'il est charmant !

Haut.

Donc, petit téméraire, Vous m'aimez?

LORD ROCHESTER

Je ne puis vous dire le contraire.

A part.

o Wilmot, que ta mine amusera le roi Entre lady Seymour et
dame Guggligoy !

DAME GLCGLIGOY.

Vous m'aimez ?

LORD ROCHESTER , à part.

Si Cromwell ne pouvait nous entendre !— Mais sous peine de
mort, il faut que je sois tendre.

Je vous aime !

dame gtjggligtOY, minaudant.

C'est fort !

LORD ROCHESTER

J'en conviens.

DAME GTJGGLIGOY.

Vous cherchez A m'épouser ?

lord rochester, se mordant les lèvres, à part. Voilà!...

Haut avec embarras.

Je ne dis pas...

dame guggligoy, indignée de son hésitation.

Sachez Que l'honneur... Quel affront! concupiscence infâme!

Elle pleure.

cromwell, à Rochester.

Mais apaisez-la donc. Vous la vouliez pour femme!

lord rochester, à part.

Ah!...

Haut, à dame Guggligov.

Consentez...

A part*

Vieux cuir, dans les sabbats roussi!

dame guggltgoy, soupirant et baissant les yeux. Je m'exécute !

Elle lui tend une main noire qu'il prend avec dégoût.

ACTE III, SCÈNE X

LORD ROCHESTER , à part.

Et moi, je m'exécute aussi !

DAME GUGGLIGOY.

Je suis bonne, et consens que l'insolent m'embrasse.

LORD ROCHESTER, à part.

Une faveur ! — Je veux la potence et ma grâce !

Dame Guggligoy lui présente une joue sur laquelle il se résigne
à déposer

une grimace et un baiser.

DAME GUGGLIGOY.

Je vous permets encor l'autre joue.

LORD ROCHESTER

Ah ! merci î

DAME GUGGLIGOY.

Vous me boudez ?

LORD ROCHESTER

Hé non !

Point de scandale ici.

Il faut vous marier. — Ça, terminons l'affaire. Votre bonheur n'est pas de ceux que l'on diffère. Je vais vous contenter tous les deux sur-le-champ.

Mais...

L'amour est pressé, je le sais. C'est touchant ! Hé ! quelqu'un ?

Entrent trois mousquetaires.

LORD ROCHESTER, à part.

Qui croirait que je suis à la noce ?

cromwell, au chef des mousquetaires.

Dis à Cham Biblechan, l'un des voyants d'Ecosse, Qu'il marie à l'instant, sur le livre de foi, Messire Obededom et dame Guggligoy !

À Rochester et à dame Guggligoy.

Suivez-les.

A Rochester.

Comme vous Cham est anabaptiste !

lord rochester , sInclinant avec dépit, à part, Charmante attention !

Je vous sais dogmatiste !

lady francis , souriant et regardant de côté Rochester qui la salue.

Comme il est attrapé !

lord rochester, à part.

Quel tour m'a joué là Cette Francis î — Je l'aime encor comme cela. De ruse et de candeur j'adore ce mélange, Sa malice d'enfant, jointe à sa bonté d'ange. M'arracher à son père ! à sa duègne m'unir ! Trouver, en me sauvant, moyen de me punir !

dame guggligoy, à Rochester.

Venez donc, mon amour. Vous restez immobile l

lord rochester, soupirant, à part.

Dans l'enfer de l'hymen suivons cette sybille !

Il sort avec dame Guggligoy et les mousquetaires.

cromwell, à lady Francis.

Je vous laisse. Je vais écouter un sermon De Lockyer, sur Rome et les prêtres d'Ammon,

Il sort,

ACTE III, SCÈ.NE XI

Apercevant le parchemin roulé qui est resté à terre.

Mais voilà son billet î... — Que m'écrivait-il donc ? — Je ne le lirai point ! —

Elle regarde le parchemin d'un œil d'envie et de curiosité.

Mais quoi, pas de pardon ? Pas de pitié?... —Voyons : je le lirais?... Qu'importe! Sauf à le replacer ensuite de la sorte?... — Je lui dois de le lire : il est assez puni !

Elle se précipite sur le parchemin , le dénoue et le déroule. S'arrêtant.

Lirai-je ? Est-ce mal faire ? — Eh non ! tout est fini D'ailleurs. Lisons :...

Elle lit.

« Mylord » — Mylord ! quel homme étrange ! Il m'appelait princesse, objet, nymphe, reine, ange ; Il m'appelle à présent mylord ! — Fou !

Continuant de lire.

«Tout va bien!...»

— Il écrit comme il parle, à n'y comprendre rien ! Tout va bien !— Quoi ?— Suivons : —

Lisant.

«Ce soir, à minuit même, » A la porte du parc présentez-vous...» — Il m'aime ; Voulait-il m'enlever?... —

Lisant.

« Tout le poste est séduit...» — C'est cela. — L'insolent doutait d'être éconduit ! —

Lisant.

Le mot d'ordre est donné. Succès sûr...» — Trop mo-

Continuant. [desté î

« ...Vous leur direz cologve : ils répondront le reste... »

— Moins clair. —

Lisant.

« Vous pourrez, grâce à leur concours ami,

Ici sa voix prend un accent de terreur.

» Saisir enfin Cromwell, par mes soins endormi î

» Le chapelain du diable !...» — Ah ! queviens-je délire?

Sur mes yeux effrayés quel bandeau se déchire î C'est à mon père seul qu'en veut ce scélérat î

Examinant le papier avec attention.

Voicil'adresse : « A Bloum, au Strand, hôtel du Rat. » Le traître m'a remis ce billet par méprise. Avertissons mon père! Infernale entreprise! — On vient. Hâtons-nous. C'est peut-être l'assassin.

Elle s'enfuit précipitamment, emportant le parchemin. —
Entre Davenant .

SCÈNE XII

DAVENANT, puis lord ROCHESTER.

DAVENANT, Seul.

Le Protecteur me fait venir : — pour quel dessein ? Bah!..., rien d'inquiétant! curiosité pure!

Entre Rochester.

davenant, apercevant Rochester.

Mais quel est ce cafard ! Dieu ! la bonne figure ! Un saint? quelque hurleur puritain?

lord roceester, à part et sans voir Davenant.

Maintenant, C'est donc fait! me voilà marié !... —

Il s'avance sur le devant du théâtre et reconnaît Davenant.

davenant, à part.

Il sait mon nom !

Haut.

Monsieur...— Mais... je crois reconnaître... Mylord Rochester !

LORD ROCHESTER

Chut!

Ils se serrent la main.

DAVENANT

Vous vous masquez en maître, Fussiez-vous marié, votre femme, vraiment,

ACTE III, SCENE XII

Ne vous connaîtrait pas sous ce déguisement ! lord rochester, soupirant, à part.

Plût au ciel!—

Haut.

Davenant, pas de plaisanterie.

D A VENANT

C'est la première fois que Votre Seigneurie Pour rire des maris se veut faire prier.

LORD ROCHESTER, à part.

Hé ! peut-on à la fois rire et se marier ? Je l'y voudrais voir, lui !

Haut.

Brisons là. — Cher poète, Par quel hasard, chez nous? Votre aspect m'inquiète.

davenant, riant.

Chez nous ! Mais c'est parler en toute liberté ! Mylord dans cet enfer s'est vite acclimaté. Rassurez-vous d'ailleurs. Cromwell a cet usage De me mander toujours au retour d'un voyage. Comment vous trouvez-vous avec lui ?

LORD ROCHESTER

Moi? très-bien.

Protégé par Milton, Cromwell me veut du bien, Et de mille fa-
veurs me comble à sa manière.

A part.

Je l'aurais dispensé même de la dernière.

Haut.

Au reste, vous savez ? je suis à temps venu.

Un traître, dans nos rangs espion inconnu,

Lui disait tout ; mais grâce à mon adresse extrême,

Ormond se cache au Strand ,et moi, chez Cromwell même .

DAVENANT

Lâche espion ! Willis eût voulu l'écorcher ! C'est lui que nous
avons chargé de le chercher,

LORD ROCHESTER

Par bonheur, nous tenions prête la contre-mine.

Montrant sa veste.

282 CKoMWELL.

J'ai votre fiole ici...— Ce soir tout se termine.

Cromwell ne sait donc rien de ce complot hardi ?

LORD ROCHESTER.

Non. Nous n'étions que trois quand nous l'avons ourdi.

DAVENANT

La garde est subornée ?

LORD ROCHESTER

Oui.

DAVENANT

C'était difficile.

LORD ROCHESTER

L'esprit puritain meurt : l'or rend un saint docile.

DAVENANT

Noll n'a pas de soupçons sur moi? vous croyez?

LORD ROCHESTER

Non.

Vous seriez arrêté s'il avait votre nom.

DAVENANT

C'est juste. — Mylord a, dans tout ce qu'il travaille, Un bonheur, qui vaudrait qu'on fit une médaille ! lord rochester, apercevant dame Guggligoy qui

entre, à part.

Oui, mais quelle figure elle aurait pour revers !

ACTE III. SCÈNE XIII

dame glggligoy. à Rochester.

Hélas, je me lamente, J'appelle, je languis, je pleure, je me meurs, Je pousse à fendre un roc de dolentes clameurs, Et vous ne venez pas ! Ali! pauvre délaissée! Quoi, déjà votre ardeur est-elle donc passée? Voyez mes pleurs ! voyez ! mon cœur en eau se fond, lord rochester. détournant les yeux, à pari. Ah ! l'horrible grimace!... — Est-ce triste ou bouffon?

Bas à Davenant en lui montrant la Guggligov.

Qifen dites-vous ?

davenant, de même.

Quel est ce spectre ?

LORD ROCHESTER, toujours bas.

C'est ma femme.

DAVENANT, riant.

Votre femme ?

LORD ROCHESTER

Oui, d'honneur ! Vite un épithalame, Mon poète !

Mylord veut rire?

LORD ROCHESTER

Non, pardieu !

Rien n'est moins drôle.

DAME GLGGLIGOY.

Traître ! et vos serments de feu !

davenant, bas, à lord Rochester.

La maîtresse en son genre est vraiment peu commune. Je vous fais compliment de la bonne fortune. lord rochester. bas, à Davenant.

Bonne fortune ! c'est ma femme, et rien de plus ! Vous me faites affront !

dame glggligoy.

Mes pleurs sont superflus.

Il ne m'écoute pas !

davenant, bas , à lord Rochester.

Tandis qu'elle radote, Expliquez-moi...

LOR» rochester, bas, à Davenant.

Cromwell me la donne, et la dote; Le tout par bonté.

dame guggligoy, le tirant par la manche. Quoi ! mon cher mari !

davenant, bas, à lord Rochester qui cherche à repousser dame Guggligoy.

Comment?...

lord rochester, bas, à Damnant.

Je vous dirai cela. Sachez, pour le moment, Qu'à bon droit de ce nom la sybille m'appelle. C'est fait. Un corps de garde a servi de chapelle ; Un tambour d'un sermon nous a gratifiés; Et c'est un caporal qui nous a mariés. Je tremblais à la fin que la loi martiale Ne fît du lit de camp la couche nuptiale. — Heureusement!...

davenant, riant.

J'aurais voulu, comme objet d'art, Voir duègne et chapelain conjoints par un soudard !

LORD ROCHESTER, bas.

C'est ainsi que chez nous la chose se pratique.

DAVENANT

Hé mais ! pour dénouer une œuvre dramatique, Ces mariages-là sont commodes, vraiment.

Un caporal unit la belle avec l'amant; Tout est dit.

dame guggligoy, aigrement.

De qui donc parlez-vous à voix basse ? Il me fuit! — Fallait-il qu'à ce point je tombasse, Moi qui ne suis point mal, et garde en très-bon or, Deux cents vieux jacobus, qui sont tout neufs encor!

ACTE III, SCÈNE XIII

davenant, à Rochester.

Peste ! mais ce parti vaut bien des héritières ! Deux cents vieux jacobus. et trois dents presque entières!

DAME GLGGLIGOY, à Rochester.

Vous qui me prodiguez tant de charmants propos...

lord rochester, à Davenant.

Elle a rêvé cela. --

A dame Guggligoy.

Laissez-nous en repos. Dieu vous damne !

Il la repousse.

DAME GUGGLIGOY.

Us sont tous les mêmes, ces infâmes !

Tendres pour leur amante, et dur's avec leurs femmes. Des chats avant la noce, et des tigres après !

A Rochester.

Quoi ! barbare ! changer nos myrtes en cyprès, Laisser ta jeune épouse !

LORD ROCHESTER

Ah ! vieille aventurière !

Si le diable était mort, tu serais sa douairière.

DAME GLGGLIGOY.

Pour un saint, quel langage !

LORD ROCHESTER, à part.

A propos, j'oubliais!...

Haut.

o femme ! j'ai fait vœu...

A part.

Prenons notre air niais.

Haut.

De chasteté.

DAME GUGGLIGOY.

Comment !

lord rochester, baissant les yeux.

Vainement vous me dites : « Dormez avec moi!... » — Point de voluptés maudites!

dame guggligoy.

Me chasser sans pitié hors du lit conjugal !

LORD ROCHESTER

Madame, restez-y : cela m'est fort égal. C'est moi seul que j'en veux chasser.

DAME GUGGLIGOY, furieuse.

Ah ! quel outrage !

Serpent !. monstre! perfide! aspic! tiens, crains ma rage,

LORD ROCHESTER, reculant.

Gare à mes yeux : la fée a les ongles crochus !

DAME GUGGLIGOY, pleurant.

Puisque les droits d'époux enfin te sont, échus...

LORD ROCHESTER

Ah ! mon Dieu !

DAME GUGGLIGOY.

Quelle glace à tes flammes succède ?

Pourquoi me fuir ? Quel est le démon qui t'obsède ?

LORD ROCHESTER

Vous me le demandez !

DAME GUGGLIGOY.

Près de moi viens t'asseoir.

Je m'attache à toi !

lord rochester, s' enfuyant.

Ciel ! Que ferai-je ce soir ?

Il sort.

DAME GUGGLIGOY, le pOUTSUIVant.

ingrat !

Elle sort.

D AVENANT, Seul.

11 hausse les épaules.

Wilmot est fou. Quelle est cette algarade ? Avec la tragédie unir la mascarade !

11 s'avance au fond du théâtre en les suivant des yeux. — Entre Cromwell.

SCÈNE XIV

cromwell, le parchemin de Rochester à la main, sans

voir Davenant et sans en être vu.

Encore un nouveau piège... — où j'ai failli tomber ! Dans mon propre palais ils m'allaient dérober. A force de folie, ils triomphaient peut-être. Sans ma fille,— une enfant!— les rois perdaient leur maïnsolents ! sans combattre à la face du ciel, [tre.

Venir, dans Londres même, —escamoter Cromwell ! Comment prévoir ce coup d'audace et de délire, A moins d'être insensé comme eux?— J'ai beau relire Ce billet, je n'y vois qu'un avis imparfait. — Heureusement pour moi qu'ils sont fous tout à fait. Là ! courtiser la fille en détrônant le père ! Tendre un piège au lion jusque dans son repaire, Et jouer sous sa griffe avec ses lionceaux ! S'ils n'étaient pas si fous on les croirait plus sots. «—Le Chapelain du Diable ! . . .» —Ah ! tête à double face ! Donc cet Obededom n'est un saint qu'en grimace ! Quel est-il ? c'est un chef des maudits cavaliers. Qui ?— Wilmot Rochester ou Buckingham Williers ? Galant avec Francis, près de moi bon apôtre, Ce

doit être Wilmot ou Williers, l'un ou l'autre.— Mes soldats sont séduits î je ne suis plus aimé. — Nous verrons ; —j'ai déjà mon projet tout formé. Seulement, à l'appât pour mieux les faire mordre, J'ai regret de n'avoir que moitié du mot d'ordre. Enfin . '...—j'attends Ormond et les évêques î

Davenant revient sur le devant de la scène, et aperçoit Cromwell.

devenant, à part.

C'est Cromwell !

Haut, en s'inclinant.

Mylord !

cromwell, avec un air de surprise agréable. Bon ! vous venez à propos, Monsieur Davenant !

d a venant, s' 'inclinant de nouveau.

Prêt à servir Son Altesse.

cromwell, avec un sourire.

Logez-vous pas toujours chez votre même hôtesse ? A la Sy-rène ?

DAVENANT

Oui, mylord.

C'est un bon lieu.

Comment vous portez-vous, avec l'aide de Dieu ?

davenant, s'inclinant.

Fort bien.

Vous avez fait sans doute un bon voyage ? En êtes-vous content ?

DAVENANT

Oui, mylord!

A part.

Verbiage !

Vous aviez quelque but, pour vous être absenté. D'affaires ? — de plaisir ? —

DAVENANT

De santé.

De santé ?

A part.

Je doute qu'elle «oit par ces courses meilleure.

Haut.

C'est très-bien fait parfois de quitter sa demeure, Et de prendre un peu l'air, — - Ou'avez-vous visité ?

ACTE III, SCÈNE XIV

davexaxt. avec embarras.

Mais... le nord de la France.

Ah! c'est bien limité !

On dit les bords du Rhin fort beaux. Toute ma vie. J'ai de les parcourir conservé quelqu'envie. Les ayez-vous vus ?

datenawt, dont le trouble augmente.

Oui!...

CROHWKLL.

Je vous approuve fort.

Et sans doute aussi Trêve ? et Mayence? et Francfort?

— Cologne?...

davenant, à part.

Avec son air affable, il m'épouvante !

Haut»

Oui. mylord...

CROKWELL.

Ah ! Cologne ! une ville savante !

Pays de saint Bruno, de Corneille Agrippa.

davexaxt, inquiet, à part.

Passons vite !...

Haut.

J'ai vu Brème, visité Spa...

CRo3IV\~ELL

Ah ! restons à Cologne ! —

A part.

Il voudrait être à Brème.

Haut .

— L'université? c'est du siècle?...

DAVEHfANT.

Quatorzième.

Pour un esprit lettré séjour intéressant, N'est-ce pas? vous aurez été voir en passant?...

da venant, à part.

Dieu! saurait-il?.,.

Haut.

Moi, rien î quoi voir?...

La cathédrale.

On admire surtout la porte latérale.

L'avez-vous vue ?

i) a venant, à part.

Il n'est instruit de rien du tout.

Haut.

Oui, myiord; — mais l'ensemble est d'assez mauvais goût.

Mauvais goût! mauvais goût! c'est bien facile à dire, C'est un bel édifice, et qui vaut qu'on l'admire. Rien ne déparerait ce temple, quoiqu'ancien, S'il n'était pas souillé du culte égyptien.—

Après une pause.

Et vous n'avez rien vu de plus dans cette ville ?

DA VENANT

Non, myiord.

cromwell, souriant.

Pas rendu de visite civile, Par exemple, à certain Stuart?

davenant, atterré ', à part.

Coup imprévu !

Haut.

Je vous jure, myiord, que je ne l'ai point vu.

Je sais à leurs serments les papistes fidèles î —

Mais dites-moi, — qui donc éteignit les chandelles ? —

N'est-ce pas lord Mulgrave ?

davenant, à part.

Il sait tout !

Je vous croi, Je sais que vous n'avez, d'honneur, pas vu le roi.
— Vous avez un chapeau de forme singulière.

ACTE II, SCÈNE XIV

Excusez ma façon peut-être familière ;

Vous plairait-il, monsieur, le changer pour le mien ?

davenant, à part.

Je suis trahi ! —

Haut.

Mylord... cromwell, lui arrachant son chapeau.

Donnez! merci.

11 fouille précipitamment dans le chapeau, et en tire la dépêche royale qu'il déploie et lit avec avidité. — Il entrecoupe sa lecture d'exclamations de triomphe.

Fort bien !

Ce Chapelain du Diable est Rochester ! — La chose Est fort bien arrangée. A merveille ! — On suppose Qu'il n'est point mal-aisé de me fermer les yeux. On me trompe, on m'endort, on me prend : — c'est au

A Davenant. [MeUX.

Rien ne doit égaler vos tragi-comédies,

Si vos pièces, monsieur, valent vos perfidies.

A Thurloë qui entre.

Thurloë, que monsieur soit conduit à la Tour.

Thurloë sort et revient accompagné de six mousquetaires puritains, au milieu desquels Davenant consterné se place sans résistance. Cromwell le congédie avec un rire amer et ironique.

Charles vous a coiffé, je vous loge à mon tour. Le ciel vous tienne en joie !

davenant, à part.

o dénoûment sinistre î

Il sort avec les gardes.

thurloë, à Cromwell.

Mylord, le Parlement, auquel un saint ministre A fait, selon votre ordre, une exhortation, Apporte divers bills à votre sanction, Notamment l'Humble Adresse ou Loi, qui vous confère La couronne.

Qu'il entre.

Thurloë sort.

Seul.

Ah ! ténébreuse affaire î— Par leur propre artifice il faut qu'ils soient perdus, [dus. Je veux les prendre eux-même aux rets qu'ils m'ont ten-

Il regarde tour à tour le parchemin de Rochester et le message de Davenant.

Maintenant je tiens tout dans ma main; —

Faisant le geste de fermer violemment ses deux mains.

Il ne reste Qu'à tout écraser ! — Dieu pour moi se manifeste. — Ah î c'est le Parlement.

Le Parlement, conduit par Thurloë , entre en habits de cérémonie. A la tête des membres marche l'orateur en robe, suivi des clercs du Parlement, précédé des sergents de la chambre, des massiers portant leurs masses, et de l'huissier à la verge noire. — Cromwell monte à son fauteuil px-otectoral, et le Parlement s'arrête gravement à quelques pas de lui en dehors de la limite des tabourets.

SCÈNE XV

CROMWELL , le PARLEMENT, le comte de CARLISLE WHITELOCKE, STOUPE, THURLOE.

Sur un signe de Cromwell , Carlisle et Thurloë s'approchent du Protecteur.

Lord Carlisle! arrêtez A l'instant les soldats pour cette nuit postés A la porte du parc.

Lord Carlisle s'incline et sort.

Bas à Thurloë en lui remettant le parchemin de Rochester.

Porte ceci sur l'heure A Bloum, qui dans le Strand, hôtel du Rat, demeure; Ou, pour que mes desseins soient encor mieux remplis, Pour messenger plutôt prend sir Richard Willis. Va! —

thurloë prend le parchemin en s'inclinant. Mylord, il suffit !

il sort,

ACTE 111- SCÈNE XV

cromwell, à part.

Ce nom de Bloum me voile Le vieil OrmoncL que va me livrer mon étoile î

Il s'assied et se couvre.

Ah!...

Whitelocke et Stoupe se placent à ses côtés. Haut.

Nous vous écoutons, messieurs, présentement. l'orateur dt parlement, découvertet debout, ainsi que tous les assistants.

Mylord! nous vous portons les bills du Parlement. Votre Altesse verra . dans ce qu'il lui propose , À quel point nous aimons la bonne vieille cause. Daignez sanctionner nos lois.

Nous allons voir.

l'orateur, se tournant vers le clerc.

Çà, clerc du Parlement, faites votre devoir. le clerc du parlement, d'une voix haute et tenant ouvert le registre des délibérations.

Le vingt-cinquième jour de juin, neuvième année De cette liberté, que Dieu nous a donnée. Voici les derniers bills. votés en Parlement. — Primo. Considérant qu'on peut imprudemment Pécher, comme Noë, par le fruit de la vigne, Et jurer de saints noms sans volonté maligne. Le Parlement susdit veut, dans l'intention D'adoucir sur ce point la législation, Qu'on se borne à punir, avec miséricorde, Les ivrognes du fouet, les jureurs de la corde.

C'est bien peu.— Oui blasphème un Dieu que nous prions

Vaut bien les assassins, même les histrions!

Pourquoi le moins punir! — Ces lois sont transitoires,..

Ainsi, nous consentons.

L'orateur et les membres du Parlement s'inclinent. CROMWELL. 25

le clerc, continuant de lire.

Seconda. Les victoires Que vient de remporter Robert Blake, amiral, Recevront les honneurs d'un jeûne général. La Chambre, ayant longtemps consulté les Saints-Livres, Lui donne un diamant du prix de cinq cents livres ; En outre, elle prescrit que des exploits si beaux Soient immortalisés dans ses procès-verbaux.

Nous consentons.

Les assistants s'inclinent. ^ Rentre Thurloë qui vient reprendre sa place près du Protecteur.

thlrloe, bas à Croniivell, C'est fait ï le clerc, poursuivant.

Tertio. Les tumultes Qu'excitent dans York des malveillants occultes, Ayant d'un saint effroi glacé les cœurs anglais, Le Parlement susdit, pour mettre sans délais Les rebelles d'York hors de la loi civile, Lance un quo tvarranto sur leurs chartes de ville.

cromwell, bas , à Thurloë.

Vingt soldats vaudraient mieux que cent quo warrante J'arrangerai cela.

Haut.

Nous consentons.

Tous s'inclinent encore.

le clerc, poursuivant.

Quarto.

La Chambre, afin d'emplir les caisses épuisées, Entend que chaque Anglais, dans ses fautes passées, Cherchant à racheter quelque énorme attentat, Jeune un jour par semaine au profit de l'Étal;. Moyen rare et conforme aux saintes ordonnances, De faire son salut en aidant les finances.

ACTE III, SCÈNE XY

Nous consentons.

Tous s'inclinent de nouveau.

le clerc, continuant et d'une voix plus éclatante, Quinte. L'-
humble pétition

OU SUPPLIANTE ADRESSE AU HÉROS DE SION ! —

Tous les membres du Parlement font un profond salut à Cromwell qui leur répond d'un signe de tête.

Ayant considéré qu'il est d'usage antique De clore par un roi tout débat domestique, Que Dieu même, à son peuple ayant donné ses lois, Changea la chaire en trône et les Juges en Rois; — Oûi les orateurs présentés pour et contre,- — A mylord Protecteur le Parlement remontre Qu'il faut pour chef au peuple un seul individu, A qui des anciens rois le titre soit rendu, Et supplie Olivier, Protecteur d'Angleterre, D'accepter la couronne, à titre héréditaire. —

l'orateur du parlement, à Cromwell.

Je demande, mylord, la parole.

Parlez.

l'orateur.

Mylord ! — dans tous les temps, récents ou reculés, Des rois ont gouverné les nations du monde. Le livre primitif, où la sagesse abonde, Partout en mots exprès dit : Reges gentium. On voit, en méditant Gabaon, Actium, Que lorsqu'au sein d'un

peuple une lutte s'élève, C'est un nœud gordien que toujours tranche un glaive. Ce glaive devient sceptre; et démontre à la foi Que toute question se résout par un roi. Je sais que de grands clercs adoptent pour système Qu'assisté de ses saints, Christ peut régner lui-même; Mais le régulateur des destins éternels IV'est pas un roi visible à des peuples charnels ;

11 faut des rois de chair aux terrestres royaumes;

Rex substantialis, disent les axiomes.

Voilà des arguments qu'on ne saurait nier. —

L'état de république est de tous le dernier.

Il faut que sur un roi le peuple se repose;

Car le peuple est pareil, mylord, quoi qu'on suppose.

Au héron qui ne peut dormir que sur un pied.

Or le héron qui dort, est-il estropié ?

Le peuple est ce héron. Venge-t-il ses querelles,

11 a pour bec l'armée, et les chambres pour ailes.

Mais quand la barque enfin se rattache à l'anneau,

Qu'il dorme sur un pied ! Stanspede in tino.

L'argument est trop clair pour qu'on le développe.

Que Votre Altesse donc, étendant sur l'Europe

Le glaive de Judas et la verge d'Aaron, ,

Soit le roi d'Angleterre et le pied du héron !

Nous invoquons des lois, au monde entier communes.

Dixi quid dicendum, parlant pour les Communes.

L'orateur se tait, s'incline; et Cromwell, absorbé dans ses pensées, garde quelque temps un silence de recueillement; enfin, il lève les yeux au ciel croise les bras sur sa poitrine et soupire profondément. CROMWELL.

Nous examinerons.

Étonnement général.

l'orateur du parlement, à part, Qu'entends-je ?

whitelocke, bas, à Thurloë.

Que dit-il ?

Il refuse ?

THURLOË.

Il hésite. Il craint quelque péril.

cromwell, bas, à Thurloë.

Il le faut ! — différons. — Aux cavaliers en butte, Rendons les puritains neutres dans cette lutte; Et ne nous mettons point, dans ce double embarras, Deux épines au pied, deux fardeaux sur les bras. Trompons d'abord les rets dont Ormond m'environne.

SCÈNE XVI

CROMWELL, THURLOE.

thurloë, à part.

Quelque chose est ici changé depuis une heure.

cromwell, à part.

C'est bon ! jusqu'à demain que ce refus les leurre.

Tous deux restent un moment immobiles et silencieux. Cromwell, appuyé sur les bras de son fauteuil, semble méditer profondément. Enfin, Tburloë s'avance vers lui et s'incline.

THURLOE.

Mylord, il est tard.

cromwell, brusquement.

Fais sonner le couvre-feu !

THURLOE.

N'avez- vous pas besoin de reposer un peu ?

Oui. — De dormir pourtant je n'ai pas grande envie.

THURLOE.

Où mylord couche-t-il cette nuit ?

cromwell, à part.

Quelle vie !

Me cacher tous les soirs comme un voleur qui fuit ! Réglez donc, pour changer de couche chaque nuit ! Partout, autour de nous, en nous, toujours la crainte !

Haut, à Thurloë.

Qu'on mette ici mon lit.

THURLOE.

Quoi, dans la Chambre Peinte ?

Mais c'est ici, mylord, qu'on vit se réunir Les juges de Charle...
cromwell, à part.

Ah ! toujours ce souvenir !

Ce Charles !... —

Haut.

Vous savez, monsieur, trop bien l'histoire ! Obéissez.

Thurloë Laisse la tête, sort, et revient suivi de valets qui dressent un lit et apportent deux flambeaux. Cromwell, qui est resté silencieux, se rapproche de Thurloë immobile, quand les valets sont sortis.

D'ailleurs, quand la nuit sera noire, Si ces lieux ont un spectre, il ne m'y verra pas !

Serrant la main de Thurloë et lui montrant le lit préparé.

Ce lit n'est pas pour moi.

thurloë, surpris.

Oui donc?...

cromwell, à demi voix.

Parle plus bas, Il ne craint point, celui pour qui ce lit s'apprête,
Les fantômes de rois et les spectres sans tête.

THURLOE.

Mais quel secret?...

Tais-toi!— Faites ce qu'on vous dit, Vous saurez tout plus tard.

thurloë, à part.

Je demeure interdit.

C'est ainsi qu'il se sert de nous : toujours nous taire ! Exécuter
ses plans, sans savoir le mystère. Tantôt, être muet, sourd,
aveugle; et tantôt Avoir cent yeux, cent voix, et cent bras, s'il le
faut !

Haut, à Cromwell.

Myiord, pardon, si j'ose... un péril vous menace, Quel est-il ?

acte nr, scë?;e xvii

"Montrant le lit,

Et qui doit prendre ici votre place ?

CRO3IWELL.

Tais-toi ! — Mon chapelain tarde bien à venir !...—

A part et se promenant à grands pas sur le devant du théâtre.

Comme ils sont tous contents ! ils pensent me tenir. Ormond rit d'un côté, Rochester rit de l'autre. Bon î — leur génie en vient aux mains avec le nôtre. A leur mesure étroite ils creusent mon tombeau !

Il s'arrête devant la table sur laquelle brûlent les bougies, et, comme offusqué de leur éclat, s'adresse rudement à Thurloë.

Pourquoi tant de lumière ? — Il suffit d'un flambeau; Qu'on mette en ma dépense un peu d'économie.

Il souffle lui-même une des deux bougies.

C'est ainsi qu'on éteint une vie ennemie.

Un souffle! et tout est dit.— Hé bien! mon chapelain?...

Entre Rochester accompagné d'un page portant sur un plat d'or un gobelet

d'or où l'on voit tremper un rameau Je romarin.

THLRLOE.

Le voici justement !

Enfin!...

11 se frotte les mains avec joie.

SCENE XVII

Les mêmes; lord ROCHESTER.

LORD ROCHESTER, à part.

Le vase est plein.

Il faut que Noll le boive. Il va l'aire un fier somme ! J'ai mis toute la fiole. — Hé : je sers le pauvre homme, Je l'arrache aux remords; grâce à mes soins d'ami, Il n'aura de longtemps, d'honneur, si bien dormi !

Il prend le plat des mains du page qui se retire , et il le présente à Cromwell en s'inclinant.

Haut.

Mylord,...

A part.

Il faut encor de la cérémonie.

Haut.

Buvez celte liqueur que mes mains ont bénie.

cromwell, ricanant, Ah ! vous Pavez bénie ?

LORD ROCHESTER

Oui...

A part.

Quel regard î

Fort bien.

Ce breuvage, est-ce pas ? me doit faire du bien ?

LORD ROCHESTER

Oui, mylord...

A part.

Quel œil fauve et quelle voix lugubre î cromwell, prenant le gobelet sur le plat et le lui

présentant tout à coup.

Buvez vous-même alors ! — LVhypocras est salubre.

lord rochester, épouvanté et reculant.

Mylord !

A part.

Quel coup de foudre î...

cromwell, avec un sourire équivoque.

Eh bien, vous hésitez ?

Accoutumez-vous donc, jeune homme, à nos bontés. Vous n'êtes pas au bout encor...— Prenez, mon maître î Surmontez le respect, qui vous trouble peut-être, Buvez. —

11 force Rochester confondu à prendre le gobelet.

Saviez-vous pas que nous vous chérissions ? Que retombent sur vous vos bénédictions !

lord rochester, à part.

Je suis écrasé !

ACTE 111, SCÈNE XVIIÎ

Haut.

Mais, mylord...

Buvez, vous dis-je !

LORD ROCHESTER, à part.

Il s'est* depuis tantôt passé quelque prodige.

Haut.

Je vous jure...

Buvez : vous jurerez après.

Et notre grand complot, et nos savants apprêts ?

Buvez donc ?

LORD ROCHESTER, à part.

Noll encor nous surpasse en malice.

Vous vous faites prier ?

LORD ROCHESTER, à part.

Buvons donc ce calice !

Il boit.

cromwell , avec un rire sardonique.

Comment le trouvez-vous ?

lord rochester, remettant le gobelet sur la table. Que Dieu sauve le roi !

A part.

Pour moi, je suis sauvé de dame Guggligoy.

Noll peut faire de moi ce qu'il voudra. Qu'importe ?

Ma nouvelle moitié m'attendait à la porte.

Je tombe, et mon naufrage en est bien moins cruel,

De Charybde en Scylla, de ma femme à Cromwell !

L'un vous force à dormir, l'autre à livrer bataille. —

J'ai changé de démon, voilà tout. — Mais je bâille...

Déjà!...

Il s'assied sur un des pliants à dossier.

thurloe, à Cromwell.

C'est du poison qu'il a bu ?

502 y CROMWELL.

lord rochester, bâillant.

Sur ma foi, Ce qu'il dit est flatteur pour Cromwell et pour moi

!

cromwell, bas, à Thurloë.

Nous verrons.

thurloe, à part, regardant Rochester.

Pauvre homme !

lord rochester, bâillant.

Ah !... j'ai la tête étourdie.

Bâillant encore.

Quand tout le jour on a joué la comédie, Jeûné, — prié, — beaucoup prêché, juré fort peu, — Porté masque de saint, pris même un nom hébreu, — Du vieux Noll,— sur la Bible,— essLiyé l'apostrophe,...— C'est dur...

Il bâille.

De s'endormir, juste, à la catastrophe ! —

Il bâille encore.

Puissé-je encor ne pas me réveiller pendu ! —

Avec moi seulement Ormond sera perdu ; —

C'est là tout mon regret. — Chassons ce triste rêve... —

Il bâille.

Fiole d'enfer ! — ma tête à peine se soulève.

Bonsoir, monsieur Cromwell : — que Dieu sauve lé roi !

Sa tête retombe sur son épaule et il s'endort.

cromwell, l'œil fixé sur Rochester endormi. Quel dévouement !
— Qui donc ferait cela pour moi ?

A Thurloë.

Portons-le sur ce lit.

Tous deux portent Rochester sur le lit placé dans un coin du théâtre, et l'y déposent sans qu'il se réveille. — En ce moment on entend frapper à une porte basse donnant sur un des couloirs latéraux de la Chambre Peinte.

thurloe, avec inquiétude, à Cromwell On frappe à cette porte.

SCÈNE XVIII

CROMWELL, THURLOE, ISRAEL-BEN-MANASSÉ, lord ROCHESTER, endormi.

cromwell, à Manassé qui se prosterne en entrant sur le seuil.

Que m'apporte Le juif?

Mariasse se relève et s'approche de Cromwell d'un air mystérieux.

manassé, bas, à Cromwell.

De l'argent.

Il entr'ouvre sa robe, et montre au Protecteur un gros sac qu'il porte avec peine.

cromwell, à Thurloë.

Sors, —

Bas.

Sans t'éloigner pourtant,

Thurloë s'incline et sort.

manassé, à Cromwell.

Le brick suédois est pris ! — et j'accours à l'instant Porter à monseigneur sa part.

cromwell, examinant le sac.

Comment ! quel conte !

Cela ma part !

manassé, se mordant les lèvres.

Seigneur,... c'est-à-dire, un à-compte.

Bien î

11 prend le sac et le dépose sur la table près de lui.

manassé, à part.

A cet œil de lynx rien ne peut échapper. Les cavaliers au moins sont aisés à tromper; Je leur prends leur navire et leur ouvre ma banque. Ainsi, grâce à mes soins, leur ressource leur manque. Et puis, au denier douze, ainsi qu'il est réglé, Je leur revends l'argent que je leur ai volé. Car voler des chrétiens, c'est chose méritoire.

Que sais-tu de nouveau, face de purgatoire ?

MANASSÉ

Rien : — sinon que le bruit s'est dans Londre épandu Qu'un astrologue à Douvre avait été pendu.

C'est bien fait.— Mais toi-même, es-tu pas astrologue?

manassé, après un moment d'hésitation.

Point de faux témoignage, a dit le Décalogue. Oui, je comprends ce livre, obscur pour le démon, Qu'épelaient Zoroastre, où lisait Salomon.

Oui, je sais lire au ciel vos bonheurs, vos désastres !

cromwell, à part, l'œil fixé sur le juif. Sort bizarre ! épier les hommes et les astres ! Astrologue, là-haut; ici-bas, espion!

manassé , s'approchant avec vivacité d'une fenêtre

ouverte au fond de la salle, et à travers laquelle on

entrevoit un ciel étoilé.

Tenez, précisément, — là, près du Scorpion, En ce moment, seigneurfje vois...

Quoi?

manassé, sans quitter le ciel des feux*

Votre étoile.

Se retournant vers Cromwell avec solennité.

Votre avenir pour moi peut déchirer son voile.

cromwell, tressaillant. [lard!...

Vraiment ? il se pourrait?..— mais non , tu mens, vieil-

ACTE III, SCÈNE XVIII

Crains-tu pas d'essayer la pointe d'un poignard?

manassé, gravement.

Si je mens, que la mort, dont les coups nous confondent.
Ferme ces yeux à qui les étoiles répondent !

cromwell, pensif, à part.

Se pourrait-il ?— Lever le rideau du destin ; Lire au loin dans le ciel un avenir lointain ; Déchiffrer chaque vie et chaque caractère ; Voir la clef de l'énigme et le mot du mystère, Ce mot qu'un doigt suprême, invisible à nos yeux, Trace avec des soleils sur le livre des cieux! Quel pouvoir! c'est de Dieu partager la couronne. — Moi, qui me contentais de je ne sais quel trône ! Fier de briller au faite où quelques rois ont lui, Je méprisais ce juif... — Que suis-je près de lui? Qu'est-ce que ma puissance auprès de son empire? Près du but qu'il atteint qu'est le but où j'aspire? Son royaume est le monde, et n'a pas d'horizon !... — Mais non, il ne se peut. La raison... — La raison ! Gouffre où l'on jette tout et qui ne peut rien rendre ! Doute aveugle qui nie à défaut de comprendre ! . L'imbécile l'invoque et rit. C'est plus tôt fait. — Pourtant, — d'où viendrait-il ce pouvoir, en effet? Dieu marque un but unique à chaque créature. Les êtres, dont la chaîne embrasse la nature, Restent tous dans leur sphère, à leur centre, en leur lieu. La bête ignore l'homme, et l'homme ignore Dieu. Les cieux ont leur secret, et nous avons le nôtre. L'âme peut-elle voir d'un

monde dans un autre ? Des morts chez les vivants apporter le flambeau ? Reste-t-elle toujours d'un côté du tombeau? Peut-elle après la niort sortir des catacombes, Ou pénétrer d'ici l'intérieur des tombes?... Qui sait ? — Faut-il nier tout ce qu'on ne voit pas? Tout lien est-il donc rompu par le trépas ? N'a-t-on pas vu d'ailleurs des choses effrayantes ? —

Mais l'homme, ouvrir du ciel les pages flamboyantes !..., Qui sait ce que Dieu met dans Pâme en la créant? — Mais quoi ! cet homme impur, ce juif, ce mécréant, Dans son sens symbolique interpréter le monde ! Fouiller le Saint des Saints de son regard immonde ! — Pourquoi pas? Que sait-on? Tout est mystérieux. Raison de plus, peut-être !... — A mon œil curieux S'il pouvait de mon astre expliquer le langage ! Me dire où finira la lutte que j'engage? — Allons! nous sommes seuls, sans témoins !.. — Essayons,

Haut , à Manassé.

Juif!

manassé, qui n'a cessé d'attacher les yeux au ciel, se retourne et s'incline.

Seigneur ?

S'il est vrai que ces divins rayons Illuminent ton âme à leur clarté mystique, Et prêtent à tes yeux un éclair prophétique ?...

Il s'arrête et paraît hésiter un moment.

manassé, se prosternant.

Que demandez-vous, maître, à votre serviteur ?

cromyvell, baissant la voix.

L'avenir.

manassé, se relevant et se redressant.

Quoi?... comment? jusqu'à cette hauteur Tu lèves tes regards, incirconcis ! Ton âme Verrait' à nu, malgré les barrières de flamme, Ces astres, sable d'or, poudre de diamants, Qu'en leur gouffre sans fond roulent les firmaments i Tu voudrais pénétrer ce ciel, palais de gloire, Ténébreux sanctuaire, ardent laboratoire, Où veille Jéhovah, qui ne dessaisit pas L'immuable pivot et l'éternel compas !

Percer les trois milieux, la flamme, l'éther, l'onde,

ACTE III, SCÈNE XVIII

Triple voile des cieux, triple paroi du monde ! Et savoir quels soleils sont les lettres de feu Dont brille au front des nuits la tiare de Dieu ! Toi, lire l'avenir ! et pourrais-tu, profane, Supporter sans mourir l'aspect du grand Àrcane ! Toi, qu'un terrestre soin préoccupe toujours, Ou'as-tu fait pour cela de tes nuits, de tes jours ? Quel mystère entrevu ? quelle épreuve subie ? Vois mon front blême et nu; —j'ai l'âge de Tobie. J'ai passé dans ce monde étroit, fallacieux, Sans quitter un instant l'autre monde des yeux. Songe ! en un siècle entier, pas un jour, pas une heure! — Que de fois j'ai, la nuit, déserté ma demeure Pour aller écouter aux portes des tombeaux, Pour déranger un ver rongeur d'impurs lambeaux ! Combien j'étais heureux, roi du sombre royaume, Quand j'avais pu changer un cadavre en fantôme, Et forcé

quelque mort détaché du gibet A bégayer un mot du céleste alphabet ! Les morts m'ont révélé le problème des mondes ; Et j'ai presque entrevu l'être aux splendeurs profondes Qui sur l'orbe du ciel, comme aux plis du linceul, Inscrit son nom fatal et connu de lui seul. — Mais toi!— pour ton regard, mort dans sa nuit première, Les constellations sont un feu sans lumière! As-tu, dans le grand œuvre ardent à t'absorber, Vu ta barbe blanchir, vu tes cheveux tomber? As-tu, bien qu'égalant les mages vénérables , Traîné des jours proscrits, méprisés, misérables ?... cromwell, V interrompant avec impatience.

Il suffit. Je te paye ici pour me servir.

M AXASSE.

Tu confonds ! l'homme peut à l'homme s'asservir. Oui, tandis que je vis d'une vie incomplète, Puisqu'enfin cette chaire couvre encor mon squelette, Mon œil sert ici-bas tes plans ambitieux,-

Mais quand t'ai-je promis d'espionner les cieux ?

cromwell, à part.

Non ! ce n'est point ainsi que parle un hypocrite. Il croit à sa science : il la vante proscrite !

Haut, à Mariasse avec violence.

Dis-moi si ma planète est propice à mes vœux; Obéis.

MANASSÉ

Je ne puis.

Je le veux.

MANASSÉ

Tu le veux ?

cromwell, mettant la main stir son poignard. S'il ne te fait parler, ce fer te fera taire.

manassé, après une hésitation.

Ne pâleras-tu point si, durant le mystère, Je mêle au ciel l'enfer; le Talmud au Coran ?

Non.

MANASSÉ

L'esprit cède au glaive, et le mage au tyran. — Parle, mon fils !

Révèle à mon âme étonnée Le secret de ma vie et de ma destinée. Écoute : — Étant enfant, j'eus une vision. — J'avais été chassé, pour basse extraction, De ces nobles gazons que tout Oxford renomme, Et qu'on ne peut fouler sans être gentilhomme. Rentré dans ma cellule, en mon cœur indigné, Je pleurais, maudissant le rang où j'étais né. La nuit vint; je veillais assis près de ma couche. Soudain ma chair se glace au souffle d'une bouche , Et j'entends près de moi, dans un trouble mortel, Une voix qui disait : « Honneur au roi Cromwellh

ACTE III, SCÈNE XVIII

Elle avait à la fois, cette voix presque éteinte,

L'accent de la menace et l'accent de la plainte.

Dans les ténèbres, pâle et de terreur saisi,
Je me lève, cherchant qui me parlait ainsi.
Je regarde : — c'était une tête coupée ! —
De blafardes lueurs dans l'ombre enveloppée,
Livide, elle portait sur son front pâlisant
Une auréole... — oui, de la couleur du sang.
Il s'y mêlait encore un reste de couronne.
Immobile,... — vieillard, regarde : j'en frissonne ! —
Elle me contemplait avec un ris cruel,
Et murmurait tout bas : «Honneur au roi Cromwell!»
Je fais un pas.... Tout fuit! sans laisser de vestige
Ouemon cœur, à jamais glacé par ce prodige! [prends?
« Honneur au roi Cromwell! » — Mariasse, tu com-
Ou'en dis-tu?— Cette nuit, ces feux dans l'ombre errants,
Une tête hideuse, un lambeau de fantôme,
Dans un rire sanglant promettant un royaume....
Âh ! c'est vraiment horrible ! est-ce pas, Manassé ? —
Cette tête!.,. — Depuis, un jour terne et glacé,
Un jour d'hiver, au sein d'une foule inquiète,
Je l'ai revue encore; — mais elle était muette. —

Écoute. : — elle pendait à la main du bourreau !

manassé, rêveur.

Vraiment ? — Ézéchiël, le gendre de Jéthro, Eurent des visions, mon fils, moins redoutables. Celle de Balthazar, dans l'ivresse des tables, Ne l'égale pas même : et le Toldos Jeschut Is'en dit pas qui ressemble à celle qui t'échut. D'un roi vivant encore voir la tête apparaître ; C'est étrange !

Il n'est rien de plus affreux !

manassé, réfléchissant.

Peut-être?...

— Non. Les spectres dont j'ai gardé le souvenir

Se vengeaient du passé ; le tien, de l'avenir... ~ Tu ne dormais point ?

Non.

Vision sans pareille !

Car si tu ne l'avais eue en état de veille, Ce ne serait qu'un songe, et j'en sais de plus beaux.—

Il retombe dans ses méditations.

Seul spectre qui ne soit pas sorti des tombeaux ! Je n'ai rien vu de tel durant ma longue vie. —

Il se retourne vers Cromwell.

De quelle odeur sa fuite a-t-elle été suivie ?

cromwell, brusquement.

Que m'importe ? que veut dire ma vision ? Parle. Est-ce vérité ? n'est-ce qu'illusion ? «Honneur au roi Cromivell!...» Dois-je être roi? — Mon destin à mes yeux. [Dévoile

manassé, l'œil fixe sur le ciel.

Oui, voilà bien l'étoile î Je la reconnâtrai du zénith au nadir; Fixe, en la contemplant on croit la voir grandir, Brillante, mais portant à son centre une tache...

cromwell , impatient .

Depuis assez de temps ton œil là-haut s'attache. Serai-je roi?

MANASSÉ

Mon fils, je voudrais vainement Te flatter ; on ne peut mentir au firmament i Je ne puis te cacher qu'en sa marche elliptique Ton astre ne fait pas le triangle mystique Avec l'étoile Jod et l'étoile Zaïn.

Que me fait ton triangle ? Allons, fils de Caïn, De la tête coupée explique-moi l'oracle ! Dois-je être un jour roi ? Dis î

ACTE III, SCÈNE XVIII

Non, à moins d'un miracle.

cromwell, mécontent et brusque.

Oif entends-tu par miracle ?

MANASSÉ

Un miracle.

Hé bien, quoi?

MANASSÉ

Un miracle. ..

Voyons : suis-je un miracle, moi?

manassé, pensif.

Peut-être.

C'est le trône alors que tu m'annonces.

MANASSÉ

Non, je ne puis du ciel te changer les réponses.

Non ! — Qu'est-ce donc alors que cette vision? Était-ce de la mort une dérision ?

Mais vous autres plutôt, je crois bien que vous n'êtes Qu'imposteurs, sur la terre exploitant les planètes.

manassé, gravement.

Mon fils, donne ta main et ne blasphème pas.

Cromwell, comme subjugué par l'autorité de l'astrologue, lui présente sa main. Manassé la saisit, l'examine, et chante à demi voix sans la quitter des yeux.

Loin d'ici les mauvais génies,

Et les sorcières rajeunies

Par un philtre aux sucres vénéneux,

Les dragons, les esprits lunaires,

Et les fileuses centenaires

Qui soufflent en faisant des nœuds!

Loin! tout fantôme en blanche robe, L'aspic, la goule qui dérobe

Leur fétide proie aux corbeaux, Les démons qui chassent aux âmes, Les nains monstrueux, et les flammes Qui voltigent sur les tombeaux !

Mets la robe patriarcale,

La ceinture zodiacale,

Des anneaux d'or à tous tes doigts,

L'aumusse, la mitre conique,

L'épbod de pourpre, et la tunique

D'écarlate teinte deux fois !

Haut à Oomwell après un instant de silence.

Un danger te menace.

Et lequel?

Le trépas.

Si tu veux être roi, mon fils, ta mort est sûre.

Sûre ! ma mort ?

manassé, désignant du doigt le cœur de Cromwell. C'est là que sera la blessure.

cromwell, mettant la main sur son cœur. Ici?

manassé, avec un signe affirmatif.

Là.

Quand ?

MANASSÉ

Demain.

Mens-tu pas ?

MANASSÉ

Fils d'Ammon !

Mentir! Veux-tu qu'ici j'évoque ton démon ? Mais il faut, avec moi, dire, pour le soumettre,

ACTE III. SCÈKIB XVIII

Huit versets commençant tous par la même lettre.

Cromwell parait hésiter à cette proposition. — En ce moment , Rochester se retourne en dormant et pousse un soupir.

manassé, troublé.

Mais... quelqu'un nous écoute... —

Il s'approche du lit et aperçoit Rochester endormi.

Oui ! le charme est rompu.

Il a tout entendu !

Tu le crois ! il a pu Nous entendre?

MANASSÉ

Sans doute.

Eh bien! il faut qu'il meure.

Cromwell tire son poignard, et s'approche de Rochester toujours endormi.

MANASSÉ

Frappe ! — tu ne peux faire une action meilleure.

A part.

Par une main chrétienne immolons un chrétien.

De Cromwell et du juif il saurait l'entretien ! Qu'il meure !

Il lève son poignard sur Rochester et s'arrête.

Il dort pourtant.

manassé, poussant son bras.

Hé bien !

cromwell, toujours en suspens.

Il est si jeune !

MANASSÉ

C'est le jour du sabbat ! Frappe.

cromwell, tressaillant.

C'est jour de jeûne!

Que fais-je ? un jour de veille et de repos divin J'allais commettre un meurtre , et j'écoute un devin !

Il jette le poignard.

A Manassé.

Va-t'en, juif. —

Appelant.

Thurloë !

thurloe, accourant.

Mylord ! . . .

manassé, étonné.

Seigneur!...

cromwell, à Manassé.

Sors! dis-je.

manassé, à part.

A-t-il l'esprit troublé par un soudain vertige ?

Il s'approche du juif. A voix basse.

Va ! — ton arrêt de mort est déjà prononcé, Si tu dis un seul mot de ce qui s'est passé.

Le juif se prosterne et sort.

A Thurloë.

Sauve-moi de ce juif T sauve-moi de moi-même, Thurloë !

thurloe, avec inquiétude.

Qu'avez-vous, mylord ?

cromwell, composant son visage.

Moi? rien. Je t'aime, Thurloë.

THURLOE.

Tous disiez... vous aviez l'air troublé?

Ai-je dit quelque chose ?

THTJRLOE.

Oui, vous avez parlé..., cromwell, brusquement.

De rien ! tais-toi : suis-moi.

THURLOE.

Dieu, que vous êtes pâle [Dieu ?

cromwell, souriant amèrement.

C'est de ce flambeau la lueur sépulcrale.

SCÈNE PREMIÈRE

CROMWELL, déguisé en soldat, un lourd mousquet sur l'épaule, une cuirasse de buffle, zen chapeau à larges bords et à haute forme conique, grandes bottes.

Il se promène de long en large devant la poterne, dans l'attitude d'un soldat de garde. — Quelques moments après que la toile est levée, on entend le cri d'une sentinelle éloignée :

— Tout va bien ! veillez-vous ?

Il pose son mousquet à terre et répète :

Tout va bien ! veillez-vous ?

Une troisième sentinelle répond dans l'éloignement :

Tout va bien ! veillez-vous ?

Cromwell, après un moment de silence.

Oui, je veille, — et pour tous !

Cromwell, qu'à cette place un soin prudent transporte, Veut à ses assassins lui-même ouvrir sa porte.

On entend un bruit de pas et de voix dans l'éloignement.

Déjà?... — Mais non, minuit n'a point encor sonné. C'est un passant.

On distingue comme un chant inarticulé.

Des chants ! le drôle a mal jeûné !

La voix s'approche, et on l'entend chanter sur un air monotone les paroles suivantes :

Au soleil couchant, Toi qui vas cherchant

Fortune, Preuds garde de choir; La terre, le soir,

Est brune.

L'Océan trompeur Couvre de vapeur

La dune.

Vois, à l'horizon Aucune maison,

Aucune!

Maint voleur te suit; La chose est, la nuit,

Commune.

Les dames des bois Nous gardent parfois

Rancune.

Elles vont errer :

Crains d'en rencontrer

Quelqu'une.

Les lutins de l'air Vont danser au clair

De lune.

La voix s'approche de plus en plus et se tait. CROMWELL.

Bon ! c'est un de mes fous qui chante ; — Elespuru, Je crois.

SCÈNE II

CROMWELL, TRICK, GIRAFF, ELESPURU, GRAMADOCH.

Les bouffons, conduits par Gramadoch, entrent avec précaution et a tâtons.

elspuru, fredonnant.

Les lutins de l'air Vont danser au clair De lune.

giraff, bas, à Elespuru.

Elespuru ! tais-toi donc. — Es-tu fou ?

gramadoch, aux autres, en leur désignant un banc

de gazon derrière une cliarmille.

Cachons-nous là tous.

cromwell, sans les voir.

Oui, c'est mon bouffon qui rentre.

Les quatre bouffons se blottissent sur le banc de gazon.

gramadoch, bas, à ses camarades.

Du dcame sur ce point l'action se concentre. D'ici nous verrons tout.

trick, bas.

Il faudrait l'œil d'un clerc.

Voir?— dans le four du diable il fait vraiment plus clair!

elispuru, bas.

Les acteurs, quels qu'ils soient, s'ils trouvaient là nos isous feraient un peu cher payer le prix des places, [faces.

GRAMADOCH, bttS.

Nous arrivons à temps. On n'a pas commencé.

GIRAFF, bttS.

Or çà, vous tairez-vous !

Tous se taisent et demeurent immobiles-

Z'22 CROXWELL.

Le bouffon est passé, Sans savoir que ces lieux, où chantait son délire, Vont voir se décider le destin d'un empire. Qu'il est heureux, ce fou!— Jusque dans White-HalK il crée autour de lui tout un monde idéal. 11 n'a point de sujets, point de trône ; il est libre. Il n'a pas dans le cœur de douloureuse fibre ! Il ne porte jamais, sur ce cœur innocent, De cuirasses d'acier : — qui voudrait de son sang ? Ou'a-t-il besoin de cour ? de cortège ? de garde ? 11 chante, il rit, il passe, et nul ne le regarde. Que lui fait l'avenir? il aura bien toujours, L'hiver, pour se vêtir, un lambeau de velours, Un gîte, un peu de pain mendié par des rires. Sans disputer sa vie aux embûches des sbires, Il dort toutes ses nuits, n'a point de songe affreux, Se réveille, et ne pense à rien... — Qu'il est heureux ! Sa parole est du bruit; son existence un rêve. Et quand il atteindra le terme où tout s'achève, Cette faux de la mort, dont nul ne se défend, Ne sera qu'un hochet pour ce vieillard enfant ! En attendant, sa voix, s'il faut pleurer ou rire, Donne le son qu'on veut,

fait le cri qu'on désire ; Discourt à tout hasard, et chante à tout propos. Son agitation couvre un profond repos.

Vivant jouet d'autrui, tête creuse et sonore, Parlant, ainsi que l'eau murmure et s'évapore, Il vibre au moindre choc, à s'émouvoir plus prompt Que ces grelots d'argent qui tremblent sur son front. Jamais ce fou ne prit cette peine insensée D'enfermer, comme moi, le monde en sa pensée ; Jamais des mots profonds, des soupirs éloquents Ne sortent de son cœur, comme un feu des volcans ! Son âme, — a-t-il une âme ? — incessamment sommeille. Il ne sait point le jour ce qu'il a fait la veille.

ACTE IV, SCÈNE II

Il n'a point de mémoire ; — hélas ! qu'il est heureux ! Jamais, troublé la nuit de pensers ténébreux, Il n'a, pressant le pas sous quelque voûte sombre, Craint de tourner la tête et d'entrevoir une ombre ! Il ne souhaite pas qu'on puisse l'oublier, Et que l'an n'eût jamais eu de trente janvier ! Ah ! malheureux Cromwell ! ton fou te fait envie. Te voilà tout-puissant : — qu'as-tu fait de ta vie ?

Une pause.

Tu règues, tu prévaux sur le monde effrayé . — Que tout ce grand éclat est chèrement payé ! Les partis t'ont laissé ; le peuple te renie ; Ta famille toujours lutte avec ton génie, Et, de ses volontés te faisant une loi, Te tiraille en tous sens par ton manteau de roi ! Ton fils lui-même... Ah Dieu ! tout me hait, tout m'accuse- J'ai des ennemis, pleins d'une haine implacable, [ble. Partout sur cette terre, — et même encore ailleurs. — Jusqu'au fond du sé-

pulcre!.. Allons! des jours meilleurs Peut-être reviendront?.. Des jours meilleurs! quedis-je? Mon sort depuis quinze ans marche comme un prodige. Quel souhait ai-je fait, qui ne soit accompli? Les peuples sous mon joug enfin ont pris leur pli. Pour être roi demain, je n'ai qu'un mot à dire. — Qu'avais-je donc rêvé de plus dans mon délire ? Juge, réformateur, conquérant, potentat, ?{'ai-je pas mon bonheur? — Oui, le beau résultat, De faire ici l'archer qui veille et que l'on paye !... Quelle pompe au dehors ! au dedans quelle plaie !

Nouvelle pause.

Cette nuit est glacée !... il est bientôt minuit; L'heure où de son cercueil chaque spectre s'enfuit. Montrant au meurtrier sa main de sang rougie, Sa blessure incurable, et toujours élargie, Et quelque tache horrible empreinte à son linceul... — Mais que vais-je rêver? Ce que c'est qu'être seul !

Suis-je donc un enfant ? — Oh ! que je voudrais l'être ? ..

Avec ces visions qu'il a fait reparaître,

Ce juif damné me laisse un souvenir d'effroi.

Il m'a bouleversé : je tremble... — il fait si froid ! —

Si, pour neutraliser ses discours sacrilèges,

Je disais le verset contre les sortilèges?...

Le beffroi commence à sonner lentement minuit. Tressaillant.

Mais quel bruit?... Le beffroi ! c'est l'instant attendu !

Il écoute.

— Jamais je ne l'avais à cette heure entendu.

C'est comme un glas de mort ! comme une voix qui pleure !

Il s'arrête et écoute encore.

C'est lui qui d'un martyr sonna la dernière heure !

Après les derniers coups de l'horloge.

Minuit ! — et je suis seul ! — Si j'invoquais les saints ? . . .

Un bruit de pas derrière les arbres.

Ah ! je suis rassuré ! voici mes assassins.

SCÈNE III

Les mêmes; lord ORMOND, lord DROGHEDA, lord ROSEBERRY, lord CLIFFORD, le docteur JENKINS, SEDLEY, sir PETERS DOWNIE, sir WILLIAM MURRAY.

Les Cavaliers entrent à pas de loup, lord Ormond et lord Roseberry en tête. — Grands chapeaux rabattus, amples manteaux noirs soulevés par de longues épées. — Ils se parlent à voix basse. — Cromwell remet son mousquet sur son épaule et se place sous l'ogive de la poterne. LORD ROSEBERRY, CLUX autres.

C'est ici.

LORD ORMOND

C'est bien là. Je reconnais la place.

Montrant la poterne dont l'ombre leur cache Cromwell.

C'est par là que du roi jadis rentrait la chasse.

ACTE IV, SCÈNE III

cromwell, le mousquet sur l'épaule, à part. Ce sont bien eux. — Je sais à qui parler enfin !

SIR PETERS DOWNIE, à l'OTil OmiOfld.

Wilmot devrait ici nous attendre.

cromwell, à part, haussant les épaules.

Il est fin !

lord brogheda, à Doivnie.

Le peut-il ? N'a-t-il pas les devoirs de sa charge ? Crois-tu qu'il ait le cou dans un collier bien large ?

cromwell, à part.

Assassins ! vous aurez tous le même bientôt ; Et le gibet d'Aman pour vous n'est pas trop haut.

lord ormond, aux Cavaliers.

Puis, il eût du complot gâté la réussite ; Et puisqu'on le retient, moi, je m'en félicite.

cromwell, à part.

Moi de même.

LORD ORMOND

Toujours je tremble avec Wilmot.

Mais nous allons finir.

cromwell, à part.

Finir ! c'est bien le mot.

lord ormond, aux Cavaliers.

Voyez de Rochester jusqu'où va la folie. Le vieux Noll a, dit-on
, une fille jolie ; Wilmot s'en est épris, ce qui m'est fort égal.

cromwell, à part.

Insolent î

lord ormond, continuant.

11 a fait pour elle un madrigal.— Un Wilmot, de rimeur
prendre le personnage! — Mais bien plus : oubliant ce qu'on doit
à mon âge, A mon rang, m'a-t-il pas voulu lire cela ? J'ai reçu cet
affront comme il faut ! mais voilà Que tantôt, de sa part, quand
j'étais dans l'attente, Une lettre m'advient, qu'on me dit
importante.

Impatient, je l'ouvre, et trouve sous le scel Le quatrain, célé-
brant la petite Cromwell !

CROMWELL,«/?ar£.

Ma Francis ! — en parler devant moi de la sorte ! lord roserer-
ry, riant, à lord Ormond, La persécution, mylord, me paraît forte
! sir peters downie, riant.

Faire lire ses vers, presque de par le roi ! C'est être bien poète !

LORD ORMOND

Hé bien, écoutez-moi.

Après ces vers, scellés avec un soin si sage, Je reçois de Wilmot un deuxième message. C'est l'avis, qui nous mène ici dans ce moment. Or, messieurs, cette fois, ce n'était simplement Qu'un parchemin roulé, noué d'un ruban rose.

TOUS LES CAVALIERS

Vraiment !

LORD ORMOND

Voyez combien ce fou-là nous expose.

LORD CLIFFORD

Mais c'est affreux ! s'il croit de pareils tours jolis î...

LORD ORMOND

Le message, il est vrai, fut commis à Willis. Mais il pouvait tomber en des mains infidèles, Enfin!...

LORD ROSEBERRY.

Nous n'aurions eu qu'à fuir à tire-d'ailes.

LE DOCTEUR JENKINS

Sur quels frêles appuis quelquefois on s'endort ?

Je frémis en songeant que de choses le sort

Sur la tête d'un fou peut mettre en équilibre !
Au moindre vent qui change, au moindre bruit qui vibre,
L'édifice effrayant s'écroule, et dans la nuit,
Un trône, un peuple, un monde ainsi s'évanouit !

ACTE IT. SCÈLE III

SEDLEY

Mais il me semble aussi que Davenant nous manque ?

LORD OR3IO>"D

Davenant! un poète, un cuistre, un saltimbanque ! Il se cache !
—Comptez sur de tels malotrus !

DOWME.

A propos, notre ami Richard, fils de l'intrus,
Est en prison. Messieurs, vous savez ? un perfide. ..

LORD DROGHEDA

Oui, ce pauvre Richard !

CROMWELL, à /?«/*£.

Ce pauvre parricide !

LORD ROSEBERRY.

C'est un si bon vivant !

CRO3TVYELL, à part.

Oui?

sedley, à Roseberry.

Son père a, je croi, Su qu'il a ce matin bu la santé du roi ?

Roseberry lui re'pcnd par un signe aifirmatif. CRO3IWELL,à/?
ar£.

Le traître !

lord OR3io>'D, aux Cavalier s.

Çà, le temps en paroles s'écoule ! — Commençons,

cromwell, à part.

Sous mes yeux leur complot se déroule.

A tous ces rats d'Egypte, à ce parti royal Comme une souri-
cière ouvrons ce "White-Hall. Rochester est l'appât, et Cromwell
est la trappe Qui brusquement se ferme, afin que rien n'échappe !

lord ormosd, bas aux Cavaliers.

Accostons le soldat.

Haut et s'approchant de Cromwell.

Hum!

cromwell, lui présentant son mousquet.

Qui va là ?

lord ormond, bas à Cromwell.

Mon frère, -- Cologne î

Ah ! je n'ai pas le mot d'ordre ! que faire ? Cologne !

cromwell, à part.

Que répondre !

Lord Ormond , étonné du silence de la sentinelle, recule d'un air de défiance.

lord roseberry, à lord Ormond.

Hé bien, qu'est-ce?

lord ormond, lui montrant Cromwell.

Il se tait.

LORD ROSEBERRY.

Si Cromwell par hasard du complot se doutait ? S'il avait du palais renouvelé la garde ?

LORD ORMOND

Les Cavaliers, inquiets, se groupent autour de lui»

En de pareils projets sitôt qu'on se hasarde, Reculer c'est tout perdre î — Il le faut, avançons»

Il marche de nouveau vers Cromwell.

Trop de facilité donnerait des soupçons.

A Ormond qui s'avance.

Qui va là?

lord ormond.

Cologne !

cromwell, à part.

Ah ! comment les tromperai-je ?

Sans ce mot d'ordre enfin comment les prendre au piège?

lord ormond, bas aux Cavaliers qui se sont retirés à

droite dans le coin du théâtre.

Toujours même silence î

ACTE IV. SCÈNE III. Ô

lord clifford. bas et vivement.

Eh bien ! tuons un peu La sentinelle !

jevkivs, bas à Clifford.

Et quoi! jeter une âme à Dieu.

Sans qu'elle ait seulement pu dire une prière !

LORD CLIFFORD, DCIS à JenJdils.

Qu'importe!

lord or:-io?;d, bas à Clifford.

Mais frapper un homme par derrière !

lord clifford, bas à lord Ormond.

Il faut passer, mylord. Pour lui j'en suis fâché.

Tors, bas à Ormond.

Oui, tuons le soldat !

hsnkihs, bas aux Cavaliers.

Tout souillé de péché, L'envoyer à son juge!

tous, bas à Jenkins.

Il le faut ! oui, qu'il meure !

cromwell, à part.

Que disent-ils là?

Les Cavaliers tirent leurs poignards et s'avancent vers Cromwell. — Sir William Murrav les arrête.

SIR WILLIAM HURRAT.

Sauf opinion meilleure, Vous avez tort. Cet homme est à nous, j'en suis sûr. Autrement, nous voyant groupés devant ce mur. Il eût depuis longtemps déjà donné l'alarme. Nul doute qu'un peu d'or, messieurs, ne le désarme. Il n'est à craindre ici que pour nos carolus : Il se tait, — c'est qu'il veut quelques doublons de plus. S'il fait la sourde oreille à votre mot de passe, C'est que des puritains il a l'humeur rapace. Or, il vaut mieux payer un nouveau sauf-conduit Que de le poignarder, — ce qui ferait du bruit.

LORD ROSEBERRY.

Sir William a raison. Le mal-appris, en somme, Ne se gênerait pas pour crier qu'on l'assomme.

lord clifford, soupirant.

Eh bien ! laissons-nous donc rançonner!

SIR PETERS DOWNIE

Par malheur, Nous sommes mal en fonds.

SEDLEY

Ce Cromwell est voleur !

Confisquer notre brick, comme une contrebande ! Et sur le trône anglais siège ce chef de bande !

LORD ORMOND

Le vieux rogneur d'écus, le rabbin Manassé

M'a prêté quelqu'argent; mais il est dépensé,..—

Attendez, j'ai reçu de Wilmot une bourse...

Il fouille dans son justaucorps.

La voici justement.

Il tire de sa poche une bourse qu'il montre aux Cavaliers.
LORD ROSEBERRY.

Excellente ressource!

lord clifford, montrant Cromwell.

Payer en bons écus un compte à ce cafard, Qu'on solderait si bien d'un bon coup de poignard ! C'est dur !

lord ormond, remettant la bourse à sir William Murray.

William Murray, chargez-vous de conclure. De ces saints, mieux que nous, vous connaissez l'allure.

sir william murray, prenant la bourse.

Soyez tranquille.

cromwell, voyant sir William s'avancer lentement vers lui , à part.

Allons! ils ont tenu conseil.

Pour un rien, pour un mot, embarras sans pareil! Ils veulent entrer ; moi, je veux les introduire.

ACTE IV. SCÈNES

On devrait cependant s'entendre.

SIR WILLIAM MURRAY, à part.

Il faut conduire La chose adroitement.

cromwell, à sir William Murray qui s'approche de lui.

Oui va là ?

SIR WILLIAM MURRAY

Frère, un saint.

crohwell, à part. L'hypocrite !

SIR WILLIAM MURRAY

Béni soit le fer qui vous ceint !

oromwell, à part.

C'est plaisir d'être ainsi béni des royalistes î

SIR WILLIAM MURRAY, à part.

Il faut parler leur langue à ces évangélistes.

Haut , à Cromvell.

Frère ! Sion avait des archers sur sa tour Qui veillaient, s'ap-
pelant et la nuit et le jour, Vous leur êtes pareil.

Merci.

SIR WILLIAM MURRAY

La nuit est fraîche.

Oui.

SIR WILLIAM MURRAY

L'oiseau dort au nid et le bœuf dans la crèche. Tout -dort : seul
vous veillez.

Mon destin s'accomplit.

SIR WILLIAM MURRAY

il vaudrait mieux pour vous dormir dans un bon lit.

Pour toi, plutôt.

SIR WILLIAM MURRAY

Debout sur la dalle glacée, Seul, et Tépaule encor d'un lourd
mousquet froissée. Vous veillez; et celui dont vous portez la
cçoix, Votre chef, Cromwell, dort profondément !

Tu crois ? — il ne se peut : Cromwell ne dort pas quand je
veille.

SIR WILLIAM MURRAY.

De quels discours menteurs il flatte votre oreille î

Tu penses donc qu'il dort?

SIR WILLIAM MURRAY

J'en suis sûr.

A part.

C'est à nous Qu'il doit ce calme heureux et ce sommeil si doux
!

Haut.

Il prend tout le plaisir, et vous laisse la peine.

Au fait, c'est mal agir.

SIR WILLIAM MURRAY, à part.

Notre affaire est certaine ! Il est mécontent, bon ! —

Haut.

Pour tant de dévouement, Ce grand Cromwell sait-il votre nom seulement ?

Je suppose.

sir william murray, haussant les épaules. Allons donc! que vous êtes candide, Simple !

cromwell, à part Il est rusé, lui !

SIR WILLIAM MURRAY

De son trône splendide.

ACTE IV. SCÈNE III. oo

Qu'Olivier jusqu'à vous abaisse un regard?— Non , Mon cher, il ne connaît pas même votre nom, Sûr!

cromwell à part.

Sûr, de tout, hormis d'avoir demain sa tête ! On dirait qu'il m'a fait.

SIR WILLIAM MURRAY

Tous m'avez l'air honnête ; Mais vous voulez savoir ces choses mieux que moi,

J'ai tort.

SIR WILLIAM MURRAY

On a vieilli dans la cour du feu roi. L'imbécile ! il s'oublie. A son rôle infidèle ! Au puritain déjà le cavalier se mêle !

SIR WILLIAM MURRAY

Mon cher, toutes les cours sont les mêmes au fond. Tous ignorez cela, je gage ? -

cromwell, à part.

Il est profond !

SIR WILLIAM MURRAY

Vous consacrez vos jours à ce Cromwell ?

Sans doute.

SIR WILLIAM MURRAY.

Hé bien ! versez pour lui votre sang goutte à goutte,

Il s'en souciera moins, et je vous en réponds,

Que de l'eau, claire ou pas, qui coule sous les ponts !

Ah ! je crois qu'il prendrait plus à cœur mon affaire.

sir William murray, riant.

Oh ! que vous êtes bon ! que lui fait dans sa sphère Que vous soyez vivant ou que vous soyez mort ?

Qu'en sais-tu ?

Bah ! vos jours touchent-ils à son sort ? En quoi ?

cromwell, à part.

Pour ton malheur, oui, plus que tu ne penses î

SIR WILLIAM MURRAY

N'en attendez-vous point aussi des récompenses ? Ne serait-il pas temps qu'il vous en accordât ? Car n'est-ce pas criant ? Vous n'êtes que soldat ; Et pourtant, j'en suis sûr, vous ne le quittez guères?

CROMYVELL.

Jamais.

SIR WILLIAM MURRAY

Vous avez pris part à toutes ses guerres ?

Oui.

SIR WILLIAM MURRAY

Combien sont sergents qui ne vous valent pas ! cromwell, à part.

Pour captiver mon cœur voilà, certe, un grand pas î

Haut.

Flatteur !

SIR WILLIAM MURRAY

Non! — Vous traiter de façon si hautaine! Est-il déjà lui-même un si grand capitaine ?

Impertinent !

Voyons : — pour avoir des palais, Des voitures de cour, des gardes, des valets, Qu'est-ce que ce Cromwell dont on fait quelque chose ? Un soldat, comme vous ?

Rien de plus.

SIR WILLIAM MURRAY, à part.

Notre cause Est gagnée !

ACTE IV, SCÈNE III

Haut.

Il n'est rien, vraiment, de plus que vous.

C'est juste!

SIR WILLIAM MURRAY

Alors pourquoi le servir à genoux ?

Je ne le sers pas.

SIR WILLIAM MURRAY, à part.

Bien ! dans mes nœuds il s'enlace.

Haut.

Pourquoi n'auriez-vous pas comme lui cette place ?

On n' apercevrait point, au fait, de changement.

SIR WILLIAM MURRAY

Pas le moindre ! un soldat pour un soldat î comment Pouvez-vous donc remplir ce devoir qui m'effraye? Pour un métier si dur quelle est donc votre paye ?

Je ne suis pas payé.

SIR WILLIAM MURRAY

Pas payé ! —Voyez donc !

Laisser de vieux soldats dans un tel abandon ! Je vous plains.

cromwell, à pai t.

Il me plaint !

• SIR WILLIAM MLRRAY.

Le garder, sans salaire î Cromwell est un tyran !

cromwell. à pari.

L'y voilà .

SIR WILLIAM MURRAY

La colère M'étouffe !

cromwell. à part.

Il est touchant !

sir William murray, lui prenant la main. Je veux vous soulager, Et même, écoutez-moi, vous venger.

CRo3IWELL.

Me venger !

SIR WILLIAM MURRAY

Sur Cromwell.

Sur Cromwell !

sir William murray, se penchant à son oreille.

Ouvrez-nous la poterne.

Laissez enfin frapper Judith par Holopherne !

C'est-à-dire, Holopherne, est-ce pas? par Judith.

A part.

Il cite de travers la Bible.

SIR WILLIAM MURRAY

C'est bien dit.

Mais pour une Judith, votre barbe est bien noire ?

SIR WILLIAM MURRAY, à part.

Pourquoi diable ai-je été rappeler cette histoire ? Judith est une femme, au fait. —Qu'importe !

Haut.

Ami!

Laisse-nous arriver à Cromwell endormi, Tu t'en trouveras bien...

Le crois-tu ?

Que t'importe Que cinq ou six vivants passent par cette porte ?
La fortune, mon cher, dans cet heureux moment, Te vient pour
ainsi dire en dormant.

En dormant !

ACTE IV, SCÈNE 1 1 F

sir William murray, lui présentant la bourse. Prends cet à-
compte ! — Ici tu n'as d'autre besoin Que dire White-Hall
quand on dira Cologne.

cromwell , à part.

Le mot est White-Hall.

SIR WILLIAM MURRAY

Prends donc cet argent-ci.

Nous autres, nous payons.

cromwell, à part.

Et moi, je paye aussi!

Haut, à Murray, en prenant la bourse.

Merci, c'est une dette, ami, que je contracte.

SIR WILLIAM MURRAY

Tu veilleras ici pour nous pendant l'entr'acte.

Je veillerai. /

Fort bien.

Lui présentant la main.

Touche là. — Par le ciel !

C'est un brave.

A propos, quand vous aurez Cromwell, Dis-irîoi, qu'en ferez-vous?

SIR WILLIAM MURRAY

Mais d'abord,— je suppose,— Oui, — que nous le lurons. Voilà tout !

Peu de chose.

SIR WILLIAM MURRAY

Nous nous contenterons d'un prompt et doux trépas, Nul de nous n'est cruel.

cromwell, à part.

Je ne le serai pas Plus que vous .

SIR WILLIAM MURRAY

C'est conclu ?

Tu le dis.

sir William MCRRAY,aw# Cavaliers qui V attendent dans un coin dit théâtre.

Venez vite. On entre au sanctuaire en payant le lévite ; J'en étais sûr.

1 lord ormond, à sir William Mur fax. C'est fait?

SIR WILLIAM MTJRRAY.

Oui.

lord ormond, aux Cavaliers.

Marchons.

Les Cavaliers se placent deux à deux, et s'avancent vers Cromwell qui

présente toujours son mousquet.

Qui va là?

lord ormond.

Cologne.

White-Hall. Passez.

LORD ORMOND, à part.

Bon.

cromwell 3 regardant les Cavaliers qui entrent sous la -
poterne.

C'est cela.

lord ormond, bas à sir William Murray.

Murray, restez ici pour surveiller cet homme.

A Cromwell.

Frère, où trouver Cromwell?

Dans la salle qu'on nomme Chambre Peinte.

lord ormond, à Cromwell.

Nos pas sont par la nuit voilés ; Mais veillez bien pourtant.

ACTE IV, SCÈNE IV

Soyez tranquille!... Allez.

lord ormond, avec joie.

Enfin !.... je touche au but; et mes vieilles années D'un triomphe complet sont du moins couronnées. Je tiens Cromwell! je vais le saisir sous le dais. Voici l'occasion qu'au ciel je demandais. Cromwell dort dans ma main ! le ciel me l'abandonne.

cromwell, à part et le suivant des yeux. Ce qu'on demande au ciel, l'enfer parfois le donne !

Ormond se précipite sous la poterne où. tous les Cavaliers sont déjà entrés, excepté sir V\ illiam Murrav.

SCÈNE IV

CROMWELL, sir WILLIAM MURRAY. les quatre fols toujours dans leur cachette.

cromwell, Vœil fixé sur la poterne par où les Cavaliers sont entrés.

Ils y sont !

sir William murray, se frottant les mains. Par ma barbe, enfin nous y voilà î — Ce grand Cromwell que rien au monde n'égala, Ce fameux général, ce profond politique, *A qui l'Europe chante un éternel cantique. Ce maître, ce héros pour qui le monde croit Le sceptre trop léger, le trône trop étroit, Se laisse prendre enfin, comme un oiseau sans ailes. Par huit fous, qui n'ont pas entre eux tous deux cervelles! Car je suis seul ici dont le cerveau soit bon. Sans moi, rien n'était fait. — Cromwell! un vagabond, Un mince aventurier, à peine gentilhomme. Là, régner sur des rois comme un César de Rome ! Quelle leçon pourtant nous faisons à ces rois! Celui dont la puissance humiliait leurs droits,

Surpris dans son palais ! par nous i — ignominie ! — Voilà quinze ans qu'on donne à cela du génie !

Se tournant vers Cromwell qui l'écoute avec sang-froid.

Concevez-vous, mon cher? — Parce qu'il a gagné Je ne sais quels combats ;...

cromwell, à part.

Où tu n'as pas donné !

1 sir William murray, continuant.

Parce qu'avec des mots, des sermons, des grimaces, Il sait plaire à la foule et remuer les masses , Le monde se prosterne, au lieu de le huer ! Un rustre, qui ne sait pas même saluer !

cromwell, à part.

Il ne le sait pas, soit ; mais il l'apprend aux autres.

SIR WILLIAM MURRAY

C'est exact. Ses façons— ressemblent presque aux vôtres!

Presque ?

SIR WILLIAM MURRAY

Pour un soldat vous avez l'air qu'il faut ; Mais vous ne portez pas enfin vos yeux plus haut ! Vous avez de la grâce autant qu'un reître suisse, Pour bien pousser la charge et faire l'exercice.

C'est trop de bonté.

Non ; chaque homme à son métier* Vous ne voudriez pas, aux yeux d'un peuple entier, Prendre des airs de cour et vous guinder au trône ; L'étoffe de Cromwell se mesure à votre aune. Jugez si Noil était ridicule d'oser, Sur l'estrade royale, au grand jour s'exposer. Sa fortune est du sort une étrange débauche. Hier, à son audience, il avait l'air si gauche !

Tu t'y présentais donc ?

ACTE IV. SCÈNE IV

SIR WILLIAM MURRAY.

Ne me tutoyez pas , L'ami! nous ne pouvons marcher du même pas. Je suis, voyez-vous bien, un grand seigneur d'Ecosse-.

In homme comme vous court devant mon carrosse ; Savez-vous que je porte un loup sur mon cimier? J'avais de plus, mon cher, sous feu Jacques-Premier. L'honneur d'être fouetté pour le prince de Galles.

Oui. nos conditions, monsieur, sont inégales.

SIR WILLIAM MURRAY

C'est heureux !

Revenons à ce que nous disions.

Chez ce Cromwell, l'objet de vos dérisions. Vous alliez donc parfois ?

Pour faire quelque chose.

On ne peut pas toujours lutter comme Montrose.

Oui : monsieur au tyran demandait un emploi , En attendant qu'il pût le trahir pour le roi.

SIR WILLIAM MLRRAY.

Comme tu dis cela crûment !

Le beau langage M'est inconnu.

SIR WILLIAM MURRAY. Û part.

Croquant !

Cromwell vous a, je gage.

Mal reçu ? refusé ?

SIR WILLIAM MLRRAY.

Lui! non pas.

cromwell, à part.

Comme il ment !

SIR WILLIAM MURRAY

Au contraire, pour moi Tours a fait le charmant. Il a senti l'honneur que je voulais lui faire, Et m'a laissé le choix des grâces qu'il confère.

Le choix de la fenêtre ou de la porte, oui.

Riais pourquoi donc alors vous tourner contre lui ?

SIR WILLIAM MURRAY

J'ai réfléchi. Comment servir un rustre insigne, Régnant en caporal qui donne une consigne, Lourdaud qui veut sourire et vous montre les dents , Et vous rend un salut, les genoux en dedans ?

Je conçois.

SIR WILLIAM MURRAY

Puis j'appris que sa chute était prête...

Et le droit des Stuarts vous revint dans la tête ?

SIR WILLIAM MURRAY

Oui, le droit des Stuarts, et la rusticité De Cromwell : mes amis me poussant d'un côté, Le succès étant sûr contre un si triste hère, J'entrai dans ce complot.

A vos raisons j'adhère.

SIR WILLIAM MURRAY

Vous comprenez, mon cher? Les principes sont là. Guillaume le Normand jadis les viola ; Mais il répara tout par un hymen précocce D'Henri-Premier, son fils, avec Maude d'Ecosse. Les Stuarts sont issus des Atheling et d'eux; D'où, voyez la lignée, il suit que Charles-Deux, Né de la double race, unit dans sa personne Les droits de la normande et ceux de la saxonne.

ACTE IV, SCÈNE IV

C'est clair.

A part.

Je comprends mal ce beau raisonnement.

SIR WILLIAM MURRAY

C'est vous que j'en fais juge.

Il choisit bien, vraiment !

SIR WILLIAM MURRAY

De notre jeune roi le droit est manifeste.

Sans doute.

SIR WILLIAM MURRAY

Et c'est pourtant ce qu'un Cromwell conteste! N'est-il pas inouï que ce dindon-vautour Pour l'aire de l'aiglon quitte sa basse-cour? S'il avait des talents, bon ! — Mais, je le répète, C'est une Jéricho qui croule sans trompette !

cromwell, à part.

Bien trouvé !

SIR WILLIAM MURRAY

Son destin en roi semble marcher C'est un fantôme vain qui tombe à le toucher.

cromwell, ironiquement. Idole à tête d'or dont les pieds sont de cire !

SIR WILLIAM MURRAY

Je l'ai toujours pensé, ce n'est qu'un pauvre sire. Les réputations ne me trompent pas, moi. J'avais jugé Cromwell. Cela veut être roi ! Dans quel temps vivons-nous? Cela ne sait pas même Déjouer un complot, prévoir un stratagème ! Vous avez, vous, l'esprit cent fois plus pénétrant Que le sot qu'à cette heure en son lit on surprend î

cromwell, à part.

S'il savait à quel point il dit vrai, l'imbécile ?

SIR WILLIAM MURRAY

S'imaginer-il donc que régner est facile ?

Lui roi ! je n'en ferais pas même un courtisan.

Vous auriez bien raison !

SIR WILLIAM MURRAY

Il a, convenons-en, Peut-être du talent pour bien brasser la bière. A-t-il droit de porter bassinet et gambière , Seulement? Tout au plus. Noblesse de canton ! Son nom même vaut-il le nom de son Milton ?

cromwell, à part.

Insolent !

SIR WILLIAM MURRAY

Au lieu d'être un brasseur qu'on renomme, Cela va s'aviser de faire le grand homme, De trancher du tyran, de singer les héros! Sont-ils pas amusants, ces petits hobereaux? Il apprit à brider le peuple, à dompter l'hydre, A gouverner le monde, — en distillant du cidre!

CROMWELL, à part.

Drôle !

SIR WILLIAM MURRAY

Et, parce qu'il fut servi par le hasard, Il se croit un Capet, un Moïse, un César ! Ce qui me confond, moi, c'est qu'un Warwick descende A traiter de cousin ce roi de contrebande !

CROMWELL, à part.

Caméléon, rampant hier encor devant moi ! sir William murray, comme frappé d'une idée subite. Ah ça, je suis moi-même un peu bien simple !

Quoi ?

SIR WILLIAM MURRAY

Tandis que nos faucons prennent là-haut leur proie, Ils me laissent ici, pour que, si l'on octroie Des récompenses, — comme il est probable enfin, On n'en ait que pour eux !

ACTE IV, SCÈNE V

cromwell, à part.

Misérable aigrefin !

SIR WILLIAM MURRAY

Us me réservent, oui, la portion congrue. Biais moi, vieil épervier, faire le pied de grue ; Non ! je veux mériter aussi les dons du roi.

Mais vous ne serez pas oublié, croyez-moi.

Je veux mettre, comme eux, la main sur le vieux diable.

cromwell, à part.

Vas-y donc !

sir william murray, lui serrant la main. Tu nous rends un service impayable.

Mais quand s'acquittera le compte général , Je ne t'oublierai point; tu seras caporal !

Il sort.

cromwell , se ul, haussant les épaules.

Va, cherche ! — Un nain de cour me toiser à sa règle ! L'oison qui fait la roue, huer le vol de l'aigle !

Entre Manassé, marchant avec précaution, une lanterne sourde à la main.

SCÈNE V

manassé, sans voir Cromwell.

Puritains, Cavaliers, le Cromwell, Charles-Deux, Chrétiens que tout cela î cromwell, apercevant Manassé sur lequel tombe un rayon de sa lanterne.

Dieu ! c'est le juif hideux î Que vient-il faire ici ? sort-il de quelque tombe ?

manassé, sans voir Cromivell qui r écoute. Des deux partis rivaux qu'importe qui succombe î

Il coulera toujours du sang chrétien à flots ; Je l'espère du moins ! c'est le bon des complots. Qu'Ormond tue Olivier, qu'Olivier le déjoue, C'est ici qu'à tous deux leur destin se dénoue. Je veux voir cela, moi ! Tout menace Cromwell...

cromwell, à part.

Traître !

manassé, continuant et levant les yeux au ciel . Tout, excepté les étoiles du ciel.

Il touche à son trépas, ce semble, et sa planète Cependant au zénith brille encor pure et nette; Et j'ai beau combiner les lignes de sa main, Je n'y vois de danger réel, — que pour demain.

cromwell, à part.

Pour demain ! Que dit-il ? Ces damnés astrologues Sont-ils donc charlatans jusqu'en leurs monologues?

manassé, continuant.

Qu'importe! il faut qu'Ormond ou Cromwell soit détruit, Ils vont s'entr'égorger.

Regardant le ciel étoilé.

— Qu'il fait beau, cette nuit !

cromwell, à part.

Après ce courtisan bavard, ce juif impie ! C'est l'immonde corbeau qui remplace la pie. Il accourt sans pitié, sans dégoût, sans remords, Demander au combat sa pâture de morts.

manassé, braquant sa lunette vers le ciel. En attendant qu'ici nos conjurés arrivent, Étudions un peu les courbes que décrivent Les satellites d'HÉ dans l'orbite de Tbau. Frappons au seuil du temple avec le saint marteau. —

Il met l'œil à la lunette, puis s'interrompt :

Prêter au denier douze!... En un instant de trouble, J'aurais pu, sur Ormond, certes, gagner le double.

cromwell, à part.

Espion de Cromwell ! banquier des Cavaliers !

ACTE IV, SCÈNE V

manassé, l'œil à la lunette.

La ligne se recourbe en corne de béliers... — niais j'ai ces'carolus envoyés de Cologne; Et de bons carolus, même quand on les rogne, Gagnent. . . . — Vraiment, l'éclipsé aurait lieu dans ce cas.

— Onze sur les dollars, et neuf sur les ducats.

— Oui, Cromwell, Ormond, tous à la fois je les trompe...

En ce moment on entend le cri périodique de la sentinelle éloignée :

Tout va bien! veillez- vous?

cromwell, avec impatience, à part.

Faut-il qu'on m'interrompe En ce moment ! leur cri ne fait peur qu'aux hiboux. Répélons-le pourtant.

Haut.

Tout va bien! veillez-vous ?

A cet éclat de voix, le juif se tourne comme en sursaut.

manassé, à part.

Jacob ! je n'avais point vu là de sentinelle ! De quel voile épais
l'âge a couvert ma prunelle \

La voix d'une autre sentinelle éloignée répète encore :

Tout va bien ! veillez-vous ?

manassé, s' approchant de Cromwell avec respect. Bonsoir,
seigneur soldat.

cromwell, à part.

Fallait-il que soudain ce cri l'intimidât ! Comme il se dévoilait
!

Haut.

Bonne nuit, juif.

manassé, avec un nouveau salut.

Vous êtes Placé là par seigneur Ormond ?

Fils des prophètes, Comment as-tu besoin qu'on te réponde :
Oui ?

MANASSÉ

De vous voir triompher je suis tout réjoui. Le Cromwell tombe
enfin ; je vous en félicite.

Merci.

manassé, saluant. *

Des anciens rois le pouvoir ressuscite.

Quel bonheur pour vous î

Ah!...

MANASSÉ

Je vous fais compliment, Vous espérez sans doute un bon avancement !

Oui. L'on veut me nommer caporal.

" MANASSÉ

* Un beau grade !

cromwell, à part.

Mais le grade de roi me plaît mieux, camarade !

Un caporal commande à quatre hommes, vraiment! C'est superbe ! et porter des galons !

C'esc charmant.

MANASSÉ

Je suis ravi qu'avec l'allégresse commune La chute de Cromwell fasse votre fortune, Seigneur soldat !

cromwell, à part.

Perfide !

MANASSÉ

Enfin, Cromwell maudit.

Tu vas contre les juifs expier ton édit! Fanatique ! hypocrite ! avare !

S'adressant à Cromwell.

Quelle honte!

Ce Protecteur, ce roi vérifiait un compte ! Ah ! ne me parlez point des bourgeois couronnés ! Dans un cercle si bas leurs esprits sont bornés ;

ACTE IV. SCÈNE V

Pas de festins brillants, pas de jeux, pas de fêtes, Jamais d'emprunts!— Aussi, quel commerce vous faites! Que si vous saisissez pour eux un brick suédois, Ils scrutent votre poche, ils regardent vos doigts, Et. pour tous les périls qu'entraînait l'entreprise, Vous laissent tout au plus les trois quarts de la prise.

Mais c'est vous écorcher !

31 AXASSE.

C'est le mot. Rois mesquins !

Ils savent distinguer les besans des sequins.

C'est affreux !

MAWASSÉ.

Ce Cromwell! là, je vous le demande, M'a-t-il pas une fois osé mettre à l'amende Pour avoir, en prêtant à je ne sais quel taux, Honnêtement doublé mes pauvres capitaux !

CROMWELL.

C'est grand'pitié.

M AXASSE.

Seigneur, c'est tuer l'industrie !

De, quoi se mêlait-il, ce tyran, je vous prie ? De quel droit fermait-il. pour plaire à ses dévots, Théâtres, jeux, concerts, bals, courses de chevaux, Où, livrés au plaisir qui dans ces lieux fourmille, Se ruinaient gaîment les aînés de famille? Les priver de ce droit, n'est-ce pas illégal ? Surnois, haineux, féroce, économe, frugal, C'est un monstre ! Par vous l'Angleterre respire. Votre bras généreux la délivre du pire Des tyrans que l'enfer jamais puisse enfanter ! — Ce que je vous en dis n'est pas pour vous flatter.

J'en suis bien convaincu.

manassé, haussant les épaules et regardant Cromivell en dessous, à pari. Ces machines de guerre !

L'encens le plus grossier ravit ce cœur vulgaire.

cromwell, à part.

Que de masques cachaient ce visage odieux ! Faisons-les tous tomber tour à tour sous mes yeux !

Haut. '

A propos, dis-moi donc, juif, ma bonne aventure.

manassé, s' inclinant.

Que je vous montre ici votre grandeur future ! Mais, seigneur caporal, c'est pour moi trop d'honneur*

A part.

Un maraud de soldat!

Haut.

Vous marchez au bonheur !

A part.

C'est voir une chandelle avec un télescope !

Haut.

Allons, soit, doux seigneur : tirons votre horoscope ! C'est ce que nous nommons, dans un latin poli, Faire une expérience in anima vili.

A part.

On peut rire en latin au nez de cet ignare.

Haut.

Livrez-moi votre main. — Il faut que je vous narre... Cet infâme Cromwell!...—

Examinant avec sa lanterne la main que Cromwell lui présente.

Quelle main !— je suis mort.

Il tombe prosterné aux pieds de Cromwell.

cromwell, souriant.

Hé ! juif, que fais-tu donc ? Ça, quel diable te mord ?

manasse, frappant la terre de son front. Je suis mort.

Tu sais donc qui je suis, juif immonde ?

ACTE IV, SCÈNE V

manassé, d'une voix éteinte.

Ah ! c'est bien cette main, large à porter le monde ! Je les reconnais trop, ces lignes où le ciel N'inscrivit d'autre nom que le nom de Cromwell ! Votre astre n'avait point menti.

Vieillard, écoute.

Tu n'es qu'un misérable; et je pourrais sans doute, A mon tour, essayant sur toi ce fer poli,

Il lui présente son poignard.

Faire une expérience in anima vili. —

Mais je n'écrase pas moi-même un ver de terre-

Lève-toi !

ftfanassé se lève. Cromwell lui montre un banc de pierre près de la porte.

Sieds-toi là.

Le juif s'assied, comme atterré, dans le coin obscur du banc.

Surtout songe à te taire.

Un seul mot, et ton âme ira loin de ton corps Compléter à loisir ton alphabet des morts !

Le juif laisse tomber sa tête sur sa poitrine. Cromwell revient sur le devant du théâtre, et continue en le regardant de travers :

Ce juif, servir Ormond ! le sort qui me l'envoie Mêlé un oiseau de nuit à ces oiseaux de proie!

Il se promène, laissant échapper de temps en temps quelques paroles.

Mes seuls crimes sont donc, à les en écouter, De saluer trop mal et de trop bien compter. Mais de Charles-Premier ou de la Charte anglaise, Pas un mot ! —

Mettant la main sur la poche de son justaucorps.

Ou'ai-je là qui me gêne et me pèse ?

Il tire de sa poche la bourse que lui a remise Murray.

Ah! c'est le prix du sang!... Oui. J'avais oublié Que pour m'assassiner ces messieurs m'ont payé. Voyons s'ils ont des droits à ma reconnaissance; Comptons, jugeons un peu de leur munificence. La tête de Cromwell, combien cela vaut-il?

S'ils m'avaient mal payé, ce serait incivil.

Il prend la lanterne des mains de Manassé et en dirige la lumière sur la bourse. il recule avec horreur, après y avoir jeté un regard.

Dieu ! le nom de mon fils brodé sur cette bourse ! De cet or parricide il était donc la source !

L'examinant de nouveau avec attention.
Je ne me trompe pas, voilà son écusson !
Quelle preuve à présent manque à sa trahison !
Ah ! misérable enfant ! Ah ! misérable père !
Quoi ! non content d'avoir, en leur impur repaire,
Sa part dans leurs complots, sa part dans leurs repas.
D'encourager leurs coups, de boire à mon trépas,
Mon fils faisait les frais de la funèbre fête !
Il leur donnait son or pour acheter ma tête !
Et, de tous leurs plaisirs complice sans remord,
Enfin, comme un banquet, il leur payait ma mort !
Il jette la bourse à terre avec dégoût.
Ses prodigalités vont jusqu'au parricide !
Entre Richard Cromwell qui paraît chercher son chemin dans
la nuit.
J'entends venir quelqu'un.

SCÈNE VI

Les mêmes ; RICHARD CROMWELL.

Il s'avance lentement vers l'avant-scène. RICHARD CROMWELL.

La nuit n'est pas lucide, cromwell, sans en être vu.

Se pourrait-il ! mon fils ?

Me voilà délivré ?

cromwell , à part.

Par les brigands sans doute auxquels tu m'as livré. A leurs sanglantes mains joins la main fraternelle !

ACTE IV. SCÈNE VI

RICHARD CROMWELL. toujours SUIIS VOIT SOU père.

Ce que c'est qu'avoir bien payé la sentinelle !

Il le dit.

Je suis libre î

cromwell, à part.

A quel prix, scélérat ?

RICHARD CROMWELL.

Cela me coûte cher ! mais je hais d'être ingrat.

cromwell, à part.

Ah ! tu hais d'être ingrat envers le vil sicaire Qui te laisse à ton
aise assassiner ton père î

Encore une fredaine !

cromwell, à part.

Avec quel ton téger Ce Joas dissolu parle de m'égorger !

Mon père dort pourtant î

cromwell , à part.

Il dort !

11 ne se doute De rien !

cromwell, à part.

C'est lui qui veille, et c'est lui qui t'écoute !

RICHARD CROMWELL, riant.

Je vais bien l'attraper.

cromwell , à part.

Quel rire et quel forfait î L'infâme vient ici demander : — Est-
ce fait ? — Si je le châtais moi-même ?

richard cromwell, riant.

Allons» courage î

Quand ils ne verront plus leur oiseau dans sa cage, Demain,
comme les saints vont être déconfits !

cromwell, à part.

Si je le poignardais de ma main ? —

il tire son poignard, et fait un pas vers Richard Cromwell qui se promène sur le devant du théâtre, et derrière lequel il se trouve. Il lève le poignard, puis s'arrête.

C'est mon fils !

Comme nos Cavaliers riront de l'algarade !

cromwell, à part.

Mais de mon propre sang il fait ici parade ;

Il fait un pas.

Frappons !

Ce dénoûment est heureux sur ma foi.

Oui ?

Mon père ne m'eût point pardonné, je croi? Mais de cette façon à son courroux j'échappe.

cromwell, à part.

Tu n'échapperas point, traître ! — Il faut que je frappe. Point de pitié ! c'est dit.

Il s'avance encore vers Richard, puis hésite.

Mais quoi ! mon premier né !

Dans un jour de bonheur Dieu me l'avait donné : C'est mon sang que ce fer va trouver dans ses veines. Enfant î qu'il m'a donné de maux, de soins, de peines. Hélas ! et de bonheur ! —

Chaque fois qu'à ses yeux Je paraissais, — soudain, rayonnant et joyeux, Tendant ses petits bras à mes mains paternelles, Tout son corps tressaillait, comme s'il eût des ailes. Il me semblait qu'un astre à mes yeux avait lui, Quand il me souriait !

Ma foi, tant pis pour lui.

ACTE IV, SCÈNE VIT

Mon père est un tyran !

cromwell, à pari.

Ah ! ce mot me décide.

On cesse d'être fils quand on est parricide.

Il s'avance par derrière vers son fils, le poignard levé.

Meurs, traître ! —

Un bruit de pas sous la poterne. — Cromwell s'arrête et se retourne.

Mais quel bruit dans ces noirs escaliers ? C'est Orniond qui revient avec ses Cavaliers. De mon fils dans leurs rangs suivons la perfidie; Nous dénouons après toute la tragédie !

lî remet son poignard dans le fourreau. — Entrent les Cavaliers, leurs épées à la main, portant au milieu d'eux lord Rochester endormi et bâillonné avec un mouchoir qui lui cache le visage.

SCÈNE VII

Les mêmes; lord ORMOND, lord CLIFFORD, lord DRO-

GHEDA, lord ROSEBERRY, sir PETERS DOWNIE,

sir WILLIAM MURRAY, SEDLEY, le docteur JEN-

KINS, lord ROCHESTER.

A l'arrivée des Cavaliers, Cromwell reprend sa place, et Richard se retourne avec étonnement.

Richard cromwell, sans être vu des Cavaliers. Ces gens m'ont Pair suspect. Mettons-nous à l'écart.

Il se retire à gauche du théâtre, parmi les massifs de verdure.
SIR WILLIAM MURRAY, CLIFFORD, (l'un OIT

trionphant.

Ce Protecteur n'a pas même un lit de brocard ! Sur sa table mourait une pauvre bougie; On ne s'y voyait pas ! Grâce à sa léthargie, Il n'a point remué quand nous l'avons saisi; Nous l'avons bâillonné sans bruit, et le voici.

Ah! c'est lui?

Que dit-il ?

RICHARD CROMWELL, à part.

Qu'est cela?

LORD CLIFFORD

Nous le tenons. Victoire !

RICHARD CROMWELL, à part.

SIR PETERS DOWME.

Le plus fort est fait ! — La nuit est noire; Allons- ne perdons point de temps. Marchons ! —

A Drogheda, Roseberry, Secley et Clifford qui portent le prisonnier endormi et se sont arrêtés.

Hé bien ?

LORD ROSEBERRY, à DoWUÎe.

C'est fort commode à dire à qui ne porte rien.

sedley, à Doivnie.

Comme, pour arriver au!) ut qu'on se propose, On n'a point de relais, il faut qu'on se repose.

RICHARD CROMWELL, à part.

Je reconnais ces voix.

lord ormond, l'œil fixé sur le fardeau que les Cavaliers ont déposé à terre.

Voilà donc ce Cromwell !

De son crime inouï châtement solennel ! Le voilà dans nos mains, ce colosse de gloire En qui, plus qu'en un Dieu, le monde semblait croire ! C'est lui-même. — A nos pieds quelle place tient-il ? Il n'est rien d'assez fort, ni rien d'assez subtil, Pour ravir désormais ce coupable à son juge. Tout fuyait devant lui; — le voilà sans refuge. — Ha ! malheureux soldat ! à quoi donc t'a servi D'avoir tenu quinze ans tout un peuple asservi, D'avoir tant combat-

tu, tant faussé de cuirasses, Substitué ton nom au nom des vieilles races, • Et régné par la haine, et l'erreur, et l'effroi, Et fait de White-Hall le Calvaire d'un roi ? Combien tous ces forfaits, scellés du diadème,

ACTE IV, SCÈNE VII

Sont un fardeau terrible à cette heure suprême ! Cromvell ! quel compte à rendre, et comment feras-tu ? Je l'abhorrais puissant, je te plains abattu. Que ne t'ai-je au combat terrassé ! — Quelle chute ! Te prendre sans te vaincre ! un triomphe sans lutte ! Résignons-nous. L'épée a fait place aux poignards. Pour la faire pencher du côté des Stuarts, Quelle tête le sort jette dans la balance !

RICHARD CROMWELL, à part.

Qu'entrevois-je ? Écoutons, et gardons le silence.

cromwëll, à part.

J'estime cet Orrnond; il parle noblement. Le cœur d'un vrai soldat jamais ne se dément, sir William MtRRAY, à lord Ormond en lui désignant le prisonnier.

Que d'honneur au maraud fait ici Votre Grâce ! *

cromtyell; à part.

Vil courtisan !

downie, à ceux qui portent le prisonnier. Marchons, diable !

LORD DROGHEDA

Un instant, de grâce!- C'est qu'il est déjà lourd comme s'il était mort.

SEDLEY

Il est fort malaisé de conduire à bon port Cette cargaison-là.
Délibérons : qu'en faire?

LORD CLITTORD.

Tuons ici notre homme, et terminons l'affaire !

LORD DROGHEDA

C'est cela! tuons.

SEDLEY

Oui, c'est plus expéditif.

RICHARD CROMWELL, à part.

Quel conseil de démons ! Qui donc est le captif ?

CROMWELL, à part.

Le harpon a bien pris; laissons filer le câble.

558 CROMWELL.

manassé, qui jusqu'alors a tout observé dans un profond silence, soulevant sa tête, à part. Ce spectacle adoucit le malheur qui m'accable. Ils vont s'entretuer : c'est consolant, au moins !
lord clifford, brandissant son épée sur Rochester,
aux Cavaliers.

Est-ce dit?

le docteur jenktns, arrêtant Clifford.

Quoi ! messieurs, sans juges, sans témoins, Sans verdict de jury, sans loi, sans procédure ? C'est un assassinat ! L'expression est dure; Mais enfin êtes-vous, par mandat spécial, Une cour de justice, un conseil martial? Où sont, pour que les lois ne soient point violées, Vos lettres d'assesseurs, du sceau royal scellées ? Lequel est attorney? lequel est président? Je ne vois pas ici deux avocats, plaidant L'un pour cet accusé, l'autre pour la Couronne. Quel appareil légal enfin vous environne? Savez-vous seulement le latin pour juger ? Confronter les témoins et-les interroger ? Sur des textes formels bien asseoir la sentence Qui condamne à la claie ou bien à la potence? A quel jour êtes-vous de votre session ? Comment dater l'arrêt de condamnation ?

Quel est le corps du crime ? où sont tous les complices ? Sur quels chefs de délit basez-vous les supplices ? Ce sont les lois qu'ici je défends; non Cromwell.— Lui, quoique non jugé, je le crois criminel : Il a du roi son maître oublié l'allégeance; Cas prévu par la loi qui frappe en sa vengeance, Quilœdit in Rege majestatem Dei.

Bref, aux lois d'Angleterre il a désobéi. Que, pour faire éclater leur majesté sacrée, La tête du félon du tronc soit séparée, C'est fort bien ; mais il faut quelques formes aussi.

ACTE IV, SCÈNE VII

Messieurs, vous ne pouvez le condamner ainsi. Vous prenez qualités que jamais on n'assemble; Se faire accusateur et témoin, tout ensemble, Être juge et bourreau, c'est absurde î et ma voix Contre cet attentat proteste au nom des lois.

cromwell, à part.

Je reconnais Jenkins, le magistrat intègre î

lord clifford, aux Cavalier s en haussant les épaules.

Que diable nous vient-il dire avec sa voix aigre ?

lord drogheda, d'un air blessé, à Jenkins. Docteur, vous nous prenez pour des robins, je croi ?

SIR PETERS DOWNIE

Pensez- vous présider la cour du banc du roi ?

sedley, riant. Depuis quand le hibou dit-il à son compère L'autour : —

Tl contrefait la voix et le geste de Jenkins.

« Prenons séance, et jugeons la vipère ! » LORD roseberry, riant.

Il nous parle latin !

SIR WILLIAM MURRAY

Peste des sots discours !

LORD CLIFFORD

C'est ma dague qui juge, et juge sans recours ! Frappons !

cromwell, à part.

Laissons frapper.

tous les cavaliers.

Finissons.

Lord Clifford s'avance l'épée haute vers le prisonnier toujours voilé.

jenkins, gravement.

Je proteste.

richard cromwell, à part.

Dieu ! quelle scène horrible ! est-ce un rêve funeste ?

lord clifford, repoussant Jenkins.

Protestez à votre aise !

lord ormond, arrêtant Clifford.

Un moment, lord Clifford !

Le docteur a raison : je l'approuve très-fort. L'ordre précis du roi m'enjoint de lui remettre Notre captif vivant : veuillez vous y soumettre.

lord clifford, à lord Ormotid.

Mais il faudra demain soutenir cent combats Pour l'enlever.

SIR PETERS DOWNIE

Et puis, quand il sera là-bas, Vivant, le roi veut-il le mettre, je vous prie, Avec une étiquette en sa ménagerie ?

LORD DROGHEDA

Hé ! nous lui donnerons l'animal empaillé.

lord clifford, à lord Ormond.

Mylord, hors du fourreau quand le glaive a brillé, Il faut frapper. A nous, nous n'avons que cette heure; Profitons-en. Cromwell est dans nos mains, qu'il meure!

tous les cavaliers, excepté Ormond et Jenkins. Oui!

Ils se précipitent à la fois, leurs épées à la main, sur le prisonnier toujours sans mouvement.

jenkins, avec solennité.

Je proteste !

richard cromwell, à part et hors de lui. Ils vont tuer mon père, ô ciel !

11 se jette au milieu des Cavaliers.

Arrêtez, assassins !

TOI S LES CAVALIERS

Grand Dieu ! Richard Cromwell !

cromwell, à part.

Que fait-il?

richard cromwell, aux Cavaliers.

Arrêtez ! — Ah ! par pitié, par grâce !

ACTE IV. SCÈNE TU. 5G

Si notre amitié laisse en vos cœurs quelque trace, Roseberry, Sedley, Downie, écoutez-moi !

str william murray, avec impatience.

Diable!

Épargnez mon père !

SEDLEY

Épargna-t-il son roi !

Ah ! que me dites-vous ? ce fut sans doute un crime, Mais en suis-je coupable ? en dois-je être victime ? Amis, en le frappant, vous me frappez aussi !

grobttwell, à part.

Est-ce là ce Richard, parricide endurci ? Je n'y comprends plus rien.

lord roseberry, à Richard Cromwell.

Nous vous aimons en frère, Richard; mais au devoir on ne peut se soustraire.

Non, vous ne tûrez pas mon père !

cromwell, à part.

Il me défend ! Ah! quel bonheur! j'avais mal jugé mon enfant.

richard cromwell, aux Cavaliers.

Est-ce pour en venir à ce but détestable Que vous faisiez asseoir Richard à votre table ? Que nous partagions tout, jeux, débauches, plaisirs? Que ma bourse toujours s'ouvrait à vos désirs ? Comparez maintenant, mes compagnons de fêtes, Ce que j'ai fait pour vous à ce que vous me faites !

lord roseberry, bas aux Cavaliers.

A-t-iltort°

jenkins, à Richard.

Bien, jeune homme! allons, ce n'est point mal! Mais faites donc valoir le vice radical

562 cno3îWELL.

De l'affaire. — Ils n'ont pas le droit. — Plaidez la cause Plaidez ! plaidez !

RICHARD CROMWELL, à Jenltins.

Monsieur!...

JENKINS.

Avec vous je m'oppose....

richard CROWYiELi Joignant les mains, aux Cavaliers . Mes amis !

cromwell, à part.

Je vois tout d'un plus juste regard.

Mon fils ! combien j'étais injuste à son égard ! Certe, il ne connaissait d'une trame si noire Que la part du complot qui consistait à boire.

lord ormond, à Richard.

Votre père avec nous, monsieur, tenait gros jeu ; Chacun jouait sa tête : il a perdu !

Grand Dieu !

Aux yeux même du fils assassiner le père !

Il crie avec force.

Au meurtre !

Aux Cavaliers.

Ce n'est plus qu'en moi seul que j'espère.

Il crie encore.

Au meurtre ! à moi, soldats !

sir William murray, l'interrompant.

Les soldats sont à nous.

Hé bien donc ! seul encor je vous fais face à tous !

Il porte la main à son côté pour y chercher son épée.

Mais quoi ! le fer vengeur manque à ma main trompée ! —
Pourquoi m'as-tu, mon père, enlevé mon épée?

cromwell, à part.

Pauvre Richard!

lord ormond, à Richard.

Monsieur, je vous plains. Croyez -moi,

ACTE IV, SCÈNE VII

Vous laisser faire, ô ciel ! Je ne veux point de grâce. Avec lui tuez-moi sur son corps que j'embrasse !

Il se précipite sur lord Rochester endormi, et le serre étroitement dans ses bras.

cromwell, à part.

Mon fils ! il va trop loin ; il serait trop cruel Qu'il se fit poignarder avec un faux Oomwell

lord roseberry, essayant de calmer Richard. Richard !...

richard cromwell, toujours attaché à Rochester. Non ! frappez-moi d'un fer impitoyable, Ou je veux le sauver!

Les Cavaliers cherchent à arracher Richard du corps de Rochester: il lutte avec eux, et s'y cramponne avec plus de violence. — Pendant ce déhat, Cromwell semble épier tous les mouvements des Cavaliers et se tenir prêt à porter secours a son fils.

Manassé relève la tête, et observe attentivement sans proférer une parole.

lord rochester, se réveillant en sursaut et se débattant à son tour.

Tous m'étranglez, au diable !

Tous s'arrêtent comme pétrifiés.

LORD ORMOND

Dieu, quelle est cette voix?

Lord Rochester arrache le mouchoir qui lui couvre le visage, et Cromwell

dirige en même temps sur sa figure la clarté de la lanterne sourde.

RICHARD CROMWELL, reculant.

L'espion !

TOUS LES CAVALIERS

Rochester !

lord rochester, à Richard Cromwell.

Vous êtes le bourreau? — Vous m'étranglez, mon cher Oui, comme si j'avais eu deux âmes à rendre! Ne peut-on donc, l'ami, plus doucement s'y prendre. Avec le patient agir de bon accord, Et pendre un homme enfin, sans le serrer si fort?

lord ormond, consterné.

Rochester !

lord rochester, à demi éveillé et touchant le mouchoir qui entoure son cou.

A mon cou la corde est bien passée ; Mais quoi ! je ne vois point de potence dressée. A quelque clou rouillé me pendaient-ils ici, Comme un chat-huant ?

LORD ORMOND

Où donc est Cromwell?

cromwell, se redressant et d'une voix de tonnerre.

Le voici ! — Hors des tentes, Jacob ! Israël, hors des tentes !

A ce cri de Cromwell, les Cavaliers étonnés se retournent, et voient le fond du théâtre occupé par une multitude de soldats portant des torches, sortis de tous les points du jardin et de toutes les portes du palais. On distingue au milieu d'eux Thurloë et lord Carlisle. Toutes les fenêtres de White- Hall s'illuminent subitement, et montrent partout des soldats armés de toutes pièces. Cromwell, l'épée à la main, se dessine sur ce fond étincelant.

SCÈNE VIII

Les mêmes; le comte DE CARLISLE, THURLOE, mousquetaires, pertuisaniers, gentilshommes gardes du CORPS DE cromwell.

SIR WILLIAM MURRAY, épOUVCtné.

Cromwell ! que de soldats, que d'armes éclatantes ! Je suis mort !

LES CAVALIERS

Trahison !

lord ormond, portant alternativement les yeux sur lord Rochester et le Protecteur.

Cromwell ! — et Rochester !

lord rochester, se frottant les yeux '.

Suis-je déjà pendu ? Serais-je dans l'enfer ?

ACTE IV, SCÈNE VIII

Ce palais flamboyant, ces spectres, ces armées

De démons secouant des torches enflammées;

C'est l'enfer! — car Wilmot comptait peu sur le ciel.

Regardant le Protecteur.

Oui, voilà bien Satan; il ressemble à Cromwell ! cromwell, montrant les Cavaliers à Thnrloëet au comte de Carlisle .

Arrêtez ces messieurs !

Une foule de soldats puritains se précipitent sur les Cavaliers, les saisissent et s'emparent de leurs épées avant qu'ils aient eu le temps de résister.

lord ormond, brisant son épée sur son genou. Nul n'aura mon épée.

RICHARD CROMWELL, à part.

Qu'est-ce que tout cela ? Ma nouvelle équipée Me vaudra de mon père un nouveau châtiment. J'ai rompu mes arrêts : je suis perdu. lord rochester, promenant autour de lui des yeux ébahis.

Comment !

Mais voici Drogheda, Roseberry, Downie ! — Je rôtiрай du moins en bonne compagnie. — Tiens !... le juif Manassé qui rançonnait Clifford ! Sans doute on le fera cuire en son coffre-fort. Ça, nous sommes tous morts et damnés, il me semble!

Aux Cavaliers.

Bonsoir, amis! — Narguons Satan qui nous rassemble; Donnons l'enfer au diable et rions à son nez !

lord ormond.

Dans quel piège fatal nous sommes entraînés !

lord rochester, aux Cavaliers.

Nos bons projets ont eu mauvaise réussite; Cromwell dans notre vin met de l'eau du Cocyte.

Cromwell jusqu'ici est resté silencieux dans son triomphe, les bras croisés sur sa poitrine, et promenant des yeux hautains sur les Cavaliers contus et désespérés.

cromwell, .à part et regardant Ormond.

Je ne connaissais point Ormond. — A son aspect.

J'éprouve malgré moi je ne sais quel respect.

lord ormond, Voil fixé sur Cromwell.

Comme il nous a trompés ! que de ruse et d'audace !

cromwell, à part.

Ormond seul ose encor me regarder en face. C'est un noble adversaire : il avait un mandat ; Il le voulait remplir. — Parlons à ce soldat.

Il s'approche d'Ormond qui le regarde fièrement. Haut.

Ton nom ?

LORD ORMOND

Bloum.

A part.

En mourant, je ne veux pas qu'il sache Qu'il fut maître d'Ormond.

cromwell, à part.

Par orgueil il se cache.

Haut.

Qu'es-tu?

Rien, qu'un sujet contre toi révolté.

Pour la vieille Angleterre et pour Sa Majesté.

Que penses-tu de moi ?

LORD ORMOND

De toi, Cromwell?...

Achève.

LORD ORMOND

Des choses qu'on n'écrit qu'à la pointe du glaive.

Argument péremptoire ! et qui n'a qu'un défaut : C'est qu'au poignard parfois réplique l'échafaud.

LORD ORMOND

Que m'importe?

cromwell, croisant les bras.

Ici donc la soif du sang te guide?

ACTE IV, SCÈNE VIII

LORD ORMOND

J'y venais par le fer punir le régicide.

Punir! quel est ion droit?

Le droit du lâïon.

Osais-tu pénétrer dans l'autre du lion?

LORD ORMOND

Tu veux dire du tigre.

Aux lieux même où réside Le Protecteur?...

LORD ORMOND

Cromwell, dis donc le Régicide.

Régicide! — toujours. C'est leur mot, leur raison, Jetée à tout propos, mise en toute saison ! L'ai-je donc mérité, ce nom de régicide ? Ces peuples repoussaient un illégal subside : Je fus sévère et pur; Charles fut imprudent. Sa chute fut un bien ; sa mort un accident. Il avait des vertus : je les vénère. En somme, J'ai dû frapper le roi, tout en priant pour l'homme.

LORD ORMOND

Hypocrite! va-t'en. Tu ne me trompes point.

Nous différons d'avis, je le vois, sur ce point.

LORD ORMOND

Auprès de Ravallac ta place est réservée !

Ton âme par la haine est trop loin enlevée, Vieillard! tes cheveux gris devraient mieux l'inspirer. Cromwell un Ravallac ! Peux-tu bien comparer La main qui meut le monde à cette main vulgaire, Et la hache d'un peuple au couteau d'un sicaire ?

3 08 CRO3LWELL.

On vient au même point de l'enfer et du ciel : Le sang souillait Caïn et paraît Samuel.

LORD ORMOND

Hé bien î ce Ravailac, d'exécrable mémoire, N'a-t-il pas ce qu'il faut pour partager ta gloire ? Comme toi, d'un roi juste il causa le trépas ; i Que lui manque-t-ii donc ?

CRO3IWELL.

Il a frappé trop bas.

On ne frappe les rois qu'à la tête.

LORD ORMOND

o mon maître !

o Charle ! en tout son jour il vient de m'apparaître !

A Cromwell, en le repoussant.

Je vous le dis encore : Éloignez-vous de moi, Vous dont la main toucha la majesté d'un roi i

Va, le sang tantôt souille et tantôt purifie.

A part.

Mais quoi donc ? il m'accuse, et je me justifie ! Je le laisse étaler, sans fléchir le genou, Sa vertu d'imbécile et son honneur de fou ! — Sa conscience ignore où, dans sa tyrannie, Parfois la destinée emporte le génie. — Laissons cet incurable ! —

Il tourne le dos à Ormond et s'approche de Jenkins.

Eh quoi ! docteur Jenkins,

Montrant Ormond et Murray.

Parmi ces insensés ! —

Montrant Sedley, Clifford et Rochester.

Et parmi ces coquins ! — Vous, le sage et le juste !

le docteur jenkins, gravement.

Oui, vous êtes le maître De parler de la sorte, et pis encor, peut-être.

ACTE IV, SCENE Viii

Vous avez préféré, Jenkins, à mes faveurs L'honneur de partager avec quelques rêveurs Vue punition qui doit être exemplaire.

LE DOCTEUR JENKINS

Ah! distinguons, monsieur Cromwell, sans vous déplaire ! Vous pouvez vous venger, mais non pas nous punir. Les mots sont importants en tout à définir : Tyrannus nonjudex, le tyran n'est point juge. Si, grâce à quelque traître, à l'aide d'un transfuge, Vous avez dans la lutte été le plus adroit, Si vous avez la force, il nous reste le droit. violemment aux lois vous pouvez nous soustraire, Qu'importe î nous mourrons, mais de mort arbitraire, Et seulement de fait ! — Consultez sur ce point Vos propres avocats, Whitelocke, Pierpoint, Maynard. — Je m'en rapporte à vos conseillers même, Quoique le Whitelocke ait un très-faux système, Et que souvent Pierpoint et le sergent Maynard Contre le poulailler plaident pour le renard.

Hé bien donc ! vous aurez le gibet en partage.

LE DOCTEUR JENKINS

Soit. Mais voyez sur vous quel est notre avantage. Nous irons au gibet d'un despote irrité, Mais vous, au pilori de la postérité!

Cromwell hausse les épaules.

lord rochester, toujours à demi éveillé. Où donc ai-je l'esprit ?
— Si je ne dors pas, certe , Je suis mort. —Ce Cromwell pourtant me déconcerte. Ici... déjà ! — Je l'ai laissé là-haut hier.

S'adressant aux soldats qui l'entourent.

Ne pourrait-on changer de rêve ou bien d'enfer ? Délivrez-moi de Noll ! vous m'avez l'air bons diables.

570 CROMWELL.

Après un moment de méditation, il croise ses bras et s'adresse en souriant aux Cavaliers.

Or ça, vous méditez des projets incroyables :

Prendre Olivier Cromwell à des pièges d'enfants !

L'égorger !— Car, messieurs, vos poignards triomphants

Ne m'auraient point traité, devant cette poterne,

Comme David traita Saul dans la caverne ;

Nul de vous n'eût borné l'emploi de son couteau

A couper doucement le bord de mon manteau.

Je le sais. C'est tout simple ; et je vous en approuve.

Tout en vous approuvant, à dire vrai, je trouve

Que votre plan pouvait être un peu mieux conçu,

Et qu'enfin votre trame est d'un frêle tissu.
Par malheur, je n'ai point su la chose à temps, frères ,
Pour vous communiquer sur ce point mes lumières :
Ne m'en veuillez donc pas. — Vous avez bien sué
Pour inventer cela ! — Moi, comme Josué,
Que de vingt rois unis le choc ne troublait guère,
J'ai coupé les jarrets à vos chevaux de guerre,
Nous avons tous agi comme nous avons dû ;
Vous avez attaqué, je me suis défendu.
Quant à votre projet en lui-même, j'avoue
Que j'aime ces élans du cœur qui se dévoue :
Le courage me rit et l'audace me plaît.
Quoique votre succès n'ait pas été complet,
Je ne vous place pas moins haut dans mon idée.
Par un sentiment fort votre âme est possédée ;
Vous marchez hardiment, d'un pas ferme et réglé;
Vous n'avez point fléchi, point pâli, point tremblé ;
Vous m'êtes,— agréez mes compliments sincères,—
Des ennemis de choix, de dignes adversaires ;
Je ne vois rien en vous qui soit à dédaigner,

Et vous estime enfin trop — pour vous épargner.

Cette estime pour vous en public veut s'épandre,.

Et je vous la témoigne en vous faisant tous pendre.—

ACTE IV, SCÈNE IX

Point de remerciements ! — Excusez-moi plutôt De confondre avec vous sur le même échafaud

Montrant sir William Murray consterné.

Ce fanfaron pleureur, ce lâche qui m'écoute, Quoiqu'il ne vaille pas la corde qu'il me coûte/ Il doit vous rendre grâce ; oui, certe ! car sans vous Il n'eût point eu l'honneur d'éveiller mon courroux.

Montrant Mariasse toujours immobile.

Souffrez que je vous joigne encor ce juif fétide. C'est dur ! à des chrétiens mêler un déicide ! Avec les bons larrons confondre un Barabbas ! — J'arrangerai la chose. — On le pendra plus bas. — Ça, que chacun de vous maintenant me pardonne De le payer si mal ; ce que j'ai, je le donne. — Ce que je fais pour vous, je le sens, est bien peu ! — Allez : préparez-vous à rendre compte à Dieu : [heures, Nous sommes tous pécheurs, frères ! — Dans quelques Quand le jour renaissant blanchira ces demeures, Vous serez tous pendus ! — Allez : — priez pour moi.

Les gardes, et lord Carlisle à leur tête, entraînent les prisonniers qui tous, à l'exception de Murray et du juif, conservent une

attitude fière et méprisante. Croimvell reste quelques instants rêveur, puis se tourne vivement vers Thurloë. '

Fais sur l'heure apprêter Westminster! Je suis roi.

Il restre à Whitc-Hall par la poterne, et Thurloë, après un profond salut, sort par le parc.

LES QUATRE BOUFFONS

Au moment où Cromwell et Thurloë sortent, Gramadoch avance la tête hors de la cachette des fous, puis sort avec précaution, examinant autour de lui si le théâtre est bien désert, puis fait signe aux autres fous de le suivre; et les quatre fous, réunis sur la scène, se regardent les uns les autres en poussant des éclats de rire immodérés.

gramadoch, à ses camarades .

Hé bien ! qu'en dites-vous ?

372 CROHWELL.

giraff, riant.

De plus en plus risible.

ELESPURU.

Scène de l'autre monde en celui-ci visible

TRICK

Quelque chose de fou, de bouffon, d'inconnu.

GIRAFF.

Un spectacle étonnant, gai. — Voir Cromwell à nu ! Voir le feu sans fumée et Belzébuth sans masque !

GRAMADOCH.

Entre tous les acteurs de ce drame fantasque, Lequel est le plus fou? Voyons, donnons le prix.

TRICK

C'est Murray, qui, chargeant Cromwell de son mépris, Tourne de Noll à Charle en une pirouette, Et qui pour un drapeau prend une girouette.

GÏRAFF.

La palme esta Richard, ce fils du Béliaï, Mourant pour Rochester par amour filial,

TRICK

Si Cromwell eût tué Richard dans sa manie, C'eût été bon.

GIRAFF.

Oui, mais la pièce était finie.

TRICK

Grand dommage !

GRAMADOCH. A

Ainsi donc vous donnez à Richard La marmotte d'honneur, la palme de notre art?

ELESPURU.

J'aime mieux de Jenkins la candeur doctorale.

TRICK

Et TOrmond à Cromwell faisant de la morale ! N'est-ce pas amusant? Je préférerais, moi, Enseigner la justice à quelque homme de loi, Peigner un ours du pôle ou traire une panthère,

ACTE IV, SCENE IX

Ou du Vésuve ardent ramoner le cratère.

GIRAFF.

Et ce juif qui n'est pas le moindre du roman! Ce rabbin espion, usurier nécroman, Oui, tout en inéditant sur la beauté des piastres, Vient avec sa lanterne examiner les astres !

ELESPIRU.

Animal amphibie, aux deux camps étranger, Ce juif venait ici comme on voit voltiger Une chauve-souris dans la nuit d'une tombe.

GIRAFF.

D'autant plus justement la comparaison tombe, Que Noll sur quelque croix, devant quelque portail, Va le faire clouer comme un épouvantail.

TRICK

Cromwell des Cavaliers punit donc la jactance ! Il a plus d'une corde, amis, à sa potence.

GRAMADOCH.

Et pourtant, quoiqu'il porte un monde sur son cou, De ceux dont nous parlons Cromwell est le plus fou. Il veut être eircor roi : la mort est à sa porte.

Ces paroles fixent l'attention des fous; ils se rapprochent vivement de Gramadoch.

giraff, à Gramaaoch.

Quoi donc ?

GRAMADOCH.

Vous verrez.

trick, à Gramadoch.

Biais dis...

GRAMADOCH.

Plus tard.

elespuru, à Gramadoch.

Que t'importe î gramadoch, secouant la tête.

Le mystère est un œuf, — écoutez, s'il vous plaît, — Qu'il ne faut pas casser si l'on veut un poulet.

574 oROMWELL.

Attendez ! — Ce Cromwell, à qui tout est propice, S'il fait ce dernier pas, se jette au précipice. La mort l'attend . — Soyez à son couronnement, Vous verrez; vous rirez î — Cromwell est sûrement Bien plus fou que ces nains qu'il écrase au passage, D'autant plus fou cent fois qu'il se croit le plus sage !

TRICK

Pour clore le concours, dans ceci, les plus fous, [nous. Même en comptant Cromwell, messieurs, c'est encor Sommes-nous bien sensés de perdre à cette affaire Un temps que nous pourrions employer à rien faire, A dormir, à chanter à l'écho nos ennuis, Ou bien à regarder la lune au fond d'un puits?

Ils sortent.

LA GRANDE SALLE DE WESTMINSTER

A gauche, vers le fond, la grande porte de la salle vue obliquement. — Au fond, des gradins demi-circulaires s'élevant à une assez grande hauteur. De riches tentures de tapisserie réunissent les intervalles des piliers gothiques tout autour de la salle, et n'en laissent apercevoir que les chapiteaux et les corniches. — A droite, une charpente revêtue de planches figurant les degrés de l'estrade d'un trône: plusieurs ouvriers sont occupés à y travailler au moment où la toile se lève; les uns achèvent de clouer les

planches des degrés, tandis que les autres les recouvrent d'un riche tapis de velours écarlate à franges d'or, ou s'occupent à hisser au-dessus de l'estrade un dais de même étoffe et de même couleur, sous le ciel duquel sont brodées en or les armes du Protecteur. — Divers ustensiles de charpentier et de tapissier sont éparpillés à terre, et des échelles adossées aux piliers annoncent qu'on vient à peine d'en terminer la tenture. — Vis-à-vis le trône, une chaire. — Tout autour de la salle, des tribunes et des travées richement drapées. — Il est trois heures du matin : le jour commence à poindre, et projette, à travers les vitraux et la porte entrouverte, des rayons horizontaux qui font pâlir la lumière de plusieurs lampes de cuivre à cinq becs, posées ou suspendues, pour le travail nocturne des ouvriers, dans plusieurs endroits de la salle.

LE CHEF DES OUVRIERS

Il encourage du geste les manœuvres qui ajustent le dais.

L'ouvrage avance. Allons ! — Ce dais est assez ample. —

A un autre ouvrier qui se tient debout, une bible à la main.

Frère, édifiez-nous ! lisez.

L'ouvrier, lisant.

« Or, le saint Temple » Eut un lambris de cèdre, un plancher de sapin... »

le chef, aux ouvriers.

Frère, nourrissons-nous de ce céleste pain.

le lecteur, continuant.

« Salomon l'établi, d'espaces en espaces, » De poteaux à cinq pans, de pieux à quatre faces. » Couvrit de lames d'or son ouvrage immortel, » Et plaça dans l'oracle, à côté de l'autel, » Deux chérubins debout, les ailes déployées. » un ouvrier, jetant un coup d'œil sur les préparatifs

q ni F environnent.

Nos mains ont, cette nuit, été bien employées. Salomon, pour laisser des travaux plus complets, Mit sept ans à son temple et quinze à son palais.

378 CRO3IWELL.

Nous, pour tous ces apprêts, nous n'avons pris qu'une le chef.
[heure.

Bien dit, Enoch. —

Aux ouvriers qui disposent le dais.

Tenez, cette échelle est meilleure. —

A Enoch.

Peut-on se trop hâter... -

Aux ouvriers qui attachent les rideaux du dais .

— Bon, à cette hauteur. —

À Enoch.

Quand on élève un trône à mylord Protecteur ?

Dii SECOND OUVRIER.

C'est donc pour aujourd'hui, cette cérémonie?

LE CHEF

Oui. — Par bonheur l'estrade est à peu près finie.

A Enoch.

Ah ! nous n'avons jamais... —

Aux ouvriers qui clouent les planches.

Or ça ! vous, moins de bruit î —

A Enoch.

Rien fait de si pressé, sinon cette autre nuit...

ENOCH

Quelle nuit ?

LE CHEF

Vous n'avez point gardé la mémoire, — Voilà huit ans passés,
— d'une nuit froide et noire, De la nuit du vingt-neuf au trente de
janvier? Nous travaillions encor pour mylord Olivier.

ACTE V, SCÈNE I

A pendre des rabbins, à brûler des sorcières; Mais un échafaud noir, bien bâti, comme il sied. Avec une fenêtre il était de plain-pied. Pas d'échelle à descendre. Oh ! c'était fort commode !

LE CHEF

Et solide, à porter tous les enfants d'Rérode ! Robin n'eût point trouvé de madriers meilleurs. On y pouvait mourir, sans rien craindre d'ailleurs.

toii., sur l'estrade.

Ce trône est moins solide : en y montant, il tremble.

ENOCH

L'échafaud fut construit moins vite, ce me semble. l'ouvrier, qui tient la Bible, hochant la tête. Dans cette nuit-là, frère, il ne fut pas fini.

ENOCH

Quoi donc?

l'ouvrier, montrant le trône.

A l'échafaud, ce théâtre est uni.

C'est un degré de plus d'où Cromwell nous domine. L'œuvre alors commencée aujourd'hui se termine; Ce trône de Stuart complète l'échafaud !

Ah ! Nahum-l'Inspiré voit les choses de haut.

NAHU3I, l'œil fixé sur le trône.

Oui, tréteau pour tréteau, j'aimais encor mieux l'autre. C'était le tour de Charle; aujourd'hui c'est le nôtre. Cromwell sur le drap noir n'immolait que le roi; Sur cette pourpre, il va tuer le peuple! le chef, à Nahum.

Quoi !

Oser parler ainsi ! — quelqu'un peut vous entendre.

HAHUtt.

Que m'importe ! Je suis vêtu du sac de cendre.

Je voudrais pour Cromwell d'ailleurs qu'il m'entendît.

S'il veut s'élire roi, qu'il tombe ! il est maudit.

Je lui prédis sa mort, moi. pauvre et misérable,

58o CJtélWKLX.

Qui vaux mieux que cet homme, en sa gloire exécrable; Car le Seigneur à Tyr préfère le désert, La grappe d'Éphraïm au cep d'Abiezer !

le chef, regardant Nahum qui demeure en extase. Imprudent !

—

A Enoch.

Il nous reste à placer sur l'estrade Le grand fauteuil royal. — Aidez-moi, camarade!

Tous deux montent les degrés, portant un grand fauteuil très-chargé de dorures, couvert de velours écarlate, étalant sur son

dossier les armes du Protecteur brodées en or et relevées en bosse. Ils placent le fauteuil au milieu de l'estrade.

tom, regardant le siège royal.

Beau fauteuil ! — là dedans il sera comme un roi. énoch, achevant d'arranger le fauteuil, au chef d'atelier.

La nuit dont vous parliez, c'est moi-même, je croi, Oui disposai pour Charle un beau billot de chêne, Muni de ses crampons et de sa double chaîne, Tout neuf, et qui n'avait servi qu'à lord Strafford.

TOM

Chut! il nous chasserait, s'il venait à connaître Que nous le traitons, lui, comme il traite son maître. Le voici; taisons-nous.

Entre Barebone. Tous les ouvriers se remettent silencieusement à l'ouvrage; le seul Nahum reste immobile, les yeux attachés sur la vieille bible usée qu'il tient ouverte.

382 cRcnnvELL.

SCÈNE II

Les mêmes; BAREBONE.

barebone, jetant un coujj cVœil sur les travaux

de ses ouvriers.

Mais voilà qui va bien !

Aux ouvriers.

Je suis content de vous : il ne reste plus rien A faire, en vérité !

A part.

Je suis au fond de l'âme Ravi qu'ils aient sitôt fini cette œuvre infâme. Nos conjurés, qui vont venir, pourront du moins Tenir conseil ici sans gêne et sans témoins, Reconnaître les lieux, et voir par quelle voie On peut d'un coup plus sûr frapper Noll dans sa joie. Quel bonheur, pour entrer chez le tyran proscrit, Que je sois tapissier de ce même Antéchrist ! — Congédions-les tous, vite. —

Haut, aux ouvriers.

Allez, mes chers frères ; A l'esprit tentateur soyez toujours contraires. Aimez votre prochain, et même le méchant»

Au chef d'atelier.

Monsieur Néhémias ! —

Le chef d'atelier s'approche de Barebone pendant que les ouvriers rainassent leurs outils et se chargent des lampes et des échelles,.

Il faudrait sur-le-champ Pour mylord Protecteur, à qui Dieu soit en aide, Finir cette cuirasse en buffle de Tolède.

Bas et se penchant à l'oreille du chef d'atelier.

Du cuir qui restera, loin de tous les regards,

Vous ferez pour nos saints des gaines de poignards.

Le chef d'atelier incline la tête en signe d'adhésion, et sort accompagné de tous les ouvriers.

SCÈNE III

BAREBOXE, seul.

Il se place comme en contemplation devant le trône.

Le voilà donc ce trône ! — exécration édifice,

Où Croimvell à Nesroch nous offre en sacrifice,

Où se transforme en roi ce chef longtemps béni,

Où va changer de peau le serpent rajeuni !

C'est là qu'il compte enfin appuyer son empire.

Ce faux Zorobabel en qui Nemrod respire ;

Ce prêtre de l'enfer; ce vil empoisonneur,

Oui, se prostituant l'église du Seigneur,

Veut, dans les noirs projets que son orgueil combine,

De l'épouse des saints faire sa concubine;

Cet oppresseur de Dieu que son âme a trahi;

Cet homme, pire enfin que Stharnabuzai!

Voilà son trône impur que l'anathème charge !

C'est bien cela : — six pieds de haut sur neuf de large.

Et le tout recouvert de velours cramoisi. —

Il en faut dix ballots pour le draper ainsi ! —

Donc il ne suffit pas à ce fils du blasphème

D'exercer un pouvoir usurpé sur Dieu même;

De fouler Israël comme un roseau séché;

D'avoir, géant glouton sur l'Europe couché,

Plus qu'Adonibezec puissant et redoutable,

Soixante rois mangeant ses restes sous sa table ;

Non, il lui faut un trône. Et quel trône ! un amas

De franges, de plumets, de satin, de damas.

Où. comme il est écrit du sacré lampadaire,

L'art du sculpteur s'unit à Pari du lapidaire !

Cronwell de ce clinquant veut s'entourer encor.

— Quand je dis ce clinquant, c'est bien de très-bon or;

— Or vierge de Hongrie; — et ces glands magnifiques Pour-
raient faire les frais de quatre républiques ! —

584 CROHWfLt.

C'est moi qui les fournis; et s'ils étaient moins lourds, Leur
mesquine splendeur souillerait ce velours. — Velours d'Espagne!

— Allons, qu'il règne, mais qu'il Que la couronne ici pare sa dernière heure ! [meure î Essayons sur son front le clou de Sisara. —

Il regarde les coussins du trône,

Velours que j'ai payé cinq piastres la vara! — Je le revendrai dix, suivant la mode antique. Cet Aod est pourtant une bonne pratique ! — Oui; mais son avarice!... — 11 touche à son trépas ! Ces royaux échelons vont rompre sous ses pas, Sous ce dais triomphal, sous ces tentures même Où son blason bourgeois usurpe un diadème. Que cette place est bonne à le bien poignarder!

Il se promène de long en large devant le trône, et son visage passe de la fureur à l'admiration pour la richesse des ornements qui îe décorent.

Mais c'est qu'il est capable encor de marchander! De faire par Maynard mutiler mon mémoire, Rogner les brocards d'or, déprécier la moire ! Puis, si j'ose me plaindre, alors sa bonne foi Prête ses gens de guerre à ses hommes de loi. Servez ces Pharaons! toujours l'ingratitude Est de leurs cœurs glacés la première habitude. — Il devrait cependant être content de moi! Pour bien parodier la majesté d'un roi, Rien ne manque à ce trône abominable au monde, A ce hideux théâtre, à cet autel immonde. C'est magnifique ! — Enfin, je n'ai rien épargné. A décorer Moloch je me suis résigné, Et j'expose aux périls qui suivent l'anathème Mes tapis de Turquie et mon cuir de Bohême. — Jébuséen ! qu'il meure !

Comme frappé d'une idée soudaine.

— Oui, mais qui me paîra Quand il n'y sera plus? — L'auguste Débora Ne laissa point son clou dans le front de l'impie ;

ACTE V, SCÈNE IV

Samson ne risquait rien, quand sa force assoupie Fit choir pour son réveil tout un temple ennemi ; Judith, qui triompha d'îiolo-pherne endormi, Fuyant, parée encor, de la sanglante fête, Sans perdre un seul joyau sut emporter sa tête. Mais moi ! qui m'in-
dennise ? et quel profit réel Me dédommagera de la mort de Cromwell ? Ne faut-il pas laisser quelque chose à ma veuve ?— La question ainsi me semble toute neuve. Songeons-y ! — mais voici nos bons amis les saints.

Entrent les puritains conjurés, Lambert à leur tête. Tous, enveloppe's dans de larges manteaux, portent de grands chapeaux coniques dont les bords très-larges se rabattent sur leurs visages sombres et sinistres. Ils marchent à pas lents, comme absorbés dans des contemplations profondes; plusieurs semblent murmurer des prière's. On voit luire des poignées de dagues sous leurs manteaux entr'ouverts.

SCÈNE IV

BAREBONE, LAMBERT, JOYCE, OVERTON, PLINLIM-
MON, HARRISON, WILDMAN, LUDLOW , SYNDER-
COMB, PIMPLETON, PALMER, GARLAND , PRIDE, JEROBOAM D'EMER,
et autres conjurés têtesrondes.

lambert, à Barebone/ Hé bien?

Barebone, pour toute réponse, lui montre de la main le trône et les décorations royales sur lesquelles les conjurés jettent des regards indignés. Lambert se retourne vers l'assemblée, et poursuit gravement:

— Vous le voyez. Fidèle à ses desseins, Frères, Cromwell poursuit son œuvre réprouvée. Westminster est tout prêt; l'estrade est élevée ; Et voici les gradins où ce vil Parlement Aux pieds d'un Olivier va traîner son serment. Profitons pour agir du moment qui nous reste.

586 CRO3IWELL.

Jugeons cet autre roi. Son crime est manifeste : Voilà son trône ! —

OVERTON

Non. Voilà son échafaud !

Il y sera monté pour tomber de plus haut. Sa dernière heure, amis, par lui-même est marquée. Que du tombeau des rois cette pompe évoquée Soit sa pompe funèbre, et que notre poignard Jette aujourd'hui son ombre à l'ombre de Stuartî Ha ! nous y voilà donc ! ce despote hypocrite Exhume à son profit la royauté proscrite ; Et, pour reprendre à-Charle un sceptre ensanglanté. Fouille dans le sépulcre où nos mains l'ont jeté ! Cromwell ose ravir la couronne à la tombe : — Qu'en entraînant Cromwell la couronne y retombe ! Et si plus tard quelqu'aure ose encor régner seul, Que la robe de roi soit toujours un linceul !

lameert, à part.

Il va trop loin.

overton, poursuivant.

Qu'il soit anathème !

TOUS

Anathème !

overton, continuant.

Tout conspire avec nous, tout, et Cromwell lui-même. Oui, messieurs, sa fortune aveugle ce Cromwell, Qui semble un Attila fait par Machiavel. S'il ne nous aidait point, notre vaine colère S'userait à miner son pouvoir populaire; C'est lui seul qui se perd, en ne comprenant pas Qu'il change le terrain où s'appuyaient ses pas; Qu'il sort du sol natal pour mourir; et qu'en somme, En devenant un roi, Cromwell n'est plus qu'un homme. Sous ce titre de mort, il s'offre à tous les coups. La foule, son appui, le quitte et passe à nous; Lui seul, entre elle et lui, signe un fatal divorce..

ACTE V, SCÈNE IV

En nous donnant le peuple, il nous donne sa force.

On veut être opprimé, foulé, suivant la loi,

Par un Lord-Protecteur, mais jamais par un roi.

D'un tyran plébéien le peuple s'accommode.

Olivier, Protecteur, fût-il pire qu'Hérode,
Lui semble encor le seul dont le front sans bandeau
Peut porter de l'État le vacillant fardeau.
Mais que ce même front ceigne le diadème,
Tout change; et ce n'est plus, pour ce peuple qui l'aime.
Qu'une tête de roi, bonne pour le bourreau !
tous, excepté Lambert et Barebone qui depuis l'arrivée des
conjurés semble absorbé dans de profondes réflexions.
C'est bien dit!
Notre épée a quitté le fourreau; Qu'elle y rentre fumante, et
jusqu'à la poignée Pour la seconde fois du sang d'un roi baignée !

PRIDE

Cromwell vient donc chercher sa tombe à Westminster! De sa
secte infidèle et promise à l'enfer, ■II était le grand-prêtre; il veut
être l'idole : Que sur son propre autel pour sa fête on l'immole !

LUDLOVV.

Wolsey, Goffe, Skippon, s'il couronne son front, Propres chefs
de sa garde, avec nous frapperont. A nos couteaux vengeurs rien
ne peut le soustraire. Fletwood, son gendre, enfin, Desborough,
son beau- Le laisseront tomber; car, fermes dans la foi, [frère,
Leurs cœurs républicains l'aiment mieux mort que roi.

HARRISON

Honneur donc à Fletwood, à Desborough ! — leurs âmes N'ont point de peurs d'enfants et de pitiés de femmes !

O&S CROrrfWELL.

garland, qui jusque-là est resté silencieux, l'œil

fixé sur les premiers rayons du soleil levant. Jamais si beau soleil à mes yeux n'avait lui. Frères, quelle victime à frapper aujourd'hui! Jamais je n'avais eu tant d'orgueil ni de joie A sentir que je marche où le Seigneur m'envoie; Ni quand Strafford posa sa tête à notre gré Entre le glaive saint et le billot sacré; Ni quand mourut ce Laud, plus exécration encore, De la chambre étoilée infernal météore, Prélat qui, de son temple où renaissait Béthel, Tournait vers l'Orient le sacrilège autel, Et, de notre sabbat moqueur incendiaire, Prostituaux jeux le jour de la prière; Ni même quand Stuart qui, fier de ses vieux droits, Pour des rayons de Dieu prit les fleurons des rois, Avec sa royauté superbe et séculaire, S'agenouilla devant la hache populaire ! — A chacun d'eux j'avais, selon qu'il est écrit, Cru sous sa forme humaine immoler l'Antéchrist; Mais je vois aujourd'hui que Sion triomphante Frappe enfin dans Cromwell ce fatal sycophante, Et, des marches d'un trône encor mal affermi, Le replonge au Tophet d'où Satan l'a vomi. Quel jour! — Quel Goliath, l'effroi de l'Angleterre, A jeter de son haut la face contre terre !

SYNDERCOMB

Quel beau coup de poignard à donner!

PRIDE

Quel honneur Pour ceux qui combattront les combats du Seigneur!

joyce, montrant le trône.

Que son sang, sur la pourpre où l'attend notre piège, Va couler à grands flots !

A ces paroles âe Joyce, Barelxme, qui jusqu'alors a tout écouté en silence, tressaille comme agité d'une inquiétude subite.

ACTE V. SCÈNE IV

barebone, se frappant le front, à part.

Au fait, à quoi pensé-je?

C'est qu'ils vont me tacher mon trône avec leur sang! Qu'en faire après ? — L'étoffe y perdra vingt pour cent.

Haut, après un instant de recueillement.

Vos discours pour mon âme ont la douceur de l'ambre

De la communauté je suis le dernier membre,

Frères; mais écoutez : — Aux saints textes soumis,

Vous voulez poignarder Cromwell. — Est-ce permis?

Rappelez-vous Malchus, dont l'oreille coupée

De Pierre par Jésus fit maudire l'épée.

N'est-il pas interdit, au nom du Tout-Puissant,

De frapper par le fer et de verser le sang ?

Sur ce point dans vos cœurs s'il reste quelques ombres,

Ouvrez, chapitre neuf, la Genèse; et les Nombres,

Chapitre trente-cinq

Explosion de surprise et d'indignation parmi les têtes-rondes.
JOYCE.

Comment! qui parle ainsi?

LIDLOW.

Oui vous a, Bareboné, à ce point radouci ?

GARLAND

Vous voulez épargner l'Antéchrist?

bareboxe, balbutiant.

Au contraire...

Je ne dis pas cela...

SYNDERCOMB

Seriez-vous un faux frère ?

HARRISON

Sommes-nous des brigands qu'on doit condamner ? Des assassins?

OVERTON

Tuer n'est pas assassiner.

Devant l'autel où brille une flamme épurée. Le bouc impur se change en victime sacrée. Et le boucher devient un sacrificateur.

Samuel tue Agag, et nous le Protecteur.

Du peuple et du Très-Haut nous sommes les ministres.

joyce, à Barebone.

Monsieur, je n'attendais de vos regards sinistres Rien de bon,
— vous vouliez sauver Cromwell...— Voilà!

BAREBONE.

Barebone, grand Dieu, protéger Attila !

SYNDERCO3IB, jetant un regard indigné sûr Barebone.

C'est un Piiérézéen, ou pour le moins un Guèbre !

GARLAND

D'où lui vient pour Cromwell cette pitié funèbre ?

BAREBONE .

Mais répandre son sang, c'est violer la loi !

syndercomb, lui frappant sur V épaule.

Faut-il pas teindre enfin la pourpre de ce roi ?

pride.

Barebone est fou !

WILDMAN

Frère, est-ce que tu recules?

lublow, hochant la tête.

Il est des trahisons qu'on habille en scrupules !

barebone, effrayé.

Vous penseriez !

syndercomb, furieux j à Barebone.

Silence !

garland, à Barebone.

As-tu bu par hasard De l'eau de la mer Morte ?

HARRISON

Il soutient Balthazar!

OVERTON

Seriez-vous un Achan venu dans nos vallées Pour troubler le
repos des tribus désolées ?

PRIDE

Je ne reconnais pas Barebone ! — Un démon

ACTE V, SCÈNE IV

Aurait-il pris ses traits pour secourir Ammon ?

GARLAND

C'est cela ! — cette nuit j'ai fait un mauvais rêve.

syndercomb, tirant sa dague.

Soumettons sa magie à l'épreuve du glaive.

En voyant briller le fer, Barebone, qui n'a pu jusque-là se faire entendre

crie avec un nouvel effort.

BAREBONE.

Mais écoutez-moi!

LAMBERT

Parle.

barebone, effrayé.

Amis, je ne veux pas Sauver l'Aod anglais d'un trop juste trépas ; Mais on peut le tuer, sans faire un sacrilège. L'assommer, l'étrangler, l'empoisonner,... que sais-je? syndercomb, remettant son poignard dans le fourreau.

A la bonne heure !

garland, serrant la main de Barebone.

Allons, j'avais mal entendu. wildman, à Barebone.

A de bons sentiments j'aime à te voir rendu.

overton, à Barebone.

Quoique le sang versé soit une faute énorme, Nous n'avons pas le temps de le tuer en forme. barebone, cédant de mauvaise grâce.

Soit!... comme il vous plaira, poignardez le maudit.

A part.

C'est terrible pourtant !

GARLAND

Le sabre de Judith Est frère des couteaux qui vont frapper sa tête. Dans l'arsenal du ciel leur place est déjà prête.

HARRISON

Mes frères, rendons grâce au seigneur Dieu ! — C'est lui

Oui des vils Cavaliers nous épargne l'appui. Leur aide eût souillé l'œuvre et flétri notre gloire. Mais Dieu, qui pour nous seuls réserve la victoire, D'Ormond et d'Olivier confondant les desseins, Jette Ormond à Cromwell, donne Cromwell aux saints!

tous, agitant leurs poignards.

Le Seigneur soit béni !

LAMBERT

Messieurs, l'heure s'écoule.

Le peuple à Westminster va se porter en foule : — Si l'on nous surprenait ?

overton, bas à Joyce.

Lambert a toujours peur î

LAMBERT

Ne nous endormons pas dans un espoir trompeur. Qu'arrêtons-nous, messieurs ? Hâtons-nous de conclure.

SYNDERCOMB

Il faut frapper Cromwell au défaut de l'armure ; Voilà tout.

LAMBERT

Mais où ? — quand ? — et comment ?

OVERTON

Écoutez.

Au rang des spectateurs ou des acteurs postés, Soyons tous attentifs à la cérémonie, Et sans cesse à nos mains tenons la dague unie. D'abord nous entendrons parler force rhéteurs ,• ' Harangues d'aldermen et de prédicateurs; Puis Cromwell recevra, sur son trône éphémère, La pourpre de Warwick, le glaive du lord-maire, Les sceaux de Whitelocke, et, pour l'enfreindre encor, De Thomas Widdrington la Bible aux fermoirs d'or ; Enfin, c'est de Lambert qu'il prendra la couronne. C'est l'instant décisif. Qu'alors on l'environne ; Et dès que sur son front luira l'impur cimier, Frappons î

ACTE V, SCÈNE IV

TOUS

Amen !

LAMBERT

Mais qui frappera le premier ?

SYNDERCOMB

Moi !

Moi !

WTLD.1I AN.

Moi !

OVERTON

Cet honneur m'est dû.

GARLAND

Je le réclame ! Pour ne pas manquer Noli, j'ai béni cette lame.

HARRISON

J'entamerai! — Ma dague au vieil empoisonneur Doit un coup pour chacun des cent noms du Seigneur; Et depuis quinze jours, mon bras, je puis le dire, S'exerce à bien frapper sur un Cromwell de cire.

LLDLOW.

La gloire d'un tel coup est grande ; et je conçois
Que chacun d'entre nous la veuille ici pour soi.
Moi-même, si jamais ma prière constante
Sollicite du ciel quelque grâce éclatante,
C'est l'honneur d'immoler Cromwell à moi tout seul.

Je voulais que mes fils dissent de leur aïeul :

« Des Stuarts, de Cromwell il vainquit le génie ;

» Et Ludlow a deux fois tué la tyrannie ! »

Mais ce même Ludlow, dévoué citoyen,

Fait passer le bonheur du peuple avant le sien. —

Lambert est parmi nous le plus haut par le grade.

Porteur de la couronne, il sera sur l'estrade

Le mieux placé de tous pour frapper sûrement.

lambert, alarmé j à part.

Que veut-il dire ?

394 cr.ouwELL.

ludlow, continuant.

Il sied qu'en un pareil moment, A l'intérêt public chacun se sacrifie.

Imitez-moi. — Ludlow abandonne et confie L'honneur du premier coup au général Lambert !

lambert, à part.

Hé, qui le lui demande ? Il me tue ! il me perd !

PRIDE

Soit : je cède aux raisons de Ludlow.

SYNDERCOMB

Je m'immole.

A Lambert.

Vous frapperez !

lambert, balbutiant.

Messieurs,... tant d'honneur me console Dans mes
afflictions....

A part.

Quel embarras affreux!...

wildman, à Lambert.

Vous abattrez Cromwell ! que vous êtes heureux !

GARLAND

Vous allez sur Satan monter comme l'archange!

LAMBERT, troublé.

Frères, je suis confus...

overton, bas à Joyce.

Voyez donc comme il change !

joyce, bas à Overton.

Lâche!

labibert, continuant.

Je suis ravi....

A part.

Je suis désespéré!

Que faire ? Ah ! ce Ludlow ! —

Haut.

D'un tel choix honoré, Je ne puis dire assez ma joie....

ACTE V, SCÈNE IV

overton, bas à Joyce.

Il en est pâle ! Lambert, poursuivant.

Mais....

garland, à Lambert.

Que le Dieu des forts par vos mains se signale ! Syndercomb, à Lambert.

Votre rôle sera facile autant que beau.

Il monte sur l'estrade et désigne le fauteuil.

Là s'assoira Cromwell, ou plutôt ce Nabo,

Car Cromwell et Nabo n'ont jamais fait qu'un diable î—

Il fait un pas, et indique la place que Lambert doit occuper sur le tronc.

Vous vous tiendrez ici. —

lambert, à part.

C'est irrémédiable !

syndercomb, continuant sa démonstration.

Et vous pourrez sans peine, écartant son manteau. En donnant la couronne enfoncer le couteau. Je vous envie.

lambert, à Syndercomb.

Ami, je vous cède en bon frère L'honneur de frapper.

ludlow, vivement à Lambert.

Non, vous êtes nécessaire.

Vous -seul avez un poste à bien porter le coup; En charger Syndercomb, ce serait risquer tout.

lambert, insistant.

Mais je suis le moins digne...

overton.

Hé quoi î Lambert hésite î

lambert, à part .

Allons î

Haut.

Je frapperai.

tous, agitant leurs poignards .

Meure l'Amalécite î Meure Olivier Cromwell !

barebone, d'un air suppliant.

De grâce, écoutez-moi, Frères; en délivrant Israël d'un faux roi, En poignardant Cromwell, — ne gêtez pas ce trône ! Ce ve-lours est fort cher, et vaut dix piastres l'aune.

A ces paroles de Barebone, tous les puritains reculent en lui jetant îles regards scandalise's. — Barebone poursuit sans y prendre garde.

Ayez soin en frappant d'épargner ces rideaux î Faites.; si vous pouvez, qu'il tombe sur le dos ; De sorte que le sang de ce Moloch visible Sur mes tapis d'Alep coule le moins possible.

Nouvelle explosion d'indignation parmi les conjurés.

syndercomb, regardant Barebone de travers. Quel est ce publi-cain ?

pride.

Quoi ! Barebone encor î

GARLAND

Je crois ouïr parler Nabuchodonosor,

wildman, à Barebone.

As-tu du mauvais riche appris la parabole ?

LUDLOW

Quand nous donnons nos j ours,vous comptez votre obole !

overton, riant.

C'est bien cela. — Monsieur, tapissier de Cromwell, Pour sauver son velours faisant parler le ciel, Sous la garde de Dieu mettait sa marchandise !

GARLAND

Mêler de tels objets, s'il faut que je le dise, C'est de la foudre oisive appeler les éclats !

ACTE V, SCÈNE IV

Pour ne pas dédaigner les biens qu'en sa bonté Dieu donne à l'homme, un jour sur la terre jeté, Les consolations à la chair accordées ?

Montrant le trône.

De sa base à son dais ce trône a dix coudées. Ne puis-je regretter ce riche ameublement ? Tout ce que je possède est ici.

harrison, jetant des yeux avides sur les splendides décorations que désigne Barebone.

Mais, vraiment, [garde !

C'est fort beau! — Comment donc! Je n'y prenais pas Ces glands sont d'or, — d'or pur ! Tiens, Syndercomb, A lui seul, ce fauteuil, de brocard revêtu, [regarde! Vaut mille jacobus.

BAREBONE.

Pour le moins !

harrison, à Syndercomb .

Qu'en dis-tu ?

syndercomb, dévorant le fauteuil du regard. Quel butin !

barebone, tressaillant.

Qu'a-t-ildit?

syndercomb, aux autres conjurés.

Le Dieu qui nous seconde, Frères! donne à ses saints tous les biens de ce monde. Ceci nous appartient. Cromwell mort sous nos coups, Nous pourrons partager sa dépouille entre nous.

barebone.

Non pas! — Ciel! mon drap d'or, mes courtines, ma soie!

syndercomb.

Des aigles du Liban le veau d'or est la proie !

BAREBONE.

Des aigles ! dis plutôt des corbeaux ! — Tu voudrais ? . . .

overton, les séparant.

Messieurs, frappons d'abord : nous réglerons après !

TOUS

Amen ! —

barebone, à part.

Damnation ! — Mais ce sont des pirates ! Le pillage est leur but ! Forbans ! âmes ingrates ! Que faire ? — Ils me rendraient infidèle à Sion ! — Se partager entr'eux mon bien ! — Damnation !

Bar'ebone se retire du milieu des conjurés et semble livré à d'amères réflexions.

overton, aux têtes-rondes qui font groupe autour de lui.

Frères ! — En attendant qu'Israël, sur son trône, Attaque corps à corps le roi de Babylone, Et lève par nos mains contre Olivier-Premier L'étendard, où revit la Harpe et le Palmier; Six de nous prendront poste à la salle des Gardes.

TOUS

Bien!

overton, continuant.

Cachant leurs poignards devant les hallebardes, Douze se grouperont aux degrés du perron. Où Richard à Norfolk attache l'éperon ; Quatre aux Aides, et quatre à la cour des Tutelles. Les

autres, dispersés dans toutes les chapelles Des vieux Plantagenets, des Stuarts, des Tudors, Gardant les escaliers, barrant les corridors, Et, soit qu'Olivier gagne ou perde l'avantage, Pouvant ou lui fermer ou nous ouvrir passage, Devront, par leurs discours nourrir l'embrasement Qui dans la foule en deuil couvrera sourdement, Et des saintes tribus attisant la colère, Hâter l'éruption du volcan populaire!

tous, excepté Barebone, agitant leurs poignards. Qu'il dévore Abiron ! Qu'il consume Dathan !

ACTE V, SCÈNE V. Ô

GARLAND

Il se jette à genoux au milieu du cercle des Puritains, et s'écrie en levant sa dague vers le ciel.

o Dieu, qui fis l'atome et le léviathan,

Seconde en la bonté notre sainte entreprise.

Fais, pour manifester ton pouvoir qu'on méprise,

Que du sein de Cromwell ce fer sorte fumant.

Guide nos coups, Dieu bon! Dieu sauveur! Dieu clément!

Qu'ainsi tes ennemis soient livrés au carnage.

Puisque nous te rendons ce pieux témoignage,

Dans nos mains, sur nos fronts, fais resplendir, ô* Dieu.

Tes glaives flamboyants et tes langues de feu !

Il se relève, et les Puritains, quelque temps inclinés, semblent prier avec lui.

Barebone, à part.

L'abomination habite en leur pensée.

— Se partager mon bien ! —

LAMBERT

Messieurs, l'heure est passée.

Sortons.

À part.

Comment frapper ce coup ? —

SCENE V

LAMBERT, OVERTON, BAREBONE.

Pendant toute la scène, Barebone, qui paraît méditer douloureusement, est dérobé aux regards de ses deux compagnons par l'estrade du tiène.

Mylord général :

400 CRO3IWELL.

LAMBERT

Quoi ?

OVERTON

De grâce, un mot.

LAMBERT

J'écoute.

Tous deux reviennent sur le devant de la scène et restent un moment en présence, Lambert dans le silence de l'attente, Overton comme ne sachant de quel côté faire explosion.

OVERTON

Àvez-vous la main sûre ?

LAMBERT

En doutez-vous ?

OVERTON

J'en doute, LAMBERT, avec hauteur.

Comment ?

OVERTON

Écoutez-moi : — Pour jeter bas Cromwell, On fie à votre bras le glaive d'Israël, C'est vous qu'on a choisi pour déchirer la trame, Et pour trancher le nœud de ce terrible drame. Or, vous n'avez reçu que d'un cœur effrayé Cet honneur, qu'Overton de son sang eût payé. Vous eussiez bien voulu qu'on vous fit votre tâche; Je vous connais à fond ! — Ambitieux et lâche.

Lambert fait un geste d'indignation. Overton l'arrête.

Laissez-moi dire! — Ici je laisse de côté Vos plans, couverts d'un masque assez mal ajusté. Je ne vous dirai point que mon œil vous pénètre, Que je sens, quoiqu'au fait il semble encore à naître, Dans le complot commun sourdre votre complot; Vous comptez par nos mains, mylord, vous mettre à flot. Vous pensez, c'est ainsi que votre orgueil calcule. Qu'on remplace un géant par un nain ridicule. Vous voulez de Cromwell simplement hériter,

ACTE V. SCÈNE V

Et son fardeau n'a rien qui vous fasse hésiter. Pourtant, my lord, la charge est pour vous un peu forte , Je vois la main qui prend, et non le bras qui porte. Mais rien de plus naïf que ces arrangements Où vous faites le sort à vos contentements. Vous vous flattez qu'en tout le peuple vous seconde, Comme s'il se voyait, dans l'histoire du monde, Quand sur de libres fronts un joug s'appesantit, Qu'un tyran soit moins lourd pour être plus petit !

LAMBERT, flirteUX.

Colonel Overton ! cette injure...

OVERTON

A votre aise, Je vous en répondrai. — Pour l'instant, qu'il vous plaise Entendre par ma voix la rude vérité.

Vous n'êtes pas encor roi, pour être flatté ! — Or, sans plus m'occirper de vos rêves d'empire, Voici ce que l'esprit m'inspirait

de vous dire : — Vous avez à frapper un coup dont vous tremblez; Parmi les spectateurs, en ce lieu rassemblés, Je serai près de vous. — Si votre main balance, Si, de Cromwell-Premier châtiant l'insolence, Dès qu'il aura porté la couronne à son front, Vous ne le poignardez, — moi, je serai plus prompt ! Regardez ce couteau ! —

Il montre sa dague à Lambert.

Ce fer, à défaut d'autre, Pour aller à son cœur, passera par le vôtre. —

Lambert recule comme frappé de stupeur et de colère.

Maintenant, je vous laisse entre deux lâchetés. Choisissez! —

Il sort.

402 CROHWELL.

SCÈNE VI

LAMBERT, BAREBONE , toujours dans le coin du théâtre,

lambert, tremblant de rage et suivant Overton jusqu'à la grande porte.

Vous osez! Insolent! —Écoutez!...

Il sort! — Et sur son front une rougeur brûlante Accuse cette main, à le punir trop lente ! Il sort ! — M'a-t-il, le traître, assez humilié ? A quels fous furieux mes projets m'ont lié ! Hélas ! quel est mon sort, depuis que je conspire? Sans cesse rejeté loin du

but où j'aspire, Menacé de tout perdre à l'heure où nous vaincrons, Et dans mille périls poussé par mille affronts ! — Foulé par le tyran, froissé par les esclaves ! — Reculer? dans l'abîme ! — Avancer ? sur des laves ! — Overton, ou Cromweïl ! — ou victime, ou bourreau ! — Quoi ! tirer contre moi le glaive du fourreau ! — Mais c'est qu'il le ferait ! Je l'en connais capable. — Il faudra bien frapper ! —

barebone, sans être entendu ni vu de Lambert. Cette engeance coupable Me pillerait !

LAMBERT, rêveUT.

Frapper Cromweïl parmi les siens !

Devant ses gardes ! — Lui, qui m'a comblé de biens ! C'est une ingratitude !... — Et puis, si je le manque?...

BAREBONE, pensif.

Piller un capital à fonder une banque !

LAMBERT

— Fatale ambition ! Tu m'as conduit trop haut !

ACTE V, SCÈNE VIT

Mon pied cherchait le trône et trébuche au billot ! —

îl se promène, vivement agité, et jette un coup d'oeil hors île Westminster.

On vient : sortons. — La foule est déjà réunie. Allons nous habiller pour la cérémonie.

Il sort.

BAREBOVE.

Faux frères ! de mes biens vous êtes donc jaloux! — Malheur à vous ! Malheur à moi ! Malheur à tons !

Il sort.

SCÈNE VII

TRICK, GIRAFF, ELESPURU , ensuite GRAMADOCH.

Les trois fous arrivent dans la grande salle par la porte principale, et

jettent un regard de travers à Barebone qui sort.

TRICK

Barebone !

GIRAFF.

Il n'a pas l'air gai.

ELESPURU.

Sot fanatique!

TRICK

Samuel de comptoir ! Jérémie en boutique !

ELESPURU.

C'est lui qui pour Cromwell a fourni tout ceci.

TRICK

Il le vole.

GIRAFF.

Il fait mieux : il l'assassine !

TRICK

Ainsi !

Sa soif de sang et d'or sur Noll est assouvie ; Il veut lui prendre ensemble et la bourse et la vie.

ELESPURU.

Que nous importe ?

GIRAFF.

Allons : où nous placerons-nous ?

trick, montrant une loge étroite derrière le trône

dans une travée.

A celle tribune.

ELESPURU.

Oui. Nous y tiendrons bien tous.

Les trois bouffons passent sous les tapisseries et reparaissent un moment après dans la tribune.

TRICK

On est fort bien ici.

GIRAFF.

Nous verrons à merveille.

elispuru, s' étendant sur un coussin et bâillant. Bonne place a dormir sur Tune et l'autre oreille ! J'en aurais besoin ! — Trick ! nous avons été sots De veiller cette nuit sous d'humides berceaux, •Et de suivre en plein air ce drame scène à scène, Au risque d'attraper rhume et goutte sereine !

TF.ÏCK.

Cromwell nous dédommage à son couronnement. Gramadoch nous promet un rare dénouement î

GIRAFF,

Gramadoch! —Nous Talions voir, dans toute sa gloire De porte-queue, armé de la verge d'ivoire !

ELESPURU.

Gloire ! à votre aise, amis !— Je ne voudrais pas, moi, Moi, vil bouffon, porter la queue à Cromwell roi! Quelle honte ! devant la ville et la banlieue, Être ainsi vu, tirant le diable par la queue!

TRICK

Il chante.

Pour moi, je ne puis le nier, J'aime fort Olivier dernier,

ACTE V, SCÈNE VIT

Et Gramadoch, fou philosophe, Aux deux bouts de la même étoffe. Rien de plus drôle en bonne foi, Dans la grave cérémonie, Que voir la folie au génie Tenir par un manteau de roi!

GIRAFF.

Pour peu que Gramadoch garde un air de noblesse, Il aura l'air d'un fou qui mène un sage en lesse.

ELESPURU.

Le fou sera devant !

TRICK

Mais pourquoi donc, enfin, Cromwell fait-il porter sa queue ?

ELESPURU.

Hé! Trick est fin!

C'est afin d'empêcher que la robe royale Ne traîne dans la boue, en balayant la salle.

TRICK

Je comprends : le motif me semble naturel. Mais qui l'empêchera de traîner sur Cromwell ?

GIRAFF.

Ormond l'eût fait !

ELESPURU.

Oui, mais Cromwell l'envoie au diable, Pieds nus, la corde au cou, faire amende honorable.

GIRAFF.

Pauvre homme ! est-il déjà pendu?

TRICK

Non.

GIRAFF.

Ah! tant mieux.

Quand nous aurons ici clos ce drame ennuyeux, Nous sortirons peut-être à temps pour le voir pendre. Il faut bien rire un peu !

406 CROMWELL,.

TRICK

Messires, à tout prendre, Nous pourrions bien, je crois, trouver à rire ici. La mort à Westminster jouera son rôle aussi ! Si j'ai bons yeux, Cromwell marche droit à sa perte. Sa fortune indignée à la fin le déserte, Je viens de parcourir Londres dans tous les sens. Partout, le deuil au front, s'abordent les passants. J'ai vu dans Templebar, au Strand, à Gate-House, Rugir au nom de roi la milice jalouse . Contre Olivier, dans l'ombre échangeant leurs signaux, Les partis ont déjà renoué leurs anneaux. Tout menace.

ELESPURU.

Et le peuple ?

TRICK

Il regarde : — il ressemble Au léopard, qui voit deux loups lutter ensemble. Il attend, et les laisse en paix se déchirer, Content que le vaincu lui reste à dévorer. Bref : — la mine est creusée, et si je ne me flatte, Sous les pieds d'Olivier, c'est ici qu'elle éclate !

giraff, joyeux.

Quel bruit vont faire ensemble et les fous et les saints ! Ils choqueront le glaive et nous battons des mains !

ELESPURU.

Il chante.

Prends garde, Olivier, mon maître !

C'est par les démons peut-être

Que ce trône fut bâti.

La mort en dressa l'estrade :

Il peut en lit de parade

Erre soudain converti.

Sur ce fatal édifice

Plane un secret maléfice :

Ton étoile aura menti.

ACTE V. SCÈNE TJT

Autour de ce palais sombre,

Des sorcières ont dans l'ombre Dit leur magique alphabet.

Sous ce dais plein de paillettes, On trouverait des squelettes,
Si cette pourpre tombait; Et sur ces degrés perfides, Ce tapis aux
plis splendides Cache à tes pas régicides Une échelle de gibet!

TRICK ET GIRAFE, applaudissant.

C'est charmant !

TRICK

A propos, messires ! une idée :

Elespuru et Giraff se rapprochent de Trick dans l'attitude de
l'attention.

Pendant que Gramadoch, plus haut d'une coudée, Soutiendra
gravement la robe de Cromwell, Sous l'œil du Parlement, au mo-
ment solennel, A la barbe des clercs, surchargés de leurs masses,
Il faut le faire rire, à force de grimaces ?

elesplru, battant des mains.

Bien trouvé !

giraff, gambadant.

Bon! —

On entend une voix chanter au dehors.

C'est surtout quand la dame abbesse

Baisse Les yeux, que son regard charmant

Ment.

Son cœur brûle en vain dans l'enceinte

Sainte :

Elle en a fait à Cupidon

Don.

408 CRO3IWEL!..

Ce ne sont pas reliques froides,

Roides , Que l'abbesse de ce couvent

Vend.

Amour! quand on est chanoinesse,

N'est-ce Que pour ne savoir que ton nom ?

— Non.

Entre Gramadoch.

Mais quoi ! c'est itii-même ! c'est lui ! Gramadoch qui revient !

—

giraff, à Gramadoch.

Qui t'amène aujourd'hui Parmi nous ?

trick, à Gramadoch, Depuis quand voit-on sur cette terre, En
avant de son maître aller le caudataire ?

GRAMADOCH.

Pour faire avec éclat sa cour au nouveau roi, Le fils de lord Roberts a brigué mon emploi; Et vu qu'un grand seigneur veut être mon confrère, Je suis pour aujourd'hui porte-queue honoraire.

ELESPURU.

Le fils d'un lord porter la cape d'Olivier ! Notre honte est sa gloire ! Il daigne l'envier ! Laissons-lui donc sa tâche. — Ami, que je t'embrasse ! — Pour l'honneur des bouffons mon orgueil lui rend grâce !

Gramadoch monte dans la tribune, et ses camarades s'empres-
sent autour de lui.

GIRAFF.

A notre gaîté, frère, il manquait ton esprit.

TRICK

Oui, plus on est de fous, dit l'autre, plus on rit. J'aime qu'un même abri tous quatre nous rassemble.

ACTF. V. SCÈNE VIII. 409

ELESPURU.

Ce sont plaisirs des dieux quand nous sommes ensemble Tous
les fous réunis.

GRAMADOCH.

C'est bien ce qui m'en plaît.

Entre Milton.

Voici maître Milton : — Nous sommes au complet.

LES QUATRE FOUS, MILTON

milton, accompagné de son guide.

Il s'avance lentement et se tourne longtemps vers le trône comme abattu par un sombre désespoir.

Il le faut. — C'en est fait ! — Buvons tout le calice; Sans en perdre un tourment acceptons le supplice; Voyons faire ce roi! — Le théâtre est dressé. — Il sera donc, avant que ce jour ait passé. Descendu dans la tombe ou tombé sur un trône !

trick, bas, à Gramadoch.

Le chantre de Satan tourne assez bien un prône.

milton, poursuivant.

Ah! qu'il meure ou qu'il règne, oui, dans ce jour de deuil, C'est là que de Cromwell va s'ouvrir le cercueil. Hélas! à Cromwell roi, Cromwell héros s'immole, Et pour le diadème il quitte l'auréole. Des plus sublimes fronts ô rare abaissement! Cromwell veut être prince ! — Il donne avidement Sa gloire pour un rang et son nom pour un titre !

gramadoch, bas, à Trick.

Il ne prêche point mal, pour n'avoir pas de mitre !

milton, continuant.

Qu'il m'est dur de haïr cet archange-mortel Dont j'eusse écrit le nom aux pierres d'un autel!

Comme il nous a bercés d'une erreur décevante, L'homme en qui j'adorais la vérité vivante ! Ah ! pour jamais ici je viens te dire adieu, Roi fatal, révolté contre le peuple et Dieu ! Prends donc la royauté de César et de Guise : La couronne se dore et le poignard s'aiguise.

11 se retire dans un coin du théâtre, au coté opposé à la loge des fous, et demeure immobile.

SCÈNE IX

Les mêmes; PEUPLE, puis WILLIS, puis OVERTON, SYNDER-COMB et les conjurés puritains.

Entre un groupe de gens du peuple, hommes, femmes, vieillards, en habits puritains : tous semblent appartenir à diverses professions. On distingue au milieu d'eux un vieux soldat réformé. — Us arrivent en tumulte et avec précipitation; les premiers entrés appellent ceux qui les suivent et leur crient :

Par ici !

MiLTON, à son page.

Qui vient là ?

le page.

Des gens du peuple.

milton, amèrement.

Ah oui !

Le peuple ! — Toujours simple et toujours ébloui, Il vient, sur une scène à ses dépens ornée, Voir par d'autres que lui jouer sa destinée.

ACTE V, SCÈNE IX

trick, montrant les bourgeois et iVillis à ses camarades.

Voyez ces bons bourgeois et cet homme à l'oeil louche; Dans la commune attente un autre objet le touche. Ceux-ci viennent pour voir : lui vient pour observer, C'est Willis l'espion.

GIRAFF.

Pourquoi le réprouver ?

Faut-il que de vains mots le sage se repaisse ? Ce sont des curieux de différente espèce , • Voilà tout.

Entrent Overton et Svnclercomb. — Us viennent se mêler en silence au groupe des spectateurs déjà rassemblée.

premier bourgeois, montrant l'estrade à son voisin. Ce sera bien beau !

UNE TROISIÈME FEMME

Nous aurons donc des jeux, des spectacles, des fêtes. Enfin !

UN MARCHAND, dailS lu follle.

Ce Barebone est bien heureux, vraiment.

Ce que c'est qu'avoir eu son frère au Parlement !

premier bourgeois, an marchand.

Oui, dans le Croupion il faisait Maigre-Échine.

Il rit.

le marchand, examinant la tenture d'un pilier. C'est qu'il leur vend cela pour étoffe de Chine ! Tapissier de la cour ! si tant d'heur m'arrivait, Dans ma bible, à genoux, je mettrais mon brevet. —

11 doit gagner ici de l'or à pleines tonnes.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Vive Olivier roi !

DEUXIÈME FEMME

Et ces Égyptiens, qui s'en venaient par bandes Au jardin du Mûrier danser des sarabandes.

LE SOLDAT

Le vieux soldat, qui jusqu'alors est resté immobile, fait un pas vers les femmes, et s'écrie d'une voix tonnante:

Taisez-vous, femmes !

Mouvement de surprise dans le groupe.

PREMIER BOURGEOIS

Quoi ! c'est un soldat, je crois ?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Ou'a-t-il à remontrer aux femmes des bourgeois !

le soldat, aux bourgeois.

Taisez-vous, femmes !

LES BOURGEOIS

Nous, des femmes?

LE SOLDAT

Oui, des femmes!

Vous, plus qu'elles encor !

Montrant les femmes. .

Ce sont de pauvres âmes.

Mais que dire de vous, qui ne les surpassez Qu'en airs de folle joie et qu'en ris insensés ?

overton, frappant sur l'épaule du soldat. Bien! — On vous a sans doute abreuvé d'injustices, Mon brave? — Comme nous, après de vieux services,

ACTE V, SCÈNE IX

On vous a réformé ? privé de votre emploi ?

LE SOLDAT

On fait bien plus encore ; on veut régner sur moi !

overtov. à la foule.

Il a raison, amis ! En effet, est-ce l'heure De rire quand Dieu tonne et quand Israël pleure ? Quand un homme, opprimant ceux qui Font protégé, Vient imposer un trône au peuple surchargé ? Quand tout aigrit les maux que l'Angleterre endure ?

PREMIER BOURGEOIS

C'est bon. — Mais le soldat a la parole dure.

La foule grossit peu à peu. — Entre l'ouvrier Nalmm.
OVERTON.

Ah ! frères, pardonnez à ce noble martyr L'accent d'un cœur troublé par les pompes de Tyr ; Laissez-le seul ici mêler sa plainte amère Aux cris de la patrie, hélas ! de notre mère, Que déchire aujourd'hui renfanlement d'un roi !

TROISIÈME BOURGEOIS

Un roi ! ce mot me blesse, et je ne sais pourquoi. -

DEUXIÈME BOURGEOIS

Tout ce que je pensais, ce monsieur me l'explique.

NAHUM

Un roi, c'est un tyran.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Vive la république !

OVERTON

Et quel roi ? ce Cromwell ! un fourbe ! un oppresseur ! Qu'é-tait-il donc hier ?

LE SOLDAT

Un soldat.

LE MARCHAND

Un brasseur.

TROISIÈME BOURGEOIS

Qui nous délivrera de cette fête horrible ?

PREMIER BOURGEOIS

L'eût-on dit de Cromwell? usurper! c'est terrible.

NAHUM

Il s'ose nommer roi : c'est une impiété.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Un crime.

PREMIER BOURGEOIS

On a d'ailleurs proscrit la royauté!...

OVERTON

Vous avez tous des droits à ce trône.

PREMIER BOURGEOIS

Sans doute :

Pourquoi lui plus que nous ?

OVERTON

L'enfer trace sa route.

Ressusciter les rois et les anciens abus !

NAHUM

Rendre à Jérusalem son vieux nom de Jebus !

OVERTON

Nous écraser du poids d'un trône abominable!

PREMIÈRE FEMME.

Dit-on pas qu'il a fait un pacte avec le diable ?

TROISIÈME FEMME

On dit que dans la bouche il a trois rangs de dents.

Entrent peu à peu tous les conjurés puritains, excepté Lambert. Ils se serrent la main quand ils se rencontrent, et se mêlent silencieusement à la foule.

NAHUM

C'est le monstre annoncé par saint Jean.

DEUXIÈME BOURGEOIS

C'est la bête De l'Apocalypse.

LE SOLDAT

Oui.

LE MARCHAND

Je ne vends rien.

LE SOLDAT

Sans pain, aller pieds nus et coucher sur la dure ! Nous n'aurons bientôt plus, pour peu que cela dure, Tandis que Noll pendra son chiffre à ces piliers, Qu'à faire de nos dents des clous pour nos souliers !

OYERTON.

Nous irons à sa porte attendre ses aumônes !

NAHUM

Ce qu'il faut à Cromwell , ce ne sont pas des trônes. C'est le gibet d'Aman, la croix de Barabbas!

SYNDERCOMB

Mort à Cromwell !

willis , mêlé à la foule.

Oui, mort !

milton, tressaillant à la voix de Willis, aux conjurés puritains.

Messieurs, parlez plus bas.

WILLIS

Meure l'usurpateur !

LE SOLDAT

Parlez plus bas ! qu'importe ?

J'irais lui crier : — Mort ! — sur le seuil de sa porte.

nahum , au soldat.

Les sentences de Dieu se font à haute voix. Soldat, ta bouche est pure.

le soldat, à Nahum.

Oui, tel que tu me vois,

Pauvre, et comme un limon oublié sur Farène, l'êrâsé nu par un flot de la fortune humaine, Si je puis voir punir cet enfant de Sirah, Je meurs consolé !

Overton , le tirant à part et lui montrant son poignard.

Frère, on vous consolera.

Le soldat fait un mouvement de joie et de surprise qu'Overton réprime.

Silence!

Entre un détachement de soldats du régiment de Cromwell , en uniforme

rouge, cuirasses, le mousquet et la pertuisane sur l'épaulé.

On vient poser la garde ; il faut se taire.

Les soldats refoulent des deux côtés de la salle le peuple uni la remplit. LE CHEF DU DÉTACHEMENT, à VOIX haute»

Place aux Côtes-de-Fer du lion d'Angleterre !

A quelques bourgeois qu'il repousse.

Allons, vous !

un des bourgeois, bas à l'autre.

On voit bien à leur air de bailleur Qu'ils sont du régiment de mylord Protecteur !

Les soldats se forment en haie, du trône jusqu'à la porte.

le vieux soldat, bas, à Overton en lui montrant l'officier.

Ces officiers d'Achab ont des pourpoints de soie ! une jeune sentinelle, le repoussant dans la foule. Rangez-vous donc, Fa mi !

overton, bas, au vieux soldat.

Ha ! comme il vous rudoie ! Les sicaires ont pris les façons du tyran, Et déjà la recrue insulte au vétéran !

le soldat, lui serrant la main.

Patience !

le chef du détachement, à sa troupe.

Soldats ! l'Esprit saint nous rassemble, Pour notre général prions Dieu tous ensemble !

ACTE V, SCÈNE X

overton, au chef de la troupe.

Pour votre général? dites donc votre roi.

LE CHEF DU DÉTACHEMENT

Lui, notre roi! — Qui l'ose insulter ainsi ?

OVERTON

Moi.

LE CHEF DU DÉTACHEMENT

Hé bien ! vous mentez.

OVERTON

Non.

LE CHEF DU DÉTACHEMENT

Cromwell roi! Dieu l'en garde!

OVERTON

il va Fêtre aujourd'hui.

LE CHEF DU DÉTACHEMENT

Qui te l'a dit ?

Entre le champion d'Angleterre, armé de toutes pièces, à cheval, et flanqué de quatre hallebardiers qui portent devant lui une bannière aux armes du Protecteur.

OVERTON

Regarde.

SCÈNE X

Les mêmes; LE CHAMPION D'ANGLETERRE.

le vieux soldat, bas, à Overton.

Voyons quelle parole il va jeter au vent. le champion.

Il se tient à cheval en avant du trône.

Hosannah! — Je vous parle au nom du Dieu vivant. — Le très-haut Parlement, ayant par ses prières Longtemps de l'Esprit saint imploré les lumières, Pour mettre fin aux maux du peuple et de la foi, Prend Olivier Cromwell et le proclame roi !

Murmures dans la foule.

418 CROMWELL.

trick, bas, à ses camarades, en leur montrant le peuple.

Voyez donc s'indigner tous ces chanteurs de psaumes.

le champion, poursuivant.

Or, s'il se trouve à Londres ou dans les trois royaumes, Un homme, jeune ou vieux, bourgeois ou chevalier, Qui conteste son droit à mylord Olivier ; Nous Je défions, nous, champion d'Angleterre, A la dague, à la hache, au sabre, au cimeterre, Et voulons, l'immolant sans merci ni rançon, Aux crins de ce cheval pendre son écusson. Si cet homme est ici, qu'il parle, qu'il se lève ; Qu'il soutienne son dire à la pointe du glaive; Vous tous êtes témoins, que, pur de tout péché, Je lui jette ce gant, de ma droite arraché !

Le champion jette son gantelet devant le peuple, tire son épée, et l'élève au-dessus de sa tête.

LE PORTE-ÉTENDARD ET LES HALLEBARDTERS DU CHAMPION

Hosannah !

Silence de stupeur dans le peuple : tous les yeux s'attachent au gantelet. LE CHAMPION.

Nul ne parle ?

overton, à part.

Ah ! faut-il donc se taire ?

milton, d'une voix haute.

Pourquoi donc un seul gant, Champion d'Angleterre ? Votre maître aurait dû, si tels sont ses projets, Jeter autant de gants qu'il se croit de sujets.

Mouvement d'approbation dans la foule.

LE CHAMPION

Qui parle? cet aveugle !— Éloignez-vous, brave homme.

Les soldats repoussent Milton. — Ov?rton s'approche de l'officier qui commande la garde et l'interroge du regard.

l'officier, baissant les yeux d'un air sombre. Tout va mal.

CTE V, SCÈNE X

oyerton, bas, à Syndercomb.

Tout va bien.

le champion, promenant ses regards sur le peuple. Hé bien ! nul ne se nomme ?

oyerton, bas, à Milton, en lui serrant la main. Nous enverrons
Cromweil rejoindre ici son gant î

milton, à part.

Hélas!

le champion.

J'attends !

le vieux soldat, à part, regardant le champion. Faquin ! satel-
lite arrogant !

syndercomb, bas, à Overton.

Je ne sais qui me tient que je ne le châtie.

Il fait un pas vers le gantelet. Overton l'arrête.

oyerton, bas, à Syndercomb.

Soyons prudents î

gramadoch. èas, à ses camarades, en leur montrant le groupe
des conjurés puritains.

Ces fous vont brouiller la partie.

S'ils relèvent ce gant, adieu le dénouement. Il faut les empêcher
de tout perdre.

TRICK

Comment ?

Gramacloch hoche la tête d'un air capable.

le champion, toujours l'épée haute.

Donc, nul ne me répond ?

gramadoch, sautant de sa loge dans la salle. Si fait, moi !

Surprise dans la foule.

LE CHAMPION, étOiuUlé.

Tu ramasses Ce gant ?

gramadoch. relevant le gantelet.

Oui.

LE CHAMPION

Qu'es-tu donc ?

GRAMADOCH.

Uiî marchand de grimaces.

Comme loi. Noire masque à tous deux est trompeur. Ma grimace fait rire et la tienne fait peur. Voilà tout.

LE CHAMPiON.

Tu m'as l'air d'un drôle.

GRAMADOCH.

Et toi de même.

le champion, aux hallebardiers.

C'est un fou.

GRAMADOCH.

Justement, — Par goût et par système.

Oui, je tiens à la cour en qualité de fou, Tu l'as dit.

YOIX DANS LA TOLLE

L'arlequin expose là son cou. — —C'est un bouffon de Noll.—
La démarche est hardie !— —Un vrai fou ! —

MILTON

Qu'est-ce donc que cette parodie ?

Longs éclats de rire dans la tribune des bouffons.
GRAMADOCH.

Allons! prenons du champ.

LE CHAMPION

Malheureux baladin !

Va-t'en, ou je te fais fouetter.

GRAMADOCH.

Quel fier dédain!

Mannequin comme moi, ta grimace est moins gaie ; Je le répète, ami : Cromwell tous deux nous paye Pour faire un peu de bruit dans ce concert falot Où ta voix est la cloche et ma voix le grelot.

LE CHAMPION

Maraud !

ACTE V, SCÈNE X. 42 î

GRAMADOCfl.

Sans déroger nous pouvons, il me semble, Pour ou contre Olivier nous mesurer ensemble : Je suis son porte-queue, et loi, son porte-voix.

le champion, avec colère.

Quelle arme choisis-tu ?

GRAÎADOCH.

Moi?

Il dégaine sa latte.

Ce sabre de bois !

Il l'agite d'un air martial.

C'est bien Parme qu'il faut contre un guerrier de paille. En garde, capitain ! —

A la foule.

Ha! bataille! bataille!

Au Champion.

Voyons si nous ferons un pendant à Dunbar, Et si ta Durandal vaut mon Excalibar !

A la foule.

"eus. venez voir,—

Montrant Milton.

Soit dit sans fâcher cet aveugle, — Lutter Falstaff qui chante avec Stentor qui beugle. Venez voir un bouffon rosser un spadassin: overtox, bas, à S/ndercomb.

Cette scène m'a l'air préparée à dessein.

gramabocs, paradant devant le Champion.

Hé bien, nions champion ? qu'as-tu donc? tu balances? Toi, qui sans les compter voulais rompre des lances ! Je neveux que te mettre en poudre en deux assauts, Et tu pourras après ramasser tes morceaux.

le champion, montrant Gramqdoch.

Qu'on arrête ce fou.

Les gardes entourent et saisissent Gramadoch.
GRAMADOCH.

Il se débat en riant dans sa barbe.

Je suis dans mon droit, lâche ! —

422 CROMWELL.

Il a peur !— Je lui fais intenter, s'il me fâche, Une bonne action de quare impedit!

Les bouffons de la tribune l'applaudissent avec des éclats de rire.

le champion, d'une voix solennelle.

, Nul n'ayant contesté, peuple, ce que j'ai dit, — Qu'un aveugle et qu'un fou, — devant toute la terre, Je proclame Olivier Crorowell, roi d'Angleterre î

LES SATELLITES DU CHAMPION

Dieu sauve Olivier roi !

Profond silence dans la troupe et dans la foule. LE CHAMPION.

Passons.

Il sort lentement avec son cortège.

syndercomb, bas, à Overlon, en lui montrant Gramadoch qui rit.

Oui, oui, c'était Pour amuser le peuple.

overton, de même, lui montrant le peuple consterné. il menace : il se tait.

SCÈNE XL LA FOULE

VOIX BANS LA FOULE

Le vieux Noll est bien long ! — Quand pensez-vous qu'il De White-Hall?— C'est dur d'attendre de la sorte, [sorte

Un grand bruit de cloches éclate au dehors; des coups de canon lointains s'y mêlent à intervalles égaux.

— Silence! entendez-vous les cloches, le canon?

— Il sort ! — Passera-t-il par Old Bayley? — Non, non, Par Picadilly. — Dieu ! voyez donc sur la place

Ce peuple! — Ils sont bien là : c'est de la populace.

— Que de têtes là-bas ! que de têtes là-haut !

Tout fourmille. — Il n'est pas, quoiqu'il fasse bien chaud, Une tuile des toits, pas un pavé des rues,

ACTE V, SCENE XI

Qui ne soient tout chargés de faces incongrues.

— Je sais là des balcons qui se sont loués cher.

— Pour voir Cromwell ! pour voir un visage de chair! Ces Babyloniens sont fous. — Dieu me protège ! J'étouffe i —Attention! voici que le cortège Débouche dans la place. — Enfin! — Ah!...

Mouvement dans la foule : tous les yeux se portent avidement vers la grande porte.

— Dites-moi, Oui marche en tête? — C'est le major Skippon. — Quoi ! Skippon ? — Un bon soldat de bonne renommée !

— Il fut à Worcester le premier de l'armée Qui passa la Severn sur le pont de bateaux.

— Les saints ont ce jour-là bien joué des couteaux! — Moins bien qu'à White-Hall. le trente janvier! — L'homme Tu dis cela d'un ton qui vaudrait qu'on t'assomme, [me! Tais-toi. — Je ris. — Tais-toi ! — Rire n'est point parier!

— Si l'on ne m'étouffait, je t'irais étrangler!

— Paix! voici le lord-maire. —

Entre le lord-maire avec les aîdemen, les greffiers de la ville et les sergents de la cité, tous en costume. — Le lord-maire et le corps de la ville s'arrêtent à gauche de la grande porte.

Admirez dans la file Pack l'alderman, que Noll, pour honorer la ville, fit chevalier avec un bâton de fagot. — Il se tient sur son rang comme sur un ergot. — C'est sur sa motion qu'on fait roi ce Pilate.

Entrent les cours en procession. — Les cours de justice prennent place en haut des gradins au fond de la salle.

— Ah! les barons des cours en robes d'écarlate.

— Huzza, grand-juge Haie! — Huzza, sergent Allop !

— Voici des colonels qui passent au galop.

— Quoi! n'a-t-on pas assez des gardes que l'on paye? Les corporations en robes font la haie.

Noll est un tyran ! — Noll est un usurpateur! Un Titan qui des cieux veut gravir la hauteur! La force est le seul droit de cet autre Encelade.

Cromwell ne monte pas au trône : il l'escalade.

— Paix, réchappé d'Oxford! Voyez donc ce pédant! Parle-t-il pas latin? — Hé, j'ai droit cependant De maudire Appius sur sa chaise curule...

— Il croit tuer Cromwell avec une fêrule!

Un huissier en noir paraît sur le seuil et crie :

Place au Parlement! place!

Entre le Parlement sur deux files, précédé de l'orateur devant qui marchent les rnaissiers, les huissiers, les clercs et les sergents de la Chambre. - Mouvement d'attention dans la foule. — Pendant que le Parlement prend place au premier rang des gradins du fond, les entretiens continuent dans le peuple.

VOIX DANS LA FOULE

Ah!... — Comment nomme-t-on L'orateur? — C'est, je crois, sir Thomas Widdrington.

— Un bel homme. — Un Judas. —

Overton, bas y à Wildman.

Le peuple a ses rancunes.

Voyez : nul n'a crié : « Dieu garde les communes! » Wildman, bas, à Overton en lui montrant le . • Parlement.

Dieu les confonde ! Ils sont tous vendus à l'intrus; Ils adorent Cromwell et Belatucadrus !

trick, promenant ses regards de la loge des fous sur V assemblée.

Les cours, les aldermen, — le corps parlementaire,— Oui, — voilà tous les dieux de la pauvre Angleterre ! Les voilà !

GIRAFF.

Plaisants dieux!

ELESPURU.

Frères, qu'en dites- vous ?

GIRAFF.

Ils sont dieux à peu près comme nous sommes fous.

TRICK

Il me tarde de voir éclater la bourasque Dans ce grave Olympe.

GIRAFE

Oui, Trick. Mon esprit fantasque Préfère au Panthéon le Pandemonium, Comme toi.

elespurtj, leur montrant Gramadoch qui, toujours

gardé dans un coin de la salle par quatre halle-

bardiers, fait mille contorsions.

Gramadoch nous fait des signes.

gramadoch. faisant des grimaces à ses camarades.

Hum !

Les fous éclatent de rire.

EL ESP DRU

Ouais! sa plaisanterie était un peu bien forte.

TRiCR.

Comment sortira-t-il de là ?

GIRAFF,

Que nous importe?

ELESPLRL.

Au fait, nous avons ri : c'est tout pour le moment. un huissier, an balcon d'une grande tribune richement décorée, en face du trône.

Mylady Protectrice !

Tout Je corps de ville se levé, se découvre, et fait un profond salut à la Protectrice, qui parait aecompa^ure de ses quatre filles parées chacune à leur manière. La Protectrice, mistress Fletwood et ladv Clevpole sont en noir, avec parures de jais; ladv Falconbridge en grand habit de cour, manteau de brocard d'or, basquine de velours gingembre avec broderie de scorpions de Venise, barbes et couronne de pairesse; Francis en robe de gaze blanche lamée d'argent. La Protectrice répond par une révérence au salut du lord-maire et des aldermen, puis s'assied avec ses filles sur le devant de la tribune; le fond est occupé par leurs femmes,

trier, aux bouffons.

Ah ! c'est heureux, vraiment, Que ce visage-là ne prenne pas encore Le nom de reine.

un soldat, à la tribune des bouffons.

Paix, sires de l'ellébore!

426 CROMWELL.

trtek, ricanant.

Parlez-moi d'un guerrier pour bien prêcher la paix.

Le soldat fait un geste menaçant; Trick s'assied en haussant les épaules. — Au moment où la famille de Cromwell est entrée, un grand mouvement s'est fait dans l'assemblée, et tous les regards sont restés attachés à la grande tribune.

VOIX DANS LA FOULE

Quoi! c'est la Protectrice! —Elle a l'air bien épais. —La fille d'un certain Bourchier. — C'est un beau rêve Qu'elle fait là ! — Monsieur, quelle est cette jeune Eve A sa droite? — Ici? — Non ; là. — C'est lady Francis. —Sa fille.— Oui.— Le vieux Noll en a donc cinq ou six? — Non, quatre.Vous voyez.— La plus jeune est charmante.

— Qu'il fait chaud ! — Qu'on est mai ! — La foule encor

— On est ici pressé comme ces fils d'enfer [augmente. Dont le nombre égalait le sable de la mer.

— Les oiseaux sont heureux avec leur paire d'ailes.— On m'écrase ! —

On entend tout à coup près de Westminster un coup de canon dans la place.

synderco3ib, bas, au groupe de conjurés. Il arrive !

Second coup de canon. Grande rumeur dans la place au dehors : vif murmure d'attention dans la salle.

overton, bas, aux conjurés.

A vos postes, fidèles!

Les conjurés s'échelonnent dans la foule. — Les coups de canon se suivent à intervalles égaux. On'entend le bruit des fanfares et des acclamations. Le corps de ville sort pour aller au-devant du Protecteur.

VOIX DANS LA FOULE

— Ah ! le voilà ! — C'est lui ! — Voyons ! — Lui-même ! —

— L'Achan des nations ! — Pharaon Nechao ! [Ah!— Oh!

— Il est seul en carrosse. — Il regarde à sa montre.

— Le maire et les shérifs marchent à sa rencontre.

— Monsieur, vous qui voyez, comment est-il vêtu? —En velours noir. — Voisin, votre coude est pointu.

— Le maire l'aborde. — Ah !... — La voiture s'arrête.

ACTE V, SCÈNE XI

— On le harangue. — Il fait un signe de la tête.

— On lui donne un placet qu'il passe à lord Broghill.

— Le maire parle encor. — Toujours! — Finira-t-il? Il est presque à genoux. — Eunuque d'Irlande

Il harangue toujours n'importe qui gouverne.

— Le Protecteur réplique... Écoutez ! — Écoutons !

— Dérision! le loup sermonne les moutons.— Noll avait à Dunbar la barbe un peu plus sale.

— Il descend... — Où va-t-il ?— Prier Dieu dans la salle De la Chancellerie. — Il va prier l'enfer !

— Comme il marche entouré de ses Côtes-de-Fer !

— Vaine précaution ! sa garde est mécontente

De garder un roi.. . — Chut ! — Allons ! nouvelle attente! — Comment le trouvez- vous?— Il est sombre. — Il est gai.

— Pesant. . . — Majestueux. . . — Tieili. . . — Non, fatigué.

— Le soleil le gênait. — Je crois qu'il a la goutte.

— Traîné par huit chevaux, ce monstre me dégoûte. C'est porter du fumier dans un char triomphal.

— Voilà qu'il nous revient. Bon ! à Westminster-Hall

— Voici le porte-épée, et puis le porte-queue.

— Le révérend ministre avec sa cape bleue.

— N'est-ce pas Lockyer ? — Oui.— Les clercs du Palais, Les sergents de la cour, les pages, les valets. —

— Le -lord-maire à cheval précède son carrosse, L'épée en l'air, nu-tête...— Usurpateur féroce! Les airs des anciens rois! — Meure Olivier dernier!

— Laissez-moi voir un peu, seigneur pertuisanier !

— Le voici ! —

Cromwell, entouré de son cortège, paraît sur le seuil de la grande porte. — Long frémissement dans la foule. Toute l'assemblée se lève, et se tient découverte dans l'attitude du respect. - — Le Protecteur est tout en velour3 noir, sans épée et sans manteau. Son cortège forme un cercle étincelant d'or et d'acier à quelque distance derrière lui. Le plus près du Protecteur, en avant, se tient le lord-maire, l'épée haute; en arrière, lord Carlis'e, l'épée haute. — On distingue dans le cortège les généraux Desborough et Fletwood, Thurloë, Stoupe, les secrétaires d'État et les secrétaires particuliers du cabinet, Richard Cromwell, Hannibal Sesthead avec son luxe

428 CUOMWELL.

de brocard d'or, de pages et de cbicns danois, une foule de généraux, de colonels, dont les uniformes éclatants et les resplendissantes cuirasses contrastent avec le manteau bleu et l'habit brun du prédicateur Lockyer, mêlé dans leurs rangs. — A droite de la po> ie, un groupe des grands dignitaires qui doivent figurer dans la cérémonie, portant sur des coussins de velours rouge, lord Wnrwick, la robe de pourpre; lord Brogbill, le sceptre; le gé-

néral Lambert, la couronne; Wliic locke, les sceaux de l'Etat; un alderman pour le lord-maire, l'épée; un clerc des communes pour l'orateur du Parlement, la Bible.

SCENE XII

CROMWELL, sa famille, son cortège, la foule.

Au moment où Cromvvel se montre sur le seuil de Westminster-Hall, au milieu du bruit du canon qui n'a cessé de tirer durant la scène précédente, des cloches, des fanfares et des roulements de tambours, on distingue les acclamations qui le suivent du dehors.

vôtxj du dehors.

Huzza ! Lord-Protecteur d'Angleterre î overton, bas à Garland.

Ces hurleurs sont payes. Mais nous les ferons taire. C'est ainsi que déjà, quand Noll, à Grocers-Hall, Fit de Thomas Viner un baronnet féal, Il fut pour son argent applaudi dans Cheapside.

Cromwell resLe un moment arrêté sur le seuil de la porte, et salue a plusieurs repi ises le penp-e du dehors.

VOIX DANS LA FOC LE

Cromweli!— C'est là Cronawell?— ce roi !— ce régicide !

— Il est fort laid ! — Qu'il est petit pour un héros !

— On l'aurait dit plus grand. — Je le croyais moins gros. — Qu'avec son grand chapeau cet homme m'embarrasse ! Otez

votre chapeau. — Moi ? Depuis quand, de grâce, Ole-t-on son chapeau, madame, à l'Antéchrist?

Cromwell se retourne vers la foule de l'intérieur. Profond silence.

ACTE V, SCÈNE XII

Cromwell, faisant quelques pas.

Au nom du Père, au nom du Fils et de l'Esprit.

La paix soit avec vous !

Silence dans l'assemblée. Les acclamations retentissent dans la place.

les voix, du dehors.

Olivier, Dieu vous aide!

— Vive à jamais Cromwell !

Cromwell se retourne encore, et salue le peuple amassé sur la place.

Thurloe, bas, à Cromwell.

Tout vous sert, tout vous cède.

Que d'acclamations ! quels élans ! quel beau jour !

Cromwell, amèrement, bas à Thurloe.

Oui î — Ce peuple innombrable, heureux, ivre d'amour, Oui de mon haut destin semble un puissant complice, N'applaudirait pas moins si j'allais au supplice. H voit dans mon triomphe un spectacle éclatant, Il y court, en jouit. Et rien ne lui plaît tant. Lorsqu'en joyeux transports tu le vois se répandre, Que me voir couronner, sinon de me voir pendre.

— Bon peuple! — Vois ici quel silence d'ailleurs !

therloe, bas.

Ce peuple est travaillé par les saints niveleurs.

Le Parlemenr, l'Orateur en :èie, s'avance sur deux fils vers Cromwell. 11 salue profondément le Protecteur, qui ôte et remet son chapeau.

- l'oràtecr du parlement, à Cromwell .

Mylord ! — Quand Samuel offrait des sacrifices, Il gardait à Saïl l'épaule des génisses, Pour montrer à ce roi, sous le sacré rideau. Qu'un peuple pour un homme est un rude fardeau : D'où Maximilien fut souvent pris à dire Qu'il est bien malaisé de se faire à l'empire. On voit peu de mortels, maîtres des factions, Qui sachent gouverner le pas des nations. Il roule lourdement, ce grand char où nous sommes, Que les événements traînent, tout chargé d'hommes; Et pour le bien guider dans les âpres chemins,

Il faut un ferme bras et de puissantes mains. Souvent, marchant la nuit sous un ciel peu propice, En évitant l'ornière, on tombe au précipice ; Car ce char, dont la terre entend l'essieu crier, Ne se dételle pas et ne peut s'enrayer. Il faut qu'il marche ! Il faut qu'il roule ! Il faut qu'il aille ! Il faut qu'on voie, ardents comme un jour de bataille, Ruer malgré le fouet, courir malgré le

frein, Les coursiers que Dieu lie à son timon d'airain; Et qu'enfin, écrasant rois, peuples, capitales, Sa roue aveugle passe en ses routes fatales! Quand on laisse au hasard courir ce char pesant, Dans sa profonde ornière il coule tant de sang Que les chiens, s'ils ont soif, sur sa trace l'étanchent. Le monde alors chancelle et les royaumes penchent. Aussi quels soins il faut pour choisir le cocher De ce lourd chariot qu'on tremble à voir marcher! Il faut qu'un double appel l'ait fait monter au faîte. Élu par deux pouvoirs, il faut que sur sa tête Le choix du peuple tombe avec le choix de Dieu; Que le bandeau s'y joigne à la langue de feu. Alors il est compté parmi ces mortels rares, Que les peuples de loin suivent comme des phares. Mais par de durs travaux ce rang est acheté. Il faut que son esprit veille de tout côté. Il ressemble aux soleils, qu'un Dieu seul a pu faire, Qui roulent, entraînant des mondes dans leur sphère, Dont les rayons du ciel éclairent les sommets, Et qui, brillant toujours, ne reposent jamais! — De tout ce que j'ai dit, ce peuple doit conclure Qu'un seul bras de l'État peut bien régler l'allure. On a besoin d'un chef qui s'élève entre tous. 11 faut un homme au monde ; et cet homme, c'est vous.

Le Parlement et toute l'assemblée s'inclinent.

Mylord, guidez-nous donc dans toutes nos fortunes,

ACTE V, SCÈNE XI^f

Et daignez agréer la foi de vos communes.

Profond silence dans la foule.

overton, bas, à Milton.

Ses communes !

cromwell, à l'orateur.

Monsieur, je suis reconnaissant.

Cet empire est prospère, au gré du Tout-Puissant. En Irlande, malgré les discordes civiles, La foi marche, à grands pas envahissant les villes. Sur l'ulcère papiste acharné maintenant, Par le feu, par le fer, Harry, mon lieutenant, Extirpe d'une main, cautérise de l'autre. Armagh brûle. En ses murs Rome n'a plus d'apôtre. En Ecosse, les clans sont rentrés au devoir. Au dehors, tout va bien. Dunkerque est sans espoir ; Et la vieille Angleterre, à la France alliée, Tient sous sa large main l'Espagne humiliée. Notre commerce en Inde a fait d'heureux progrès. Le Castillan jaloux se consume en regrets; Dieu montre en nous aidant que notre cause est bonne. Nous avons fait verser à Madrid, à Lisbonne, Bien du sang, bien de l'or, pour leurs rébellions. Blake en notre échiquier vide leurs galions. J'ai vers la Jamaïque envoyé deux escadres. L'armée en attendant remplit ses anciens cadres. Le Toscan se repent : il sera pardonné. Et lorsqu'autour de nous tout sera terminé, Nous pourrons à la fin, puisqu'il nous en invite, Des hordes du sultan sauver le Moscovite. — Si nous formons un vœu, Dieu l'exauce aussitôt. Enfin, vous le voyez, nul peuple n'est plus haut. Vivons donc, assurés dans la faveur céleste. Mais pour que le Seigneur sur nous se manifeste, Il faut courber le front et plier les genoux. Prions, et que l'esprit descende parmi nous.

Cromwell s'agenouille; tout son cortège, le Parlement, le corps de ville, les

cours de justice et les soldats s'agenouillent aussi Moment de silence

et de recueillement, pendant lequel on n'entend que les cloches, le canon, les fanfares et le bruit de la foule au dehors.

syndercomb, bas, à Orerton et à Garland qui se sont rapprochés du trône.

Ils sont tous à genoux, le tyran et sa garde ; Les glaives sont baissés. Point d'oeil qui nous regarde... Que ne frappons-nous ?

garland, le repoussant indigné.

Dieu!

SYNDERCo3IB.

Pourquoi si haut crier?

GARLAND

Le frapper quand il prie !

SYNDERCOMB

Et que faire?

GARLAND

Prier.

Prier contre lui. — Trêve aux fureurs meurtrières ! Et laissons Dieu choisir entre les deux prières.

Les conjure's puritains s'inclinent et prient. — Une pause.

cromwell, se relevant.

Allons !

Toute l'assemblée se relève. — Le comte de Warw:ck s'avance à pas lents et mesurés vers le Protecteur, met un genou en terre, et lui présente la robe de pourpre bordée d'hermine.

LE COMTE DE WARYVÏCK, à CrOMWell.

Daignez vêtir cette pourpre, mylord.

Cromwell, aidé de lord Warwiefc, endosse la robe.

overton, bas , aux Puritains.

Amis! amis! Il met son suaire de mort.

GARLAND , bas.

Voyez-le maintenant. C'est le fils écarlate De Tyr prostituée.

ACTE V, SCÈNE Xir

WILDMAN, bas.

Oh! que la foudre éclate!

Cromwell , vêtu de la robe pourpre dont le jeune lord Robert?, richement pare, soutient la queue, s'avance gravement vers le trône. Le comte de Warwiek le procède l'épée liante. Lord Carlisle le suit, la pointe de l'épée baissée vers la terre.

sywbercoMb, à part.

Quel éclatant cortège il emprunte à l'enfer ! Pourpre, hermine, seigneurs dorés, soldats de fer, Un trône empanaché qu'un dais allier surmonte, Des femmes sans pudeur et des hommes sans

honte, Faste, pouvoir, triomphe, il ne lui manque rien. Il nage dans l'orgueil et dans la joie. Eh bien ! Pour faire évanouir tout cela comme un rêve, Comme l'ombre d'un char, comme un éclair du glaive, One faut-il au Dieu fort ? Que faut-il au Seigneur? —

Il serre son poignard sur son sein.

Un peu de fer, aux mains d'un malheureux pécheur.

Cromwell, après avoir traversé lentement la salle au milieu d'un profond Silence, arrive au pied du trône et se dispose à y monter. — Les conjurés se glissent en silence dans la Ec nie et cernent l'es I rade.

MiLTov, dans la foule, d'une voix éclatante. Cromwell, prends garde à toi!

cromwell, se retournant vers le peuple.

Qui parle?

sysdercomb, bas, à Garland.

Dieu confonde L'aveugle, dont la voix dit gaie à tout le monde !

milton, à Cromwell.

Songe aux ides de mars !

overtov, bas, à Milton.

Ne dis pas nos secrets!

cromwell, ci Milton.

Milton, expliquez-vous.

milton, à Cromwell.

Matvè Rachel Phares.

Cromwell hausse les épaules et monte sur le trône.

overton. bas, à Garland.

Il monte! Je respire.

GARLAND, bas.

An! Taler le était forte!

Cromwell s'assied sur le trône. Les comtés c!e \Ya % Ick et de Carlisle' se placent debout, l'épée nue, derrière son fauteuil; Thurloë et Stoupe à ses côtés. Le lord-maire, suivi de ses aldermen, s'avance au pied du trône, portant le coussin où est placée l'épée ; il monte quelques degrés, met un genou en terre, et présente l'épée à Cromwell.

le lord-maire, à Cromivell Lord Olivier, ceci qu'entre vos mains j'apporte, C'est l'Épée. A défaut d'enclume, un peuple entier Sur le front des tyrans en a forgé l'acier. La lame a deux tranchants pour qu'on en puisse faire Le glaive de justice et le glaive de guerre, Qui, tour à tour terrible au combat, au saint lieu, Brille aux mains du soldat, flamboie aux mains de Dieu. L'honorable cité de Londres vous le livre.

Cromwell ceint l'épée, la tire du fourreau, l'élève au-dessus de sa tête, puis la rend au lord-maire qui la remet dans le fourreau et se retire à reculons.

whitelocke, s' approchant de Cromwell avec le même cérémonial que le lord-maire.

Mylord, voici les Sceaux.

Cromwell prend les sceaux, puis les rend à Whitelocke qui se retire. L'Orateur du parlement, suivi des officiers des communes, s'avance à son tour portant la bible à fermetures d'or.

L'orateur du parlement, un genou en terre devant Cromwell

Mylord, voici le Livre.

Cromwell prend la bible, et l'Orateur se retire avec de profondes révérences. Le général Lambert, pâle et inquiet, s'approche portant la couronne sur un riche coussin de velours cramoisi. —Overton fend la presse et se place près de lui.

ACTE V, SCÈNE XII

le général lambert, agenouillé sur les degrés de l'estrade de Cromwell Mylord...

Overton, bas à Lambert.

C'est moi! courage!

LAMBERT, Cl part.

Il est à mes côtés !

A Cromwell, en balbutiant.

Recevez la couronne...

Overton, tirant son poignard, bas.

Et la mort !

Tous les conjurés c'pars dans la foule mettent à la fois la main sur leurs poignards.

cromwell, comme s' éveillant en sursaut.

Arrêtez.

Que veut dire ceci ? Pourquoi cette couronne ? Que veut-oi! que j'en fasse? et qui donc me la donne? Est-ce un rêve ! Est-ce bien le bandeau que je vois? De quel droit me vient-on confondre avec les rois ? Qui mêle un tel scandale à nos pieuses fêtes ? Quoi ! leur couronne, à moi qui fais tomber leurs têtes ! S'est-on mépris au but de ces solennités ? — Mylords, messieurs, Anglais, frères, qui m'écoutez, Je ne viens point ici ceindre le diadème, Biais retremper mon titre au sein du peuple même, Rajeunir mon pouvoir, renouveler mes droits. L'écarlate sacrée était teinte deux fois. Cette pourpre est au peuple, et d'une âme loyale, Je la tiens de lui. — Mais la couronne royale ! Quand l'ai-je demandée? Et qui dit que j'en veux? Je ne donnerais pas un seul de mes cheveux, De ces cheveux blanchis à servir l'Angleterre, Pour tous les fleurons d'or des princes de la terre. Otez cela d'ici! Rempportez, remportez Ce hochet ridicule entre les vanités !

436 CRCWWELL.

N'attendez pas qu'aux pieds je foule ces misères. Qu'ils me connaissent mal, les hommes peu sincères Oui m'osent affronter jusqu'à me couronner! J'ai reçu de Dieu plus qu'ils ne peuvent donner, La grâce inamissible; et de moi je suis maître. Une fois fils du ciel, peut-on cesser de l'être! De nos prospérités l'univers est jaloux. Que me faut-il de plus que le bonheur de tous? Je vous

l'ai dit. Ce peuple est le peuple d'élite. L'Europe de cette île est l'humble satellite Tout cède à notre étoile; et l'impie est maudit. Il semble, à voir cela, que le Seigneur ait dit : « Angleterre ! grandis, et sois ma fille aînée. » Entre les nations mes mains t'ont couronnée; » Sois donc ma bien-aimée, et marche à mes côtés. » Il déroule sur nous d'abondantes bontés; Chaque jour qui finit, chaque jour qui commence, Ajoute un anneau d'or à cette chaîne immense, On croirait que ce Dieu, terrible aux Philistins, A comme un ouvrier composé nos destins ; Que son bras, sur un axe indestructible aux âges, De ce vaste édifice a scellé les rouages, Œuvre mystérieuse, et dont ses longs efforts Pour des siècles peut-être ont monté les ressorts. Ainsi tout va. La roue, à la roue enchaînée, Mord de sa dent de fer la machine entraînée ; Les massifs balanciers, les antennes, les poids, Labyrinthe vivant, se meuvent à la fois. L'effrayante machine accomplit sans relâche Sa marche inexorable et sa puissante tâche ; Et des peuples entiers, pris dans ses mille bras, Disparaîtraient broyés, s'ils ne se rangeaient pas. Et j'entraverai Dieu, dont la loi salutaire Nous fait un sort à part dans le sort de la terre ï J'irais, du peuple élu foulant le droit ancien, Mettre mon intérêt à la place du sien !

ACTE V. SCÈK₃ XII

Pilote, j'ouvrirais la voile aux vents contraires !

Hochant la tête.

Non, je ne donne pas cette joie aux faux-frères... Le vieux navire anglais est toujours roi des flots. Le colosse est debout. Que sont d'obscurs complots Contre les hauts destins de la Grande-

Bretagne ? Qu'est-ce qu'un coup de pioche aux flancs d'une monta-

Promenant des yeux de lynx autour de lui. f^ne?

Avis aux malveillants ! on sait tout ce qu'ils font. Le flot est transparent, si l'abîme est profond. On voit le fond du piège où rampe leur pensée. La vipère parfois de son dard s'est blessée * Au feu qu'on allumait souvent on se brûla; Et les yeux du Seigneur vont courant ça et là. — Qui du peuple et des rois a signé le divorce ? Moi.— Croit-on donc me prendre à cette vaine amorce? Un diadème! — Anglais, j'en brisais autrefois. Sans en avoir porté, j'en connais bien le poids. Quitter pour une cour, le camp qui m'environne ! Changer mon glaive en sceptre et mon casque en cou- Allons! suis-je un enfant? Me croit-on né d'hier? [ronne! Ne sais-je pas que l'or pèse plus que le fer? M'édifier un trône ! Eh ! c'est creuser ma tombe. Cromwell pour y monter sait trop comme on en tombe. Et d'ailleurs que d'ennuis s'amassent sur ces fronts Qui se rident sitôt, hérissés de fleurons ! Chacun de ces fleurons cache une ardente épine. La couronne les tue; un noir souci les mine ; Elle change en tyran le mortel le plus doux, Et, pesant sur le roi, le fait peser sur tous. Le peuple les admire ; et, s'abdi quant lui-même, Compte tous les rubis dont luit le diadème ; Mais comme il frémirait pour eux de leur fardeau, S'il regardait le front et non pas le bandeau. Eux, leur charge les trouble, et leurs mains souveraines De l'État chancelant mêlent bientôt les rênes...— cromwell, 37

458 CSOMWELL.

Ah ! remportez ce signe exécration, odieux!

Ce bandeau trop souvent tombe du front aux yeux. —

Larmoyant.

Et qu'en ferais-je, enfin ! mal né pour la puissance, Je suis simple de cœur et vis dans l'innocence. Si j'ai, la fronde en main, veillé sur le bercaïl, Si j'ai devant recueil pris place au gouvernail, J'ai dû me dévouer pour la cause commune. Mais que n'ai-je vieilli dans mon humble fortune ! Que n'ai-je vu tomber les tyrans aux abois, A l'ombre de mon chaume et de mon petit bois ! Hélas ! j'eusse aimé mieux ces champs où l'on respire, Le ciel m'en est témoin, que les soins de l'empire; Et Cromwell eût trouvé plus de charme cent fois A garder ses moutons qu'à détrôner des rois !

Pleurant.

Que parle-t-on de sceptre? Ah ! j'ai manqué ma vie. Ce morceau de clinquant n'a rien qui me convie. Ayez pitié de moi, frères ; loin d'envier Votre vieux général, votre vieil Olivier. Je sens mon bras faiblir, et ma tin est prochaine. Depuis assez longtemps suis-je pas à la chaîne? Je suis vieux, je suis las ; je demande merci. N'est-il pas temps qu'enfin je me repose aussi? Chaque jour j'en appelle à la bonté divine, Et devant le Seigneur je frappe ma poitrine. Que je veuille être roi ! Si frêle, et tant d'orgueil ! Ce projet, et j'en jure à côté du cercueil, Il m'est plus étranger, frères, que la lumière Du soleil — à l'enfant dans le sein de sa mère ! Loin ce nouveau pouvoir à mes vœux présenté ! Je n'en accepte rien, — rien que l'hérédité. Encor vais-je appeler, pour qu'en mon âme il lise, Un théologien, lumière de l'Église.

J'en consulterai deux sur ce point, s'il le faut. De votre liberté je dois compte au Très-Haut,

ACTE V, SCÈNE XII

Et je veux, de sa loi faisant ma loi suprême, Accomplir ce que dit le psaume cent dixième.

Les acclamations et les applaudissements font irruption de toutes parts. — Peuple et soldats, dont la harangue de Cromwell a peu à peu dissipé l'hostilité, laissent éclater leur enthousiasme. Stupeur dans le Tarlement et dans le cortège du Protecteur. Cromwell se redresse et fait un geste d'empire à la foule, qui se tait.

Sur ce, nous prions Dieu, d'un cœur humble et soumis, Qu'il vous ait en sa sainte et digne garde, amis. Nous vous avons montré notre âme tout entière, Vous demandant pardon, pour dernière prière, D'avoir, un jour si chaud, fait un discours si long.

Il se rassied. — Les transports et les acclamations du peuple éclatent de nouveau avec fureur. Les conjurés pui'tains déconcertés gardent un sombre silence et jettent leurs poignards.

overtox, bas, à Garland.

Il mourra dans son lit !

garland, bas.

Ils le veulent, ils l'ont !

LA foule.

Huzza !

WILDMAN, bas.

Voilà pourtant qu'il est héréditaire.

Escamoteur !

LA FOULE

Huzza ! Protecteur d'Angleterre ! — Vive Olivier Cromwell ! —
Gloire au vainqueur de Tyr î

overtox, bas, aux Puritains.

Comme il nous a joués ! on a dû l'avertir ! Quelqu'un nous a trahis; c'est une forfaiture.

bareboxe, à part.

C'était le seul moyen de sauver ma facture.

La plupart des conjurés puritains se dispersent dans la foule qui continue à saluer de bruyantes acclamations Cromwell triomphant. Lambert , blême et pétrifié, s'apprête à descendre de l'es-trade. Cromwell l'arrête CROMWELL.

Lambert, vous dînerez avec nous aujourd'hui.

Bas à Lambert qui se retourne interdit.

Pourquoi trembler encor ? il n'est plus là. lambert, balbutiant.

Qui ?

cromwell, toujours bas.

Lui.

Overton, qui devait pousser ta main peu sûre.,—

Avec un rire sardonique.

Vous étiez du complot.

LAMBERT

Moi, mylord! Je vous jure...

Ne jurez de rien.

LAMBERT

Mais, mylord...

J'ai des témoins.

Vous en étiez le chef.

LAMBERT

Le chef!

De nom, du moins.

D'ailleurs vous aviez peur de votre propre audace, Et vous n'auriez osé me poignarder en face.

LAMBERT

Mylord...

A part.

Pour ce tyran, au coup d'œil sûr et prompt, Chaque homme a sa pensée écrite sur le front.

cromwell, haut, à Lambert, en souriant.

M'a-t-on dit vrai, mylord ? Une voix peu discrète Conte que vous avez du goût pour la retraite. On dit que vous aimez les fleurs de passion.

Bas et grinçant des dents.

Vous me rapporterez votre commission.

Il le congédie du geste. Lambert descend de l'estrade et rentre dans le cortège. En ce moment Cromwell aperçoit le sceptre que lord Breghill a déposé sur les marches du trône.

ACTE V, SCÈNE XII. 44 î

cromwell, d'une voix éclatante.

Quoi donc? un sceptre î — Otez de là cette marotte.

Se tournant vers Trick.

Pour toi, mon fou !

Redoublements d'acclamations parmi le peuple et la milice.

trick, de sa loge.

Non pas, et qu'un plus fou s'y frotte,

Entre un huissier de ville. Il s'incline devant le trône et s'adresse à Cromwell.

l'huissier de ville, à Cromwell.

Mylord, le haut-shérif.

Qu'il entre.

Entre le haut-shérif suivi de deux sergents d'armes.

cromwell, au shérif.

Quoi ?

LE HAUT-SHÉRIF, saluant.

Mylord, Ce Bloum, ces prisonniers, ces condamnés à mort...

cromwell, tressaillant.

Quoi ? serait-ce fini ?

LE HAUT-SHÉRIF

Non, mylord, pas encore.

A la bonne heure !

LE HAUT-SHÉRIF

Hewlet a dressé dès l'aurore Leur gibet à Tyburn. Au lieu fatal conduits, Ils veulent près de vous, mylord, être introduits. Faut-il qu'on exécute ou faut-il qu'on diffère ?

Qu'allèguent-ils ?

LE HAUT-SHÉRIF

Qu'ils ont une requête à faire.

Hé bien î qu'on les amène.

LE HAUT-SHÉRIF

Ici, mylord ?

A un signe de Cromwell, le shérif s'incline et sort. — Cromwell reste quelque temps silencieux au milieu des acclamations du peuple et des chuchotements des généraux et du Parlement; puis il s'arrache vivement de son inertie, et s'adresse au docteur Lockyer qui est mêlé à son cortège.

— Ça, maître Lockyer, vous a-t-on pas choisi

Pour nous édifier par la sainte parole ?

On attend. L'heure fuit, et la grâce s'envole.

Le docteur Lockyer monte lentement et comme avec embarras dans la chaire placée vis-à-vis le trône.

LE DOCTEUR LOCKYER.

Mylord, voici mon texte...

Il hésite et semble troublé.

Allons, parlez, parlez, le docteur lockyer, lisant dans une bible qu'il tient

à la main.

« Un jour pour faire un roi les arbres assemblés » Dirent à l'olivier : — Soyez notre roi. — ...» cromwell, l'interrompant, avec colère.

Frère, Où prenez-vous cela ? Le texte est téméraire.

LOCKYER.

Dans la Bible, mylord.

Quoi?

lockyer, lui présentant le livre.

Voyez comme nous.

Juges. Chapitre neuf, verset huit.

Taisez-vous ! En quoi ce texte a-t-il rapport aux conjonctures ?
Ne lit-on rien de mieux aux saintes Écritures ?

ACTE V, SCÈNE XII

Ne pouviez- vous trouver un chapitre, un verset

Qui s'appliquât enfin à ce qui se passait ?

Par exemple, écoutez : — « Maudit qui dans sa route

» Trompe l'aveugle errant! » — « Le vrai sage ose et doute. »

« — L'archange alla lier le démon audéser,t. — »

Puis il est des sujets qu'un orateur disert

Peut aborder encore, et cette circonstance

En eût haussé le prix et grandi l'importance. [Dieu

Ainsi: — « L'homme est-il double? » — Ou — « les anges de

« Pour venir jusqu'à nous changent-ils de milieu ? — »

Ou bien: — « Qu'advierait-il, si, vraiment dogmatis-

» Les whiggamors étaient antipœdobaptistes ? — » [tes,

A la bonne heure! Au moins, voilà qui se comprend.

Vous pouviez, pour ce peuple instruit, pieux et grand,

Traiter ces questions, et vingt autres ! Que sais-je?

Ah! je suis las d'ouïr les prêcheurs de collègue

Prêcher, parler du nez, louer du même ton

Le soleil, et la lune, et mylord Eglington !

Allez!

Nouvelles acclamations. — Lockyer confus descend de la chaire et se perd dans la foule. — Entre un huissier de ville qui s'arrête sur le seuil de la grande porte et crie :

Les prisonniers, mylord.

Qu'ils entrent.

Entrent les Cavaliers prisonniers, lord Ormond à leur tête. Ils sont précédés du haut-shérif, et marchent entourés d'archers et de sergents d'armes,

LES SERGENTS D'ARMES

Place !

Place !

Les Cavaliers s'arrêtent devant le trône de Crorawell, Ormond et Rochester au premier rang. Ils ont une attitude ferme et tranquille; Murray et Mariasse seuls semblent atterrés. — Cromwell promène quelque temps des regards satisfaits sur les prisonniers, sur l'assemblée, sur la foule, et semble jouir du silence d'anxiété qui l'entoure. - — Pendant toute la scène, Rochester fait des mines à Francis qu'il a aperçue dans la tribune en entrant.

cromwell, croisant les bras, aux Cavaliers . Que voulez-vous?

A part.

S'ils me demandaient grâce !...— lord ormond, d'une voix assurée.

Nous sommes gens de cœur, et nous ne prétendons Ni pitié, ni merci, ni faveurs, ni pardons. Des mourants comme nous sont fiers de leur supplice : Il n'a rien qui les trouble et qui les avilisse. Puis, qu'attendre après tout de vous, d'un meurtrier, D'un vassal, qui, chargeant son écu roturier Du cimier, du manteau, du sceptre héréditaire, Y fait écarteler les armes d'Angleterre ?

ACTE V, SCÈNE XLII

cromwell, V interrompant.

Que me voulez-vous donc ?

LORD ORMOND

Un mot, monsieur Cromwell.

Quel chemin choisit-on pour nous conduire au ciel ? On nous mène au gibet : mais sait-on qui nous sommes?

Des brigands condamnés à mort.

LORD ORMOND

Des gentilshommes.

Vous l'ignoriez sans doute, et nous vous l'apprenons. Le gibet n'est point fait pour qui porte nos noms. Et si petite enfin que soit votre noblesse, La corde qui nous souille autant que nous vous blesse. On ne se fait pas pendre entre hommes de bon goût Et gens de qualité. Nous réclamons.

C'est tout?

À part.

Ils demandent la vie !

LORD ORMOND

Oui. Pesez la requête.

Que souhaitez- vous donc?

LORD ORMOND

Qu'on nous tranche la tête.

Arrière la potence, et ses indignités ! Nous avons tous le droit d'être décapités. cromwell, bas, à Thurloë.

Singuliers hommes! Vois. Point de peur, point de honte. Jusque sur l'échafaud l'orgueil avec eux monte. Leur préjugé les suit devant l'éternité ; Et pour eux le billot est une vanité.

Aux Cavaliers, avec un sourire railleur.

Je comprends.— En entrant au ciel, il vous importe Qu'on vienne à deux battants vous en ouvrir la porte;

Et pour un chanvre impur, ce serait trop d'honneur Que d'étrangler très-haut et très-puissant seigneur. Cela pourtant s'est vu. Puis dans vos rangs, mes maîtres, J'en vois qu'on pendrait bien sans fâcher leurs ancêtres. Ils n'en ont pas. — Ce juif, ce magistrat bourgeois...

LE DOCTEUR JENKINS

Je ne suis point jugé. Vous n'avez aucuns droits Pour m'infliger la mort, la prison, ou l'amende. Je suis libre, et je lis dans la charte normande : Nullus homo liber imprisionetur.

lord rochester, riant, à Sedley .

Bon! va-t-il lui citer des lois du temps d'Arthur ?

cromwell, aux Cavaliers.

Messieurs, nous vous tenons : chefs, lieutenants, compli-Tous! —Vous vous êtes pris à vos propres malices, [ces, L'heure a sonné, le bras se lève pour punir. Or, vous choisissez mal le temps, pour obtenir Des faveurs....

lord ormond, l'interrompant.

Des faveurs, monsieur! A Dieu ne plaise ! Nous réclamons un droit de la noblesse anglaise. Entendez-vous? un droit ! — des faveurs ! un billot ? Un coup de hache?...

Paix, vous qui parlez si haut ! — Vous êtes cette nuit venus, ceints de l'épée, Dans ma maison, la garde ou séduite, ou trompée. Vous m'avez, dans mon lit, cru saisir sans témoins. Que me prépariez-vous ?

LORD ORMOND

Pas le gibet, du moins.

Oui, vous étiez pressés. Le poignard va plus vite. Aujourd'hui qu'en mes mains le ciel vous précipite, Messieurs mes assassins, que voulez-vous de moi ?

ACTE V, SCÈNE XIII

Mourir en chevaliers, mourir pour notre roi.

LORD ROCHESTER

Oui, mourons pour Rowland! —

Bas, à Roseberry.

Moi, toujours je lui prête.

Hier c'était mon argent, aujourd'hui c'est ma tête. Une dette de plus sur son compte !

cromwell, après un instant de réflexion, à lord Ormond.

Vieillard, Vous-même, jugez-vous. — Voyons : si le hasard M'eût jeté dans vos fers, vous eût mis à ma place. Parlez. — Que feriez-vous?

LORD ORMOND

Je ne ferais pas grâce.

Je vous la fais.

Mouvement de surprise dans l'assemblée.

TOUS LES CAVALIERS

Comment ?

Vous êtes libres.

LORD ORMOND

Dieu !

A Cromwell.

Si vous saviez mon nom...

cromwell, V interrompant.

Il m'inquiète peu.

Bas, à Thurloè.

Du peuple, s'il se nomme, on ne pourrait répondre.

Il se tourne brusquement vers lord Broghill, qui a jusqu'ici gardé un morne silence dans le cortège.

Un de vos vieux amis, lord Broghill. est à Londres.

Lord Ormond et lord Broghill se détournent étonnés. LORD BROGHILL.

Qui donc, mylord?

Ormond.

LORD BROGHILL.

Ormond !

A part.

Dieu! saurait-il?....

Il est depuis cinq jours ici, mon cher Broghill.

Il fouille dans son justaucorps, et en tire le paquet scellé qu'il a pris sur Davenant.

Voici même un paquet, tenez, qui l'intéresse. Son nom est sur le pli. Savez-vous son adresse?

LORD BROGHILL, troublé.

Non, mylord....

Bloum, au Strand, hôtel du Rat.

lord broghill, balbutiant.

Pourquoi?...

lord ormond, examinant le parchemin que tient Cromivell.

A part.

Le traître est Davenant : c'est la lettre du roi !

cromwell, donnant le paquet à Broghill.

Rendez-le à lord Ormond de ma part; cette lettre, Tombant en d'autres mains, l'aurait pu compromettre. Dites-lui qu'il s'en aille

au plus tôt, en songeant A ne pas revenir. S'il a besoin d'argent, Donnez-en.

lord roseberry, bas, à lord Ormond.

De l'argent ! Quel homme heureux vous êtes ! S'il m'offrait seulement caution pour mes dettes !

lord rochester, félicitant Ormond, bas.

Le trait est délicat, et je suis fort charmé Qu'il vous épargne ici l'affront d'être nommé.

cromwell, d'une voix haute et rude.

Mylord Rochester !

ACTE V, SCENE XIII

lord rochester, tressaillant de surprise. Quoi?

Vous avez votre grâce.

Allez au diable !

lord rochester, bas, à Roseberry .

Il met avec moi moins de grâce.

N'importe ! il est Protée ! il est magicien ! On l'aborde; on croit voir un lion royal. — Bien; Tâchez de rendormir. — Bst! un coup de baguette ! — Le lion qui dormait est un chat qui vous guette; — Le chat devient un tigre aux rugissements sourds; —

Puis, la griffe se change en patte de velours. — Velours, où perce encor cette griffe hypocrite.

CR03IWELL.

Mon docte chapelain, souffrez qu'on vous invite A ne pas trop rester parmi nous.

LORD ROCHESTER, à pan.

On vous croit.

CR03IWELL, continuant.

Grâce à plus d'une amende, imposée à bon droit, Il fait très-cher jurer, saint homme . en Angleterre. Or, quoi que vous fassiez, vous ne pouvez vous taire; Et taxé par la loi presque à tous les moments, Vous vous ruineriez bien vite en jurements.

LORD ROCHESTER

Merci du bon conseil.

Au peuple qui le poursuit de rires et de dérisions.

Applaudis, race infâme !

CR03IWELL.

Attendez donc, docteur. Emmenez votre femme.

lord rochester, tremblant.

Ma femme !

Mylady Rochester !

Dame Guggligoy descend précipitamment de la tribune de la Protectrice et vient se jeter au cou de Rochester. — Huées dans la foule.

dame guggligoy, embrassant JRochester '.

Cher époux !

lord rochester, cherchant à la repousser. Merci-de-Dieu !

Soyez unis. — Que dirions-nous De voir qu'une moitié sans l'autre soit partie ?

A dame Guggligoy.

Suivez votre mari.

Dame Guggligoy prend le bras de Rochester qui se résigne douloureusement. LORD ROCHESTER, à part.

Wilmot ! quelle amnistie !

N'es-tu pas des plus sots et des plus châtiés ? Vois le grotesque effet que font tes deux moitiés, L'une avec cet habit, l'autre avec ce visage ! Et Francis qui nous voit ! Ah ! j'en deviendrai sage ! cromwell, désignant du doigt sir William Murray

dans le groupe des Cavaliers.

Murray va recevoir le fouet qu'a mérité, Pour ce complot d'enfant, pauvrement avorté, Charles, vulgairement nommé prince de Galle.

Applaudissements du peuple. — Des archers et des valets de justice s'emparent de Murray qui se cache le visage dans les

maines et parait accablé de honte et de désespoir. — Cromwell s'adresse au rabbin.

Ce juif, qui du gibet eût orné l'astragale, Est libre...—

Manassé relève la tête avec joie. — Cromwell poursuit, se tournant vers Barebone placé à côté du trône.

Seulement, pour racheter sa chair, Barebone, il paîra ton mémoire.

Barebone tire de sa poche un long parchemin qu'il remet à Manassé.

manassé, examinant le mémoire.

C'est cher !

cromwell, aux autres prisonniers.

Vous êtes libres tous.

Les archers détachent les Cavaliers.

ACTE V, SCÈNE XIII

thurloe, bas, à Cromwell.

Tous ! mais les circonstances Sont graves...

CROMWELL, bas.

J'ai ce peuple : à quoi bon dix potences ?

Sir William Murray, que les archers entraînent, se jette à genoux et tend

ses mains jointes vers Cromwell.

SIR WILLIAM MURRAY

Grâce! mylccd!...

Du fouet ? Allons ! finissons-en.

N'est-ce donc pas l'emploi de ton dos courtisan ? Puis, fouetté pour ton roi ! Tu sers la bonne cause. Tu te diras martyr ! Tu feras le Montrose ?

11 fait un signe, et les archers entraînent Murrav. — Le Protecteur s'adresse alors à la foule d'un air impérieux et inspiré.

cromwell, au peuple.

Peuple saint, épargnons nos ennemis rampants. L'éléphant a pitié d'écraser les serpents. Qu'ainsi toujours le ciel vous sauve des embûches, Vases d'élection !

lord rochester, bas, à Sedley .

Les vases sont des cruches.

Le peuple répond au Protecteur par de longues acclamations.
11 les fait taire

d'un geste, et reprend.

Par ma clémence, Anglais, je veux marquer ce jour.

Au haut-shérif.

Qu'on aille chercher Carr, prisonnier à la Tour.

Le haut-shérif sort. — Cromwell s'accoude sur les bras de son fauteuil et semble méditer. — Silence et attente dans l'auditoire. — - Willis, qui a été quelque temps absent et qui vient de rentrer, accoste Ormond dans le groupe des Cavaliers.

sir richard willis, saluant lord Ormond. Je vous fait compliment, mylord.

lord ormond, étonné.

Quoi? c'est vous-même.

452 CR03IWELL.

Willis ! Vous libre aussi!— Cet homme est un problème! à nous faire ainsi grâce, il prend des airs de roi.

Serrant la main à Willis.

Mais je lui sais bon gré, pour vous, sinon pour moi.

Il se penche d'un air mystérieux à l'oreille de sir Richard.

Davenant est le traître ! Ah ! si je le rencontre!...

SIR RICHARD WILLIS

Le croyez-vous? Il est des raisons pour et contre. Défiez-vous-en : soit. Au péril échappé ^ Soyez prudent.

lord OR5IOND, lui serrant la main de nouveau, Willis ! Ah ! comme on est trompé !

cromwell, sortant de sa rêverie et désignant les Cavaliers à Stoupe, Stoupe ! on embarquera demain sur la Tamise, Ces fous à

qui leur peine est pleinement remise.

11 apostrophe rudement Hannibal Sesthead qui étale son riche équipage sur les marches de l'estrade.

Sir Hannibal Sesthead ! quoique cousin d'un roi, Vous saurez que je veux rester maître chez moi. Vous êtes de ces gens qui sont de mœurs légères ; Vous avez ramassé dans les cours étrangères Des façons qui vont mal chez les peuples élus. Portez-les donc ailleurs. — Allez, ne péchez plus.

HANNIBAL SESTHEAD, à part,

Il pardonne plutôt un complot qu'un sarcasme. Je suis le seul puni !

Il sort avec ses pages et ses chiens. — ■ La foule le hue et applaudit Cromwell.

overton, bas, à Garland.

Voyez l'enthousiasme Du peuple. Une harangue, un rien les a changés.

lord rochester, bas, à Roseberry .

Contre le Protecteur Dieu nous a protégés. Restons-en là.

UN ARCHER

Ce nain extravagant, Mylord, de Votre Altesse a relevé le gant.

crojiwell, irrité, à Gramadoch.

Drôle!...

GRAMADOCH.

Il n'était qu'un fou, mylord, qui pût le faire,
cromwell, souriant et faisant signe aux archers de le délivrer.

Va ! Va î

Gramadoch va retrouver dans leur loge ses camarades qui l'embrassent et lui font joyeux accueil. — Cependant le Protecteur s'adresse à Milton.

Milton est-il content ?

MILTON

Il attend.

Frère, Je suis content de vous, moi. Parlez aujourd'hui. Avez-vous quelque chose à me demander ?

MILTON

Oui.

Qu'est-ce ?

MILTON

Une grâce.

Ami, parlez, je vous la donne.

MILTON

A tous ses ennemis Votre Altesse pardonne. Un seul reste oublié.

Qui donc ?

MILTON

Davenant.

Quoi ?

Davenant ! Ce papiste ! Un espion du roi ! Demandez autre chose.

MILTON

Ah ! souffrez que j'insiste.

Il était du complot, sans doute ; il est papiste, C'est juste; il conspirait votre mort; mais depuis Vous avez bien fait grâce à ceux-là.

Je ne puis.

MILTON

Je sais qu'il a pris part à ces trames ourdies, Mais...

cromwell, avec impatience.

Ne m'en parlez plus ! Il fait des comédies.

Milton désappointé s'éloigne. Cromwell le rappelle d'un air radouci.

Nous avons trouvé bon, Milton, qu'on vous créât Poète lauréat...

MILTON

Poète lauréat !

Je ne puis accepter, mylord, qu'en survivance. L'emploi n'est pas vacant.

cromwell, étonné.

Qui donc l'a pris d'avance?

MILTON

Davenant.

cromwell, haussant les épaules.

Il l'obtint sous feu Jacques-Premier!.,.

MILTON

Puisqu'il garde ses fers, laissons-lui son laurier.

C'est cela ! Voilà bien des raisons de poètes.

ACTE V, SCÈNE XIV

Phrases d'une coudée ! Ampoulés que vous êtes ! Et vous voulez régir et gourmander toujours Les gouverneurs d'États, vous qui passez vos jours A tourmenter des mots dans des mètres frivoles !

HILTON

Salomon composa cinq mille paraboles.

Cromwell lui tourne le dos, et fait signe à son fils Richard d'approcher»

cromwell, à Richard Cromwell.

Richard, mon héritier, — il faut présentement Vous ouvrir la milice avec le Parlement. Je vous fais colonel, pair d'Angleterre, et membre Du conseil privé.

richard cromwell, saluant son père avec embarras. Mais,... les travaux de la Chambre...

Mes goûts...— vous êtes bien mon père et mon seigneur, Et je suis tout confus, mylord, de tant d'honneur. Si vous le permettez pourtant, j'ose le dire, J'ai plus que je ne vaux et que je ne désire. J'aime les bois, les prés, le loisir, le repos ; J'aime à chasser des chiens et des cerfs par troupeaux ; Et je tiens âmes champs,— où je ne crains d'émeutes Que parmi mes faucons, mes gerfauts et mes meutes.

Cromwell, mécontent et déconcerté, le congédie du geste.

cromwell, amèrement, à part.

Si l'autre était l'aîné ! ... — Que sert ce que je fais ?

Entre Carr accompagné du haut-shérif. 11 perce lentement la foule, considère avec indignation l'appareil royal crui l'environne, et s'avance gravement vers le trône de Cromwell.

SCÈNE XIVe ET DERNIÈRE

Les mêmes; CARR.

carr, croisant les bras et regardant Cromwell en face . Que me veux-tu? — Tyran par le droit des forfaits , Les cachots contre toi n'ont donc pas de refuge ?

Que me veut l'apostat ? Que me veut le transfuge ?

VOIX DANS LA FOULE

Silence au furieux !

cromwell, au peuple.

Laissez-le faire, amis.

Le ciel veut éprouver David, il a permis Au fils de Semei de lui dire anathème.

A Carr.

Continue.

CARR

Hypocrite! Oui. Voilà ton système.

Couvrir de beaux semblants tes plans fallacieux! Sur ton front infernal mettre un voile des cieux ! Railler en torturant ! farder la tyrannie ! Et sur un cœur qui saigne étaler l'ironie ! Mais pour briser ton sceptre et ton masque à la fois. Le Seigneur m'a tenu caché dans son carquois. Il m'a dit:— «Prends ton luth, tourne autour de la ville, » Du temple de Cromwell chasse un peuple servile, » Mets en poudre l'autel, jette l'idole au feu, » Dis-leur : L'Égyptien est homme, et non pas Dieu ! » Te voilà donc, Cromwell, sur ton trône de gloire ! Tremble : au jour radieux succède la nuit noire. Pense au chasseur Nemrod : le Seigneur triomphant Brisa

son arc de fer comme un jouet d'enfant. Souviens-toi d'Isboseth. Ce roi vain et peu sage Fit ranger le premier le peuple à son passage ; Il mit sur des chevaux cent guerriers d'Issachar Qui sans cesse couraient en avant de son char. Mais Dieu fait toujours naître, et c'est l'effroi de l'âme, Le malheur du bonheur, la cendre de la flamme. Or Isboseth tomba, tel qu'un fruit avorté, Tel qu'un bruit sans écho par le vent emporté. Songe à Salmanasar. Sur ses coursiers rapides, Ce roi, qu'environnaient les grands argyras-pides. Passa comme l'été, sous la nue enchaîné,

ACTE V, SCÈNE XIV

Passe un éclair du soir, — sans même avoir tonné. Songe à Sennacherib, qui venait d'Assyrie, Traînant après sa tente une armée aguerrie ; Neuf cent mille soldats, si fiers, si furieux, Que leur souffle eût poussé les nuages des cieux ; D'impurs magiciens ; d'affreux onocentaures ; Des Arabes, heurtant les cymbales sonores ; Des bœufs , des léopards accoutumés au frein ; Des chariots de guerre armés de faux d'airain ; D'ardents chevaux, qu'avaient allaités des tigresses ; Et six cents éléphants, mouvantes forteresses, Qui, dans les légions déchaînant leurs pas lourds, Sur leurs dos monstrueux faisaient bondir des tours. Ce n'était que chameaux, buffles, zèbres, molosses, Mammons, d'un monde éteint prodigieux colosses; Rugissante mêlée, où se croisait encor La roue aux dents d'acier des chars écaillés d'or. La nuit, le camp semblait une plaine enflammée; Et quand se réveillait cette innombrable armée, Le pêcheur, apprêtant sa barque de roseaux, Croyait entendre au loin mugir les grandes eaux. Tout jetait des éclairs autour du roi superbe ; Ses cavales

volaient et du pied broyaient l'herbe ; Il passait, dominant de son front étoile, Son char pyramidal, d'éléphants attelé ; Et sur ses pas couraient drapeaux, flammes, bannières ; Pareil aux astres d'or qui traînent des crinières. Mais le ciel eut pitié de vingt peuples tremblants. Dieu souffla sur cet astre aux crins étincelants ; Et soudain s'éteignit l'effrayante merveille, Comme une lampe aux mains d'une veuve qui veille. Te crois-tu donc plus grand, sycophante fatal, Que ces grands rois, soleils du monde oriental? Peux-tu fondre à ton gré, comme l'aigle qui plane. Sur Damas, Charcamis, Samarie, ou Calane ? As-tu, comme le sable envahit le bazar,

Détruit Sochoth-Benoth et Theglath-Phalazar?

Tes chevaux et tes chars, bruyante multitude,

Ont-ils du vieux Liban troublé la solitude ?

Non. Rien de tout cela. — Maître des potentats,

Ton bras a déplacé la borne des États ;

La foule à ton aspect recule et se resserre ;

Tu tiens comme une proie un monde dans ta serre ;

Voilà, tout. Dans ta marche et dans tes grands combats.

Dieu te soutint d'en haut et le peuple d'en bas.

Tu n'es rien par toi-même. Instrument de colère,

Tu n'es que le fléau qui bat le blé dans l'aire. —

Où sont les dieux d'Émath? Où sont les dieux d'Ava ?

Que peut Sépharvaïm touché par Jehovah ?

Ces idoles régnaient : tu passeras comme elles,
Comme un grelot qui pend au long cou des chamelles.
Bientôt dans leur manteau les saints feront un pli.
Gad, Zebulon, Azer, Benjamin, Nephtali
Se tiendront sur le mont Hébal pour te maudire.
Les femmes, les enfants, te suivront de leur rire.
Pour tes pas, pour tes yeux, qu'aveuglera l'enfer.
Le ciel sera de bronze et la terre de fer.
Un lit de pourpre endort tes superbes paupières ;
Mais Dieu t'écrasera la tête entre deux pierres,
Et nous verrons un jour les peuples enfin grands
Avec tes os blanchis lapider les tyrans.
Car on a vu, Cromwell, sur plus d'un trône impie,
Pharaons de Memphis, sultans d'Ethiopie,
Papes, ducs, empereurs, despotes empourprés,
Se faire un jeu sanglant des peuples torturés.
Mais dans tous ces fléaux dont le Seigneur nous frappe,
Cromwell, un homme, un mage, un monarque, un sa-
Autant que toi hardi, cruel, astucieux, [trape,
C'est ce qu'on n'a pas vu sous le soleil des cieux !

— Sois maudit !

Avez-vous fini ?

ACTE V, SCÈNE XIV

CARR

Non. Pas encore.

Sois maudit au couchant ! Sois maudit à l'aurore ! Sois maudit dans ton char ! maudit dans ton coursier ! Dans tes armes de bois ! dans tes armes d'acier !

CRO3IYVELL.

Est-ce là tout ?

CARR

Dans Pair que le zéphyr t'apporte !

Dans le ciel de ton lit ! dans le seuil de ta porte ! Sois maudit !

Est-ce tout enfin ?

Non. Sois maudit !

CRO3IWELL.

Vous vous déchirez les poumons : — tout est dit ? — Écoutez-moi : frappé dîme ancienne disgrâce, Vous êtes en prison. Frère, je vous fais grâce, Allez ! je romps vos fers.

CARR

Et de quel droit, tyran? — Commets-tu pas assez d'iniquités par an? De tes forfaits encor veux-tu grossir la liste ? Pourquoi viens-tu frapper ma tour de ta baliste ? M'arracher aux cachots où mes jours sont plongés! Mais pour rompre mes fers, dis, les as-tu forgés? Tu m'accordes ma grâce ! — Ah ! despote implacable ! Comme ta rage, il faut que ta clémence accable! Par le Long Parlement je fus mis en prison. Je l'avais mérité par une trahison.

J'avais du joug sacré repoussé les entraves; J'avais marqué deux parts dans le butin des braves. Je suis puni : je vis dans le fond d'une tour Où des barreaux croisés emprisonnent le jour, L'araignée à mon lit suspend sa toile frêle

Où la chauve-souris embarrasse son aile;

Du sépulcre la nuit j'entends sourdre le ver;

J'ai faim, j'ai soif; l'été, j'ai chaud ; j'ai froid, l'hiver.

C'est bien fait. Je me courbe, et je donne l'exemple.

Mais toi, Noll, de quel droit viens-tu toucher au temple?

En dois-tu seulement déranger un pilier?

Ce qu'ont lié les saints, le peux-tu délier?

D'ailleurs, efface-t-on les traces de la foudre?

Les saints m'ont condamné, nul n'a droit de m'absoudre ;

Et dans ce peuple vil je marche avec fierté,

Seul vestige vivant de leur autorité.

Pin foudroyé, j'étale au fond du précipice

De mon front abattu l'auguste cicatrice.

Tu veux briser mes fers de force ! — Anglais , voyez

Quel effréné tyran vous foule sous ses pieds !

Va, je préfère encor, moi Carr, moi qui te brave,

Le carcan du captif au collier de l'esclave.

Que dis-je? J'aime mieux mon sort que ton destin,

Ma tour, que ton palais encombré de butin ;

Je ne donnerais pas ma peine pour ton crime,

Pour ton sceptre usurpé ma chaîne légitime !

Car, tous deux criminels, Dieu, quand nous serons morts,

Comptera tes forfaits, pèsera mes remords. —

Rouvre-moi ma prison! — Où si tu me veux libre,

— Absolument,— remets l'État en équilibre,

Rends-nous le Parlement. Ensuite, nous verrons.—

Tu viendras avec moi : tous deux courbant nos fronts,

Tous deux ceints d'une corde, et nous souillant la face,

Nous irons à sa barre implorer notre grâce.

Cromwell, en attendant ce jour tant souhaité,

Rends-moi mes fers ; respecte au moins ma liberté.

Eclats de rire dans l'auditoire.

—Fais donc taire ta meute!— en mon cachot, peut-être, Je suis le seul Anglais dont tu ne sois pas maître ; Oui, le seul libre ! — Là, je te maudis, Cromwell, Là, tous deux je nous offre en holocauste au ciel.

ACTE V, SCÈNE XIV

Ma prison ! à l'enfreindre en vain tu me condamnes ; Ma prison ! Et s'il faut citer des lois profanes Et des textes mondains à vos cœurs corrompus, J'y retourne, en vertu de Yhabeas corpus.

A. votre aise ! — Il invoque un bill que rien n'abroge.

trick, dans la tribune des fous.

Sa prison! il se trompe, il veut dire sa loge.

Carr sort fièrement au milieu des huées du peuple.

SYNDERCOÏB, bas, à Garland.

Carr est le seul de nous qui soit homme.

VOIX DANS LA FOULE

Hosannah !

Gloire aux saints ! Gloire au Christ ! Gloire au Dieu du — Longs jours au Protecteur ! [Sina !

Syndercomb, exaspéré par les imprécations de Carr et les acclamations du peuple, tire son poignard et s'élance vers l'estrade.

syndercomb, agitant son poignard.

Mort au roi de Sodome !

lord carltsle, aux hallebardiers .

Arrêtez l'assassin !

cromwell, écartant la garde du geste.

Faites place à cet homme.

A Svndercomb.

Que voulez-vous ?

SYNDERCOMB

Ta mort.

Allez en liberté, Allez en paix.

SYNDERCOMB

Je suis le vengeur suscité.

Si ton cortège impur ne me fermait la bouche... cromwell, faisant signe aux soldats de le laisser libre.

Parlez.

SYNDERCOMB

Ah ! ce n'est point un discours qui te touche. Mais si Ton n'arrêtait mon bras...

Frappez.

syndercomb, faisant un -pas et levant sa dague.

Meurs donc, Tyran !

Le peuple se précipite sur lui et le désarme. VOIX DANS LA FOULE.

Quoi ! par le meurtre il répond au pardon ! Périssent l'assassin !
Meurt le parricide !

Le peuple indigné s'empare de Syndercomb qui, tout en se débattant, est entraîné hors de la salle.

cromwell, à Thurloë.

Voyez ce qu'ils en font.

Thurloë sort.

VOIX DU PEUPLE

Assommez le perfide !

Frères, je lui pardonne. Il ne sait ce qu'il fait.

Voix du peuple, au dehors, A la Tamise ! à l'eau !

Rentre Thurloë.

Thurloë, à Cromwell.

Le peuple est satisfait.

La Tamise a reçu le furieux apôtre.

cromwell, à part.

La clémence est, au fait, un moyen comme un autre. C'est toujours un de moins ! —Mais qu'à de tels trépas, Ce bon peuple pourtant ne s'accoutume pas.

Une pause. — On n'entend que les cris de joie et de triomphe de la foule. Cromwell, assis sur son trône, semble savourer paisiblement les acclama» lions délirantes de la multitude et de l'armée.

ACTE V, SCÈNE XIV

oyerton, bas, à Milton.

Une victime humaine immolée à l'idole!

Tout est à lui ; l'armée et ce peuple frivole. Rien ne lui manque enfin ! 11 a ce qu'il lui faut. Nos efforts n'ont servi qu'à le placer plus haut. On l'ose en vain braver; on l'ose en vain combattre. Il peut, l'un après l'autre, à présent nous abattre; Il inspire l'amour, il inspire l'effroi ; Il doit être content !

cromwell, rêveur, à part.

Quand donc serai-je roi ?

NOTE SUR CES NOTES

Ces notes ont été , comme l'avant-propos , arrachées à Fauteur. Il en est pourtant dans le nombre qui dépendent de la préface , qui

en font partie intégrante ; et qu'elle amenait naturellement avec elle : celles-là, l'auteur ne regrette point de les avoir écrites. Toutes les autres, qui ne se rattachent qu'au drame, sont de trop. Il est peu de vers de cette pièce qui ne puissent donner lieu à des extraits d'histoire , à des étalages de science locale. Avec quelque bonne volonté, l'auteur eût pu facilement élargir et dilater cet ouvrage jusqu'à trois tomes in-8o. Mais à quoi bon faire, des quatrevingts ou cent volumes ' qu'il a dû lire et pressurer dans celui-ci, les caudataires de ce livre? Ce qu'il prétend donner ici, c'est œuvre de poète, non labeur d'érudit. Après qu'on a exposé devant le spectateur la décoration du théâtre, pourquoi le traîner derrière la toile et lui en montrer les équipes et les poulies? Le mérite poétique de l'œuvre gagne-t-il grand'chose à ces preuves testimoniales de l'histoire? Qui doutera cherchera. Dans les productions de l'imagination, il n'est pas de pièces justificatives. La poésie fait peine à voir, ainsi hermétiquement enterrée sous des notes : c'est le pîomb du cercueil.

On ne trouvera donc probablement pas dans les notes ce qu'on y cherchera : elles sont numériquement fort incomplètes. L'auteur les a tirées au hasard d'un amas énorme de déblais et de matériaux ; il a pris non les plus importantes, mais les premières venues. Peu propre à ce travail, il l'a fort mal fait. N'importe, les voilà telles qu'elles sont. On verra, après les avoir lues, qu'il eût mieux valu brûler tous ces copeaux.

1 Sans compter tous les Mémoires sur la révolution d'Angleterre, State Papers, Memoirs of the protectorat House, HudibraSj Acts of the Parliamentj Ejkon Basiike, etc., etc., l'auteur a pu consulter quelques documents originaux, les uns fort rares, les autres même inédits, CromiueU politique, pamphlet flamand, El

hombre de demom'o, pamphlet espagnol; Cromwell and Cromwell, et le Co nnaughî-Register -s qu'a Lien voulu lui communiquer un noble pair d'Irlande, auquel il en adresse ici de publiques remerciaient s.

III. — P. XIX

((..... Donc, vous faites du laid un type d'imitation, du grotesque un élément de l'art ! »

Oui sans doute, oui encore, et toujours oui! C'est ici le lieu de remercier un illustre écrivain étranger qui a bien voulu s'occuper de l'auteur de ce livre, et de lui prouver notre estime et notre reconnaissance en relevant une erreur où il nous semble être tombé. L'honorable critique prend acte . telles sont ses textuelles

expressions, de la déclaration faite par Pauteur dans la préface d'un autre ouvrage, que : «Il n'y a ni classique » ni romantique ; mais en littérature comme en toutes » choses , deux seules divisions , le bon et le mauvais , » le beau et le difforme, le vrai et le faux. » Tant de solennité à constater cette profession de foi n'était pas nécessaire. L'auteur n'en a jamais dévié et n'en déviara jamais. Elle peut se concilier à merveille avec celle qui « fait du laid un type d'imitation, du grotesque un élé- » ment de l'art. » L'une ne contredit pas l'autre. La division du beau et du laid dans l'art ne symétrise pas avec celle de la nature. Rien n'est beau ou laid dans les arts que par l'exécution. Une chose difforme, horrible, hideuse, transportée avec vérité et poésie dans le domaine de l'art, deviendra belle, admirable, sublime sans rien perdre de sa monstruosité , et d'une autre part , les plus belles choses du

monde faussetment ou systématiquement arrangées dans une composition artificielle, seront ridicules, burlesques, hybrides, laides. Les orgies de Callot, la Tentation de Salvator Rosa avec son épouvantable démon, sa Mêlée avec toutes ses formes repoussantes de mort et de carnage, le Triboulet de Bonifacio, le mendiant rongé de vermine de Murillo, les ciselures où Benvenuto Cellini fait rire de si hideuses figures dans les arabesques et les acanthes, sont des choses laides, selon la nature, belles, selon l'art ; tandis que rien n'est plus laid que tous ces profils grecs et romains, que ce beau idéal de pièces de rapport qu'étale sous ses couleurs violâtres et cotonneuses la seconde école de David. Job et Phïioctète, avec leurs plaies sanieuses et fétides, sont beaux; les rois et reines de Campistron sont fort laids dans leur pourpre et sous leur couronne d'oripeau. Une chose bien faite, une chose mal faite, voilà le beau et le laid de l'art. L'auteur avait déjà expliqué sa pensée en assimilant cette distinction à celle du vrai et du faux, du bon et

IV.— p. xx

Près des colosses homériques, Eschyle, Sophocle, Euripide, que sont Aristophane et Plaute?

Ces deux noms sont ici réunis , mais non confondus. Aristophane est incomparablement au-dessus de Plaute, Aristophane a une place à part dans la poésie des anciens, comme Diogène dans leur philosophie.

On sent pourquoi Térence n'est pas nommé dans ce passage, avec les deux comiques populaires de l'antiquité : Térence est

déjà une monnaie effacée , le poète du salon des Scipions, une es-
pèce de Gresset romain.

V. — p. xxî

C'est lui enfin qui, colorant tour à tour le même drame de l'imagi-
nation du Midi et de l'imagination du Nord, fait gambader
Sgan«relle autour de don Juan et ramper Méphistophélès autour
de Faust.

Ce grand drame de l'homme qui se damne domine toutes les
imaginations du moyen âge. Polichinelle, que le diable emporte
au grand amusement de nos carrefours, n'en est qu'une forme
triviale et populaire. Ce qui frappe singulièrement quand on rap-
proche ces deux comédies jumelles de Don Juan et de Faust, c'est
que don Juan est le matérialiste, Faust le spiritualiste. Celui-ci a
goûté tous les plaisirs , celui-là toutes les sciences. Tous deux ont
attaqué l'arbre du bien et du mal : l'un en a dérobé les fruits,
l'autre en a fouillé la racine. Le premier se damne pour jouir, le
second pour connaître. L'un est un grand seigneur, l'autre un phi-

losophe. Don Juan, c'est le corps; Faust, c'est l'esprit. Ces deux
dramas se complètent l'un par l'autre.

VI. — p. xxiv

... Les Orges, les Aulnes, les Psvlles, etc.

Ce n'est pas à l'aulne, arbre, que se rattachent, comme on le pense communément, les superstitions qui ont fait éclore la ballade allemande du Roi des Aulnes, Les Aulnes (en bas latin *alcunœ*) sont des façons de follets qui jouent un certain rôle dans les traditions hongroises.

VIII. — p. xxvin

L'ode chante l'éternité, l'épopée solennise l'histoire, le drame peint la vie.

Mais, dira-t-on, le drame peint aussi l'histoire des peuples; oui, mais comme vie, non comme histoire. Il laisse à l'historien l'exacte série des faits généraux, l'ordre des dates, les grandes masses à remuer, les batailles, les conquêtes, les démembrements d'empire, tout l'extérieur de l'histoire. Il en prend l'intérieur. Ce que l'histoire oublie ou dédaigne, les détails de costumes, de mœurs, de physionomies, le dessous des événe-

VOTES

ments. la vie. en un mot. lui appartient; et le drame peut être immense d'aspect et d'ensemble quand ces petites choses sont prises dans une grande main, *prensa manu magna*, mais il faut se garder de chercher de l'histoire pure dans le drame, fut-il historique. Il écrit des légendes et non des fastes; il est chronique et non chronologique.

IX. — p. xxxiv

Les deux types, ainsi isolés et livrés à eux-mêmes, s'en iront chacun de leur côté, laissant entre eux le rééî, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.

D'où vient que Molière est bien plus vrai que nos tragiques ! Disons plus , d'où vient qu'il est presque toujours vrai? C'est que, tout emprisonné qu'il est par les préjugés de son temps en deçà du pathétique et du terrible, il n'en mêle pas moins à ses grotesques des scènes d'une grande sublimité qui complètent l'humanité dans ses drames, C'est aussi que la comédie est bien plus près de la nature que la tragédie. On conçoit en effet telle action dont les personnages, sans cesser d'être naturels, pourront constamment rire ou exciter le rire; et encore les personnages de Molière pleurentils quelquefois. Mais comment concevoir un événement, si terrible et si borné qu'il soit , où non-seulement les principaux acteurs n'aient jamais un sourire sur les lèvres, fût-ce de sarcasme et d'ironie, mais encore où il n'y aura, depuis le prince jusqu'au confident, aucun être humain qui ait un accès de rire et de nature humaine? 3Iolière enfin est plus vrai que nos tragiques , parce qu'il exploite le principe neuf, le principe moderne, le principe dramatique : le grotesque, la comédie; tandis qu'ils épuisent, eux, leur force et leur génie à rentrer dans cet ancien cercle épique qui est fermé, moule vieux et usé, dont la vérité propre à nos

temps ne saurait d'ailleurs sortir, parce qu'il n'a pas la forme de la société moderne.

Que le poète se garde surtout de copier qui que ce soit, pas plus Shakespeare que Molière, pas plus Schiller que Corneille.

Ce n'est pas non plus en accommodant des romans, fussent-ils de Walter Scott, pour la scène, qu'on fera faire à l'art de grands progrès. Cela est bon la première ou la seconde fois, surtout quand les translateurs ont d'autres titres plus solides 5 mais cela au fond ne mène à rien qu'à substituer une imitation à une autre.

Du reste, en disant qu'on ne doit copier ni Shakespeare ni Schiller, nous entendons parler de ces imitateurs maladroits qui, cherchant des règles où ces poètes n'ont mis que du génie, reproduisent leur forme sans leur esprit, leur écorce sans leur sève: et non des traductions habilement faites, que d'autres vrais poètes en pourraient donner. Madame Tastu a admirablement traduit plusieurs scènes de Shakespeare. M. Emile Deschamps reproduit en ce moment pour notre théâtre Roméo et Juliette; et telle est la souplesse puissante de son talent, qu'il fait passer tout Shakespeare dans ses vers comme il y a déjà fait passer tout Horace. Certes, ceci est aussi un travail d'artiste et de poète, un labeur qui n'exclut ni l'originalité, ni la vie, ni la création. C'est de cette façon que les psalmistes ont traduit Job.

XI. — p. lu

L'art... s'étudie à reproduire la réalité des faits, surtout celle des mœurs et des caractères, bien moins léguée au doute et à la contradiction que les faits.

On est étonné de lire dans Goethe les lignes suivantes :

NOTES. 470

- Il n'y a point, à proprement parler, de personnages « historiques en poésie ; seulement, quand le poète veut » représenter le monde qu'il a conçu, il fait à certains

- individus qu'il rencontre dans l'histoire l'honneur de » leur emprunter leurs noms pour les appliquer aux ■ êtres de sa création. — Ueber Kunsu und Altertkum » (sur l'Art et l'Antiquité). » On sent où mènerait cette doctrine, prise au sérieux : droit au faux et au fantastique. Par bonheur l'illustre poète, à qui elle a sans doute un jour semblé vraie par un côté, puisqu'elle lui est échappée, ne la pratiquerait certainement pas. Il ne composerait pas à coup sûr un Tfahomet comme un Werther, un Napoléon comme un Faust.

XII. — P. LIX

... Et lorsqu'il lui adviendrait d'être beau, n'étant beau en quelque sorte que par hasard, malgré lui et sans le savoir.

L'auteur de ce drame en causait un jour avec Talma. et, dans une conversation qu'il écrira plus tard, lorsqu'on ne pourra plus lui supposer l'intention d'appuyer son œuvre ou son dire sur des autorités, exposait au grand comédien quelques-unes de ses idées sur le style dramatique. — Ah oui! s'écria Talma l'interrompant vivement; c'est ce que je m'épuise à leur dire. Pas de beaux vers! — Pas de beaux vers! c'est l'instinct du génie qui trouvait ce précepte profond. Ce sont en effet les beaux vers qui tuent les belles pièces.

XIII. — P. LXXIX

Il ignore cet art de souder une béante à la place d'une tache, il n'a jamais pu rappeler l'inspiration sur une œuvre refroidie.

Voici encore une contravention de l'auteur aux lois cromwell.
40

de Despréaux. Ce n'est pas sa faute s'il ne se soumet point aux articles : Vingt fois sur le métier y etc., Polissez-le sans cesse, etc. Nul n'est responsable de ses infirmités ou de ses impuissances. Du reste, nous serons toujours les premiers à rendre hommage à ce Nicolas Boileau, à ce rare et excellent esprit, à ce janséniste de notre poésie. Ce n'est pas sa faute, à lui non plus, si les professeurs de rhétorique l'ont affublé du sobriquet ridicule de Législateur du Parnasse. Il n'en peut mais.

Certes, si l'on examinait comme code le remarquable poème de Boileau, on y trouverait d'étranges choses. Que dire, par exemple, du reproche qu'il adresse à un poète de ce qu'il

Fait parler ses bergers comme on parle au village.

Faut-il donc les faire parler comme on parle à la cour? Voilà les bergers d'opéra devenus types. Disons encore que Boileau n'a pas compris les deux seuls poètes originaux de son temps : Molière et la Fontaine. Il dit de l'un:

C'est par là que Molière illustrant ses écrits, Peut-être de son art eut remporté le prix.

Il ne daigna pas mentionner l'autre. Il est vrai que Molière et la Fontaine ne savaient ni corriger ni polir.

ACTE PREMIER. — Les Conjurés

Voilà bien la taverne, et c'est le même lieu

Que Charle, à Worcester, abandonné de Dieu,

Seul, disputant sa tête après son diadème,

ÂTait, pour fuir Cromwell, choisi dans Londres même.

« Tous deux en effet (le roi et lord Wilmot) nous » étions
convenus de nous réunir à Londres aux Trois- » Grues, dans le
Marché au Vin, et de nous informer « de William Ashburnham. »

(Méritoires de Charles II sur la fuite de TVorchester.)

IV. —p

Ce Carr est un sectaire, un vieil oiseau de proie.

Dans la rébellion, assisté de Strachan,

Du camp parlementaire il sépara son camp.

Quelques contemporains écrivent Strawghan. Nous rappelons
que ce bizarre caractère de Carr est, comme tous les autres, don-
né par l'histoire.

Le damné Barebone, inspiré corroyeur.

Les fanatiques de cette sorte avaient l'usage de rem-

476 notes.

placer leurs noms de baptême par quelque sobriquet religieux tiré pour l'ordinaire de la Bible ou exprimant une réflexion pieuse. Le frère de ce Praise-God (Loue- Dieu) Barebone, membre du parlement, s'appelait : Si - Christ - n'était-pas-mort-pour-vous-vous-auriez - étédamné- Barebone; d'où le peuple, pour avoir plus tôt fait, l'appelait le Damné- Barebone.

(Mémoires de Ludlow, note, tome II, p. 216.)

VII. — p

Je bois à la santé du roi Charles.

Historique. Au reste, afin d'épargner au lecteur la fastidieuse répétition de ce mot, nous le prévenons qu'ici, comme dans le palais de Cromwell, comme dans la grande salle de Westminster, l'auteur n'a hasardé aucun détail, si étrange qu'il puisse paraître, qui n'ait ou son germe ou son analogue dans l'histoire. Les personnes qui connaissent à fond l'époque, lui rendront cette justice, que tout ce qui se passe dans ce drame s'est passé ou, ce qui revient au même, a pu se passer dans la réalité.

II. -p

Cromwell à Balthazar ne veut pas s'allier !

« Cromwell ne put jamais se défaire de la rudesse de son éducation et de son humeur. Il parla toujours avec diffusion et mauvais goût. L'enthousiasme et la dissimulation étaient si mêlés à la

plupart de ses actions , qu'il était difficile de décider qui chez lui l'emportait du fanatique ou de l'hypocrite. C'est qu'il était effectivement l'un et l'autre à un haut degré, comme je l'ai ouïdire à Wilkins et à Tillotson. Le premier avait épousé sa sœur, le second sa mère. »

(Burnet, Histoire de mon Temps.)

VIII. - p

Va, sois tranquille, ami. — Songe aux fausses nouvelles Dont on a tant de fois tourmenté nos cervelles.

«... Celui-ci traita l'avis de bagatelle. Il dit qu'on en recevait tous les jours de pareils, qui ne tendraient qu'à faire croire au monde que le Protecteur avait à craindre pour sa vie ; et qu'en y prêtant une attention trop

notes. 479

scrupuleuse, il se donnerait un air de crainte qui convenait mal à un aussi grand homme. »

(Burnet, Histoire de mon Temps.)

IX. —p

... J'avais Le privilège unique et qui D'était pas mince, De recevoir le fouet que méritait le prince.

Ce William Murray, gentilhomme de la chambre, qui avait été dans son enfance appelé à la cour pour recevoir le fouet toutes les fois que le prince de Galles (Charles 1er) le méritait, était frère de sir Robert Murray, colonel au service de France sous Richelieu, homme de tête et de courage. Il y a souvent de ces extrêmes qui se touchent dans les familles.

HOTES

C'est ce même Théophile, si exalté par Scudéry au détriment de Corneille, et valant mieux du reste que cette recommandation ne le ferait croire, qui écrivait dans son exil : — «Qu'ay-je à regretter? le ciel est avssi près d'icy que de Paris. » Madame de Staël était moins poète quand, près du lac de Genève, elle s'écriait tout au contraire : — Ah ! mon cher Talma, le ruisseau de la rue Saint-Honoré !

III. — p

Sylphes dont les cavalcades, Bravant monts et barricades, En deux sauts vont des Orcades A la flèche de Saint-Paul.

Le Saint-Paul de Londres actuel a un dôme, et n'est, malgré toute sa réputation, qu'une bâtarde contreépreuve du Saint-Pierre de Rome, comme notre Panthéon. L'ancienne cathédrale de Saint-Paul, détruite avec son admirable flèche dans un grand incendie (celui de 1666, si notre mémoire est bonne), était un de ces monuments gothiques si merveilleux et si irréparables.

IV. — p

Dites : quel est le plus diahle

Du vieux Nick ou du vieux Noll?

Le démon familier, le diable du peuple, en Angleterre, s'appelle le Vieux Nick. Cette chanson est encore d'un mauvais goût tout historique. Voyez, comme archétype, entre les chansons des cavaliers, la Marche de David Lindsay.

THURLOE.

Mylord, le Parlement Dans la salle du trône attend....

Hé! qu'il attende !

Le mot est historique. Le Parlement attendit trois heures pendant que Cromwell visitait les chevaux frisons que lui avait donnés le duc de Holstein.

VII.— p

Son œil ne saurait voir le but que j'ai cherché, Et pour me pardonner, il est trop débau:hé.

La proposition et la réponse sont toutes deux historiques. // est trop damnablement débauché, dit Cromwell, pour me pardonner /« mort de so?i père. Au reste, chacun des avis exposés dans ce conseil privé résume fidèlement une des opinions des hommes du temps sur la question de faire roi Cromwell.

IX

On voit, en méditant Gabaon, Actium, etc.

Le combat pour la régence, entre les troupes de David et celles d'Isboseth, fils de Saül, eut lieu près de la piscine de Gabaon.

....Etant enfant, j'eus une vision.

Le fait de la vision est vrai, quoique à peu près ou-

blié de l'histoire. Cette vision a dominé toute la vie de Cromwell. Il en parlait sans cesse, tantôt avec raillerie, tantôt avec terreur, et disait avoir été souvent châtié dans son enfance pour s'être vanté qu'un fantôme lui avait prédit qu'il serait roi. Cette circonstance dramatique jette un jour trop nouveau dans l'âme de Crom* well pour que l'auteur la dédaignât. Il fallait la mettre en œuvre; et la nécessité seule a pu le décider à hasarder cette esquisse, après la vision de Macbeth.

XI. — p

Et les fileuses centenaires

Qui soufflent en faisant des nœuds.

Ces vers inintelligibles sont textuellement traduits des sourates du Coran contre les enchanteurs et les magiciennes. Il paraît qu'on leur supposait une grande vertu, puisqu'on les gravait sur les amulettes. L'auteur a dû les traduire aveuglément, mais il déclare tout le premier qu'il n'y comprend rien.

ACTE CINQUIÈME. — Les Ouvriers

Et lève par nos mains, contre Olivier- Premier L'étendard, où re-
vit la Harpe et le Palmier.

Les monnaies et les bannières de la république anglaise por-
taient d'un côté une harpe et un palmier, de l'autre une croix et
un laurier.

IL — p. 411.

Oui, clans le Croupion il faisait Maigre-Echine.

Cette gaieté de mauvais goût donne la date de l'époque et la
couleur du pays. On appelait le Parlement le Croupion (the
Rump). Un Barebone en avait été orateur, et Barebone signifie
maigre-échine.

L'auteur n'a pas cru devoir refuser à la fidélité historique et lo-
cale de son drame la reproduction franche ou, si l'on veut, bru-
tale, de ce genre de lazzis anglais, qui ont souvent besoin d'une
explication pour être intelligibles.

IV. — p

Place aux Côtes-de-Fer du lion d'Angleterre!

On donnait ce nom au régiment de Gromwell. V. — p. 421.

Voyons si nous ferons un pendant à Dunbar, Et si ta Durandal
vaut mon Excalibar.

Deux noms d'épées fameuses dans les temps héroïques de la chevalerie. Durandal était l'épée de Roland, Excalibar l'épée d'Esplandian , si nous avons bonne mémoire.

VII.— p

Mylord ! — quand Samuel offrait des sacrifices, Il gardait à Saül l'épaule des génisses.

Voyez ce discours conservé dans les procès-verbaux du temps : « Mylord, on a souvent observé que lorsque » Samuel offrait un sacrifice, il réservait à Saül les « épaules des victimes, afin de lui montrer quel était « le poids du gouvernement. La considération de » cette vérité a fait dire à Maximilien qu'aucun de » ceux, etc., etc. »

VIII. — p

Par le feu, par le fer, Harry, mon lieutenant, Extirpe d'une main, cautérise de l'autre.

Le colonel Harry, second fils de Cromwell, lord-lieutenant d'Irlande. Aussi ferme et aussi décidé que Richard était mou et insouciant, Harry Cromwell était de ces hommes qui, comme Napoléon, sont toujours, quel que soit leur ordre de naissance, les aînés de leur famille.

IX.— p

Arrêtez !

Que veux dire ceci? pourquoi cette couronne? etc.

Tout ce discours est en germe, et souvent en propres termes dans la harangue diffuse, emphatique, obscure, interminable, que Cromwell adressa au peuple à ce moment critique de sa vie. On en a scrupuleusement conservé les mots caractéristiques.

Et les yeux du Seigneur vont courant çà et là.

Il y a dans ce vers une irrégularité, que le « je suais

» safig et eau » de Racine autoriserait au besoin, mais qui est plus que justifiée par la nécessité de conserver ici à Cromwell sa textuelle et pittoresque expression. C'est le cas de laisser crier Richelet.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/cromwelloohugo>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.